

# Année 1944

Correspondance familiale Tommy-Martin



*Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre!*

*Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés!*

Péguy



# Année 1944.

## Quelques dates marquantes :

- 6 juin : débarquement allié en Normandie.
- 15 août : débarquement allié en Provence.
- 25 août : libération de Paris.

## Rappel de la situation familiale Tommy-Martin au début de l'année.

Charlotte Tommy-Martin a quitté la Tunisie en octobre 1942, pour assister à la naissance du premier bébé de sa fille Hélène Letourmy, habitant Toulon. A la suite du débarquement allié en Afrique du Nord (8 novembre 1942), Charlotte se trouve bloquée en France, sans nouvelles de sa famille restée en Tunisie, ni de son fils aîné Abel. Jean Tommy-Martin sera arrêté à Radès en février 1943, déporté puis libéré rapidement. Il rejoindra Charlotte en France au mois de mars et y restera retenu avec elle.

En janvier 1944, Jean et Charlotte TM sont donc en France, séparés de leurs enfants de Tunisie depuis plus d'un an. Jean est directeur d'une usine hydroélectrique à St Lary (32).

Abel (1914) : en AEF depuis bientôt cinq ans. (*cf annexe : Journal d'Abel pour l'année 1944*).

Marie-Rose (1917) et Hubert Penet, à Zriba en Tunisie. Trois enfants : Daniel, Olivier, Françoise.

Hélène (1919) et Jean Letourmy, en France. Deux enfants François et Marie.

Henriette (1921) en charge de la famille à Radès en Tunisie, depuis novembre 1942.

Laurent (1924) engagé depuis octobre 1943. (*cf annexe : Journal de Laurent pour l'année 1944*).

Francis (1926), Charles (1928), Vincent (1930), Dominique (1932), France (1935) à Radès.

## Personnages principaux dont il sera parlé et leurs lieux d'habitation.

Les sœurs et le frère de Charlotte :

- Pauline Giard, *Lille ou Wimereux*. Deux de ses filles : Clotilde Jullien et ses trois enfants, Marie-Pauline, Michel-Henri et François, Marie-Jo Jaspar et son fils Stéphane.
- Marguerite et Henry Lebel, *rue Mozart à Paris ou Granville*.
- Jean Rivière et son épouse Marguerite, un de leurs fils André (Dédé), une de leurs filles Béatrice (Pépée), *rue de Villiers à Paris ou la Maison-mère au Mesnil (14)*.
- Henriette et François Courbe, une de leurs filles Miriam, leur fils Claude, *rue de Paradis à Paris ou Les Charmettes (Villers-sur-mer)*.
- Germaine de Lattre et son fils Tonio, *rue de Paradis à Paris ou les Chesnaies au Mesnil*.
- Cécile et Maurice Bouts, leur fille Marie-Jeanne, *Versailles ( ? ) ou le bungalow au Mesnil*.
- Jacqueline Rivière, *rue de l'Arcade à Paris ou le Lieu Vannier au Mesnil*.
- Colette et Louis Boutan, leurs quatre enfants : Bernard, Philippe, Roseline, Olivier, *rue Guilhem Bertrand à Lectoure ou Sarrau (32)*.

Leur mère : Geneviève Rivière/Wallon, *la Maison-mère au Mesnil*.

La famille Jeannin-Naltet : Laure JN est la sœur de Jean TM, *Chalon ou Jamproyes*.

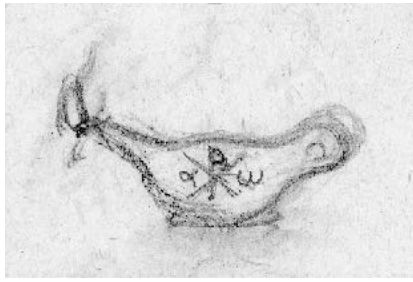
## Ne pas confondre :

- Jean TM, époux de Charlotte ; Jean Rivière, frère de Charlotte ; Jean Letourmy, gendre de Charlotte.
- Marguerite Lebel, sœur de Charlotte ; Marguerite Rivière, belle-sœur de Charlotte (Marguerite-Jean).
- Henriette Courbe, sœur de Charlotte ; Henriette TM, fille de Charlotte.

## *Table des matières.*

Année 1944.	1
Séparation.	3
Brouillons de lettres.	11
Alertes et bombardements à Nantes.	16
Des nouvelles d'Abel.	28
« On vit sous l'oppression du moment présent. »	35
Libération de Paris.	49
Passage de Laurent Tommy-Martin à Paris, fin août 1944.	53
La maison de Germaine.	59
Fiançailles de Paul Jeannin-Naltet.	67
Chronique de la Villa de Sion.	75
Un agenda bien rempli.	84
Enfin des nouvelles des enfants.	89
Une avalanche de lettres.	98
Revoir Abel.	106
La mort d'Abel.	115
Affliction familiale.	122
Affliction familiale et condoléances.	131
Annnonce de la mort de Laurent.	140
Affection familiale.	149
Retrouvailles.	158
Annexe 1 : Abel.	165
Annexe 2 : Laurent.	169
Annexe 3 : les défunts de la famille MPF.	174





## ***Séparation.***

*Poème écrit par Charlotte TM*

J'ai une pierre sur le cœur  
Qui l'étouffe et qui le broie.  
Elle pèse comme un enfant,  
Comme deux – comme trois  
Comme dix enfants.  
Elle pèse comme la mer  
Qui les sépare de moi.

Elle étouffe ma voix  
Elle écrase mes bras.  
Et ma voix ne peut les atteindre  
Et mes bras se tendent en vain.

Elle est lourde comme un mur  
Comme un mur de silence  
D'un silence qui dure  
Depuis des mois et des mois ...  
Elle est lourde comme une croix ...

Qui m'enlèvera cette croix ?  
Qui soulèvera ce poids  
Qui m'étouffe et qui me broie ?  
Qui me rendra, Seigneur, l'espérance et la foi ?  
Je n'ai plus confiance qu'en Toi,  
Seigneur, délivre moi !  
Seigneur, fais que je les revoie !

*Printemps 1944*

***Tous les croquis illustrant l'année 1944 sont tirés du carnet "Souvenirs de guerre" de Charlotte Tommy-Martin.***



*De gauche à droite : Francis, Henriette, Vincent et Charles, France et Dominique, le petit Olivier Penet.*

*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.*

Chalon.

Dimanche 9 janvier 1944

Ma chère Colette,

Merci de ta dernière bonne lettre reçue à Paris où chaque jour j'avais d'ailleurs le plaisir de lire une de tes missives adressées à l'un ou l'autre membre de la famille, racontant en détails toutes les festivités et faits et gestes de Noël au jour de l'An. Je me demande comment tu trouves encore le temps de tant écrire ! Ta lettre m'a fait particulièrement plaisir et j'ai été toute confuse d'y trouver des étrennes pour Francis. Mais inutile de te dire quelle joie j'aurais à pouvoir les lui remettre. J'ai été d'autant plus confuse que je ne t'avais pas encore envoyé les tiennes, attendant pour cela d'être revenue à Chalon afin de pouvoir te les envoyer par la poste. Tu m'excuseras donc si elles arrivent en retard.

En attendant je te remercie bien pour Francis. Tu as vu dans la lettre d'Henriette : c'est lui maintenant le petit chef de famille. Pourvu que je revienne avant qu'il ne soit lui-même mobilisé !

Nous voilà donc, Jean et moi, revenus à Chalon depuis hier après une grande semaine passée à Paris où nous avons profité de toutes les réunions de famille, le grand déjeuner de maman qu'une alerte est

venue troubler. Nous nous étions finalement rendus à pied de l'avenue de Villiers à la rue de Paradis, Maman trottant en tête de notre groupe. Et cela avait été une réunion très sympathique où la brave Thérèse représentait le clan Giard. Tu n'en fus pas absente complètement, car on y parla beaucoup de toi et de ton entourage, et l'on mangea au goûter le pain d'épices fait par Bernard. Après le déjeuner, le « quatuor » Courbe nous fit entendre plusieurs morceaux dont la barcarolle des contes d'Hoffmann où nous mêlâmes nos voix, Marguerite et moi, dans le fameux duo. C'était ravissant. Nicole joue déjà remarquablement du violoncelle.

Le lendemain avait lieu le grand raout des cousins avenue de Villiers, où il y eut 1500 parts de gâteaux, tartes, sandwiches etc. à distribuer aux 153 cousins venus se congratuler. C'était très amusant. Je revoyais là jeunes gens et jeunes filles que j'avais laissés bébés, des tas d'enfants inconnus (dont les 6 d'Henri-Charles Wallon), enfants Perpillou, enfants Helleu ... les « stares » Jacques Rabut, Helleu ...jeunes filles et jeunes femmes standardisées, au point qu'on ne les reconnaissait plus. Et il y eut un tas de cousins que je ne vis même pas, tant il y avait de monde. Il était impossible de les voir tous. C'est une réunion trop brève. On n'a pas le temps de se regarder. Maman a dû te dire les dernières naissances survenues dans la famille :

Marie-Noëlle Jacques Wallon ; Joël Gérard Guibert ; Odile François Wallon et Dominique (fille) Serge Guibert, ces deux dernières nées, je crois, le même jour : le 5 janvier. Comme autres nouveau-nés du mois, il a encore un deuxième garçon chez Pâquerette Tétré (fille de Marie-Louise B.) et le jeune Hubert Jeannin-Naltet qui revenait hier de Paris par le même train que nous et fut reçu ici avec toute la pompe d'un prince héritier.

Je viens de répondre à Henriette. Voudrais-tu mettre cette lettre, sans commentaire et sans mettre de nom au verso, à l'adresse de Mme Favre ? Merci. J'espère que cette lettre parviendra à la brave Henriette. Tu peux la lire si cela t'intéresse. Je vis toujours dans l'espoir de mon prochain rapatriement et je compte sur tes prières pour qu'il se réalise. Au revoir ma chère Colette.

Je te renouvelle mes vœux de meilleure année pour toi et tous les tiens et je t'embrasse de tout cœur.

Charlotte.

Tommy-Martin. M<sup>le</sup> 6190 C.I.C. n°3. 5<sup>ème</sup> Cie, S.M.  
Aïn Draham, Tunisie.

Le 11 janvier 1944

Ma chère Marie-Rose,

Je me dépêche de t'écrire pour te remercier de ta dernière lettre, à laquelle je n'ai pas répondu plus tôt, faute de temps. En effet, je suis ici fonctionnaire-caporal et je dois veiller au service intérieur d'une section de plus de 30 hommes, répartis en deux chambres.

Je ne veux pas non plus manquer de te remercier pour les délicieuses rillettes de ton colis de Noël ; j'ai fini la boîte hier ; j'en faisais tous les jours quelques tartines, manière de compléter l'ordinaire. Nous travaillons depuis le réveil de 6h jusqu'après la soupe du soir ; après la soupe de midi : corvées ; grâce au ciel mes fonctions m'en dispensent. Au surplus c'est assez juste, car j'ai un gros supplément de travail.

D'après les dernières nouvelles, nous devons avoir quitté Aïn Draham avant la fin du mois ; je crois savoir que nous serons dirigés par petits contingents dans diverses unités constituées. À notre arrivée au corps, nous pourrions sans doute prendre notre permission de détente.

Je vais tâcher de te faire renvoyer les emballages que j'ai conservés ; je les confierai à un chauffeur qui les déposera rue Es. Sadikia ; là Henriette ne manquera pas de les ramasser un jour ou l'autre. J'y joindrai quelques effets dont je n'ai plus besoin. J'espère que tu pourras bientôt me réexpédier un colis et je me demande comment j'aurais pu vivre sans les rillettes, ton gâteau, tes caramels (j'en ai fait mon régal), et les bonnes choses qu'Henriette avait mises dans son colis : pain d'épices, chocolat. Il me reste des sardines pour le prochain jour de restrictions.

Tous les dimanches, je retrouve quelques camarades français : chauffeurs ou élèves-caporaux et nous allons dîner en petit groupe de cinq ou six à l'hôtel chic du pays ; nous nous retrempons ainsi dans une atmosphère civilisée. Je termine en te priant de transmettre mon plus fraternel souvenir à Hubert et mes hommages à tes beaux-parents. Bonjour à tous.

Ton frère dévoué.

L. Tommy-Martin.

P.S. j'oubliais de te dire que le 1<sup>er</sup> janvier a vu les premières chutes de neige. La semaine qui a suivi a aussi été neigeuse. Les trois derniers jours, il faisait un temps radieux, avec gelée le matin. Aujourd'hui : brouillard. Mes camarades me portent envie pour ma santé : ils disent tous que j'ai beaucoup grossi et forcé dans l'armée. Tant mieux, la vie au grand air me réussit.

Chalon.

Dimanche 23 janvier 1944

Ma chère Colette,

Ta lettre, arrivée très rapidement, en deux jours, m'a fait un immense plaisir et je t'en remercie. Tu es tellement bonne de trouver le temps d'écrire ainsi, au milieu de tes multiples occupations. Tu ne parles pas de ta santé, mais j'espère qu'à travers les hécatombes et épidémies de grippe dont tu me parles, tu résistes et ne maigris pas trop. Tu es si indispensable aux tiens, qu'il ne faudrait surtout pas que tu tombes malade. Je pense que les enfants sont maintenant rétablis et qu'Olivier a pu reprendre ses fonctions d'allumeur, essayeur, appariteur etc. quel drôle de petit bonhomme il doit être !

J'ai lu avec une satisfaction mêlée d'étonnement et d'incrédulité le tableau enchanteur que Suzanne Perpillou t'a fait de ma personne. Vraiment c'est délicieux de penser qu'il y a des gens qui vous voient avec de tels sentiments qu'ils ont le pouvoir de vous métamorphoser à leurs yeux et de vous rendre séduisants ; je suis profondément touchée et ravie d'être apparue ainsi aux yeux, certainement myopes en plus de cela, de la charmante Suzanne, moi qui envie tant, au contraire, certains visages et me détourne souvent d'une glace pour ne pas me voir et qui me dit souvent: « pourvu que je ne sois pas devenue trop vieille et trop laide quand mes enfants me reverront ! ». Mais enfin, quoique cela ne change en rien l'opinion que j'ai de ma personne, j'avoue que cela fait plaisir de se sentir regardée avec une telle bienveillance.

Quant à Jean, ce tableau fait par Suzanne l'a mis en joie et il a déclaré qu'il n'avait pas besoin de cela pour me trouver à son goût. Tu pourras en échange écrire à Suzanne que sa fille a été trouvée, par Jean mon mari, la plus charmante et ravissante enfant de l'assemblée des 150 cousins ; il m'en a reparlé plusieurs fois depuis ce fameux jour de l'An. Ce que j'ai déploré ce jour-là, c'est qu'il y ait eu une telle foule qu'il y a bien des cousins, cousines et enfants que je n'ai même pas vus, et les enfants de Suzanne ont été du nombre. Mais j'ai tout de même bien joui de cette réunion.

Tu sais que nous avons eu la joie de recevoir une nouvelle lettre d'Henriette, arrivée par Saint-Marcel et toujours grâce à cette bonne Mme F. Jean l'a aussitôt recopiée et t'en a envoyé un exemplaire. Je ne te répète donc pas tout ce qu'elle contient. Tu imagines combien j'étais émue de la lire et de la relire indéfiniment, de savoir Laurent sorti du nid et lancé dans la vie, de penser aux trop rares nouvelles d'Abel.

J'admire comme cette brave Henriette pense à tout et veille bien sur tout, je ne me lasse pas de relire tous les détails qu'elle donne sur les enfants et plus que jamais je ronge mon frein et il me tarde de repartir là-bas. J'espère avoir ces jours-ci des nouvelles de ce fameux convoi de rapatriement qui doit se faire en février, mais auquel je ne croirai vraiment que quand j'y serai. J'ai été tant de fois déçue que je n'ose plus me faire trop d'illusions et en attendant nous goûtons une fois de plus l'accueillante et confortable hospitalité des Jeannin-Naltet où le sujet d'actualité est le prochain baptême du jeune Hubert (ondoyé), fils de François et Francine<sup>1</sup>, pour lequel on prévoit des festivités dignes d'un prince héritier. Il y a toujours dans la maison beaucoup d'animation, de va et vient et de nouvelles à raconter. Suzanne<sup>2</sup> a en ce moment sa fille Marie-José (13 ans), convalescente d'une grippe, dont je fais un petit portrait aux trois crayons. Elle est habituellement pensionnaire dans un couvent à Dijon tandis qu'Yvan est pensionnaire à Reims chez les Jésuites.

---

<sup>1</sup> François JN, fils de Laure et Louis JN. Son épouse Francine, leur fils Hubert.

<sup>2</sup> Suzanne de La Maisonneuve, fille aînée de Laure et Louis JN. Ses enfants Ivan et Marie-José.

Nous allons cette semaine, Jean et moi, voir non loin d'ici un ménage ami de Tunisie : les Gevrey, qui ont eu l'année dernière leur premier enfant après 25 ans de mariage. Ils étaient l'hiver dernier à Sainte Maxime et j'avais été les voir avec Hélène de Toulon. J'ai toujours de bonnes nouvelles des Letourmy. Hélène est dans le ravissement devant sa fille. François est de plus en plus polisson. Jean est au tableau d'avancement et aura donc bientôt son troisième galon. J'ai demandé à Hélène de m'envoyer des photos et j'en attends impatientement. Je t'ai envoyé il y a quelques jours un petit paquet d'étrennes pratiques et comestibles et j'espère que le tout te sera bien parvenu. J'avais pu toucher des bas de laine, mais dans mon espoir de rentrer bientôt en Tunisie, j'ai pensé qu'ils te seraient encore plus utiles qu'à moi et qu'ils te feraient plaisir. Malgré les journées de printemps que nous vivons actuellement, l'hiver n'est pas encore fini.

Tu dois recevoir comme moi des nouvelles de Paris où Maman mène toujours une vie aussi agitée et mondaine, en visites ou en réceptions chez les uns et chez les autres. J'ai appris avec peine par les Pierre TM que les Marcel Michelin<sup>3</sup> ont eu un de leurs fils tué en Corse. Le père et le fils aîné ont déjà été arrêtés. Que d'épreuves accumulées ! T'ai-je raconté que je m'étais mise ici à filer la laine au rouet ? C'est très amusant. J'ai déjà filé environ 200 g que ma belle-sœur tricote pour faire des gants.

Au revoir, ma chère Colette. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que le quatuor, sans oublier le brave Bertrand. Mon meilleur souvenir à Louis et aux amis : Tatïe, Robert etc. Ta vieille marraine qui prie beaucoup pour toi.

Charlotte.

---

<sup>3</sup> Les Michelin sont de la famille Wallon/Puiseux

Chalon.

Mardi 1<sup>er</sup> février 1944

Ma chère Colette,

Inutile de te dire avec quelle joie j'ai reçu ta lettre qui m'apportait les si précieuses nouvelles de Marie-Rose et des enfants, et les photos des garçons. Voilà 3 lettres en un mois. Cela me semble si bon et me paraît maintenant si naturel que j'attends déjà la quatrième ! Ce que je désire surtout c'est que mes lettres leur parviennent avec la même ponctualité et il semble alors qu'on est moins séparés.

Ce qui m'ennuie c'est cette absence de nouvelles d'Abel. Que devient-il ? Que fait-il ? Je serais si heureuse d'apprendre qu'il a pu venir voir la famille. Enfin, je vais suivre ta suggestion et essayer de me confier aveuglément au Sacré-Cœur. Pour le moment nous faisons une neuvaine, Jean et moi, au bienheureux père Brottier des orphelins d'Auteuil. Je lui demande de veiller sur nos orphelins et de nous ramener bientôt auprès d'eux. C'est ce mois-ci que j'attends le résultat des formalités qui doivent aboutir à ce fameux convoi de rapatriement et je vis dans cet espoir. Le père Brottier qui a été, lui aussi, un Africain, m'obtiendra-t-il ce que je demande à tous les échos du ciel depuis de si longs mois ? Tu as vu, d'après la lettre de Marie-Rose, que tout allait bien là-bas. La petite Françoise doit être un amour. Je viens de terminer pour elle une petite robe, ainsi j'ai l'illusion de ne pas être tout à fait absente de leur vie de famille.

Merci de la gentille petite photo d'Olivier que tu as jointe à l'une de ces lettres, et de ces lettres qui m'ont fait tant de plaisir. Maman me transmet aussi quelquefois tes lettres; ainsi je partage de près ta vie et celle de tes enfants. Tu ne parles pas de la santé de Louis. J'espère donc qu'il ne va pas trop mal maintenant. Pour le thé, peux-tu envoyer des n° 3 ? C'est en échange de leurs numéros que j'avais pu en procurer aux sœurs, car tout cela est maintenant très limité et contrôlé. Quant aux bas, j'ai pu les acheter ici, grâce à un bon que m'avait donné l'Office Tunisien en tant que réfugiée. J'ai pu, grâce à des bons analogues, me procurer aussi des vêtements de dessous en laine.

J'ai toujours de bonnes nouvelles d'Hélène dont le François devient de plus en plus polisson et la sœurette a passé du lait de vache au lait Nestlé, car elle ne digérait plus très bien. Hélène les emmène souvent à la plage. Elle est tout à la joie d'avoir pu louer un piano : cet instrument lui manquait terriblement. Son violoncelle est resté en détresse à Toulon avec toutes ses affaires.

As-tu eu des nouvelles de Clotilde depuis le bombardement du camp d'aviation de Montpellier ? Je lui avais écrit et envoyé un petit colis. Je me demande si tout cela lui est arrivé. Ici tout va bien. Il n'est plus question que du baptême du jeune Hubert qui doit avoir lieu samedi prochain. Francine attend toute sa famille de Paris. Il ne manquera que sa sœur Anne-Marie dont Henriette parlait dans sa lettre et qui est justement la marraine.

Au revoir ma chère Colette. Tâche de m'envoyer encore des nouvelles de mes enfants ! Je t'embrasse de tout cœur ainsi que le quatuor et le brave Bertrand. Mon meilleur souvenir à Louis.

Charlotte.

Chalon.

Mardi 15 février 1944

Ma chère Colette,

Ta dernière lettre, quoique non accompagnée d'une nouvelle lettre de mes enfants, m'a fait bien plaisir. J'ai obtenu par faveur (car on arrive paraît-il à la fin des stocks) quatre petits paquets de thé en échange de tes trois tickets et du mien, que j'y avais ajouté n'en ayant pas besoin ici, et je t'ai envoyé le colis hier. J'y ai ajouté un peu de farine de maïs et une petite boîte, restes de provisions antérieures. J'espère que le tout arrivera sans encombre.

J'espère que ton Philippe qui, à la dernière ligne de ta lettre était dans son lit avec mal de ventre, est maintenant rétabli. Le froid a dû apparaître chez vous tardivement comme ici, où nous avons depuis plusieurs jours de la neige, mais un bon froid sec et avec une maison bien chauffée on ne souffre vraiment pas du froid.

Comme tu vois, je suis toujours là ; mais j'ai de nouveau l'espoir d'un prochain départ quoique ce ne soit pas encore officiel. Jean, lui, me voit déjà partie et me fait toutes sortes de recommandations pour ce voyage. Quant à moi, j'ai connu tant d'attentes vaines et de déceptions que je n'y croirai que lorsque je serai en route. N'empêche que cela me redonne tout de même un regain de courage au moment où je commençais d'en manquer totalement.

Quant à toi, je te vois recommençant une nouvelle période de tintouin et de surmenage, grâce au retour de la famille Jullien pour laquelle tu ne manqueras pas de déployer ton dévouement jusqu'aux limites extrêmes. Mais je sais aussi toute la joie que cela t'apportera en échange. Heureusement que nous voilà sur la fin de l'hiver et l'on peut espérer que le printemps améliorera un peu les conditions d'existence quand ce ne serait que la question de chauffage.

Je reçois toujours d'excellentes nouvelles d'Hélène dont la fille s'arrondit bien et devient beau bébé. Pour elle la vie est toujours belle et toutes les semaines elle et son mari s'en vont à bicyclette faire de longues randonnées dans les environs, sur la côte sauvage, à Guérande, au Croisic (où ils ont un oncle et une tante) etc. Les promenades se terminent toujours par un arrêt dans une des pâtisseries de La Baule où l'on trouve encore comme autrefois des tas de bonnes choses à manger. Elle m'a envoyé quelques photos d'elle et de ses enfants, que je me suis empressée de glisser dans une lettre à mes enfants. Je vais lui dire de t'en envoyer.

Je pense que maman qui, je vois, te communique quelquefois mes lettres, n'a pas manqué de t'envoyer celle où je lui racontais les festivités du baptême du prince héritier où nous nous trouvâmes retransportés dans l'abondance des temps d'avant-guerre et où festins et lunchs se succédèrent au point que si l'on faisait honneur aux uns, on ne pouvait plus jouir complètement des autres. Je m'étais amusée pour l'occasion à dessiner 17 menus aux sujets variés : sujets pieux et sujets de chasse ou les deux à la fois, tel que le cerf altéré buvant à la source des fontaines, car sur les 17 convives du grand déjeuner de baptême il y avait trois abbés, dont le jeune abbé Michel frère de Francine qui avait baptisé le nouveau-né. Pour la belle-sœur remplaçant la marraine qui est en Afrique du Nord (Henriette en parle dans ses lettres) et qui est dans l'aviation, parachutiste distinguée, j'avais dessiné un petit parachute et son occupante jetant une pluie de dragées.

J'ai en ce moment des tas de lettres à écrire et je te quitte ma chère Colette. Tu peux encore m'écrire ici. Ta lettre ne parviendra encore certainement. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants. Mon meilleur souvenir à Louis, à Tatie, à Robert et à la sympathique Boucheron que je ne connais que par tes lettres. Ta vieille marraine qui est bien heureuse d'avoir pu te réchauffer un peu les pieds !

Charlotte.

Meilleurs souvenirs de ma belle-famille, en particulier de Suzanne.



# Brouillons de lettres.

*Retrouvés dans des cahiers remplis de notes géologiques.*

Lettre de Jean Tommy-Martin à son fils Francis (17 ans et demi).

Le 15 février 1944



Francis 1944

Mon cher Francis,

C'est à toi que j'écris aujourd'hui, puisque tu es devenu le vrai chef de famille. Ce n'est pas un cas absolument nouveau. Il y a quarante et quelques années, je suis resté comme toi orphelin, mais vraiment orphelin de père et de mère, avec mes jeunes sœurs Hélène et Thérèse, et mon frère Philippe. C'était aussi une lourde responsabilité. Cela ne m'a pas empêché de continuer mes études et tout s'est assez bien arrangé.

C'est pourquoi j'ai confiance que Henriette et toi vous réussirez aussi dans la conduite de la famille. Ne fais jamais rien sans être bien d'accord avec Henriette. C'est à elle que je vous ai tous confiés le jour où j'ai quitté la maison ; mais il y a bien des circonstances où il faut que ce soit toi, l'homme, qui agisse. Pour les choses graves, il faut prendre conseil de Hubert et de Marie-Rose. J'espère qu'Abel et Laurent seront quelquefois au milieu de vous et pourront aussi vous dire ce qu'il y aura à faire. Enfin, cette situation ne durera pas toujours. Ta ma-

man espère obtenir son passeport. Elle arrivera peut-être dans le courant du mois de mars.

Salue de ma part les ingénieurs du bureau en ville et les ingénieurs de l'usine, ainsi que Monsieur Meinier. Dis à Madame André que j'ai de bonnes nouvelles de son mari, employé aux mines de Malines. Il nous a envoyé des châtaignes et de la crème de marrons !

J'avais promis deux petits lapins à Mr et Mme Boissée avant mon départ. Si Henriette ne l'a pas fait, alors il n'est pas trop tard pour accomplir ma promesse.

Monsieur Boutet, auquel tu iras dire bonjour, avait donné de ma part 300 francs à notre boucher qui avait promis de nous donner un agneau. Avez-vous eu l'agneau ? Il faudrait le faire réclamer par M. Boutet.

Mon cordial souvenir à Mr Cassard, à notre ami le boulanger, à l'ancien chauffeur. Je suppose que sa famille vit toujours auprès de vous. Nous pensons que Jeanne vous fait toujours une bonne cuisine. Je souhaite vivement que la pluie arrose bien le jardin et que vous ayez un bon jardinier qui vous donne quelques légumes

Mes respects à Monsieur le Curé. Conduisez-vous toujours en bons chrétiens. Ne manquez pas de dire le Benedicite et les Grâces pour que la maisonnée soit toujours protégée.

Ici, ta maman et moi ne manquons de rien, entourés de confort et d'attentions très affectueuses. Le baptême d'Hubert le 6 février, par l'abbé Michel frère de Francine, a été l'occasion de réceptions et de repas dans le genre d'autrefois. On a regretté l'absence de la marraine Anne-Marie.

Les photos des Letourmy vous montrent que tout va bien aussi de ce côté-là. Tu reconnaîtras Marie, ta filleule. La marraine est Jacqueline Letourmy. Je dois aller visiter une mine dans l'Ouest, je passerai voir toute la famille dont nous avons de bonnes nouvelles.

Nous avons été très heureux des nouvelles et des photos envoyées par Marie-Rose et Henriette. Nous avons pensé à l'anniversaire de Vincent il y a dix jours. Qu'il prenne des répétitions si c'est nécessaire. Sa maman est contente de savoir ses progrès en musique. Travaillez tous bien en classe. Charles a-t-il vendu quelques bateaux ? Que Dominique et France soient bien obéissants.

Nous avons confiance pour que tu donnes à tous le bon exemple et seconde Henriette de ton mieux.

Félicitations pour tes résultats au Lycée et à la Société sportive.



Henriette Courbe et ses enfants - 1941.  
Miriam est la première à gauche au second rang.

Mercredi 1<sup>er</sup> mars

Ma chère Marguerite,

Je me hâte de vous écrire comme suite à mon télégramme envoyé de St Marcel où je vous disais :

« Voyage prévu jeudi actuellement impossible. Sincères regrets. Lettre suit. »

Vous savez que la santé de mon neveu François, atteint de botulisme, avait inquiété sa femme la jeune Francine. Dimanche dernier, celle-ci a fait appeler en consultation le docteur Barbier de Lyon. (François va d'ailleurs beaucoup mieux). Le docteur Barbier a annoncé sa visite à la famille pour demain jeudi. Mon beau-frère et ma sœur veulent que Paul et Jacques, qui ont eu aussi quelques traces d'empoisonnement, passent la visite demain jeudi.

Paul a eu beau faire valoir qu'il se sentait guéri, ses parents ont été formels. Ils veulent que le docteur Barbier le voit demain en même temps que ses frères. Le cas de Paul ne me paraît pas grave. Il n'a pas interrompu un seul jour ses occupations et la semaine dernière nous sommes allés ensemble à Autun, lui conduisant avec aisance à l'aller et au retour.

~~Je me demande si l'opposition si ferme de mon beau-frère et de ma sœur au voyage de Lyon demain jeudi ne correspond pas à quelque autre idée. C'est ce que Charlotte et moi nous allons chercher à élucider.~~

Veillez exprimer nos très sincères regrets à Madame Brézun. Je suis désolé de n'avoir pu l'aviser plus rapidement.

Votre frère dévoué.

Le 8 mars 1944

Mr le Directeur général SMMP,

Madame Tommy-Martin vient d'être informée que les autorités d'occupation lui accorderaient le visa de son passeport pour retourner auprès de nos enfants. Dans ces conditions nous pensons rentrer à Paris le 15 mars et j'espère que ma femme pourra entreprendre son voyage de retour avant la fin du mois de mars. Dès notre arrivée nous passerons à vos bureaux. Madame Tommy-Martin cherchera aussi à voir avant son départ Mme Le Rumeur et Mme Sado.

Votre tout dévoué.

Samedi 11 mars

Amiral <sup>4</sup>,

Je m'empresse de répondre à votre aimable lettre du 9 mars. Sauf imprévu, et il y a actuellement beaucoup d'imprévus, nous serons à Paris, ma femme et moi, le jeudi 16 mars. C'est alors seulement que je pourrai vous fixer rendez-vous. Nous descendrons chez mon beau-frère Rivière 81 avenue de Villiers, XVII<sup>ème</sup>. Tel : Wag 87- 45 et je suppose que nous y séjournons une bonne semaine avant le départ de ma femme, sur lequel nous n'avons encore aucune précision de date.

Ma femme sera très heureuse de porter de vos nouvelles « de visu » à vos enfants. Sur les nôtres nous avons eu par une amie de bons renseignements très détaillés remontant à mi-décembre. Leur vie familiale est normale, avec une hausse sur le prix des combustibles et des comestibles.

Nous avons passé ces mois d'hiver ici à Chalon chez ma sœur et mon beau-frère Jeannin-Naltet où nous jouissons d'une hospitalité aussi affectueuse que confortable. Cette région est assez bien ravitaillée à tous égards.

J'ai terminé mes études d'ensemble sur les anciennes mines de la Gaule et je suis chargé d'aller étudier l'une d'elles dans l'ouest.

Pensant vous revoir dès la semaine prochaine, je vous prie de croire, Amiral, à mes sentiments respectueusement dévoués.

---

<sup>4</sup> Il s'agit probablement de l'amiral Rivet, arrêté en Tunisie en même temps que Jean TM en février 1943.

Le 14 mars

Monsieur le Directeur général SMMP,

Comme suite à ma lettre du 8 mars, j'ai le regret de vous rendre compte que le voyage de Madame Tommy-Martin se trouve encore ajourné. L'Office du Gouvernement Français en Tunisie nous informe que l'ambassade d'Allemagne n'a pas encore remis les visas. Sur les 360 demandes pour l'Afrique du nord, il n'y aurait que dix départs accordés, et ma femme serait classée n°2 ( pour toute l'Afrique du Nord ).

*Lettre de Madame Blanc à son amie Charlotte TM.*

Château de Durtol Puy de Dôme.

Le 17 mars 1944

Chère Madame,

Je viens de téléphoner à Marseille à monsieur Gallerand. Il me dit que les autorités allemandes vont donner une autorisation pour 10 personnes de quitter la France pour l'Espagne. Vous avez de grandes chances d'en faire partie ; on prend les mères de famille nombreuse à partir de cinq enfants. Vous êtes déjà probablement au courant.

Tout cela est tout de même en état de projet. Mais chère Madame, si vous avez l'espoir de partir, je compte sur vous pour me prévenir, car moi je n'ai aucune chance. Aussi j'ai le cœur bien lourd ce soir et je me sens bien seule.

Je ne sais pas encore si je vais partir de Durtol ; pour l'instant il n'en est plus question. Je voulais tout de même aller à Lyon pour les fêtes de Pâques, mais on ne peut me garder ma chambre, donc je vais rester ici.

Nous avons eu notre deuxième bombardement cette nuit, il y a eu malheureusement des victimes, c'était assez impressionnant.

Si par hasard vous partez avant moi, vous parlerez longuement de moi à Marcel, à mes trois petits et à mes parents. J'aurais tellement voulu partir avec vous ; un espoir de moins.

J'espère chère Madame que vous êtes ainsi que monsieur Tommy-Martin en très bonne santé et que vous avez de bonnes nouvelles du ménage d'Hélène.

Je vous quitte, chère Madame, mon bon souvenir à monsieur Tommy-Martin. Permettez-moi de vous embrasser bien affectueusement.

Votre petite amie,

Ginette.

*Lettre de Madame Huet à son amie Charlotte TM.*

Bonne Ménoge. Haute Savoie.

Le 17 mars 1944

Bien chère Madame,

Votre lettre m'a causé un très grand plaisir. Toutes les bonnes nouvelles qu'elle contenait m'ont vivement intéressée et je souhaite de tout cœur que vos espoirs se réalisent et que vous puissiez bientôt retrouver vos chers enfants et petits-enfants. Ceux que vous laisserez avec tant de regrets derrière vous sont bien entourés et il faut bien espérer qu'un jour vous vous retrouverez tous.

Merci de penser à porter à mes enfants de nos nouvelles. Je pense que Marie-Thérèse est toujours à Tunis. Je n'ai pas eu de message d'elle mais un de Jean, de Batna où il était encore avec sa femme le 9 décembre ; il disait que Marie Thérèse attendait un second bébé pour avril et que son petit François était superbe. Ce sont des nouvelles



bien émouvantes pour une maman qui voudrait tant être utile à sa fille et connaître ses petits. La vie actuelle est faite de beaucoup de ces petits sacrifices et le temps passe en estompant les souvenirs, les affections et tant de mouvements de cœur qu'on ne réalise plus qu'en pensée.

Je vais quand même faire le point pour que vous puissiez donner un peu à ma fille l'idée de notre vie depuis ces dix-huit mois où nous n'avons plus échangé de lettres [...]

C'est avec émotion que je vous dis d'embrasser ma fille et ses enfants pour moi et de redire à son mari et à elle les sentiments affectueux de nos cœurs de parents. Ne m'oubliez pas non plus auprès de nos amis communs qui sont là-bas.

Nous demanderons de vos nouvelles à Hélène quand vous serez là-bas. Dites aussi je vous prie à Marie-Thérèse de nous envoyer régulièrement des messages Croix Rouge. Ceux de Jean sont bien arrivés. J'en mets un pour elle et un pour son frère tous les mois mais n'ai eu encore aucune réponse.

Merci chère Madame de vous charger de tant de recommandations. Mon mari et Colette-Marie vous adressent leur souvenir et je vous embrasse de tout cœur, en vous chargeant de nos amitiés pour Mr T.Martin.

A vous affectueusement,

S. Huet.

*Lettre de Jean Tommy-Martin à son beau-frère François Courbe.*

Jeudi 4 mai 1944

Mon cher François,

Je reçois votre lettre du 3 mai à laquelle je me hâte de répondre avant le couvre-feu. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas demandé ces renseignements il y a 13 jours quand je déjeunais chez vous ? J'étais là pour cela et je m'étonnais que vous ne m'interrogiez pas...

J'ai très bien connu le grand-père Léon Lagandré, très sympathique, qui, après avoir été employé dans une quincaillerie dans sa jeunesse, a été à la tête d'une fabrique de confiserie. La nécessité de faire de nombreux voyages pour visiter sa clientèle l'a obligé à renoncer à cette profession. Il a acheté un portefeuille de représentation qu'il passa plus tard à son fils Ernest. Léon Lagandré s'est occupé de politique. Il fut à plusieurs reprises conseiller municipal de Chalon. Il se présenta même à la députation comme libéral, catholique de la couleur de son ami Piou<sup>5</sup>. Il avait épousé Mademoiselle Chapuis de Lyon. Il était alors patronné par le père de mon beau-frère<sup>6</sup>. Madame Lagandré était le modèle des épouses et des mères chrétiennes. Le ménage a eu trois filles et un fils, Mr Ernest Lagandré ( père de François ).

Ernest est connu depuis sa naissance par mon beau-frère et par ma sœur qui l'ont choisi comme mari pour notre cousine germaine Elisabeth Guerrin, quatorzième enfant de la dernière sœur de ma mère<sup>7</sup>, il y a 24 ans. Comme les peuples heureux, cette famille n'a pas d'histoire. C'est un ménage modèle. Ernest Lagandré a été blessé et a eu deux citations à l'autre guerre. Il est capitaine de réserve et chevalier de la Légion d'Honneur à titre militaire.

Leur fils aîné François a fait de très bonnes études et a reçu une parfaite éducation à tous les points de vue, moral et religieux. Comme accroc de santé il a eu une congestion pulmonaire lors de son premier baccalauréat, mais ne s'en est jamais ressenti. Il vient de supporter très bien son stage assez dur d'ouvrier mineur de fond.

Éventuellement je serais à la disposition du jeune François s'il avait besoin d'un conseil ou d'un appui. Mais cette nouvelle génération entre pleine d'assurance dans la vie et je ne l'en blâme pas.

Il ne me reste qu'à vous adresser, ainsi qu'à Henriette, mes très sincères félicitations et aux jeunes gens<sup>8</sup> mes meilleurs vœux de bonheur.

J'ai de bonnes nouvelles de Charlotte qui est à Nantes chez Hélène. Mais toujours rien de nos autres enfants.

---

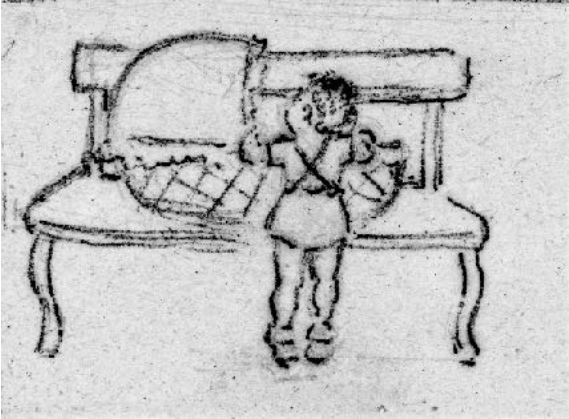
<sup>5</sup> Jacques Piou (1838-1932). Ses troupes étaient appelées « les piou-piou ».

<sup>6</sup> Adolphe Zéphirin Jeannin, père de Louis Jeannin-Naltet.

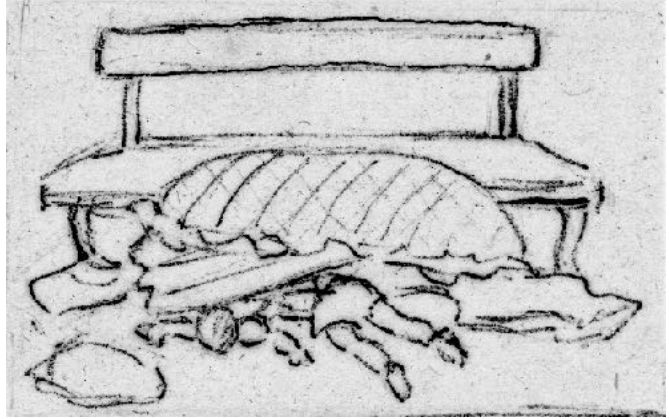
<sup>7</sup> Henriette Nicolas de Meissas a épousé Abel TM, sa sœur Gabrielle a épousé Louis Guerrin.

<sup>8</sup> François Lagandré épousera Miriam Courbe le 2 décembre 1944.

## Alertes et bombardements à Nantes.



François et Marie Letourmy.



### *Lettre de Charlotte TM à sa mère Geneviève Rivière.*

Nantes.

Mardi 2 mai 1944

Ma chère maman,

La lettre que tu m'as renvoyée du Mesnil était de Blanche Tournoud, notre ancienne cuisinière. La brave femme a bien envie de quitter Asnières où on la menace d'ailleurs d'être évacuée, et elle voudrait trouver une place à la campagne, comme gardienne de propriété ; « retour à la terre » comme elle dit. J'ai pensé qu'elle serait peut-être enchantée d'accepter non pas un poste de gardienne, difficile à trouver pour une femme seule, mais celui qui consisterait à te faire ton ménage, ta cuisine etc. et à te tenir compagnie le jour où Maurice pourrait être appelé auprès de sa mère et te laisserait seule au Mesnil ? Car ce qu'elle cherche surtout, pour le moment, c'est de se mettre à l'abri. Tu pourrais la prendre, sinon définitivement, du moins provisoirement. C'était une très brave femme, propre, active, faisant très bien la cuisine et faisant aussi très bien la couture. J'en ai parlé à Jean (Rivière), en lui donnant son adresse :

Mme Tournoud, 10 rue Pasteur à Asnières, Seine.

et je suggérais à Marguerite d'aller la voir. Elle me dit, en tous cas, avec une orthographe impayable, le bon souvenir qu'elle a gardé de la maison. Elle était venue une année au Mesnil je crois bien. Enfin je crois qu'elle pourrait t'apporter une aide précieuse et je souhaite que tu puisses t'arranger avec elle.

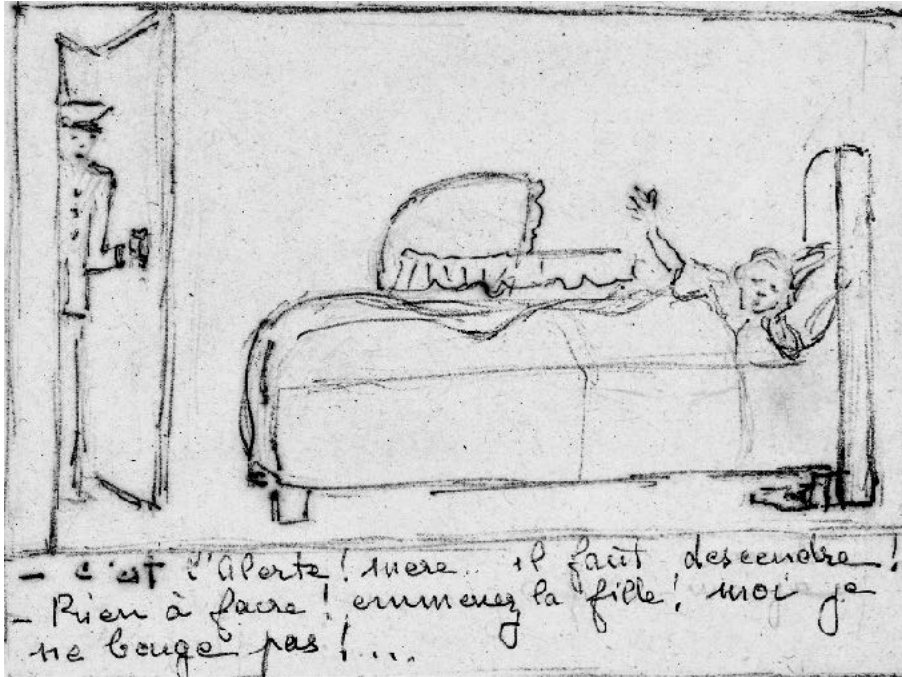
Mon séjour à Nantes, près d'une semaine déjà ! se poursuit par un temps idéal. Le jardin qui, avec les jardins voisins constitue un vrai parc, est le lieu où nous nous tenons tous les jours avec les enfants. La petite Marie est toute mignonne et gracieuse et me rappelle beaucoup Marie-Rose au même âge. François est plantureux et devient raisonnable. Il commence à dire bien des ébauches de mots et il est plein de tendresse pour sa petite sœur.

Jean, mon mari, a fait un voyage épique pour se rendre à Chalon. Quand il est arrivé jeudi matin à la gare de Lyon il a appris que tous les grands trains étaient supprimés, un bombardement ayant eu lieu la nuit précédente. Il a dû (avec ses deux lourdes valises) revenir avenue de Villiers, et repartir le soir par Denfert-Rochereau. Aller à Palaiseau. De là à Juvisy par des trains encombrés de banlieusards désaxés, de fuyards et de voyageurs comme lui à la recherche de leurs trains. Et c'est de Juvisy que les trains partaient pour Lyon et autres directions du Sud-Est. Voyage dans un couloir et arrivée à 4h du matin dans la gare de Chalon où il dut achever sa nuit ! Comme tu vois, les voyages deviennent impossibles. Il faut rester là où on est. Je me demande si nous arriverons jamais à nous rejoindre !

Enfin de ton côté tu es bien au Mesnil et loin des bombardements. Il serait à souhaiter que des enfants de la famille viennent s'y installer. Je n'ai toujours aucune nouvelle de mes enfants...

Au revoir ma chère maman. Je t'embrasse de tout cœur. Amitiés à Maurice.

Charlotte.



*Lettre de Laurent Tommy-Martin à sa sœur Marie-Rose Penet.*

Hessle près de Hull,  
Yorkshire.

Le 6 mai 1944

Ma chère Marie-Rose,

Tu dois t'étonner de recevoir une telle lettre de moi, surtout depuis plusieurs mois que je ne t'ai pas écrit. Depuis que je suis ici, j'ai déjà écrit à Henriette qui n'aura pas été peu surprise d'apprendre où je me trouve maintenant.

Je me trouve fort heureux d'être ici ; grâce à ma connaissance de la langue du pays, je ne me trouve pas désorienté. Les habitants d'ici sont fort aimables. J'ai souvent l'occasion de causer avec les jeunes collégiens qui sont très obligeants ; les jeunes filles sont ici très émancipées, elles se comportent comme des hommes. Il est vrai qu'elles travaillent aussi comme les hommes ; car personne ne chôme et dès l'âge de 15 ans tout le monde travaille, garçons ou filles. Lorsque nous sortons le soir, les distractions ne nous manquent pas : dancing à la salle des fêtes, cinéma très confortable, bière et cidre excellents dans les brasseries.



Bombardements alliés dans le centre-ville de Nantes - 1943/1944.

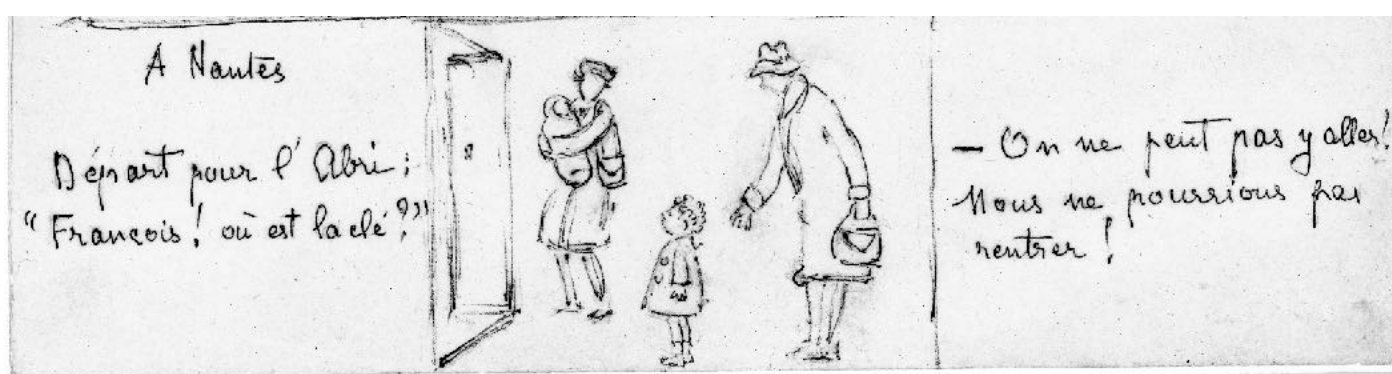
Il y a bien un mois et demi que je n'ai aucune nouvelle de la famille ; j'espère que Henriette répondra au plus vite à l'air-graph que je lui ai adressé voici près d'une semaine. Je ne sais toujours pas où se trouve Abel, ni ce que deviennent papa et maman avec qui vous avez dû communiquer depuis ce temps. Est-ce qu'Hubert est mobilisé ? J'espère pour lui que ses charges de famille lui auront permis de rester à Zriba ; sans lui la ferme irait à l'abandon.

Je pense qu'avec le printemps tes enfants sont tous en excellente santé ; ta fille doit commencer à tenir sur ses jambes. Lorsque je reviendrai en Tunisie, ce ne sera pas de sitôt, je trouverai toute ta petite famille bien changée et peut-être plus nombreuse. En tous cas, de nous tous, je serai le premier à revoir Papa et Maman ; ils seront bien surpris de me voir arriver ainsi alors que peut-être ils s'attendent à voir Abel le premier.

J'espère que tu pourras répondre à cette lettre par un moyen similaire, car je suis pressé de savoir ce que vous devenez tous. En attendant d'avoir de vos nouvelles, je vous souhaite bonne chance à tous. Ne manque pas de transmettre mon meilleur souvenir à Hubert et à ta belle-famille.

Ton frère dévoué,

L. Tommy-Martin.



*Lettre de Charlotte TM à sa mère Geneviève Rivière.*

Nantes.

Vendredi 12 mai 1944

Ma chère maman,

Je crois ne t'avoir pas écrit depuis « notre » bombardement. Cela se passa une belle nuit. La veille au soir, Jean L avait justement décrété qu'en cas d'alerte il serait plus sage d'aller, avec les enfants, dans l'abri situé à 100 m de la maison.

Fatiguée ce soir-là et migraineuse, j'avais déclaré que rien ne me ferait sortir de mon lit. Et voilà qu'à minuit : alerte ! J'avais justement gardé, cette nuit-là, la petite Marie avec moi. Jean arrive tout équipé dans ma chambre, pour me prévenir qu'il partait avec Hélène et les enfants.

« Prenez votre fille, lui dis-je, mais pour moi rien à faire » et je ne bouge pas. Et Jean, sans insister, me laisse sa fille et part avec Hélène et François (à peine convalescent de la grosse fièvre qu'il venait d'avoir) vers l'abri. Un quart d'heure après, fin d'alerte, sans incident. Mais une heure plus tard, nouveau mugissement des sirènes. Cette fois, c'était sérieux : tirs de D.C.A, détonations, explosions, feux d'artifice, tout y était ... Je me lève alors, mais au-dessous (ma chambre est au-dessus de celle d'Hélène et Jean) rien ne bougeait. Ils avaient sommeil à leur tour, et je crois aussi que les tirs nourris de D.C.A leur avaient fait juger la sortie imprudente. De sorte que nous nous contentâmes d'assister de nos fenêtres au bombardement qui fut assez violent, sur un champ d'aviation voisin et fit de nombreuses victimes parmi les Allemands.

La matinée suivante : nouvelle alerte. Hélène, en l'absence de son mari, équipe les enfants pour gagner l'abri et je m'apprête à la suivre, quant au moment de sortir impossible de trouver la clé de la porte d'entrée que François



avait fait disparaître. Nous jugeâmes alors qu'il valait mieux ne pas sortir plutôt que de risquer de ne pas pouvoir rentrer. Depuis, les alertes nous ont laissés un peu plus froids.

Mais hier, deux ou trois coups de D.C.A ( sur un avion qui passait ) étaient passés à peu près inaperçus, quand sortant au jardin quelques minutes après, j'aperçus à 3 mètres du moïse où dormait l'innocente Marie, un gros éclat d'obus. Pour un peu, la pauvre l'aurait reçu sur sa tête.

Nantes n'est donc pas, comme je le supposais, une ville de tout repos ; mais notre quartier si calme, au milieu de ces jardins et sur les hauteurs de la ville, ( car Nantes n'est pas la ville plate que j'imaginai ) paraît vraiment loin de tout objectif visé. On voit cependant en se promenant, non loin d'ici, quelques maisons écroulées qui reçurent des bombes égarées au moment des grands bombardements de septembre dernier qui détruisirent une partie de la ville.

Au milieu de ces ruines du centre de la ville, il reste tout de même debout la cathédrale et quelques belles

églises et de belles avenues. Mais il reste peu d'habitants et surtout pour ainsi dire pas d'enfants. Autour de nous, on voit des couvents, des pensionnats... mais ils sont désertés. La plupart des familles sont parties vivre dans leurs propriétés, à la campagne, telle la famille de notre cousin (un cousin de Jean) Yves Babin-Chevaye, d'une vieille famille nantaise, retrouvé ici et que nous avons reçu l'autre jour à dîner, avec sa femme de passage (car cette dernière se partage entre son mari ici, et ses enfants à la campagne). Ils sont des plus sympathiques. Hélène avait mis les petits plats dans les grands pour les recevoir : potage cresson velouté, merlans gratinés au four, épinards aux croûtons, asperges, fromage, crème vanille avec icebergs. Et bien lui en prit car le lendemain l'aimable cousin lui envoyait tout un petit colis de ravitaillement : farine, sucre, conserves etc. qui fut bien apprécié par Hélène. Il faut dire que ce cousin dirige ici une grosse maison de conserves alimentaires. C'est comme tu le vois une relation intéressante.

Nous aimerions bien savoir quelle est l'adresse de Lili Bouts ou, tout au moins, de son mari. Maurice peut-il te la donner ?

Hélène a encore peu de relations, mais elle n'a pas le temps de s'ennuyer avec ses deux marmots si mignons. Le polisson de Fran-



Charlotte TM et sa petite fille Marie. Nantes, mai 1944.

çois commence à dire quelques mots : « attend », « belo » (de l'eau) « aco » (gâteau), « beu » (beurre) etc. et sa sœur est gracieuse et mignonne comme tout.

Les propriétaires de la maison sont des gens très bien et très distingués. Ils occupent le premier étage et ma chambre se trouve en somme chez eux. Il y a un monsieur et sa fille d'une vingtaine d'années, très gentille, et une vieille bonne : Marie. La sœur du propriétaire, une dame également très distinguée, qui a aussi des fils en Afrique du Nord et aux colonies, se réserve une chambre séparée au rez-de-chaussée où elle vient assez rarement. Nous jouissons complètement du jardin qui me rappelle le petit parc du Mesnil et où la jeune fille, très rarement, vient aussi avec son ouvrage, heureuse de trouver un peu de compagnie. Elle a aussi des frères et sœurs dispersés et la plupart de ses amies sont également parties de Nantes.

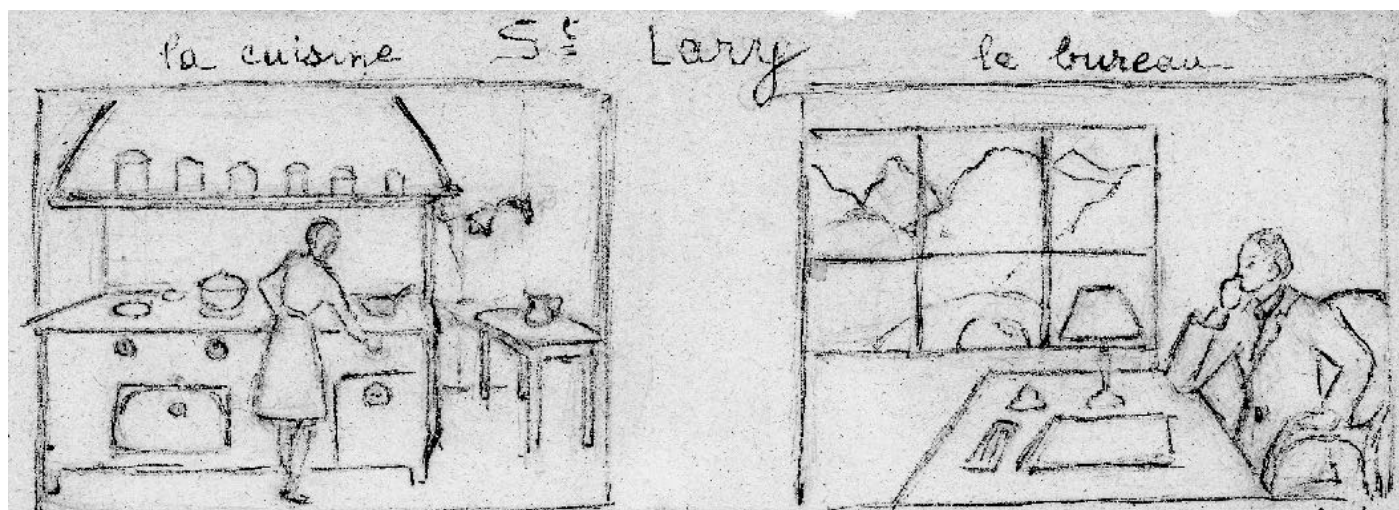
J'espère, quoi que tu en dises, que tu as pu t'arranger avec Blanche qui trouvera toujours de l'ouvrage à faire à la maison. Cécile, la première, ne serait sans doute pas fâchée de n'avoir pas à faire, au Mesnil, le métier de bonne à tout faire, après avoir trimé toute l'année chez elle. Et quand la famille est là, avec la vieille Thérèse, il y a bien de l'ouvrage pour deux bonnes ! Les jeunes filles ne s'en plaindraient pas non plus. Je souhaite donc vivement que cela ait pu s'arranger.

Tu as appris, comme nous, la grande nouvelle (qui n'en n'était plus une) des fiançailles de Miriam. Elle a l'air de nager dans le bonheur. Nous attendons lundi l'arrivée de Jean mon mari. J'espère que les trains marcheront encore.

Voici l'heure du courrier, je termine donc bien vite ma lettre en t'embrassant de tout cœur, ma chère Maman, bien heureuse de savoir ton rhume fini.

Amitiés à Maurice,

Charlotte.



*Lettre de Charlotte TM à sa mère Geneviève Rivière.*

St Lary.

Jeudi 1<sup>er</sup> juin 1944

J'ai fini par recevoir à la fois trois lettres de toi, dont deux renvoyées de Nantes par Hélène. Je vois que tu arrives à te débrouiller très bien au Mesnil, malgré l'absence de domestique. La présence de Maurice t'aura été bien précieuse ; mais je souhaite que tu puisses t'arranger avec cette réfugiée du Lieu Vannier, surtout quand vous serez plus nombreux.

Je t'ai déjà raconté notre arrivée et notre installation à St Lary dans une agréable villa, claire et confortable où l'électricité ne nous est pas comptée, ce qui facilite bien la vie ! mais la vie est chère :

80 fr. la douzaine d'œufs - 300 fr. le kilo de beurre - 6 francs le litre de lait etc. Ce n'est plus la Normandie ! À cette saison, les troupeaux montent dans la montagne : j'en vois chaque jour passer sur la route qui borde le jardin, et tout ce qui est laitages se raréfie. Mais c'est un bien beau pays.

Nous avons fait, le lundi de Pentecôte, une promenade magnifique dans une haute vallée où l'auto nous avait conduits, à l'extrémité de la route carrossable, à travers torrent et forêts. Nous sommes revenus à pied par des sentiers qui, par moments, côtoyaient des précipices à vous donner le vertige, mais avec une vue splendide sur les montagnes dont les plus hautes sont encore couvertes de neige. Nous avons déjeuné dans un chalet au vaste balcon de bois, suspendu au-dessus de prairies et de forêts, et dominant un magnifique panorama. Dans le fond grondait le torrent. Quel plaisir auraient les enfants à faire ces belles promenades !

Hier ce fut une randonnée d'un autre genre : nous sommes allés, en auto, jusqu'à Toulouse où Jean avait à faire, avec un autre ingénieur. J'en profitais pour faire quelques courses. Nous avons passé la soirée de la veille et la nuit à Saint Gaudens qui est vraiment une charmante petite ville si bien située, en terrasse, en face de l'admirable panorama des Pyrénées. La route de St Lary à Saint-Gaudens, à travers monts et vallées, est très pittoresque et il est probable que je la ferai souvent. Nous comptons bien revoir aussi un de ces jours Germaine Rabut qui nous a invités à déjeuner. Et lundi nous devons aller à Tarbes : j'étudierai les moyens d'aller jusqu'à Lectoure, ce que je projette pour la fin de juin. J'ai de bonnes nouvelles d'Hélène et de ses enfants. Une longue lettre de Cécile m'a fait aussi bien plaisir. Merci de veiller sur notre Manoir par l'intermédiaire de Me Richard. J'admire ta vaillance et ton activité. J'espère que tu ne te fatigues pas ! Nous vivons nous aussi, comme vous, loin des bruits de la guerre et ne voyons jamais passer d'avions.

À bientôt encore de tes nouvelles ma chère maman. Je t'embrasse de tout cœur. Meilleures amitiés à Maurice. Ta fille affectionnée.

Charlotte.

As-tu revu Marie-Jo ? Et que devient son mari ?

St Lary.

Dimanche 4 juin 1944

Ma chère Colette,

Je suis étonnée en effet que ma dernière lettre te soit parvenue si vite ! Mais par contre, les autres lettres de la famille n'arrivent ici qu'à grand-peine et avec beaucoup de temps. Quand à celles de mes enfants d'Afrique, elles n'arrivent plus du tout. J'ai l'impression que de ce côté-là tout est irrémédiablement coupé ... mais je vais m'arranger ici pour leur envoyer de mes nouvelles. Cette situation est par trop inhumaine !

Aujourd'hui j'ai pensé à ton Philippe qui devait être confit de sainteté en ce grand jour de Communion Solennelle et je me suis représenté la rue Guilhem Bertrand tout en fête, et toi toute affairée et toute émue au milieu de la ruche bourdonnante et joyeuse et de mille préparatifs absorbants, entre de multiples cérémonies et allées et venues.

Tu as raison de me voir en pensée dans un beau pays. J'ai déjà fait ici de magnifiques promenades. Oui, la montagne donne vraiment des sensations merveilleuses et je pense toujours à papa quand je côtoie des torrents et que je m'élève vers des sommets en contemplant ces admirables perspectives de cimes et en traversant ces pittoresques villages de montagne. Mais je pense aussi et surtout à mes enfants qui seraient si heureux de se promener ici. Quel drôle de vie de vieux ménage solitaire nous menons maintenant Jean et moi ... Et combien de temps cela va-t-il encore durer ? On n'en voit pas la fin !

Que ne pouvons-nous inviter plus facilement la famille ou les amis à venir nous voir. La villa que nous occupons est agréable et pourvue de tout le confort ; et le ravitaillement arrive à se faire sans trop de peine, moyennant des prix de marché noir et grâce à une coopérative de l'usine bien montée ; grâce aussi à la « perle » dont j'ai hérité, qui répond au nom de Jeanne et qui se charge de toutes les corvées dudit ravitaillement. Elle ne vient à la maison que le matin. Que me resterait-il à faire autrement ?

Tu as dû apprendre comme nous, avec consternation, la mort tragique d'Odile Rabut, sur laquelle je n'ai encore aucun détail. Quel affreux malheur pour ses parents ! Je l'avais revue justement à la réunion de famille du 1<sup>er</sup> janvier, et elle s'était montrée avec moi pleine d'entrain et d'amabilité. Je la trouvais très sympathique. Elle avait l'âge de Marie-Rose. Vraiment, que d'épreuves pour tous dans la vie !

Jean retourne demain à Tarbes ; aussi vais-je lui confier ma lettre, quoi qu'elle ne puisse arriver plus vite que la précédente, et il s'assurera des heures et jours de départ des trains pour Auch et Lectoure. D'après l'indicateur, il n'y a que le samedi où je puisse espérer arriver jusqu'à Lectoure . Ce serait donc, sauf catastrophe d'ici là, le samedi 24 que tu me verrais arriver. Seras-tu à Lectoure ou à Sarrau ? Et pourrais-tu me donner l'adresse de quelque ami à Tarbes et à Auch, pour le cas où je me trouverais en panne dans une de ces villes et dans l'impossibilité de me loger à l'hôtel ? Il faut s'attendre à tout actuellement !

Je compte bien, quand je serai auprès de toi, t'aider à avancer un peu tout ton travail. Je ne comprends guère que tu te lances à faire des « tabliers de classe » comme si nous étions à la veille de la « rentrée » ... alors que tous les établissements de classe s'appêtent, au contraire, à fermer leurs portes. Enfin, classe ou pas classe, ils ont toujours besoin de tabliers, il est vrai. Je me réjouis de ces quelques jours que nous allons passer ensemble et qui vont me changer un peu les idées. J'espère que je trouverai Louis en bonne santé. Je me réjouis aussi de revoir Clotilde et ses enfants.

Écris-moi encore, ma chère Colette. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants et tout particulièrement Philippe. Ta sœur affectionnée

Charlotte.

J'espère que le brave Bertrand a réussi son épreuve du Certificat d'Études.

St Lary.

Jeudi 8 juin 1944

Ma chère Colette,

Peut-être pouvons-nous encore communiquer ensemble, alors que nous sommes certainement coupés du reste de la famille. Je pense à cette pauvre maman qui était seule au Mesnil aux dernières nouvelles que j'ai reçues d'elle : Maurice venait de partir pour Caen où sa mère était quasi mourante. Aura-t-il pu en revenir ? et Cécile et Marie-Jeanne étaient-elles parties à temps pour le Mesnil ? Ce pauvre Mesnil qui doit maintenant se trouver en pleine zone de bataille, ou bien proche tout au moins. Enfin quelle situation si maman est isolée là-bas ! Elle qui avait si peur des Allemands. Ils doivent de nouveau grouiller là-bas. Et bientôt ce sera peut-être les Autres ? Si ce n'est pas les deux à la fois se tirant dessus ... Il est peut-être tombé plus d'un parachutiste dans notre Mesnil. J'espère au moins que Marie-Jo est avec elle. Enfin, c'est quand on est le plus avide de nouvelles qu'il est impossible d'en avoir. Et avec tout cela, je ne vois plus trop bien, pour le moment, mon voyage à Sarrau.

Nous allons voir comment les choses vont tourner. Ah ! Si l'on pouvait voir enfin bientôt la fin de cette affreuse guerre ! En attendant, je profite de ce que je suis dans ce pays-ci pour écrire à mes enfants ; tu devines comment ; et j'espère bien un jour me glisser dans une lettre.

J'apprends que Jacqueline est dans tes parages ? Nous qui voulions justement l'inviter à venir nous voir en lui procurant facilement, comme infirmière, les papiers nécessaires. Que n'avons-nous su plus tôt son départ dans le Midi ! Si elle pouvait se procurer elle-même cette autorisation (qu'on ne m'a d'ailleurs pas demandée en venant ici) et s'il était possible de communiquer par téléphone ou télégraphe (mais tout est coupé !) Jean va souvent à Tarbes en auto, et pourrait y cueillir Jacqueline. Mais elle a peut-être déjà regagné Paris ... si toutefois il est encore possible de voyager à l'heure actuelle. À tout hasard je lui fais connaître que la ligne de chemin de fer qui mène à St Lary (qui était d'ailleurs coupée ces jours-ci) est celle de Lannemezan-Arreau. D'Arreau ou de Lannemezan on peut téléphoner à St Lary (Usine hydro-électrique. 30 Arreau) qui est à une dizaine de kilomètres et on peut aller l'y chercher. Quelle cure magnifique elle ferait dans ce pays ! Nous y espérons aussi la visite de Gilles<sup>9</sup>, mais pas avant septembre ... où serons-nous à ce moment-là ?

Je pense de plus en plus à cette pauvre maman, isolée au milieu du champ de bataille ... et je pense aussi aux Letourmy. Jean doit être sur le pied de guerre et la pauvre Hélène privée de son cher et tendre mari. Le dernier bombardement de Nantes a détruit les réservoirs d'eau et il lui fallait aller puiser l'eau potable dans un puits du voisinage, lequel menaçait de se dessécher par suite du nombre de ses clients, ajouté à la sécheresse actuelle.

Enfin, ma chère Colette, s'il y a encore quelques communications possibles entre nous, écris-moi souvent. Et je te promets que je m'efforcerai aussi d'aller te voir, mais je crains que les déplacements ne deviennent bien difficiles. Peut-être est-ce la fin de la guerre qui nous rapprochera ? En tout cas j'espère à bientôt et je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants. Amitiés à Louis. Meilleur souvenir à tes beaux-parents.

Charlotte.



<sup>9</sup> Gilles Rivière est à l'école navale, située à Clairac .



St Lary.

Lundi 12 juin 1944

Ma chère Colette,

Au soir d'une journée solitaire, comme cela m'arrive assez souvent, Jean étant, en ce moment surtout, accaparé par des visites de personnalités qui l'entraînent dans des tournées et le font déjeuner hors de la maison, j'ai eu la joie de recevoir ta lettre du 7. Tes lettres sont maintenant à peu près les seules que je reçoive. Nous nous retrouvons comme au début de la guerre, les seules de la famille pouvant encore correspondre. J'ai cependant reçu aussi une lettre d'Hélène, mais datée du 2 juin et une autre, plus ancienne encore, où elle me raconte avec émotion le dernier bombardement de Nantes. Des bombes sont tombées à 100 m de chez elle. Et, quoique s'étant préparée avec son mari et ses enfants, dès le début de l'alerte, à gagner l'abri voisin, ils n'ont pu sortir à cause de la D.C.A qui tirait déjà dru dans un ciel tout embrasé. Un avion (sans doute blessé) frôla leur maison. Au point qu'Hélène se précipita avec les deux petits sous une table où elle resta accroupie, en y mettant un matelas, pendant le reste de l'alerte.

Dans la lettre suivante il n'était question que de bonnes petites réunions avec des amis, de chants et d'airs de flûte. Avec Hélène, envers et contre tout « la vie est belle » ! Elle me dit que sa fille la rend « gâteuse », qu'elle a envie de la croquer et que François, toujours drôle et mignon, commence à parler. J'avais pris quand j'étais là-bas force photos et j'aurais été heureuse de t'en envoyer, mais elles n'ont pu encore être développées.

Mais, pour en revenir à ta lettre, j'ai été tout heureuse de lire le récit de la touchante fête de la Communion Solennelle de Philippe, et ravie d'y découvrir toutes les jolies images dont les sujets sont si bien choisis et appropriés à chacun. Rien que d'y voir derrière les noms écrits de mes enfants, j'en étais tout émue. Pourrais-je bientôt les leur donner ? Elles sont dès maintenant dans le précieux sac dont je ne me sépare pas et où sont déjà d'autres souvenirs destinés à mes enfants. Et je garde précieusement l'image de la flamme symbole de la foi sur laquelle j'ai, en effet, bien besoin de méditer !

J' imagine ta déception cruelle d'avoir dû renoncer à la visite de Jacqueline. Et la sienne a dû être non moins grande. J'espère que je ne t'en causerai pas de semblable. De toutes façons la date du 24 n'est plus nécessitée par



Louis Boutan, Bernard et Philippe. Au fond, Olivier et Roseline.

des horaires de train. Le renseignement était déjà périmé. Et Jean renonce à son voyage à Chalon, mais je ne renonce pas au mien pour autant. Pour le moment, les esprits surexcités, dont quelques-uns d'ailleurs commencent à se calmer, ont créé pas mal de perturbations dans la région. La plupart des trains ne circulent plus, les autos sont arrêtées par les Allemands etc. bref, il vaut mieux attendre un peu, voir les choses se tasser, et alors j'accourrai vers toi ! Je ne crois pas que les Anglo-Américains débarqueront sur la côte basque et viendront se battre dans nos régions.

J'aborde maintenant un autre sujet. Quand je dis que nous ne recevons plus de lettres, il y en avait cependant une 3<sup>ème</sup> hier, au courrier, et dont le sujet était d'importance. Il s'agit d'un jeune homme, dont je tais le nom parce qu'il nous demande la plus absolue discrétion, mais tu l'auras sans doute déjà deviné, et qui nous demande des renseignements précis et détaillés sur la famille Brezun et sur Guiguite en particulier, chez qui il voudrait rencontrer « les mêmes qualités que chez nos filles » (ce qui nous flatte !). Il l'a rencontrée trois ou quatre fois, mais jamais dans l'intimité et comme il nous l'écrit : « Il est difficile de bien la connaître en la voyant rarement et peu de temps ». Le peu qu'il en connaît lui a plu cependant assez pour qu'il y songe sérieusement. Je la connais

peu aussi : mais toi qui la connais assez intimement et depuis longtemps, tu me parais tout indiquée pour me faire l'éloge de ses qualités et ne pas me cacher non plus ses défauts, si elle en a. Il me semble qu'elle a un caractère d'or, qu'elle est une sœur aînée pleine de dévouement et qu'elle a été admirablement dressée par sa mère comme maîtresse de maison. Qu'a-t-elle fait comme études ?

Le jeune homme qui est un garçon méthodique, réfléchi et qui n'est pas pour rien un homme d'affaires, semble vouloir entrer dans le mariage avec toutes les garanties, et cela surtout parce qu'il y a eu plusieurs mariages malheureux autour de lui. Je te recopie textuellement une partie de sa lettre :

« Quelles sont les origines de la famille Brezun ? De quel pays vient-elle ? M. Brezun a-t-il des frères et sœurs ? Que font-ils ? M. Brezun est-il entré par hasard à la B.N.C.<sup>10</sup> ou y a-t-il été attiré parce que sa famille avait des intérêts dans cette banque ? Sans attacher beaucoup d'importance à la question fortune, il me semble intéressant de savoir si, en cas de disparition du père de famille, les enfants posséderaient quelque chose ou si la famille ne vit actuellement que de son salaire ? Tout ceci ne serait pas d'importance, mais il est bon de connaître la situation.

Comment Jacques Brezun a-t-il été amené à faire du ski ? Quelles études faisait-il avant d'aboutir à « Jeunesse et Montagne » ?...

Comme tu vois, rien n'échappe à son inquisition. Il tient à être fixé sur tout et connaître à fond les tenants et aboutissants de celle dont il voudrait faire sa femme. Je compte donc sur toi pour me répondre aussi vite que possible (et avec toute la précision désirée) à ces questions, étant donné la lenteur actuelle des communications. Nous serions heureux que ce mariage se conclue, car nous y avons en grande partie collaboré Jean et moi, et je crois que les deux jeunes gens sont réellement faits pour s'entendre. Caractères, situations, familles, me paraissent on ne peut mieux assortis. J'espère donc que ma petite enquête apportera toute satisfaction au candidat à la main de Guiguite !

Tu féliciteras de ma part ce brave Bertrand de son succès au Certificat. J'en ai été sincèrement enchantée. Mais qu'est-ce que ce D.E.P.P<sup>11</sup> dont il est question pour Roseline ? Avec cette manie qu'on a maintenant de ne plus appeler les choses que par leurs initiales et d'en former même souvent un nouveau nom, on ne comprend plus rien. Ainsi, ici, j'entendais parler de la « Céfée » (ou Séfée). Il s'agissait de la société d'éclairage et de force par l'électricité S.E.F.E.<sup>12</sup> Bientôt on abrégera l'abréviation elle-même ! Il y aurait un petit jeu de société amusant à composer des titres et des firmes avec certaines lettres données. Je traduis le D.E.P.P qu'on doit sans doute prononcer « Deppe » par : « Devoirs Élémentaires Proprement Présentés » etc. tu m'éclaireras ! Je souhaite en tous cas tout le succès voulu à Roseline.

Là-dessus je te quitte, ma chère Colette, espérant que ma lettre te parviendra sans trop tarder et souhaitant une prompte réponse. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que tes quatre, en particulier Philippe que je remercie de tout cœur pour ses jolies images. Mon meilleur souvenir à Louis. Ta vieille marraine.

Charlotte.

---

<sup>10</sup> Banque Nationale pour le Commerce et l'Industrie

<sup>11</sup> Le Diplôme d'Etudes Primaires Préparatoire se passait à 11 ans et donnait droit à l'entrée en 6<sup>e</sup>. (1940-1944)

<sup>12</sup> En 1918, l'État autorise la société Peñarroya à exploiter la chute de Saint Lary sur la Neste d'Aure. 1939, la Société d'Éclairage et de Force par l'Électricité (SEFE) rachète la société Peñarroya.

St Lary.

Le 14 juin 1944

Ma chère Maman,

Je ne sais si cette lettre te parviendra jamais. Vous devez être au Mesnil coupés de tout, en supposant que tu y sois encore ! Je ne cesse de penser à toi depuis huit jours et de me demander ce que tu deviens. Aux dernières nouvelles Maurice venait de te quitter et tu attendais Cécile et Marie-Jeanne. Tu étais donc seule au moment même où la bataille venait se déchaîner dans notre paisible ciel du Mesnil et où, à quelques kilomètres, les armées venaient s'affronter. Avas-tu pu au moins unir ton sort à celui de Marie-Jo ? Cécile et Marie-Jeanne n'ont pas dû pouvoir te rejoindre. Tu



imagines donc avec quelle anxiété j'attends des nouvelles et comme nous suivons avidement la marche des événements à travers tous ces pays si bien connus de nous. Je pense aux pauvres Simon et à leur Banville, en pleine bataille ! mais je pense surtout à toi et à la pauvre Mme Bouts. Qu'est-elle devenue ? Dans son état, il était à souhaiter qu'elle meure avant que la bataille ne soit à sa porte. Ici le pays connaît une effervescence d'un autre genre, mais à St Lary même, à part quelques petits incidents, tout reste calme.

Je continue de correspondre avec Colette qui me dit sa déception cruelle de n'avoir pu voir Jacqueline qu'elle attendait pour la Communion solennelle de Philippe. Trains supprimés. Moi-même je ne sais pas encore comment je pourrai aller jusqu'à elle. Les communications sont coupées un peu partout mais j'espère bien y arriver tout de même.

J'ai eu aussi des nouvelles d'Hélène me racontant les émotions de son bombardement à Nantes où, n'ayant pas eu le temps de gagner l'abri, elle s'était accroupie sous une table avec ses enfants dans un angle de sa maison. Des bombes sont tombées à 100 m de chez eux.

Que deviennent les Giard dans leur Nord qui doit être aussi bien menacé ? Enfin je pense à tous et aux Parisiens dont le ravitaillement ne doit pas être facile en ce moment.

Nos enfants, qui nous croient peut-être au Mesnil, doivent se tourmenter pour nous. Je viens de leur écrire. D'ici, les communications sont faciles et j'espère que d'ici peu ils auront reçu mes lettres. Que deviennent Abel et Laurent ? Je me le demande souvent avec angoisse ! Tu seras peut-être la première à les voir. Nous ne serons jamais restés si longtemps sans nouvelles d'eux. C'est vraiment une terrible épreuve. Enfin espérons que nous assistons maintenant au dernier acte de cette sinistre tragédie et que le bon Dieu aura enfin pitié de tant de souffrances.

Je t'embrasse de tout cœur, ma chère maman. Ta fille qui pense bien à toi.

Charlotte.



St Lary.

Lundi 19 juin 1944

Ma chère Colette,

Tes lettres m'apportent d'autant plus de joie qu'elles sont maintenant les seules lettres qui me parviennent encore. La dernière lettre que j'ai reçue d'Hélène, postérieure aux « événements », avait été mise à la poste à Montpellier par un messager se rendant à Marseille.

De Paris, aucune nouvelle ! Et de maman, encore bien moins ! Je renonce même à lui écrire ; mais je lui ai tout de même envoyé une lettre dans une autre que j'écrivais à Jean à Paris, espérant que les communications ne sont pas complètement coupées avec la capitale, et que nous en recevrons un jour ou l'autre quelque nouvelle lointaine. Bien entendu, si j'en reçois, je te les communiquerai.

Je me demande ce que Jean a pu faire pour maman et si cette dernière est toujours au Mesnil, mais où irait-elle ? Certes, elle serait bien tranquille ici, à St Lary, et ne manquerait de rien, mais, outre qu'on ne peut venir ici sans autorisation spéciale, quel voyage ! Et que de risques à courir ! Comme on voudrait savoir ce qu'ils deviennent, les uns et les autres.

Henriette avait des projets de villégiatures dispersées pour ses enfants (qu'elle doit souhaiter voir hors de Paris ... quoique le mieux soit sans doute encore de rester groupé, sans se séparer, actuellement) et les trains circulent-ils encore ? Enfin on se pose mille questions.

Et c'est bien une des pires épreuves de cette guerre que la séparation des familles, sans nouvelles possibles des uns aux autres. Je n'en espère plus maintenant de mes enfants, dont les dernières remontent au mois de décembre, et celles d'Abel au mois de juillet 43 !! Par contre, j'ai la consolation de pouvoir leur écrire et de vraies lettres

Mais où sont Abel et Laurent ? Je me ronge à leur sujet. Ah ! Véritablement, si je ne m'écrie pas comme la mère de Frédéri dans l'Arlésienne (tu te rappelles nos larmes ?) « être mère ... c'est un enfer », c'est que je ne veux pas me comparer à cet abîme sans espérance, mais j'ai bien souvent l'impression d'être au fond d'un abîme de tourment et d'amertume, ce qui m'incite à réciter le « De Profundis », qui est bien plus je trouve une prière pour les vivants que pour les morts, du moins à l'heure actuelle. Remplace Israël par France et tu verras qu'elle est d'actualité. Elle a d'ailleurs été dite par un vivant, dans un moment de grande désolation. Enfin, voilà où j'en suis ! Mais j'entrevois tout de même ici la sortie de l'abîme et nous nous entraînons, Jean et moi, par force promenades en montagne. Et nous faisons des promenades magnifiques. Pour le moment, nous ne pouvons pas les pousser trop loin ... car Jean est tenu par la mission qui lui a été confiée ici, mais nous étudions les lieux et les gens et faisons force projets.

Nous avons eu l'autre jour la procession de la Fête-Dieu, très édifiante, malgré les rires qui fusaient en même temps que les pétales de roses autour du Saint-Sacrement, pendant la bénédiction des reposoirs. Mais le bon Dieu devait trouver charmants tous ces rires d'enfants, se bousculant sans protocole autour du bon vieux curé portant le Saint-Sacrement, comme au milieu d'une bataille de confettis. Et la procession se déroulant dans ce beau décor de montagnes avait quelque chose d'émouvant. Nous avons fait la connaissance ici d'un brave petit curé de Pierris, desservant les hameaux perchés dans la montagne où nous portons souvent nos pas, et dont la cure est située dans un charmant petit pays appelé Vignec, dont nous avons fait notre « tour plat » du soir. Ce jeune curé (je l'avais



deviné) connaît très bien, du séminaire, l'abbé Bétons lequel est venu diriger une colonie de vacances non loin d'ici, dans la vallée d'Aure. Il en faisait grand éloge.

À ce propos, tu ne m'as toujours pas envoyé les adresses demandées, sinon celle de l'abbé Bétons à qui j'hésiterais de demander un refuge pour la nuit dans son séminaire. Dès que j'en verrai la possibilité, je partirai, sois sans crainte, sans prendre le temps de te prévenir et j'irai donc jusqu'à Castex. Mais, sans doute pas encore maintenant. Je ne voudrais pas te causer trop de déception. J'espère que tu as bien reçu ma dernière lettre « confidentielle » et que je pourrai bientôt en transmettre la réponse à l'intéressé. Je t'embrasse de tout cœur ma chère Colette, ainsi que la bande dont le « chef des dissidents » n'est pas sans me causer quelque inquiétude. J'ai pensé à lui et à toi en lisant justement dans le journal la Garonne, ces jours-ci, une « adjuration » de M. le préfet du Gers à l'adresse de certains parents... Mais je pense qu'Olivier n'en est pas encore là !

Meilleures amitiés à Louis. Embrasse aussi pour moi la brave Clotilde et ses drôles. J'ai pensé à Odile le 17 ; elle doit être maintenant mariée. À bientôt j'espère.

Ta vieille marraine,

Charlotte.

## Des nouvelles d'Abel.



Abel sur le S.S Lee dans un convoi escorté de destroyers en mer Tyrrhénienne.

*Lettre d'Abel TM à sa sœur Henriette.*

Lieutenant Tommy-Martin,  
Aux Armées S.P. 82049.

Le 22 juin 1944

Ma chère Henriette,

Je profite de quelques instants pour te donner de mes nouvelles. Je me porte toujours admirablement et le moral est excellent.

Après un voyage sans histoire j'ai débarqué à Naples<sup>13</sup>. J'ai pu admirer Capri au passage, « le ciel clair de Sorrente » patrie de Marilou<sup>14</sup>, le Vésuve etc. On a tellement entendu parler de ces lieux qu'on a l'impression de les reconnaître. Naples est une grande ville, tout à fait dans le genre Marseille mais en plus crasseux. C'est d'ailleurs la note générale du pays. On voit partout des ribambelles d'enfants dépenaillés et dans les fermes, veaux, vaches, cochons, poules, poussins, chiens et gens vivant à peu près ensemble. Un village indigène du Tchad est sûrement plus propre que les villages italiens de la région. Les cultures par contre sont fort belles, alignées, bien entretenues. Le blé splendide. D'immenses alignements de hêtres, ormes, noyers ou noisetiers parcourent la campagne, donnant l'impression d'une forêt dont tous les arbres sont alignés et de la même hauteur. Les cultures dans ce cadre d'arbres forment un paysage tout à fait inconnu en France où les « campagnes » sont toujours dénudées. J'ai revu avec plaisir les grandes routes bordées d'arbres qui rappellent la France.

Tu as dû être aussi émue que moi en entendant parler du débarquement allié. Les communiqués ne sont plus remplis que de noms familiers et j'attends avec impatience d'y voir figurer Blangy, Pont l'Évêque et Lisieux. Y avait-il encore des Simon dans ce secteur ? La maison doit déjà se trouver dans la zone libérée.

Dis-moi en combien de temps tu as reçu ma lettre ; je ne sais pas du tout par où le courrier est acheminé.

Je regrette de ne pouvoir t'envoyer tous les fruits qui abondent par ici : pêches, abricots, cerises, amandes, oranges, citrons, noix, noisettes etc. (de 10 à 15 fr. le kilo) ainsi que les légumes usuels, encore beaucoup moins chers. Nous buvons un vin blanc d'Ischia qui est une merveille.

En attendant que les circonstances nous réunissent, je t'embrasse bien fort. Ton frère affectionné.

Abel.

Les vignes sont également curieusement tendues entre les arbres, formant de véritables filets qui montent à 5 ou 6 m.

---

<sup>13</sup> Le 6 juin 1944 Abel et son bataillon sont à Bizerte et embarquent le lendemain à 13h au quai des Silos, à destination de la baie de Naples (cf annexe sur le parcours d'Abel en 1944).

<sup>14</sup> Chanson de Tino Rossi : « Sous le ciel clair de Sorrente... Marilou, Marilou... »

*Lettre d'Abel TM à sa sœur Henriette.*

Lieutenant Tommy-Martin,  
Aux Armées S.P. 82049.

Le 28 juin 1944

Ma chère Henriette,

J'ai reçu avec grand plaisir ta lettre par l'intermédiaire de l'adjudant-chef Legrand. C'est un type très bien. Engagé volontaire à la dernière guerre, il a de nouveau demandé à être mobilisé dans celle-ci. Il était dans l'administration coloniale au Cameroun, et sa femme et ses sept enfants sont à Yaoundé. Le dernier a à peine quelques mois. Ils sont tous très sympathiques.

J'ai retrouvé dans le secteur plusieurs camarades de promotion dont l'un Jeanperrin<sup>15</sup> était un de mes meilleurs amis. C'est le champion de ski dont je t'ai déjà parlé ; il y a des photos de lui dans mon album. Il était sorti, comme moi, dans l'Infanterie Coloniale. Parti en A.O.F il avait rallié l'A.E.F en août 1940, et depuis il a navigué entre l'Éthiopie et l'Italie, sur tous les fronts.

Le temps est enchanteur malgré quelques orages, heureusement très courts. C'est la grande période des moissons et la campagne est ravissante. Sous l'ombre légère et fraîche des ormes et peupliers, les petites meules de foin apparaissent. Les coquelicots abondent dans les champs fraîchement coupés. Cette campagne en sous-bois offre vraiment un aspect très agréable et j'attends d'y voir les grappes de raisins apparaître sur les vignes tendues d'arbre en arbre.

J'ai pris hier un bain épatant dans la mer. L'eau était à une température idéale. Au loin Ischia se profilait sur les flots.

S'il fallait juger l'Italie sur les Italiens de cette région, ce ne serait pas très brillant. Ce sont véritablement des « mesckines ».<sup>16</sup>

Je continue de faire une cure de fruits. Il n'y a plus de cerises mais les prunes abondent et hier j'ai même trouvé des petites poires de rose, malheureusement pas encore assez mûres. Par contre je n'ai pas vu un pommier. Combien je regrette de ne pouvoir vous en faire profiter.

Je t'embrasse bien fort. Ton frère qui t'aime beaucoup.

Abel.

---

<sup>15</sup> Georges Jeanperrin (1916-2003)

<sup>16</sup> Mot d'origine arabe signifiant « le pauvre ». Expression de compassion par rapport à quelqu'un.

*Lettre d'Abel TM à sa sœur Henriette.*

Lieutenant Tommy-Martin,  
Aux Armées S.P. 82.049.

Le 7 juillet 1944

Ma chère Henriette,

J'ai reçu il y a quelques jours ta lettre du 28 juin ; les relations postales sont donc assez rapides. Je suis heureux que tu aies repris contact avec Laurent. Les opinions qu'il émettait sur les Anglais en 1940 seront peut-être modifiées. Mes opinions respectives sur les Anglais et les Américains, que tu connais bien, ne font que se confirmer ici.

J'ai encore retrouvé ici plusieurs camarades de Saint-Cyr depuis ma dernière lettre. Nous devons être une quinzaine dans le secteur.

Je n'ai pas reçu encore de nouvelles de la réception définitive de Francis à son bac ; mais s'il est reçu donne lui 1000 fr. de ma part sur l'argent que je t'ai laissé.

Si tu as besoin de quelque chose écris-le moi. Je vais essayer de t'envoyer quelques colis. Il y a par ici pas mal de petits objets ménagers qui peuvent rendre service.

Le temps est toujours magnifique et même trop chaud et les routes affreusement poussiéreuses. J'ai pu heureusement prendre encore quelques bains dans une mer idéale.

J'espère que ton camping à Hammamet se sera bien passé. Je ne sais pas si je t'ai dit que j'avais laissé en passant ma valise c'est Mme Quintar. Je suppose que tu l'auras récupérée ainsi que le grand sac en cuir contenant mon lit de camp et qui a été déposé, pendant que j'étais à Bizerte, rue Es Sadikia, au bureau de la compagnie.

J'ai été heureux d'apprendre les fiançailles de Miriam Courbe<sup>17</sup>. Tu as l'air de connaître son fiancé ; je ne vois pas du tout qui c'est.

J'écris à Marie-Rose. Notre rencontre aura plutôt été rapide et c'est encore une veine que j'aie pu y être allé avec ma moto. Je suppose que Dominique et France ont fait chez elle une bonne cure de laitage.

Embrasse de ma part tous les garçons et France, et rappelle-moi au bon souvenir de tous les gens que je peux connaître, en particulier de Mme Giroux. Je t'embrasse bien fort.

Ton frère qui t'aime beaucoup.

Abel.

---

<sup>17</sup> Miriam Courbe épousera François Lagandré le 2 décembre 1944.

*Lettre d'Abel TM à sa sœur Marie-Rose.*

Lieutenant Tommy-Martin,  
Aux Armées S.P. 82.049.

Le 11 juillet 1944

Ma chère Marie-Rose,

Une lettre d'Henriette m'a appris que tu étais venue à Radès, avec Hubert, peu de temps après mon départ. C'est vraiment dommage de s'être ratés d'aussi peu ; être séparés pendant cinq ans pour ne se revoir que quelques heures ! Enfin, espérons que la Victoire nous rassemblera bientôt en France. J'attends avec impatience de voir figurer les noms de Blangy, Pont-l'Évêque et Lisieux sur le communiqué ! Pourvu qu'il n'y ait pas trop de destructions, c'est tout ce que l'on peut souhaiter.

Henriette a dû te montrer mes lettres écrites d'Italie. En dehors de Naples je n'ai pas vu de grandes villes mais la campagne est très jolie et extrêmement riche, du moins dans la région où je suis. Je fais une cure de fruits ... et de macaronis évidemment. Le bétail est magnifique et on ne manque absolument de rien. Nous avons même de la glace pour rafraîchir le délicieux vin blanc d'Ischia. J'ai très rarement été obligé de manger les rations américaines en boîtes ou en paquets, rations scientifiquement calculées quant au nombre de vitamines et de calories, mais qui ne correspondent guère au goût français.

Je me baigne de temps en temps dans une mer idéale et je suppose que vous faites de même à Bou Fichta ou à Radès. J'ai été heureux de recevoir par Henriette des nouvelles de Laurent. Peut-être les hasards de la guerre nous réuniront-ils un jour prochain.

En dehors de quelques très courts orages le temps est splendide et je porte encore le short avec plaisir.

Au revoir ma chère Marie-Rose. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que mon filleul, Olivier et Françoise. Mon meilleur souvenir à Hubert.

Ton frère qui t'aime beaucoup.

Abel.

Lieutenant Tommy-Martin,  
Aux Armées S.P. 82.381.

Le 14 juillet 1944

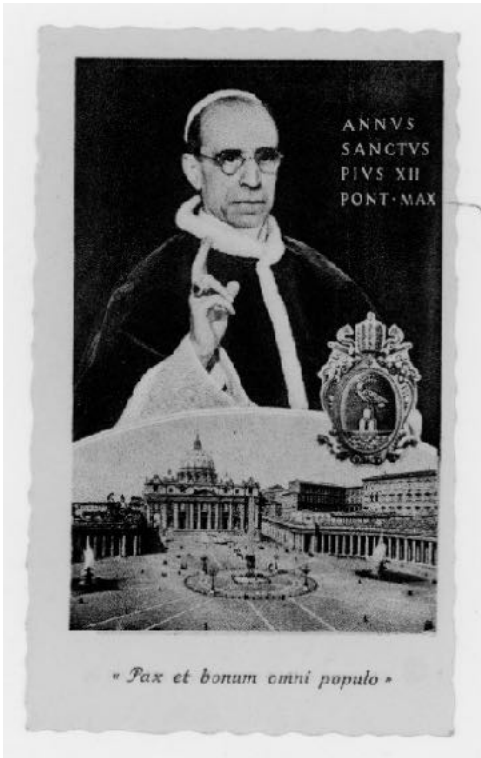


Image pieuse rapportée par Abel.

Ma chère Henriette,

Ta lettre me racontant ton camp à Hammamet m'a bien amusé et je suis heureux que Marie-Rose et Hubert aient pu se libérer quelques jours pour vous accompagner. Je vois d'ici votre bande descendant en chantant vers la mer et plongeant dans ce golfe si bleu et si transparent.

Pour ma part ayant apprécié pendant plusieurs années les nuits à la belle étoile, je cherche maintenant volontiers quatre bons murs avec un toit par-dessus. Pour l'instant je suis dans une ferme où il y a presque autant d'enfants que de poussins ! Il en sort de tous les côtés et toujours beaucoup plus de filles que de garçons. La mère de famille me fait des gâteaux avec mes initiales et je bois tous les matins un délicieux café. Je ne me lasse pas des macaronis mais je leur préfère encore le riz préparé à l'italienne qui est moins bourratif.

Je viens d'écrire à Laurent et j'espère recevoir directement de lui ses impressions sur l'Angleterre. Décidément cette guerre nous aura fait voyager. Tu ne m'as toujours pas dit si Francis avait été reçu ou pas. J'ai l'impression qu'un des courriers de Tunis est allé s'égarer dans d'autres parages que les miens.

Le temps ici est toujours enchanteur et la campagne fraîche et agréable. C'est dommage qu'il y ait partout tant de camions faisant de la poussière. J'envie les aviateurs qui fendent l'air pur dans leurs petits bolides. Que fait Henri Gérin dans l'aviation ? Je suppose qu'il est pilote. C'est un métier

splendide. Si j'en ai l'occasion après la guerre j'apprendrai sûrement à piloter ; ne serait-ce qu'un petit avion de tourisme.

Au revoir ma chère Henriette. Embrasse tous les garçons et Francette de ma part. Ton frère qui t'aime beaucoup.

Abel.

N.B. Fais bien attention à mon numéro de secteur postal, il vient de changer.

*Lettre d'Abel TM à sa sœur Henriette.*

Lieutenant Tommy-Martin,  
Aux Armées S.P. 70.888.

Le 9 août 1944

Ma chère Henriette,

Ta dernière lettre et celle de Francis m'ont fait le plaisir que tu peux penser et je m'excuse de ne pas te répondre plus tôt ; j'ai été assez occupé ces temps-ci.

J'ai eu la chance de pouvoir passer deux jours à Rome ; j'y suis arrivé juste le jour de ma fête (5 août). C'est vraiment magnifique. Saint Pierre en particulier est splendide par sa taille et la remarquable harmonie qui y règne . Tout y est immense et cependant bien proportionné.

Il y a à Rome tellement de choses à voir et tant de souvenirs à remuer qu'il faudrait pouvoir y passer un mois. Je n'ai pu évidemment avoir qu'une impression d'ensemble, mais vraiment excellente. Les quais ombragés au bord du Tibre rappellent à certains endroits ceux de Paris, mais le Tibre est beaucoup plus encaissé que la Seine et il roule un eau jaunâtre peu appétissante.

Je suis allé à l'audience publique du Pape, cérémonie qui a lieu dans une immense galerie de Saint-Pierre. Les militaires y sont placés par nationalité et les officiers français sont au premier rang à quelques pas du trône. Le Pape fait son entrée sur une chaise portée par les gardes suisses dans leur antique uniforme jaune et noir et armés de halberdes.

Tout un état-major ecclésiastique et militaire le suit dans des uniformes resplendissants. Les Américains applaudissent et les Anglais poussent des hourras. Le Pape s'installe alors sur son trône et prononce une courte allocution en anglais, puis en français et en italien. Pendant la grande bénédiction générale qui la suit, j'ai bien pensé à papa et maman ainsi qu'à vous tous. Puis le pape se lève et vient parler familièrement avec tous ceux qui l'approchent, bénissant tous les objets qu'on lui tend. J'ai ainsi fait bénir la petite croix de ma première communion et plusieurs chapelets. Toute cette cérémonie est émouvante et familière à la fois.

Rome n'a absolument pas été abîmée par la guerre et si l'on y voyait moins de militaires on pourrait se croire en temps de paix. Hôtels somptueux, restaurants, femmes élégantes, rien n'y manque. Ce n'est pas le cas malheureusement de beaucoup de petites villes qui sont complètement volatilisées. J'imagine avec tristesse , en les voyant, ce que doivent être Caen, Saint-Lô et les petites villes normandes.

Les Américains heureusement, en ce moment, à grands coups de bombardements aériens paraissent avancer comme des bolides. S'ils pouvaient continuer à cette allure cela empêcherait bien des ruines. Je frémis en pensant à ce que pourrait devenir Paris sous les assauts aériens actuels.

Il fait toujours un temps splendide et j'ai encore pris plusieurs bains très agréables. C'est maintenant la saison des melons, ils sont excellents et je continue ma cure de fruits.

J'ai bon espoir de revoir papa et maman avant la fin de l'année. Je t'embrasse bien fort ainsi que toute la famille. Ton frère qui t'aime beaucoup.

Abel.

N.B. Fais attention à mon secteur postal, il vient de changer.



# « On vit sous l'oppression du moment présent. »

*Lettre de Charlotte TM à sa mère Geneviève Rivière.*

St Lary.

Le 27 juin 1944

Ma chère maman,

Malgré le peu de chance que ma lettre ait de te parvenir, j'essaie tout de même puisque j'ai su qu'on avait reçu de tes lettres à Paris. Et c'est grâce à cela que j'ai eu de tes nouvelles ! enfin ! Je m'inquiétais tant de toi ! mais comme je le supposais malheureusement, Cécile et Marie-Jeanne n'ont pu aller te retrouver. Et te voilà donc à deux pas de la bataille ! et isolée de nous tous. Heureusement que Maurice est avec toi. Mais tu dois cruellement souffrir, non seulement de l'absence de tes filles, mais du manque de nouvelles. Toi qui attendais chaque jour le courrier avec tant d'impatience !

On peut dire qu'actuellement chacun est éprouvé dans ses parties les plus sensibles. Tu ne dois cependant pas avoir le temps de t'ennuyer avec les événements qui t'environnent. J'espère cependant que le Mesnil a retrouvé un peu de calme, la bataille se concentrant du côté du Cotentin et que vous resterez de toutes façons en dehors des mouvements de troupes et des combats. Voilà Cherbourg repris ! Où va maintenant se porter l'effort des alliés ?

Je pense à Pauline dans son Nord !(Odile doit être maintenant mariée !)<sup>18</sup> et aux pauvres Parisiens dont la vie devient de plus en plus intenable. Je pense aussi à Hélène, plusieurs fois bombardée à Nantes, et dont nous sommes sans nouvelles depuis la date du 8 juin. Ce silence s'ajoute à celui de nos autres enfants. C'est complet !

Il n'y a plus guère qu'avec Colette que je puisse correspondre à peu près régulièrement. La voilà maintenant installée à Sarrau, ayant fui Lectoure que les Allemands menaçaient paraît-il de détruire en représailles contre le « maquis ». Je me propose toujours d'aller la voir, mais je ne sais pas encore comment cela se fera.

En attendant notre vie ici est toujours très tranquille et nous ignorons toutes les restrictions, sinon celle des nouvelles ... J'avais aujourd'hui invité à prendre le thé Mme Sado, la fille de M. Longin, qui est une très gentille jeune femme avec deux charmants enfants, et la femme du docteur de l'usine : Mme Longe avec sa fille qui a 20 ans. Je m'étais lancée dans la confection d'une brioche et d'une tarte aux fraises. Notre jardin regorge de fraises en ce moment et nous en distribuons de pleins saladiers aux amis et connaissances. Les gens de ce pays sont sympathiques et nous avons des amis dans tous les villages de la montagne.

J'ai proposé mon aide à la jeune Assistante sociale qui dirige le Dispensaire, et je vais tous les vendredis à la consultation et à la pesée des nourrissons. Cela me rappelle le dispensaire de Jacqueline.

La lettre de Marguerite qui me donnait de tes nouvelles, m'apprend aussi que le pauvre Tonio a été atteint d'ostéomyélite. Quelle nouvelle croix pour Germaine ! Il est heureusement bien soigné mais cette maladie est toujours très longue. Le voilà immobilisé pour longtemps.

Il paraît que les Bouts, à Caen, n'ont plus de maison ? Qu'est devenue la pauvre Mme Bouts ? Je ne sais si tu auras reçu ma dernière lettre envoyée par l'intermédiaire de Jean ? J'espère que celle-ci te parviendra. Je pense en tous cas beaucoup à toi et j'espère qu'à ton tour tu pourras m'écrire.

Je t'embrasse de tout cœur ma chère maman. Bon courage et peut-être à bientôt ? Qui sait si nous ne repartirons pas ensemble pour la Tunisie ? Ta fille affectionnée

Charlotte.

Mes meilleures amitiés à Maurice.

---

<sup>18</sup> Odile Giard épousera Paul Mottez le 28 septembre 1944

St Lary.

Mercredi 28 juin 1944

Ma chère Colette,

Je n'ai jamais tant écrit il me semble que depuis qu'il n'y a plus de courrier, aussi ne t'en écrirai-je pas long aujourd'hui, mais je ne veux pas tarder à te remercier de ta longue lettre remplie des renseignements que je t'avais demandés et que j'ai aussitôt communiqués à l'intéressé qui en sera, je pense, des plus satisfaits. Je lui ai recopié toute la partie de ta lettre concernant la jeune Guiguite, et transmis le document (si parfaitement rédigé) à M. Boutan, en en gardant une copie pour le cas, à prévoir, où ma lettre n'irait pas jusqu'à son destinataire.



Tonio malade.

Merci aussi de la lettre de Jacqueline qui m'a vivement intéressée. Je te communique en retour celle de Marguerite où tu verras des nouvelles de maman qui ne paraît pas trop se troubler de sa situation. Mais quelle épreuve pour elle que d'être ainsi isolée de tous ses enfants ! et d'être sans doute aussi privée de courrier ! On peut dire que chacun, actuellement, est touché dans ses parties les plus sensibles.

Et cette pauvre Germaine, affligée d'une nouvelle croix avec son Tonio malade ! Qui eut prévu cela, en voyant ce grand et beau garçon ? A-t-il souffert, insensiblement, de sous-alimentation ? Ne serait-ce pas aussi une conséquence lointaine de son accident de bicyclette ? Et puis aussi la fatigue des longues marches à pied ; tout cela au moment de sa croissance et de son plein développement. On guérit, heureusement, de l'ostéomyélite, mais c'est toujours très long et cela fait souffrir. Enfin, le bon Dieu a des vues que nous ne pouvons pas démêler.

Tu verras, par ailleurs, qu'Henriette continue d'accomplir des prodiges dignes de la multiplication des pains de l'Évangile et cela fait plaisir au moins, à côté de la navrante description de la disette des pauvres Parisiens. Oui, si ces souffrances pouvaient être brèves, je partagerais volontiers le joyeux optimisme de Jacqueline. Ah ! Si elle pouvait dire vrai ! Je souhaite vraiment qu'elle puisse, comme elle le dit, aller te voir bientôt dans la paix et la liberté retrouvées ... qui nous verraient du même coup naviguer Jean et moi vers l'Afrique.

En attendant on vit toujours sous l'oppression du moment présent, mais cela ne m'empêche pas de songer toujours à mon voyage à Sarrau, quoique depuis tes descriptions de régime terroriste et de foyers dissidents, Jean redoute plus que jamais de me laisser partir dans ce maquis lectourois. Et tu ne m'as toujours pas envoyé les adresses demandées, à Tarbes et à Auch. Je me rabattrai toujours sur l'abbé Bétons ! Et en tout cas, Jean qui va à Tarbes après-demain, va s'y enquérir d'un hôtel et des heures de départ d'autocars. J'avais espéré qu'il pourrait me conduire en auto jusqu'à Auch. Mais c'est devenu interdit. Encore une fois, je ne devrais pas te parler de ces projets qui resteront peut-être à l'état de projets ... car cela a l'air vraiment de contrarier Jean de me voir partir. Il a sans doute raison, car je pourrais peut-être bien arriver jusqu'à Sarrau et ne pas pouvoir en revenir. Nous allons voir ce que disent les événements.

En attendant voilà Cherbourg aux mains des alliés. Vont-ils maintenant porter leurs efforts plus près du Mesnil? ou débarquer en tout autre point ? Qu'ils fassent n'importe quoi, mais que la guerre finisse !

À bientôt peut-être, ma chère Colette. Je t'embrasse bien fort.

Charlotte.

Je n'ai aucune nouvelle d'Hélène depuis le 8 juin. Remercie-bien ton beau-père pour les renseignements donnés.

St Lary.

Mardi 4 juillet 1944

Eh bien, ma chère, heureusement que je ne t'avais pas annoncé mon arrivée à Sarrau, car ... m'en voici déjà revenue ! Je ne suis pas allée plus loin que Tarbes. J'avais préparé en effet mon voyage, pris toutes mes dispositions ici en vue d'une absence de huit jours, fait mes dernières recommandations à la brave Jeanne, notre dévouée femme de ménage, enfin bouclé mon sac où j'avais soigneusement enveloppé une belle petite motte de beurre que je gardais au frais depuis plusieurs jours à ton intention, et je partais le cœur joyeux, profitant d'un voyage de Jean en auto jusqu'à Tarbes.

Là, j'espérais trouver un train car un ingénieur, revenu de voyage deux jours avant, nous avait dit en avoir vu un partant pour Auch ; mais j'étais aussi résignée d'avance à coucher une nuit à Tarbes, une autre à Auch, et je prévoyais tous les dangers et difficultés que je pourrais rencontrer au cours du voyage, tout en m'imaginant par compensation ma joie en débarquant à la gare de Castex (j'avais prévu le clair de lune au cas où j'arriverais la nuit) et ta surprise en me voyant ; et le bonheur de ces quelques jours passés ensemble ... mais ... l'homme propose et Dieu dispose. À la gare de Tarbes, on nous dit qu'aucun train ne partait pour Auch. On pouvait seulement espérer, d'ici plusieurs jours, un train allant jusqu'à Mirande, sans pouvoir nous assurer d'une correspondance pour Auch.

Je m'en vais voir alors au bureau des autocars : là, c'était encore plus négatif. Aucun autobus jusqu'à nouvel ordre. Il me restait encore le petit espoir d'une voiture particulière, camion ou camionnette, se dirigeant du côté d'Auch ou de Lectoure, mais cela ne se trouva pas non plus. Il ne me restait donc qu'à renoncer à poursuivre plus loin ma route.

Je revins donc de Tarbes, le cœur tout gonflé de déception. Oserais-je t'avouer pourtant que je ne m'étais pas éloignée sans regret de ces Pyrénées où s'accroche pour moi l'espoir d'un autre voyage<sup>19</sup> ... mon seul espoir de revoir mes enfants. Mais nous ne pouvons y songer immédiatement. Aussi je ne renonce pas encore à mon idée de voyage à Sarrau.

Hier soir, durant notre retour en auto, comme je disais à Jean : « Je pourrais essayer de passer par Toulouse ». Celui-ci de hausser les épaules et de me répondre : « Tu pourrais aussi passer par Paris ». Eh bien ! Crois-tu que maintenant il me harcèle presque pour étudier l'itinéraire du voyage par Toulouse. Cela peut paraître plus long à première vue, mais en réalité, de ce côté-là, (en passant par Saint Gaudens), je trouverai plus sûrement des trains. À toi de me dire quels sont les jours où il y a des trains (que je suppose de marchandises) d'Agen à Lectoure, et à quel hôtel je pourrais m'adresser pour passer une nuit éventuelle à Agen. Tu vois que je ne désespère pas d'aller te voir !

J'avais compté te remercier de vive voix de ta dernière lettre du 25 (je me demande par où passent les lettres. Je crois, en tous cas, que la poste utilise des camionnettes pour le transport du courrier). T'ai-je dit, je ne m'en souviens pas, que j'avais reçu des nouvelles d'Hélène du 15 juin ? Elle m'y décrit ses affres des derniers bombardements et me déclare qu'elle préférerait encore mettre au monde plusieurs enfants à la suite que d'entendre siffler et gémir les bombes d'avion. Dans l'« Abri » où elle passe une partie de son temps avec les enfants, elle a fait de charmantes connaissances, dont celle d'une famille avec qui elle va pouvoir se remettre à faire de la musique, en particulier du violoncelle.

Rien de nouveau de Paris et du Mesnil où maman paraissait jusqu'ici assez tranquille. Mais je ne vois pas sans angoisse pour elle la bataille se rapprocher de son côté. Tiens-moi toujours au courant des nouvelles que tu recevras. À bientôt donc tout de même, j'espère, ma chère Colette. Je vous embrasse tous de tous, du plus grand au tout petit François déjà si beau. Mes meilleures amitiés à Louis. Je me voyais déjà si bien au milieu de vous tous !

Charlotte.

---

<sup>19</sup> Projet d'une évasion par l'Espagne.

St Lary.

Samedi 8 juillet 1944

Ma chère Colette,

Au cours d'une journée solitaire hier, Jean étant parti pour affaires à Tarbes, j'ai été toute heureuse de recevoir ta lettre, toute bourrée de nouvelles familiales ; de la lettre de maman, en particulier ! C'est la première fois que je voyais son écriture depuis un mois, et que je pouvais recueillir directement ses impressions de guerre. Elle n'a pas l'air de s'émouvoir trop. C'est vrai que, depuis, elle a dû en voir et en entendre encore ! et puis, la bataille s'est rapprochée. Enfin je suis bien soulagée de penser que Marie-Jo est auprès d'elle, et que celle-ci a récupéré son mari.

C'est la pauvre Germaine qui me fait peine ! Quelle épreuve que cette maladie de Tonio ! mais épreuve providentielle peut-être, qui lui évite momentanément d'autres soucis. Pourvu qu'il s'en tire sans accroc. Quant à Jacqueline, rien ne la départira jamais de son humour ! Toutes ses lettres que j'ai lues et relues m'ont fait passer un bon moment et je t'en remercie mille fois.

Quant à toi, je me demande comment tu n'es pas encore complètement fondue à force de t'user, de suer sur les routes, de te dévouer de mille manières. Je ne partage pas ton esprit de sacrifice à outrance ; et je trouve en tous cas, que ton premier devoir, à offrir pour la France, est de te ménager et de te reposer quand tu as passé la nuit à soutenir des malades, au lieu de courir à plusieurs kilomètres pour assister à la messe, même du dimanche ! Tu seras bien avancée, et tous ceux que tu secours, quand tu seras tombée malade.

Il naît des enfants tous les trois mois dans votre métairie ! et tu seras bientôt en demeure d'écrire toi aussi : les « mémoires d'une sage-femme » ! Dans cet ordre d'idée, je me contente ici, jusqu'à présent, d'aller tous les mercredis au dispensaire, pour peser les nourrissons qui sont presque tous des « nourrissonnes », d'encourager, conseiller les jeunes mères et les complimenter sur leur bébé. Il y en a, dans ces petits bouts de femmes, qui me rappellent la petite Marie et je m'en sens toute attendrie.

Hier aussi je suis allée avec l'assistante, une jeune fille très sympathique, dans un charmant village voisin, voir une jeune femme qui venait d'avoir deux jumeaux : garçon et fille. Et comme elle était espagnole et parlait à peine le français, je servais d'interprète. Le mari travaille aux chantiers de la Société. Figure-toi que ces pauvres gens ont perdu un enfant au moment de leur exode d'Espagne en France. Cet enfant, de quatre ou cinq ans, avait été évacué d'un autre côté (au moment de la révolution espagnole), et ils ne l'ont jamais retrouvé malgré toutes les démarches qu'ils ont faites. « Il était si beau, me disait cette femme, qu'il a dû certainement être recueilli par des gens qui ne veulent pas s'en défaire ».

C'est un de ces innombrables drames comme il doit y en avoir tant au cours de toutes ces maudites guerres ! Et combien d'autres, pires encore, quoiqu'on ne puisse guère imaginer pire que celui-là. Et comment va ton petit Jésus de cire ? S'est-il décidé à téter sa maman ? Son sort m'intéresse aussi.

Je n'abandonne pas mon idée de voyage à Sarrau. Merci pour les adresses que tu m'envoies. Mais c'est du côté d'Agen que se portent maintenant mes projets. J'espère bien les réaliser. La seule chose qui pourrait m'arrêter, c'est la crainte une fois là-bas de ne pouvoir revenir ! Et ce serait le bouquet, si nous étions Jean et moi séparés irrémédiablement.

Nous avons reçu une lettre d'Hélène du 19 juin. Ils n'avaient pas eu d'alertes depuis trois jours et ils allaient tous bien, trouvant à se ravitailler facilement dans la campagne environnante.

À bientôt donc peut-être, ma chère Colette, je vous embrasse tous.

Charlotte.

Dimanche 16 juillet 1944

Ma chère Colette,

J'ai foulé hier le sol du pays natal de mes filles : Henriette et Françoise. Inutile de te dire mon émotion, et tous les projets qui se remuaient dans ma tête, et avec quel regret j'ai dû (pour cette fois) revenir sur mes pas et redescendre de ces sommets qui m'avaient entrouvert la voie de la délivrance et la fin de mon cauchemar. Je ne peux malheureusement pas te raconter cette promenade en détails. Ce fut, en tous cas, au seul point de vue touristique, une chic balade en compagnie de deux jeunes guides, aux familles connues de nous, et d'un vieux berger retrouvé en haut, qui pourchassait ses troupeaux de sommet en sommet pour les empêcher de passer de l'autre côté. J'avais retrouvé, pour grimper, ma jeunesse et cette ardeur montagnarde que nous tenons de papa.

Mais figure toi que la veille de notre départ, j'étais en proie à un mal de dent affreux, accompagné de fluxion et à des douleurs de reins et d'estomac inquiétantes. Une heure encore avant de partir, tout en préparant nos provisions de route, et surveillant la cuisson d'un gâteau, la tête toute emmitouflée, je me confectionnais des tisanes et renouvelais toutes les cinq minutes des compresses chaudes sur ma mâchoire douloureuse. Tristes dispositions pour entreprendre une ascension !

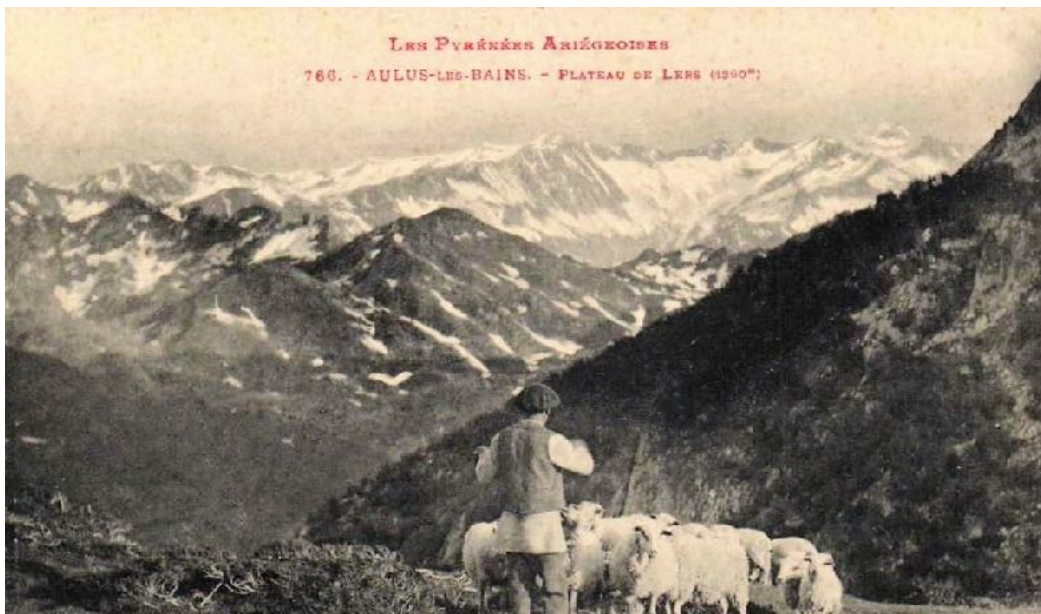
Je partis tout de même, j'avais trop envie de faire cette ballade. Et voilà qu'au bout de quelques kilomètres de marche (par un merveilleux chemin de forêt) qui constituaient la première étape de notre voyage, mon mal s'était dissipé et le lendemain dès l'aurore, après avoir été faire ma toilette au bord du torrent qui cascadaient près du refuge où nous avions passé la nuit, je me sentais pleine de vaillance.

Ah ! Comme j'aurais voulu partir pour de bon ! Hélas ! Il faut encore patienter. Jean est tenu ici pour quelques semaines encore ... mais cette promenade d'essai fait partie de notre plan ... Dieu nous aidant, j'espère que nous pourrons le réaliser complètement un jour prochain.

En attendant je songe aussi à la réalisation de mon voyage à Sarrau. L'assistante cheftaine à qui je vais confier ma lettre part aujourd'hui pour Toulouse. Elle m'apportera au retour ... si elle revient, de précieux renseignements. Quant à ceux que tu m'indiques sur les horaires d'Agen à Castex, tu me fais rire en attribuant 1 heure de trajet là où je me souviens en avoir mis trois ! De toutes façons, j'aurai du temps à Agen, où un train doit arriver de Toulouse dans la matinée. J'écris toujours à Geneviève Thénoz pour lui demander si je pourrais compter à l'occasion sur son hospitalité. Mais encore une fois, ne m'attends pas. Il y a trop peu de chances pour que je vienne.

Je n'ai reçu aucune nouvelle de la famille ces temps-ci. Continue de me communiquer celles que tu pourrais recevoir. D'Hélène, rien depuis la date du 19 juin. Des autres je n'en attends même plus. Il me semble que nous sommes sur deux planètes différentes. À bientôt encore de tes nouvelles, ma chère Colette. Je t'embrasse bien fort.

Charlotte.



Mercredi 19 juillet 1944

Ma chère Colette,

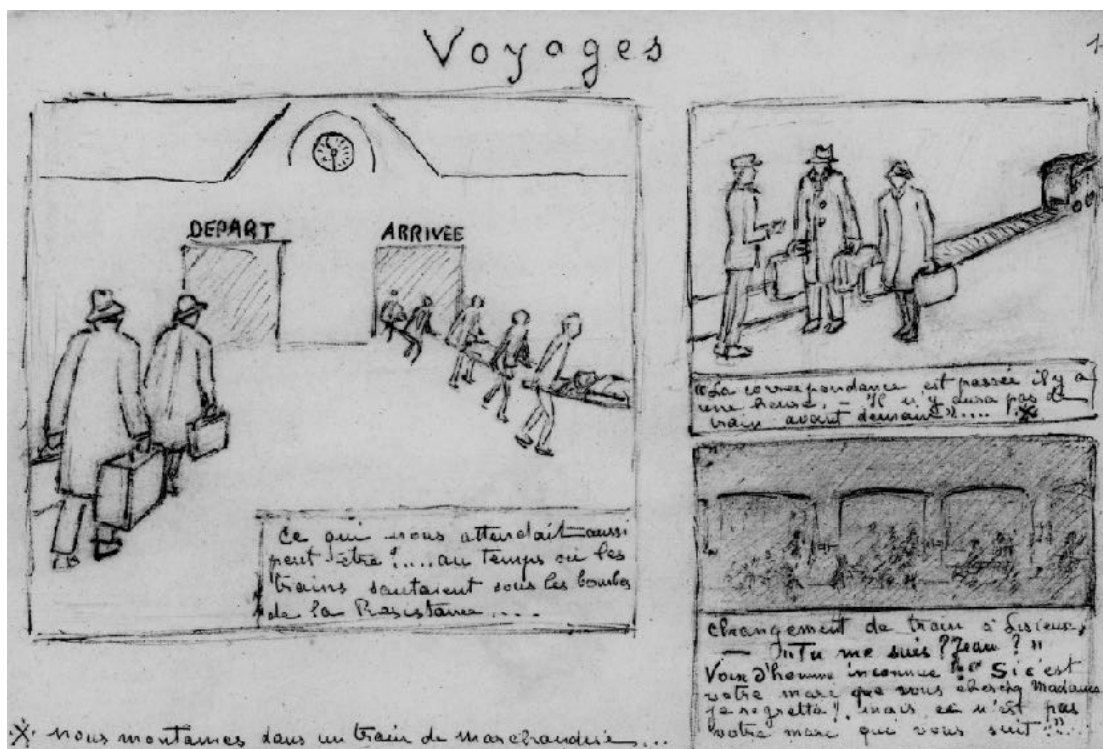
J'ai été presque aussi bouleversée que toi d'apprendre la mort, et surtout la mort tragique de ton ami Marcelin <sup>20</sup>! C'est vraiment affreux ! C'était un héros, sans doute, mais n'est-ce pas de la folie que de chercher à lutter contre des forces cent fois supérieures ? Tous ces maquisards dont beaucoup, certes, sont inspirés d'un bel idéal, ne font-ils pas, finalement, beaucoup plus de mal aux Français qu'aux Allemands, par les représailles qu'ils entraînent et par ce massacre de milliers de bons français dont la France aurait tant besoin ? (non pas de cette manière-là !). Le Maréchal connaissait bien les Allemands quand il prédisait ces représailles qui sèment partout le deuil et la ruine en France. Il y a eu, non loin d'ici aussi, près du pays de Germaine Rabut, des drames affreux et des scènes évoquant le massacre des Innocents sous Hérode. La vie, vraiment, ne vaut plus cher à l'heure actuelle. Quand est-ce qu'on sortira de ce cauchemar ? !

Ce n'est encore qu'un petit mot que je t'écris aujourd'hui, pour te dire d'abord combien je partage tes émotions et pour te communiquer cette lettre de Germaine. Je te parlais, dans ma dernière lettre, de douleurs de reins bizarres. Je commençais à me demander si je n'avais pas un cancer et si je n'allais pas mourir avant de revoir mes enfants. J'ai fini par aller voir le docteur et il paraît que je souffre d'un zona ! J'en souffre surtout la nuit, mais le jour c'est supportable. Si cela n'empire pas, je vais de nouveau songer à m'élancer vers toi. Mais, tu sais ce que valent les projets à l'heure actuelle.

Tu voudras bien me renvoyer ces deux lettres d'Hélène et de Germaine. Merci de m'avoir communiqué celle de maman qui m'écrivait le même jour, me disant à peu près la même chose. En somme elle n'a pas l'air de trop s'en faire. Espérons que notre Mesnil restera en dehors des champs de bataille.

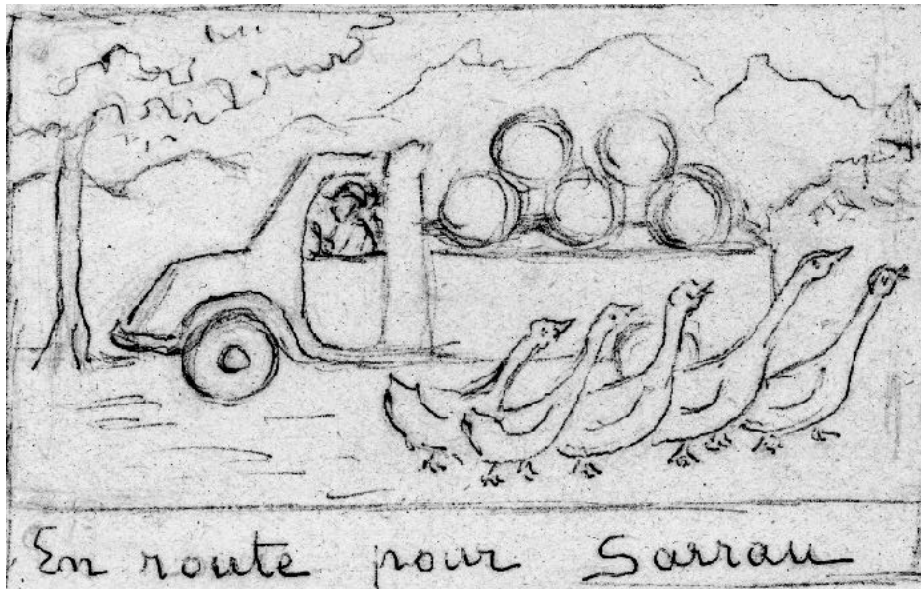
À bientôt peut-être, ma chère Colette. Je t'embrasse bien fort ainsi que ton quatuor. Amitiés à Louis et à Clotilde. Je reçois à l'instant un mot de Paul Jeannin-Naltet nous annonçant ses fiançailles avec Guiguite. Tes renseignements ont eu un bon résultat. Paul est un garçon très sérieux et de beaucoup de cœur, que j'ai beaucoup apprécié en vivant près de lui. Ce sera un ménage parfaitement assorti. Nous en sommes tous heureux. Bons baisers.

Charlotte.



<sup>20</sup> Le commandant Henry Marcellin trouva la mort le 7 juillet 1944, à Meilhan, Gers, lors d'un assaut allemand contre le maquis du même nom. Le nom de sa fille Mazane sera évoqué plusieurs fois dans la correspondance.





*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.*

St Lary.

Jeudi 20 juillet 1944

Ma chère Colette,

Tu devines mon émotion en recevant cette lettre de Marie-Rose. Je n'attendais plus rien de mes enfants. Mais je trouve comme toi qu'elle parle beaucoup trop de sa belle-famille et pas assez d'Abel et des autres enfants. On voit que d'autres lettres ou messages ont été écrits, que nous n'avons pas reçus. Et d'après ces nouvelles, Laurent doit être parti, peut-être sur le front d'Italie ? Je vais plus que jamais me ronger à son sujet. Mon Dieu ! Protégez-le ! et Abel ? J'aurais voulu sur lui une lettre entière de détails. Les Quintard dont elle parle habitent Hammamet. C'est donc là qu'il devait camper avec ses troupes ? en attendant peut-être aussi un embarquement ?

Enfin tu vois, si j'arrive à rentrer là-bas je ne verrai plus qu'une partie de mes enfants ... si encore Francis n'est pas mobilisé à ce moment-là. Quand est-ce que cette atroce guerre sera donc finie ? Enfin j'imagine la joie qu'a dû avoir Abel en retrouvant ses frères et sœurs. Mais à part Henriette et Marie-Rose, ils devaient tous être pour lui méconnaissables. Songe donc : cinq ans d'absence ! Francette se rappelait-elle seulement de lui ? Je n'arrive pas à m'imaginer la petite Françoise « faisant 36 bêtises » alors que je ne l'ai même pas encore vue naître, et que je me la représente encore comme un bébé dans les bras. Je me demande pourquoi Vincent est le parrain de l'enfant de Mimi Renoux.

Enfin ! Que de choses encore on aura à se dire quand on se reverra. Rien qu'avec toi, que de nouvelles, que d'événements à commenter ! Il faut absolument que je parvienne à Sarrau. J'ai découvert qu'au lieu de passer par Agen, je ferais bien mieux de faire Toulouse-Auch qui est plus court. Et le petit train Auch-Agen doit bien aller dans les deux sens. En attendant, je suis comme je te l'ai dit, toute percluse d'un zona et il me faut attendre pour essayer de m'élancer à nouveau vers toi

Merci de m'avoir si rapidement communiqué cette bienheureuse lettre ; les premières nouvelles que nous recevons depuis six mois ! Que dit-on dans ta belle-famille des fiançailles de Guiguite avec Paul Jeannin-Naltet ? Paul, qui est installé maintenant à Bourg, est allé l'accueillir à Lyon pour l'emmener à Jamproyes la présenter à sa famille. Il m'a écrit que les portraits que tu avais faits d'elle étaient très justes. Les deux couples de fiancés<sup>21</sup> ont dû se retrouver à Jamproyes. Tu imagines quelle liesse ils ont dû faire ! J'espère donc toujours à bientôt ma chère Colette, en t'embrassant bien fort.

Charlotte.

Je pense que cette lettre de Paul t'intéresse.

<sup>21</sup> Guiguite Brézun et Paul Jeannin-Naltet. Miriam Courbe et François Lagandré.

St Lary.

Mardi 25 juillet 1944

Ma chère maman,

Je n'osais pas attendre de tes nouvelles et voilà la deuxième lettre que je reçois, l'une du 2 juillet et celle-ci. La poste fait vraiment des prodiges ! Nous sommes bien soulagés de voir que tu continues d'être au calme et que la vie, à part quelques tapages, suis là-bas son cours normal et que tu ne manques de rien matériellement.

C'est la solitude qui doit te peser. C'est bien aussi ce dont je souffre ici, Jean s'absentant souvent pour la journée entière, soit pour aller jusqu'à Tarbes, soit pour aller visiter ses chantiers de la montagne.

Enfin nous avons fini par recevoir des nouvelles des enfants par la marraine de Nicole. Une lettre de Marie-Rose nous disant qu'ils avaient revu Abel. Il a passé quelques jours à Radès pour repartir aussitôt du côté d'Hammamet. C'est ce que nous avons compris d'après cette phrase : « Henriette a pu le voir plus longtemps en s'invitant chez les Quintard une semaine ». Jean t'a d'ailleurs envoyé aussitôt la copie de cette bienheureuse lettre datée de juin qui, dans l'ensemble, donne peu de détails, comme si elle ne faisait que compléter d'autres nouvelles que nous n'avons jamais reçues.

Enfin les enfants allaient tous bien, c'est l'essentiel, mais nous nous tourmentons pour Laurent qui est parti, elle ne dit pas où, et qui est peut-être engagé quelque part dans la bataille. Que le bon Dieu le protège !! J'ai appris avec peine la mort de ce bon M. Delarue. Comme nouvelle plus joyeuse, la naissance d'un garçon Hubert chez Mimi Renoux Dupas. Et c'est paraît-il Vincent le parrain !

À propos d'heureuse nouvelle, tu as dû apprendre aussi les fiançailles du jumeau Paul avec Guiguite Brezun. Ça y est ! Et nous en avons éprouvé une certaine satisfaction, Jean et moi. Voilà encore un couple qui paraît des plus heureux, et ils ont passé je crois quelques bonnes journées avec les autres fiancés à Chalon, avec réunions à Jamproyes, à la Loyère etc. cela fait du bien de voir des gens heureux au milieu de tant de calamités et de tristesses de toutes sortes.

Je ne sais si je t'ai raconté mon voyage manqué à Sarrau, qui s'est arrêté à Tarbes. Mais je compte bien réitérer, en passant cette fois par Toulouse. Je dois malheureusement patienter encore quelques jours, car je souffre en ce moment d'un zona qui est une chose bien douloureuse. Je t'écris de mon lit où je passe mes matinées, c'est encore là que je suis le moins mal. Devant moi, la fenêtre est grande ouverte sur le balcon ensoleillé couvert de vignes vierges où je vois courir de petits lézards. Au-delà, la montagne. Je déplore de ne plus pouvoir m'y promener.

J'ai tout de même pu faire encore avec Jean, au 14 juillet, la promenade et l'ascension projetées au pays qui vit naître Henriette et Françoise. C'est une excursion que l'on fait couramment d'ici. Et nous projetons de la refaire en continuant un peu au-delà ... quand Jean sera un peu plus libre.

J'ai reçu aussi de bonnes nouvelles d'Hélène datées du 6 juillet. Nantes avait retrouvé le calme et tout allait bien, le ravitaillement satisfaisant. Ils ont maintenant une remorque pour traîner les deux petits derrière leurs bicyclettes. Cela fait la joie de François ! Hélène s'inquiétait de toi et avait écrit à Paris pour demander de tes nouvelles. Je vais aussi pouvoir la rassurer. Ses belles-sœurs sont revenues d'Alençon à Paris dans un camion de Croix-Rouge. Voyage épique, elles ont failli plus d'une fois être bombardées et ont assisté à des scènes tragiques.

À bientôt encore de tes nouvelles ma chère maman. J'espère que les Allemands te laisseront tranquille.

Je t'embrasse.

Charlotte.



*Lettre de Jean TM à sa belle-sœur Colette Boutan*

73 avenue d'Italie, Toulouse,  
Haute Garonne.

Le samedi 5 août 1944

Ma chère Colette,

C'est à vous que j'adresse cette lettre, dans la pensée que Charlotte sera déjà partie quand cette lettre parviendra à Sarrau. Je vais tâcher d'aller chercher ma femme chez vous en auto le lundi 7 août, mais dans les circonstances présentes, tout reste très problématique et je crains que son séjour chez vous ne se prolonge au-delà de ce qui était prévu.

Je suis ici chez mes neveux Thénos, très bien reçu et assez occupé par diverses démarches. Mon métier de directeur consiste surtout à trouver du pain, du vin et des vêtements pour ma population ouvrière. Ici je suis en train de décrocher 117 chemises, 117 vestes, 117 pantalons et 117 paires de brodequins pour mes 117 ouvriers espagnols du groupe 525, qui représentent la partie la plus pauvre en textile de tout mon personnel.

Je suis très reconnaissant à Louis d'avoir invité Charlotte à passer quelques jours chez vous. Cela lui aura fait un plaisir infini. Ce lui aura été la meilleure médication contre son zona. J'ai un tas de lettres de famille à montrer à Charlotte, mais je les garde avec moi pour obliger mon épouse à penser au retour.

L'avance des alliés en Normandie et en Bretagne m'inquiète pour votre mère et les autres Mesnilois et pour Hélène Letourmy et sa famille. Je suis préoccupé aussi du sort de Abel et de Laurent, que j'espère revoir bientôt en France. Enfin tous nos Parisiens sont bien à plaindre et la menace de famine se resserre sur eux.

Croyez, ma chère Colette, ainsi que Louis, à ma fraternelle affection et dites à vos beaux-parents combien je suis heureux des fiançailles de Paul et de Marguerite qui rapprochent nos deux familles.

À bientôt peut-être.

Tommy-Martin.



366, Vallée d'Aure - SAINT-LARY - Vue générale et les usines

Le 7 août 1944

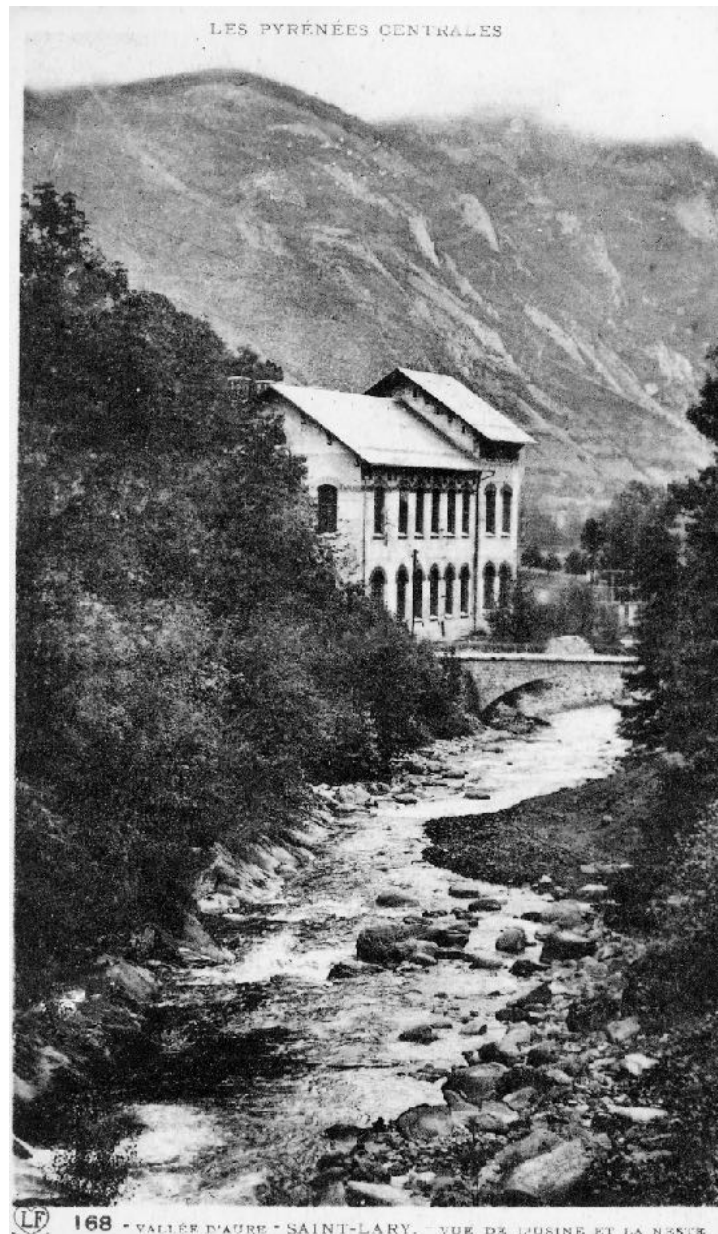
Monsieur le Directeur,

Encore incertain ce matin sur les voies et moyens de mon retour à Saint Lary, je me hâte de vous mettre, par courrier postal, au courant de mes principales démarches à Toulouse.

1) Vêtements pour les ouvriers.

Après plusieurs visites au Groupement des Travailleurs Étrangers de la région de Toulouse, 10 rue de l'Écharpe à Toulouse, j'ai obtenu la promesse de livraison des vêtements les plus nécessaires à nos ouvriers espagnols du Groupe 525. On nous remettra pour eux :

	Prix approximatif
117 vestes de toile	150
117 pantalons de toile	180
117 pantalons de drap	250
117 paires de brodequins	300
117 chemisettes	100
117 vestes de drap (manquent)	<u>350</u>
	1 330



Notre camion ou camionnette ( avec le chauffeur et deux personnes l'aidant pour les manipulations ) devra se présenter au Groupement 10 rue de l'Echarpe à Toulouse, avec une lettre signée dont ci-joint le modèle. On lui donnera un bon de livraison sur le magasin de Montauban et un autre bon de livraison sur le magasin de Muret.

La lettre, dont ci-joint le modèle, devrait être à mon avis signée par la Société auxiliaire, puisque 115 des ouvriers sur 117 appartiennent à cette société. Mais en cas de refus de cette société et vu l'urgence, je crois que nous devons accepter le risque du transport de ces effets et du magasinage à St Lary, transport qui ne dépassera guère 48h. En effet, en même temps que l'on apportera les vêtements, une autre voiture ira chercher à Bagnères le chef du Groupe 525 ou son comptable, pour assurer la distribution et la vente aux Espagnols dans les magasins de St Lary.

## 2) Monteur Neyret-Bélier.

Ayant constaté dans les derniers plans de Neyret-Bélier concernant le montage de l'Usine souterraine de Maison Blanche une différence de 8mm sur la distance de deux axes d'après les premiers plans, je suis allé voir M. Piraud, représentant de Neyret-Bélier à Toulouse, 18 rue St Luc. Cette différence de 8mm n'entraînera peut-être pas d'inconvénients graves, à la condition que le monteur apporte les remèdes convenables dès le début du montage.

Vu la délicatesse du cas, je compte ramener M. Piraud à Saint Lary avec moi.

### *Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.*

Mardi 15 août 1944

Assomption

Ma chère Colette,

En dépit de toutes les communications coupées, les lettres n'en continuent pas moins à arriver, et avec une rapidité que j'admire ! C'est ainsi qu'hier j'étais tout heureuse de recevoir ta bonne et longue missive, écrite le soir de mon départ. Oui, si j'avais pu te voir et si tu avais pu m'entendre, je t'aurais crié : « vas donc te coucher ! » Mais il n'y a rien à faire pour te changer. Et puis, ta lettre m'a quand même fait joliment plaisir.

Je te supplie tout de même de ne pas abréger tes heures de sommeil. Tu en as trop besoin. Tu uses ton système nerveux et tu t'en ressentiras plus tard, si ce n'est pas maintenant. J'aime encore mieux rester sans nouvelles de toi, que de penser à ton sommeil écourté et à ta fatigue. Je suppose que tu ne dois plus guère avoir d'autres lettres à écrire, tout devant être certainement coupé maintenant vers le nord.

Ce que j'attends maintenant, c'est le moment où nous serons tous du même bord ; et cela, je pense, ne va plus tarder. Voilà les Français et les Anglo-Américains qui viennent de débarquer dans le Midi ; et je suppose qu'ils ne rencontreront pas la même résistance qu'en Normandie et qu'ils avanceront vite. Je songe à Abel, à Laurent, et j'ai le cœur tout angoissé. Mais je les ai tant recommandés aujourd'hui à la Sainte Vierge qu'elle ne peut pas ne pas les protéger, et peut-être bientôt pourrons-nous leur écrire et leur faire savoir où nous sommes. Ce serait merveilleux de les revoir avant de repartir retrouver les autres.

Jean n'envisage plus la perspective de traverser les monts. Il espère prochainement une voie plus directe, par bateau ou par avion. Si ce pouvait être vrai !

En attendant, je me trouve de plus en plus heureuse d'avoir pu aller te voir et d'avoir passé ces quelques jours merveilleux à Sarrau. J'y pense et j'y repense sans cesse et vous évoque à tout instant, toi, Clotilde, les enfants .. Combien je regrette de n'être plus là, le soir, pour continuer la lecture de « Claire-Belle » ! Je n'en avais pas lu plus que les enfants et sans parler du plaisir que j'éprouvais à lire tout haut devant un petit auditoire si attentif et si intéressé, cette lecture était aussi pleine de charme pour moi et je voudrais bien savoir si « l'empereur du Japon » viendra, un jour, demander Claire-Belle en mariage ?

Je voudrais bien savoir aussi que ton mal de gorge va mieux ; c'est encore de la fatigue cela. Et ton pied brûlé, comment va-t-il ? Et le pouce de Bernard ? Et les intestins de François ? Je suis contente que le petit Jean aille mieux ; j'espère qu'il va bien pousser maintenant.

Quant à moi, figure-toi que je suis en proie depuis deux jours à une rage de dents ; et je me félicite de ne l'avoir pas eue à Sarrau. C'est la deuxième en un mois (à un étage différent) sans parler de mon zona. J'ai l'impression que c'est mon système nerveux qui commence à être au bout du rouleau. Il est temps que la guerre finisse !

Enfin, j'ai pu tout de même suivre tout à l'heure la procession qui se déroulait à travers la rue du village, jusqu'à une statue de la Sainte Vierge située à l'entrée du pont qui traverse le torrent à 100 m de notre chalet, tout en pensant aux processions du Mesnil à travers le parc de Beaucourt ... Je pense que maintenant ils doivent être délivrés là-bas aussi puisque les Allemands retraitent. Cécile et Marie-Jeanne sont arrivées à temps ! J'en remercie Dieu tous les jours.

Et qu'il me tarde de savoir aussi ce que deviennent les Letourmy ! Les dernières nouvelles d'Hélène sont du 25 juillet. Elle avait subi encore deux bombardements. Mais maintenant ce doit être fini. Elle me parle longuement de ses enfants, en particulier de son François, si affectueux, si caressant, et si polisson aussi ! L'autre jour elle l'a trouvé assis sur le bord d'un lavabo, le robinet grand ouvert et les deux pieds avec souliers et chaussettes dans le bain. Un autre jour, tirant leur remorque et les enfants, ils sont allés voir (à bicyclette) des amis de l'autre côté de la Loire, passant un bac ; et au retour, trouvant le bac réquisitionné par les Allemands, ils ont pu heureusement en faisant un grand détour en trouver un autre. La pluie s'était mise à tomber et les deux enfants, accroupis sous une bâche, ne disaient mot, ballottés dans leur remorque.

J'envoie ma lettre demain par Auch. Jean aussi a été désolé de ne pouvoir s'attarder à Sarrau. Il m'a répété plusieurs fois comme il avait été heureux de vous revoir tous et le saisissement qu'il avait eu en apercevant à une fenêtre la tête blonde de Bernard : il avait cru voir un de ses enfants. Peut-être pourrions-nous encore nous revoir bientôt ? Je t'embrasse de tout cœur, ma chère Colette, ainsi que Clo et les enfants. Amitiés à Louis.

Charlotte.



*Lettre d'Henriette TM à sa mère Charlotte TM.*

Radès.

Lundi 21 août 1944

Ma chère Maman

Marie-Rose a reçu ce matin ta lettre du 5 juillet. Il fait chaud mais nous allons tous bien. Abel a passé six jours au milieu de nous en mai et doit se trouver maintenant aux environs du cher petit gourbi d'Hélène où j'avais passé de si bons moments. Il a un peu engraisé et va très bien ; il nous a envoyé de bonnes nouvelles. Marie-Rose est à la maison avec ses trois enfants. Doudou parle de mieux en mieux et Olivier répète tout ce qu'il dit. Il est presque aussi lourd que son aîné et nous fait bien rire. Françoise est vive comme un oiseau et a de jolis yeux bleus. Hubert vient de temps en temps ~~xxxxxx~~ (*censuré*). Laurent m'a envoyé de bonnes nouvelles. J'espère qu'il va bientôt retrouver Bonne-Maman. Francis fait un petit séjour dans le Cap Bon et se trouve si bien qu'il ne revient plus. Charlot fait toujours des bateaux ; il se prépare à entrer en Première et prend des leçons de latin et anglais. Vincent étudie toujours son piano avec ardeur avec Mme Giroud et prend aussi des leçons de latin et anglais avec les Bercher. Dominique s'est joint à eux depuis son retour d'un camp scout qui l'a enchanté. Francette travaille aussi avec Mme Repiquet qui loge dans le petit salon. Elle aime toujours chanter, danser, jouer la comédie et dessiner mais ses dispositions pour le désordre ne diminuent pas. Le jardin, abandonné depuis trois mois, a trouvé en Charles et Vincent des jardiniers passionnés. Ils regardent pousser leurs semis avec amour. Peut-être en goûterez-vous les fruits. Je suis bien impatiente de vous revoir et je prie pour que nous soyons tous bientôt réunis au Manoir s'il existe encore.

Ici tout le monde regrette Papa et tous nos amis me chargent de leurs fidèles souvenirs pour vous. Mimi Renoux-Dupas a eu un beau petit garçon Hubert le 30 mai. Fifine<sup>22</sup> son 3<sup>ème</sup>, un petit garçon. Magui s'est mariée le 8 août à Charles de Forges. Sabine<sup>23</sup> est partie comme infirmière et je regrettais bien de ne pouvoir la suivre.

Au revoir ma chère maman. Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que papa. Tous les enfants se joignent à moi, votre fille affectionnée.

Henriette.

Francis vient de rentrer avec une mine magnifique. ~~XXXX~~(*censuré*).

### *Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.*

Lundi 21 août 1944

Ma chère Colette,

Ma dernière lettre a dû mettre quelque temps à te parvenir, celle qui justement devait partir par Auch, car juste à ce moment-là nous nous sommes trouvés coupés de tout, les routes barrées de tous les côtés pour cerner la garnison allemande qui se tenait encore à Arreau. Maintenant ils sont partis, ils se sont sauvés je ne sais où, et peut-être ont-ils été se faire prendre ailleurs, quelque part dans la montagne.

En tous cas, c'est le drapeau français qui flotte maintenant dans tous les villages de la vallée, et il me tarde maintenant de voir des uniformes français ! Mais en attendant, dans notre coin, ce sont les Rouges (presque tous espagnols) qui se sont emparés du pays et on voit de drôles de choses.

Ce qu'il y a de certain, c'est que je suis rudement contente d'avoir fait mon voyage à Sarrau. Je suis allée et j'en suis revenue à temps, car la chose ne me serait plus possible maintenant. Enfin, bientôt peut-être, les trains reprendront leur circulation normale et les autos rouleront de nouveau sur les routes. Le petit train de la Vallée d'Aure devait reprendre son trafic ces jours-ci et j'espère qu'il commencera par nous apporter un abondant courrier. Depuis cette coupure de communications, tant routières que ferroviaires, la poste ne fonctionnait plus, et voilà un temps infini que je ne reçois plus de lettres.

---

<sup>22</sup> Fifine est la fille de la cuisinière

<sup>23</sup> Magui et Sabine sont les sœurs d'Hubert Penet, époux de Marie-Rose

La dernière d'Hélène contenait, heureusement, quelques pellicules (pas toutes malheureusement) des photos prises à Nantes et j'ai fait tirer pour toi les meilleures. Le rouleau qui contenait les photos des parents et des enfants n'a pu encore être développé et celles-ci ne sont pas très nettes ; enfin, elles te donneront tout de même une idée de la petite Marie. Comme il me tarde d'avoir de leurs nouvelles ! Je me demande ce que sera devenu Jean ? Comme « gendarme » il sera peut-être gardé provisoirement sur place. Je le souhaite pour la pauvre Hélène.

Mais ma pensée est surtout tournée en ce moment vers la Côte d'Azur où je vois Laurent certainement parmi les troupes débarquées. On dit heureusement qu'il n'y a guère de pertes, mais malgré toute ma confiance dans la protection que j'ai implorée pour lui de la Sainte Vierge, je ne peux m'empêcher d'être angoissée. Je pense aussi à ceux de Paris dont le cœur doit battre en ce moment et qui doivent rassembler leurs dernières forces (s'ils ne sont pas tout à fait morts de faim) pour accueillir les troupes alliées dans la capitale.

Rien que d'avoir vu l'autre jour (je descendais à travers le village pour aller à la messe) une voiture automobile remontant d'Arreau avec un drapeau français sur son capot, j'étais tellement émue ! Quelques instants après, les drapeaux flottaient partout dans le village.

Qu'est-ce que ce doit être à Paris ! Car j'imagine que c'est chose faite à l'heure qu'il est. Hier, ils étaient aux portes. Et je pense en tous cas que maman a maintenant réintégré sa maison au Mesnil. Quel retour triomphal ! Je profite encore d'une occasion qui sera meilleure j'espère, cette fois, pour t'envoyer ma lettre, espérant aussi recevoir encore bientôt de tes nouvelles.

Je vous embrasse tous du plus grand au plus petit. Je t'écrirai plus longuement une autre fois, pensant toujours beaucoup à vous tous.

Charlotte.





## Libération de Paris.

*Lettre de Jean Tommy-Martin au Directeur Général de la SMMP à Paris.*

A Monsieur le directeur Général  
de la Société Minière et Métallurgique de Peñarroya,  
12, place Vendôme Paris 1°.

Saint Lary, le 24 août 1944

Objet : Rapatriement en Tunisie.

Monsieur le Directeur Général,

J'ai l'honneur de vous rappeler que l'Office du Protectorat Français en Tunisie, 9 rue des Pyramides, Paris 1°, avait bien voulu s'occuper du rapatriement en Tunisie de Madame Tommy Martin. Celle-ci, venue en octobre 1942 en France, où elle fut surprise par les événements du débarquement en Afrique du Nord, n'a jamais pu obtenir des Autorités Allemandes un laissez-passer pour retourner auprès de nos enfants.

Nous avons laissé à Maxula-Radès six jeunes enfants, sans parler de notre fille aînée mariée à un colon. Le cas de Madame Tommy Martin avait paru si intéressant que l'Office du Protectorat Français en Tunisie avait classé son dossier avec le N°1 en cas d'organisation du rapatriement d'un groupe de Français en Tunisie.

Je vous serais très reconnaissant si la Direction Générale pouvait entreprendre une démarche auprès de l'Office de Tunisie, 9 rue des Pyramides, pour hâter le retour de ma femme auprès de nos plus jeunes enfants.

D'autre part, en ce qui me concerne, j'espère que les circonstances permettront à la société d'Éclairage et de Force par l'Électricité à Paris de me rendre prochainement ma liberté pour que je puisse rejoindre mon poste à Mégrine (Tunisie) soit par bateau, soit par avion, et si possible en compagnie de Madame Tommy Martin.

Vu la lenteur actuelle des courriers et pour hâter les formalités, je vous envoie ci-joint copies certifiées conformes de ma carte d'identité française et de ma carte d'identité tunisienne.

A titres d'arguments éventuels, en outre de ma situation professionnelle, je vous rappelle qu'installé en Tunisie depuis dix huit ans, j'ai été expulsé par avion militaire allemand en février 1943 comme ancien Officier attaché à l'Armée des États-Unis (1917-1918) à cause de mes sympathies Anglo-Américaines symbolisées par mon nom Tommy pour avoir pratiqué une politique contraire aux intérêts de l'Axe.

Aux dernières nouvelles, notre fils aîné, officier au Régiment du Tchad stationné en Tunisie (Mai 1944) et notre second fils mobilisé en octobre 1943, élève dans une école militaire en Algérie (avril 1944). Nous pensons que l'un et l'autre font, actuellement, partie des Forces Expéditionnaires en France.

Votre tout dévoué,

Tommy Martin.

*Brouillon de lettre de Jean Tommy-Martin au directeur de la SMMP à Marseille.*

Centrale H.E de Saint-Lary (Hautes Pyrénées),  
à Monsieur le Directeur de la SMMP,  
196 avenue des Chartreux - Marseille.

Le jeudi 24 août 1944

Monsieur le Directeur,

La Radio nous annonce ce matin la libération de Paris et celle de Marseille. Sans attendre que les communications postales soient régulièrement rétablies, j'ai de suite écrit à la Direction Générale en lui demandant de bien vouloir faire une démarche à l'office du Protectorat Français en Tunisie, 9 rue des Pyramides Paris 1<sup>er</sup>, en vue du rapatriement rapide de Madame Tommy-Martin en Tunisie.

D'autre part, j'espère que la Société d'Éclairage et de Force par l'Électricité pourra bientôt envisager ma remise à la disposition de la société Peñarroya, car j'ai hâte de rejoindre mon poste à Mégrine. Vous trouverez ci-joint un duplicata de ma lettre à Paris.

Je vous serais très reconnaissant s'il vous était possible sur place, à Marseille, d'organiser mon rapatriement et celui de ma femme. Il existe à Marseille une Agence du Protectorat français en Tunisie, ou tout au moins un agent s'occupant du rapatriement des Français en Tunisie (ou en Afrique du Nord).

Sans attendre les résultats d'une organisation officielle de rapatriement par paquebot, ne pourrait-on pas envisager notre rapatriement par avion militaire ? Cela sera certainement assez long, c'est pourquoi il conviendrait de commencer de suite à s'en informer.

J'espère que le personnel de la société à Marseille et Lestaque n'aura pas trop souffert de la famine et des bombardements. Je vous remercie d'avance de ce que vous pourrez faire pour hâter notre retour en Afrique.

Votre tout dévoué.

Peut-être l'un de nos fils appartenant aux forces Expéditionnaires débarquées en Provence passera-t-il à vos bureaux. Veuillez lui faire connaître notre nouvelle adresse à Saint Lary (Hautes Pyrénées) car ils ne savent peut-être pas encore que nous avons quitté Chalon sur Saône.





*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.*

St Lary.

Samedi 26 août 1944

Ma chère Colette,

La poste ne fonctionnant plus tous ces temps-ci, l'on se trouve privé de nouvelles à l'heure où on les attend le plus anxieusement. Tu devines avec quelle émotion nous avons appris la libération de Paris. J'étais seule ce jour-là (Jean ayant pu récupérer une de ses voitures était parti à Tarbes) et j'écoutais d'une oreille la radio, tout en déjeunant. Quand tout à coup, la nouvelle a été clamée, suivie de la Marseillaise. Je me suis dressée tout debout, devant mon plat de salade, les larmes aux yeux et les mains jointes, et tremblant d'émotion contenue ... Quelques instants après, nouvelle émission, nouvelle Marseillaise. Et comme j'étais toujours toute seule, n'ayant personne avec qui épancher mon émotion, je me suis mise à marcher à travers la maison au rythme de l'hymne entraînant, comme les gamins qui emboîtent le pas derrière une armée en marche. Je devais avoir l'air d'une folle ! Et depuis je n'ai cessé de suivre à la radio les épisodes de cette glorieuse et sanglante lutte des Parisiens dans leur ville encore défendue par l'ennemi, entendant avec émotion les noms familiers du Luxembourg, du boulevard Saint-Michel, de la rue Saint-Jacques, des Gobelins, du Châtelet etc. comme derniers remparts de défense ou voies triomphales.

La lutte a pris fin hier, quel soulagement ! Et quelles heures magnifiques ont dû vivre nos sœurs et frères de Paris ! Je les envie ! Ce qui serait magnifique, c'est qu'Abel et Laurent fassent partie de cette glorieuse armée entrée à Paris, mais je crois plutôt qu'Abel est encore en Tunisie et que Laurent se bat sous les murs de Toulon. Et mon anxiété à leur sujet est une nouvelle croix ajoutée à la première.

Il y a des jours où je suis à bout, malgré toute la confiance que j'essaie de mettre dans la protection que j'ai demandée pour eux au bon Dieu, à la Sainte Vierge. Et mon impatience grandit chaque jour de les revoir. Je voudrais

partir demain, mais non sans avoir revu d'abord celui ou ceux qui pourraient être en France. Quelle terrible épreuve que d'être sans nouvelles ! Eux-mêmes, s'ils sont en France, ne sauront pas où nous sommes, et il nous faudra quelque temps avant de nous retrouver. Enfin, les événements ne vont pas encore assez vite à mon gré, et jamais le temps ne m'a paru si long !

Malgré l'absence de tout courrier depuis une quinzaine de jours (ta lettre du 6 août en fut le dernier symptôme) j'ai tout de même vu arriver il y a deux jours, deux lettres d'Hélène qui devaient traîner depuis quelque temps dans un sac postal des environs ; dont la dernière du 3 août, avant la libération de Nantes. Tous allaient bien là-bas, sauf que Marie, tout en croissant et embellissant, était comme le petit François et Michel-Henri, couverte de boutons et Hélène, sur le conseil du médecin, l'avait rationnée. Je transmets cet avis à Clotilde, quoique ces boutons soient dus sans doute à autre chose qu'à la suralimentation. Et cette brave Hélène, au milieu d'un chant d'allégresse, m'annonçait ... la venue de Bébé 3 pour le mois de mars. Ce sera une nouvelle Clotilde ! Mais j'espère que celui-là ne me verra plus en France et qu'il voudra au contraire faire son entrée au monde à Radès, pendant que Jean, réembarqué, voguera sur les mers lointaines. Enfin ! Voilà au moins des enfants qui sont bien accueillis ! Hélène a aussi la chance, comme Marie-Rose, de se porter comme un charme en les attendant. J'espère que Clotilde, malgré son désir, n'attend pas encore son 4<sup>ème</sup> ! Comment vont ses enfants ? Et son mari ? A-t-il une fois de plus repris la route et refait son apparition à Sarrau ? Qu'advient-il de sa situation ? Il me tarde d'avoir bien vite de vos nouvelles détaillées. Je retourne sans cesse auprès de vous par la pensée. Nous avons encore mille choses à nous dire !

Avez-vous reçu des échos du jour des fiançailles, arrosé par les bombes, de Paul et de Guiguite ? Aucune nouvelle de ce côté-là depuis plus d'un mois ! Si tu reçois quelques nouvelles des uns et des autres, ne manque pas de me les communiquer. Et comment va le petit Jean ? Son papa est-il revenu le voir ? La tourterelle d'Olivier prospère-t-elle ? Et le troupeau d'oies de Clotilde ? Enfin, parle-moi de tout et de tous. As-tu revu Mazane ? Je souhaite que cette lettre te parvienne vite et je t'embrasse bien fort ma chère Colette, ainsi que Bernard, Philippe, Roseline et Olivier, Clotilde et son triolet, te chargeant de mes meilleures amitiés pour Louis à qui je renouvelle encore tous mes regrets de ne l'avoir pas revu et remercié avant mon départ de Sarrau.

Ta vieille marraine,

Charlotte.



## Passage de Laurent Tommy-Martin à Paris, fin août 1944.

Récit de Tonio Delattre, son cousin germain (19 ans).



Vendredi 25 août 1944

Depuis l'aube, une colonne de blindés de l'armée Leclerc entre dans Paris par la porte de Saint-Cloud, remonte avec fracas l'avenue Mozart et l'avenue Paul Doumer, débouchant sur l'esplanade du Trocadéro.

Toutes les fenêtres sont pavoisées et garnies de têtes curieuses, malgré l'heure matinale. Des regards interrogateurs scrutent les visages joyeux des soldats. Ils viennent tous d'Afrique du Nord : petits arabes vifs au teint basané et aux yeux perçants, jeunes Français au teint bronzé par leur séjour au pays du soleil ; tous hument avec joie l'air matinal de la capitale qui s'éveille et s'apprête à leur faire fête.

La place du Trocadéro où s'arrête momentanément la brillante Armada est encore à peu près déserte. Chars, jeeps, camions, motos se rangent tant bien que mal le long des trottoirs. Quelques civils particulièrement curieux apparaissent et s'approchent, souhaitant la bienvenue aux soldats. Les questions fusent de toutes parts. Certains cherchent un frère ou un fils, de jeunes femmes s'enquière de leur mari ou de leur fiancé.

Au milieu de tout ce brouhaha un soldat hèle un civil :

« Pardon Monsieur, cela ne vous gênerait-il pas de me porter un mot 88 avenue Mozart ? »

L'homme trop heureux d'une telle mission, accepte et prend le papier griffonné à la hâte que lui tend le soldat. Monsieur et Madame Lebel sont bien surpris de recevoir ce mot signé : Caporal-chef Tommy Martin, leur annonçant l'arrivée à Paris de ce dernier.

« C'est Laurent ! »

« Mais non, c'est Francis ; Laurent doit être plus que caporal ! »

« Mais ce n'est pas possible que Francis soit déjà dans la guerre »

Les suppositions vont leur train. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y a un Tommy Martin à Paris. Le téléphone est mis aussitôt à contribution.

« Allô, ... Mme Rivière... »

« Allô, ... Mme Courbe... »

La bonne nouvelle se propage dans la famille.

Samedi 26 août

Vers 16h, en rangs serrés, les familles Jean Rivière et Thillaye descendent l'avenue Wagram venant des Champs-Élysées où elles avaient été voir le défilé de De Gaulle. Place des Ternes, un certain nombre de camions de l'armée Leclerc sont stationnés. Sur l'un d'eux, écrit à la craie, on pouvait lire cette inscription :



## TUNIS-BERLIN.

Tiens, ces soldats viennent de Tunis ; aussitôt le groupe familial se rapproche.

« Connaissez-vous le caporal-chef Tommy Martin, s'il vous plaît ? »

« Tommy Martin, mais je pense bien, il est sur le camion là-bas ! »

Aussitôt la famille se précipite :

« Mais c'est Laurent ! »

Hé oui c'est lui ; debout sur son camion, tenant un bébé dans les bras, il reçoit en souriant les ovations de la foule contenant mal sa joie et son excitation.

« Tiens, l'oncle Jean ! » s'exclame Laurent avec son léger accent méridional. Cette première reprise de contact avec la famille fut bien joyeuse. Laurent distribuait à ses cousines son stock de bonbons.



« Mais on disait que tu étais pro-allemand » s'exclame Germaine Thillaye.

« Oh moi, d'abord je suis militaire, je ne fais pas de politique ; et puis d'abord je suis pour la discipline, pour la discipline. »

Afin qu'il vit toute la famille, l'oncle Jean invita Laurent à venir déjeuner le lendemain avenue de Villiers.

« Je ne sais pas si je pourrai venir, car on va peut-être repartir, mais je ferai tout mon possible. »

Rentré avenue de Villiers, oncle Jean invite toute la famille à venir prendre le café le lendemain... avec Laurent !

Dimanche 27 août 1944

Après le déjeuner, c'est grand branle-bas rue de Paradis. Les familles Courbe et de Lattre s'ébranlent pour aller voir Laurent avenue de Villiers ; c'est que, le métro étant fermé, il faut faire la route à pied. Claude et moi prenons les devants et arrivons les premiers chez oncle Jean. Dans l'entrée, sur un fauteuil, sont posés un casque, une carabine, un ceinturon avec cartouchière et gourde ; nous regardons avec respect cet attirail guerrier et nous entrons au salon.

Laurent est alors sur le balcon, causant avec oncle Jean et Gilles. Au premier abord je suis dérouté ; je vois devant moi un soldat à grosses moustaches revêtu de l'inélégant uniforme américain, mais malgré tout c'est toujours bien le même ; il me fait l'effet d'être moins grand que lorsque je l'avais vu pour la dernière fois en 1939 et il a pris un léger accent méridional.

Il nous parle alors avec assurance de la guerre ; il nous raconte sa mobilisation, son instruction en Algérie, sa traversée jusqu'en Angleterre, enfin ses trois mois de stationnement dans le Yorkshire, son débarquement à Sainte Mère Eglise et sa campagne de Normandie. Il a participé à la prise d'Alençon.

Il nous parle aussi de l'énorme effort de guerre de l'Angleterre et nous apprend une foule de choses très intéressantes à ce point de vue, et il nous déclare que nous, à Paris, nous sommes très heureux et avons beaucoup à manger et il nous fait un tableau sinistre des restrictions en Afrique du Nord.

3h. Le chauffeur du caporal-chef Tommy Martin vient le chercher car il est question de départ ; on envoie Béatrice avec du calva, pour donner à boire à l'adjudant qui attend en bas dans la voiture afin de le faire patienter, mais il faut se résoudre à mettre fin à cette agréable réunion.

Claude et moi allons alors nous promener, et revenant vers les 5h vers l'avenue de Villiers, nous rencontrons Laurent qui lui aussi y revenait, le départ n'ayant pas lieu.

Après bien des difficultés, nous parvenons à le décider à venir dîner chez les Courbe. Faute de moyens de locomotion, nous faisons la route à pied, accompagnant d'abord jusqu'à la place Saint-Augustin une cousine d'Anne-Marie Arguillères qui, ayant fait la connaissance de Laurent en Tunisie, était venue le voir avenue de Villiers.

Place Villiers, au moment de remonter sur sa bicyclette, cette jeune fille s'aperçoit que sa roue arrière est à plat. Laurent alors s'avançant vers le milieu de la place, arrêta un cycliste et lui demanda de regonfler le pneu ; ce dernier ne sachant trop quelle figure faire, s'empressa néanmoins d'exécuter l'ordre. Avant de la quitter, Laurent laissa son insigne de la division Leclerc à cette jeune personne ; puis nous continuâmes notre route Laurent, Claude et moi.

C'est alors que nous avons vraiment retrouvé le gai compagnon de nos vacances au Mesnil ; nous avons rappelé nos vieux souvenirs de Villers, nos promenades à bicyclette et toutes les bonnes journées passées ensemble. Avant le dîner, nous fîmes subir à Laurent une séance de photos sur le balcon des Courbe.

Après le dîner, dans le noir, car l'électricité ne fonctionnait pas, le chauffeur vint avec sa « jeep amphibie » rechercher Laurent. Ils nous entretinrent encore longtemps de leur vie en Tunisie puis en Angleterre ; ils surenchérisaient sur tout ce qu'ils disaient, disant qu'à Paris nous n'avions jamais manqué de rien, tandis qu'en Tunisie on mourait de faim.

Vers 10h il fallut se quitter, mais Claude et moi voulûmes prolonger le plaisir de le voir et il nous emmena dans sa jeep ainsi que tante Jacquot qui dînait à la maison et devait rentrer chez elle. Nous déposâmes tante Jacquot à sa rue de l'Arcade puis nous allâmes chez les Rivière où Laurent avait rendez-vous. Pendant son rendez-vous, Laurent nous confia à son chauffeur : « Ne pique pas mes cousins ! »

Ce fut alors une grande promenade en auto dans Paris endormi ; puis on vint reprendre Laurent avenue de Villiers et il nous déposa place Saint-Augustin.



Laurent au Bois de Boulogne.

Jeudi 31 août 1944

Laurent recevait ce jour-là ses cousins et amies au Bois de Boulogne. Malheureusement je n'ai pu y aller, car j'étais retenu au collège. Je l'ai beaucoup regretté car ce fut une joyeuse réunion.

Après le déjeuner au collège, je retrouve Claude pour aller le Bois de Boulogne voir Laurent. Une jeep nous prend et nous évite une bonne partie du chemin. Lorsque nous arrivons, Laurent est en train d'écrire à Henriette. Il nous montre son campement et son « Afrack » (*half-track*) dont il est le chef : c'est un camion blindé sur chenilles, portant une mitrailleuse lourde et 12 hommes plus un chef (qui est Laurent). Il nous montre tous les détails de cette voiture de 7 t et 70 chevaux qui peut emporter l'essence nécessaire pour faire 150 km.

Il nous présente son aumônier<sup>24</sup> : grand abbé à barbe très sympathique et dont il est l'enfant de chœur.

Puis nous allons tous trois à Boulogne dans un café pour y avaler quelques pots et quelques verres de vin blanc. De retour au Bois, nous terminons l'après-midi au milieu de la nature. À 6h nous le quittions sans nous douter que c'était la dernière fois que nous le voyions.

Quelques jours plus tard, Laurent quittait Paris, se dirigeant vers l'est de la France.

*Extrait d'une lettre de Simone Wallon <sup>25</sup> à sa belle-sœur Claude Wallon, née Lange.*

Paris.

28 septembre 44

[...] Les Allemands sont partis une douzaine de jours avant l'arrivée des troupes françaises ( car nous avons été délivrés par des Français, ce qui était très chic ) ne laissant que quelques SS ayant pour mission de se rendre aux troupes régulières. Les F.F.I, F.T.P., etc. ont tirillé un peu partout en attendant leur arrivée et élevé quelques barricades. Les Allemands ont riposté. Il y eut suspension d'armes ; mais les communistes décidèrent qu'ils continueraient à tirer malgré tout. D'où rebagarre. En fait, à part quelques quartiers, comme au Sénat, à la République et rue du Louvre ou boulevard Saint-Michel, il n'y eut que des mitraillades et coups de feu isolés.

Les bruits les plus hétéroclites couraient : Paris ville ouverte ; Paris "libéré" ( on en avait les oreilles rebattues de ce bobard, alors que les boches étaient encore sous nos fenêtres ) ; les Américains à Versailles, etc. Une véritable dégelée de bobards ! On sortait le matin pour d'interminables queues aux boulangeries : les tickets-lettres ne valaient plus que 50g au lieu de 150 et les xxx n'étaient plus validés. C'est dire qu'on n'avait presque plus de pain à manger. Le gaz était complètement coupé. Nous faisons la cuisine avec le petit réchaud de camping à essence de l'oncle Georges (W).

Dans beaucoup d'immeubles, ceux qui avaient une cuisinière à charbon, et du charbon, la mettaient à la disposition des autres locataires moins heureux ; enfin, on s'est entraidé comme on a pu. Dehors, on ne trouvait plus un légume, si ce n'est parfois au coin d'un porche « à la sauvette » une botte de radis ou une salade, vendues en « catimini » à des prix exorbitants. On a vécu sur ses réserves. Je frémis en pensant ce qu'ont dû être ces jours pour ceux qui n'en avaient pas et je me félicitais alors pour toi de ce que tu avais pu partir à la campagne avec les enfants. Des grandes personnes peuvent manger deux jours de suite aux deux repas des haricots secs. Mais pas des enfants et j'ai plaint aussi ceux qui n'avaient que l'électricité pour faire leur cuisine, comme Suzanne, puisqu'elle aussi était coupée complètement. Il est vrai que tout Paris se servait alors de réchauds à papier !

Chacun passait le plus clair de son temps à son balcon ou à sa fenêtre à épier les mouvements intéressants dans la rue, rentrant le nez dès que les balles sifflaient de trop près. Ceux qui avaient le téléphone s'y suspendaient des heures durant pour avoir des nouvelles des autres quartiers. Oncle Émile (W) y passait ses journées ! Il y eut deux jours où il ne put atteindre l'hôpital, les F.F.I. n'ayant pas voulu le laisser passer.

Un soir, les Allemands vinrent faire les idiots sous nos fenêtres avec deux chars surmontés de canons de 77 et tirèrent sur l'immeuble du coin de la rue Demours où des F.F.I. se cachaient et sur un arbre en travers de la place Pereire. Ça faisait un boucan de tous les diables, d'autant qu'ils accompagnaient leur tir de salves de mitrailleuses

---

<sup>24</sup> Abbé Fongerousse.

<sup>25</sup> La mère de Simone Wallon est Thérèse TM, sœur de Jean TM et de Laure JN.



Simone Wallon - 1940.

pour que les gens ne restent pas à leurs fenêtres. Titi (*Mlle Quétard*) et tante Claire (*épouse d'Emile W*) crurent leur dernière heure venue. Je dois dire que c'était assez impressionnant. Oncle Georges avait réussi à passer et à nous rejoindre entre deux reprises de tir (les chars étaient allés se placer à une centaine de mètres plus haut dans la rue de Courcelles... heureusement pour nous !) et puis au bout d'une heure, l'un des chars a sauté ; les maisons voisines ont pris feu. Les obus ont sauté les uns après les autres sous l'effet de la chaleur. Les pompiers sont arrivés et ont tout éteint et jusqu'à hier, on a pu contempler au milieu de la rue ce trophée de guerre en ruine !

Le jeudi soir 24 août, Denis (*fils d'Emile W*) vint se suspendre à notre sonnette vers 9h1/2 du soir : les premiers chars français passaient sous les fenêtres de tante Claire boulevard Henri IV ! Cette fois-ci, c'était vrai : Albert (*Demangeon*) venait de leur téléphoner ! Nous avons prévenu nos voisins ; toute la rue fut au courant en 5 minutes. On sortit les drapeaux ( pour de bon cette fois ; car le dimanche précédent, il avait fallu les rentrer, des Allemands en voitures étant passés en tirant sur les maisons pavisées un peu précocement ). Il n'y avait pas d'électricité. Mais un phono tonitruant commença la Marseillaise. Toute la rue à ses fenêtres reprit en cœur et jusqu'à minuit ce ne fut que chant, cris « Vive la France » ! cortège dans le noir, bras dessus, bras dessous... Nous étions descendus chez les Émile. Les Albert Demangeon eux, étaient boulevard Henri IV depuis dimanche soir : ils ne tenaient pas en place et lorsqu'on avait annoncé la suspen-

sion d'armes le dimanche après-midi, ils étaient partis après le dîner, elle sur la barre de la bicyclette, lui... sur la selle ! Les imprudents n'étaient pas arrivés loin d'ailleurs, et le couvre-feu ayant sonné dès 9h, et les barricades des quais au boulevard St-Michel étant trop menaçantes, ils avaient dû coucher rue St-André des Arts dans un hôtel plus ou moins borgne ! Mais le lendemain, ils purent arriver sains et saufs à bon port.

Le vendredi matin, nous avons donc voulu aller à la Muette, les Émile et moi, accueillir les Français arrivant par la porte de St-Cloud. Le temps était merveilleux, presque sans coup de feu, c'était le rêve. Malheureusement, nous attendîmes en vain jusqu'à midi. À ce moment-là, la fusillade reprit très violente dans les rues et nous rentrâmes à tire... de pédales en courbant le dos à la traversée des avenues balayées par les mitrailleuses ou les coups de fusils isolés. Ça a bagarré un peu pour la forme toute la journée. Les colonnes françaises qui avaient été retardées par des Allemands au pont de Sèvres avaient quand même débouché en haut de l'avenue Mozart vers 13h : il paraît que ce fut fou. Jamais on n'avait vu, ni revu après coup un tel enthousiasme, une telle joie, qui dédommageait des spectacles ignobles vus les jours précédents : femmes tondues qu'on traînait par les rues, etc.

Le soir à 4h1/2, les Allemands se rendaient. Un immense drapeau tricolore monta au fronton de l'Arc de Triomphe, flottant doucement, splendide au vent. Le lendemain samedi, de Gaulle monta à l'Arc de Triomphe pour y déposer une gerbe. Le matin, en passant devant, j'étais allée prier sur la tombe du Soldat inconnu pour Marcel. Toutes les avenues avoisinantes étaient remplies de chars et de voitures françaises, que des Français !! L'après-midi, il y eut foule. Tout le monde attendait un défilé qui n'eut pas lieu et cela se termina dans un désordre indescriptible. Je rentrai un peu écoeuvée. Peu après, à la Concorde et à Notre Dame, des Allemands et, là où il n'y en avait pas, des communistes juchés sur les toits se mirent à tirer sur la foule ou en l'air. La troupe, la police, les F.F.I. ripostèrent; ce fut un chahut du diable et une bousculade inouïe. Mais il n'y eut pas grand mal. Le lendemain dimanche ( le 27 août ), comme je parlais à la messe, le crépitement des mitraillettes reprit dans les rues voisines. Mais c'était la fin.

Et depuis le lundi suivant, il n'y a plus eu de coups de feu ; et on se sentait tout aise et étonné à la fois, de ne plus entendre les balles et les détonations et de ne plus avoir à se garer à chaque instant. J'allais faire un tour à la Sorbonne : une colonne de la chapelle avait roulé en morceaux, genre tranches de saucisson, sous le passage d'un obus venant du Sénat. Le travail ne reprit qu'à la fin de la semaine, le métro ne marchant pas encore.

J'oubliais de te dire que le vendredi soir, dans la nuit, les Allemands vinrent nous arroser de bombes ; ça a été un très gros bombardement par avion et qui a fait un boucan terrible. Je crois que tout Paris s'est retrouvé dans ses caves cette nuit-là. Pourtant, Titi et moi, nous étions si fatiguées que nous n'avons pas eu le "courage" de descendre. Le dimanche, en fin d'après-midi, je passai chez les Jean Rivière... où je trouvai Laurent T.M. ! Nous nous sommes embrassés comme du bon pain. Il avait quitté la Tunisie depuis le mois de janvier, mais on avait des nouvelles assez récentes. À ce moment-là, Abel était en Italie. Si la pauvre tante Charlotte avait pu savoir que son fils passait à Paris avec l'armée de Leclerc, elle ne se serait jamais consolée d'être alors dans ses Pyrénées du diable ! Depuis, j'ai pu envoyer un bout de lettre à Marie-Rose par un fonctionnaire qui regagnait l'Afrique du Nord.

Et puis la vie a repris peu à peu. L'armée française est repartie. Les Américains sont arrivés. Les métros se sont remis à marcher partiellement, il y a une douzaine de jours. Le travail a repris lui aussi régulièrement. Le gaz a été redonné une heure tous les soirs, l'électricité depuis seulement 4 ou 5 jours une heure le soir et la nuit de 22h1/2 à 7h du matin. Le ravitaillement est un peu meilleur. Il y a des légumes. Le pain est redevenu normal. Pas de queue aux boulangeries, et à nouveau 300g par personne et par jour ; 2 fois par semaine 100 ou 250g de viande dont une fois du "singe". Mais par contre guère plus de beurre.

Et maintenant, on suit avec angoisse les opérations militaires : les Allemands se raccrochent partout maintenant, dans l'est de la France, comme chez eux [...]



## La maison de Germaine.



Les Chesnaies, refuge pour la famille Rivière. Germaine Delattre devant sa maison.

### *Lettre de Marie-Rose Penet à sa mère Charlotte TM.*

Radès.

27 août 1944

Ma chère Maman,

Henriette a déjà répondu à ta lettre du 5 juillet. Elle m'a fait infiniment plaisir. Mais que de bouleversements encore depuis que tu l'as écrite. Nous sommes suspendus à la T.S.F et pensons avec émotion à chaque membre de la famille. Blangy a paru en gros caractères dans les journaux et nous avons hâte maintenant d'avoir des nouvelles directes de Bonne-Maman. La dernière lettre d'Abel est du 9 août. Il avait vu le Pape et semblait très content. Nous espérons maintenant en avoir sans tarder de Laurent. Mais il a déjà dû aller saluer quelques membres de la famille. J'espère qu'il ne les aura pas trouvés trop maigres !

J'ai vu Marcel Blanc hier et lui ai transmis les nouvelles de Ginette. Mimi a un bébé magnifique mais a bien mauvaise mine elle-même et supporte mal la chaleur, les fatigues de l'allaitement, l'absence de son mari. Nous avons revu Magui depuis son mariage. Elle est toujours aussi épanouie. Chaque fois que je remets à Doudou son costume marin, il demande si c'est pour aller au mariage. Olivier continue de grossir et son appétit fait l'admiration de ses oncles qui attendent, dans un silence impressionnant, le quatrième ou cinquième « encore » qui suit chaque assiette avalée. La Poussinette devient moins capricieuse pour manger. Elle a fini de percer ses canines et est dans une bonne période.

Tu ne vas plus tarder maintenant à faire sa connaissance. Elle t'amusera bien, cette petite bonne femme, et ses frères aussi. Francette a passé quelques jours chez son amie Nicole et Dominique est allé la rechercher hier. Les

garçons ne perdent pas leur temps pendant ces vacances : latin, anglais, maths ... les leçons se succèdent, coupées de jardinage et de piano. Vincent travaille les arabesques de Debussy, les valse de Chopin, et acquière beaucoup de vélocité. Charlot figrole toujours ses petits bateaux. Francis est rentré de son séjour au Cap Bon avec une mine splendide.

J'attends Hubert demain. Nous fêterons l'anniversaire de Doudou mais je ne rentrerai chez moi que le 10 septembre. Il fait très bon ici, alors que le thermomètre atteint 40° tous les jours là-bas. Tes descriptions de verdure et de torrents nous font venir l'eau à la bouche ! Mme Giroux t'envie aussi ce climat frais. Nous la voyons très souvent. Elle gâte les petits comme une grand-mère. L'autre soir, nous sommes allées chez elle, Henriette et moi, chanter les mélodies de Duparc, Dalcroze et autres.

Hubert vient de m'apporter ton message de Pâques. Nous avons immédiatement écrit à Hélène dont nous ignorions l'adresse. Doudou a soufflé ses quatre bougies au déjeuner. Olivier était aussi réjoui que lui. J'espère que vous serez là pour fêter ses trois ans. Je les fais prier tous les soirs pour Mannette, Bon-papa Jean, Abel et Laurent

Je t'embrasse bien affectueusement. Qu'est devenue Simone (Wallon) ? Je n'en ai guère de nouvelles.

Marie-Rose.

*Message Croix Rouge d'Henriette à ses parents Jean et Charlotte TM.*

Le 28 août

Mon cher Papa, ma chère Maman, quelle joie de pouvoir vous écrire directement. Marie-Rose a bien reçu la lettre du 5 juillet et nous vivons dans l'anxiété des nouvelles de la famille. Bonne-Maman en particulier. Reçu avant-hier bonne lettre d'Abel du 9 août qui avait vu Rome et le Pape. Vous n'allez pas tarder à le voir. Laurent a peut-être vu la famille à Paris ces jours-ci. Nous vous attendons impatiemment. Votre fille affectionnée.

Henriette.

A bientôt maintenant. Trio Petits Penet.

*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.*

St Lary.

Mardi 29 août 1944

Ma chère Colette,

Jean mettait hier à la poste de Toulouse, où il avait pu se rendre avec un camion de fruits (fruits au retour) ma dernière lettre à toi adressée qui te sera parvenue ainsi un peu plus vite, peut-être ? Et ce matin, après une longue abstinence de courrier, j'ai la joie de recevoir ta bonne lettre du 21 août accompagnée des lettres de Cécile et de maman, que j'ai lues comme tu penses avec un intérêt palpitant.

Oui, dans ce voyage pédestre qui devait comporter, à côté de la fatigue, tant de charme et d'imprévu, Cécile s'est bien montrée la digne fille de papa ; et du haut du Ciel, celui-ci a dû certainement la suivre et la protéger avec toute sa sollicitude et sa délicatesse, et a dû en éprouver une grande joie ! Ce voyage fut providentiel, en tous cas, car 8 jours plus tard, elle n'aurait pu le faire. Elles ont dû connaître depuis, là-bas, quelques journées agitées, mais maintenant les voilà au calme et à l'abri de la hantise de la faim et j'imagine qu'ils ont dû, tous, réintégrer la Maison-mère ; mais je me demande encore comment les deux ménages, Jaspar et Bouts, maman et Marie-Jeanne, plus Stéphane, ont pu nicher dans les 3 pièces exiguës de la maison de Germaine ? J'oubliais que Germaine avait aménagé son grenier pour le rendre habitable. Oui, mais les lits ! ou tout ou moins les matelas ? Cette installation de guerre (c'est bien le cas de le dire) devait offrir plein d'imprévu et ce devait être au fond très amusant !

Et que deviennent pendant ce temps, Germaine et son Tonio ? les Courbe ? les Marguerite ? et Jacqueline qui, je l'imagine, a dû vivre rivée sur son plateau sans en pouvoir sortir, au moins pendant quelques jours.

Après les journées héroïques et grisantes qui ont dû pendant un moment leur faire oublier la famine, ils subissent encore certainement de dures privations et il me tarde plus que jamais d'avoir de leurs nouvelles.

Comme jamais je n'en ai tant désirées de mes enfants, d'Abel et Laurent en particulier, ni tant désiré de les revoir !! Je ronge mon frein ! D'Hélène, plus rien. J'espère que tu as bien reçu les petites photos que je t'ai envoyées. Je pense au commandant Marcellin. Quelle joie il aurait à conduire actuellement ses jeunes recrues à la revanche et à la victoire ! Il aurait tant mérité de voir cela !

Heureusement que le camion qui ramenait hier Jean de Toulouse, n'a pas rencontré de trous béants sur la route, mais seulement des barrages, gardés par des jeunes gens armés, ce qui est plus judicieux, car cela permet au moins de laisser passer ceux qui ne sont pas les « Allemands ».

Tu feras bien de soigner ton pied ! Je t'avais prévenue que cela allait s'aggraver. Il faut l'immobilité complète si tu veux que ça guérisse ! Ainsi, abstiens-toi de courir à Castera ou à Lectoure ou au Gers ; utilise tes messagers et chaque fois que tu le peux, étends ta jambe ... mais la bonne ! ou plutôt la mauvaise !! Sinon tu en auras pour des mois à te soigner et à voir ton mal empirer !

J'espère que tes prochaines nouvelles mettront moins de temps à me parvenir. Jean a été très touché de la lettre de Louis et l'en remercie vivement. A tous deux nous envoyons notre bien affectueux souvenir et je t'embrasse de tout mon cœur, ma chère Colette, ainsi que le quatuor, Clotilde et son triolet.

Ta vieille marraine.

Charlotte.

*Lettre de Charlotte TM à sa mère Geneviève Rivière.*

St Lary.

Vendredi 1<sup>er</sup> septembre 1944  
Anniversaire d'Abel : 30 ans !

Ma chère maman,

Tu dois nous croire sans doute passés de l'autre côté des frontières, dont nous avons fait un jour l'ascension comme promenade d'essai, et cela eût été facile en effet ... mais Jean est toujours lié ici par son engagement et de plus il espère maintenant que des moyens rapides et directs nous ramèneront bientôt près de nos enfants. Puisse-t-il dire vrai !

Depuis cette lettre de Marie-Rose datée de juin, que nous t'avons communiquée, nous n'avons plus reçu aucune nouvelle, et nous supposons que Laurent est sur le sol français ; vraisemblablement au sud ? Peut-être Abel aussi ? Alors tu imagines combien il nous tarde d'avoir de leurs nouvelles, et de les revoir eux les premiers avant d'aller retrouver les autres. Malgré la rapidité des événements depuis un mois, tout me paraît aller avec trop de lenteur et je n'ai jamais tant rongé mon frein.

Inutile de te dire que ma pensée est aussi souvent près de toi et que nous avons suivi pas à pas à travers la radio la bataille de Normandie, en particulier quand il a été question, dans les communiqués, de Pont l'Évêque et de ses environs, en souhaitant que votre petit coin reste à l'abri des coups sinon du tapage ! Et avec quel soulagement j'ai su que Cécile et Marie-Jeanne avaient fini par vous rejoindre.

Colette m'a transmis la lettre de Cécile racontant brièvement leur randonnée à travers la Normandie. Elles ont fait preuve vraiment de courage et d'endurance. Et voilà qui vaudrait les frais d'une gazette illustrée ! Il y aurait tout un livre à écrire sur l'histoire de la famille durant cette guerre ! Et il était temps que les deux voyageuses parvinssent au Mesnil car huit jours après, les routes eussent été pour elles infranchissables et bien dangereuses. Enfin vous voilà maintenant vous aussi « libérées » et je pense que vous n'avez pas été longues à regagner la Maison-mère. J'imagine ta joie et celle de Maurice en voyant arriver Cécile et Marie-Jeanne, mais la leur devait être au moins égale. J'espère que Cécile n'en aura pas ressenti, après coup, trop de fatigue, car sur le moment on est soutenu par ses nerfs.

C'est à peu près vers le même moment que je réussissais enfin à atteindre Colette, ayant profité d'un camion qui s'en allait chercher du vin aux environs de Lectoure, et qui me déposa à Lectoure même où je n'eus plus qu'à sauter dans le petit train qui, trois jours après, devait s'arrêter définitivement. Tu imagines sans peine la surprise de Colette et notre joie en nous retrouvant. J'étais toute heureuse aussi de revoir Clotilde et ses enfants, et j'ai passé là 10 bons jours bien remplis.

J'ai cru d'ailleurs que je n'en pourrais revenir et c'est Jean lui-même qui est venu me rechercher, sans pouvoir s'arrêter malheureusement, et toujours grâce à un camion. Je t'ai écrit d'ailleurs de là-bas mais je ne sais plus si je t'ai remerciée de ta dernière lettre du 23 juillet, trouvée ici à mon retour, et qui nous montrait que tu continuais, malgré tout, une petite vie bien calme dans le nouveau décor des « Chesnaies » que tu as dû quitter maintenant.

Les dernières nouvelles reçues d'Hélène remontent au 3 août. C'est encore un silence bien pénible de ce côté-là aussi. À ce moment-là, ils allaient tous bien et la vie avait retrouvé son calme, après quelques nouveaux bombardements. Et Hélène m'annonçait, dans un chant d'allégresse, l'attente de son numéro 3 ! Espérons que celui-là ne me verra plus en France ; mais qu'il viendra au contraire faire son entrée en ce monde à Radès ... pendant que Jean naviguera de nouveau sur des mers lointaines. En attendant j'espère bien qu'il est toujours auprès d'Hélène dont la séparation était ce qu'elle redoutait le plus.

Nous avons suivi aussi avec émotion les journées de Paris, nous imaginant la fièvre et l'exultation de tous nos Parisiens. Mais il nous tarde d'avoir de leurs nouvelles et de savoir qu'ils n'ont pas été trop éprouvés par la famine.

Ici notre vie continue son cours calme, dans l'attente des événements, mais le temps ne m'a jamais paru si long ! D'autant que je ne reçois plus de nouvelles de personne, même pas de Colette ; et jamais je n'ai été si avide d'en recevoir, surtout de mes enfants, et de toi aussi.

C'est aujourd'hui l'anniversaire d'Abel et la fête de Gilles. Et j'évoque les petites fêtes touchantes, les bouquets et les bouteilles fleuries et les compliments si naïfs et si pleins de saveur !

J'espère que cette lettre te parviendra sans trop de retard. Tes dernières nouvelles du 26 juillet m'ont fait un immense plaisir. Colette m'a aussi communiqué une de tes dernières lettres. Que devient notre pauvre Manoir ? Écris-moi encore à St Lary bien que nous espérons en repartir bientôt, mais sans doute pas avant un mois ?

Je vous embrasse tous de tout cœur.

Charlotte.

St Lary.

Samedi 2 septembre 1944

Ma chère Colette,

Je ne sais pas ce qui se passe entre ici et Lectoure, mais aucun courrier n'arrive plus et je ne reçois plus actuellement de lettre de « personne » ! Comme tu es cependant celle à qui mes lettres ont le plus de chances de parvenir, et sur laquelle je compte le plus en retour pour en avoir, je n'en continue pas moins à t'écrire avec foi et persévérance. Je sais que des trains circulent de nouveau vers Auch et Agen, et je viens aussi d'apprendre qu'il y a de nouveau un service d'avion postal entre Toulouse et Paris. Aussi tu peux croire que je me suis empressée d'écrire aux Marguerite en empruntant cette voie (par une occasion qui se présentait pour Toulouse) et j'espère donc avoir bientôt de nouvelles rapides en retour. Ce serait merveilleux !

Ce qui serait encore plus merveilleux, c'est qu'un avion refasse bientôt le service Marseille-Tunis, et alors tu conçois avec quel empressement nous monterons dedans (malgré ma crainte instinctive et arriérée pour ces engins dans lesquels je ne suis jamais montée !). Mais je voudrais auparavant avoir revu Abel et Laurent ... s'ils sont sur le sol de France. Comment avoir de leurs nouvelles ? Ils ne savent même pas où nous sommes et les courriers ne circulent encore qu'à grand-peine ... quand ils circulent ! Ainsi ils pourraient nous écrire à Chalon ou à Paris et leurs nouvelles rester en détresse sans nous parvenir.

Quand je repense à notre pèlerinage si plein de ferveur à Notre-Dame d'Esclaux, et quand j'évoque surtout les invocations si touchantes du bon Olivier et de toute la famille « pour que tante Charlotte retrouve ses enfants » (associée ou non à l'abbé Bétons), je me demande comment le Ciel peut rester sourd à des prières si pleines de confiance et de candeur. Mais non, c'est moi qui manque de foi et de patience. Le moment approche sûrement et si le bon Dieu me les rend tous, même s'il faut attendre encore, il m'aura grandement exaucée.

Je t'écris par un jour de pluie, fait assez rare, qui m'a empêchée de partir à la recherche des champignons dont j'escomptais une bonne récolte. La semaine dernière nous nous en somme régales !

J'évoque, en cet anniversaire du 2 septembre, la naissance de mon petit Michel, pauvre petit, si mignon et qui s'exerçait déjà à sourire, quelques jours avant sa mort. Il aurait aujourd'hui 8 ans. Et hier c'était l'anniversaire d'Abel : 30 ans ! Je ne peux pas réaliser vraiment qu'il ait déjà cet âge avancé. Te rappelles-tu ta déception quand il est né, parce que tu t'attendais à voir un joli poupon rose et bouclé (ce qu'il est d'ailleurs devenu dans la suite) et qu'il n'avait encore que l'aspect d'une petite pomme cuite ... et les découpages sans nombre que je dessinais dans mon lit pour toi et pour Geneviève. Vous étiez insatiables ! Et déjà, à cette époque, on n'entendait parler que de guerre et que de gens tués.

Mais ce n'était rien à côté de la guerre actuelle qui n'est plus une guerre, mais un massacre général. Enfin ! On semble en voir la fin. Pourvu que les Allemands ne s'accrochent pas sur leur frontière et qu'il ne faille encore continuer la lutte indéfiniment. Non, ce serait trop. D'ailleurs, voici la fête de la Nativité qui approche et je compte sur la Sainte Vierge pour mettre fin à cette guerre.

Comment va ton pied ? Te décides-tu à rester immobile ? Cela au moins te forcerait à m'écrire à d'autres moments qu'au milieu de la nuit ! Écris-moi donc une grande lettre pendant laquelle tu ne bougeras pas et ton pied se cicatrisera. Parle-moi longuement de chacun, à commencer par toi-même, que je puisse t'évoquer au travail ainsi que dans des situations épuisantes, telles tes crevaisons de bicyclette et les kilomètres sur route par des chaleurs ou sous des charges écrasantes. As-tu pu toucher ton sucre ? Et pouvez-vous vous régaler de tartes aux pommes et mûres ? Comment vont les enfants de Clotilde ? Et que devient Henri Jullien ? Comment s'est terminée l'histoire de Claire-Belle ? Transmets mon bon souvenir à Tatie, à Mme Massenet et à Boucheron dont j'ai été si heureuse de faire la connaissance. Je vous embrasse tous de tout cœur.

Charlotte.

Je ne reçois plus rien d'Hélène. Cette lettre est ma sixième depuis mon retour de Sarrau. Ceci dit pour savoir s'il s'en est perdues.



Usine H.E de Saint Lary.

Lundi 4 septembre 1944

Cher Monsieur le Curé,

Après avoir correspondu avec Monsieur le curé d'Arcizac et refouillé dans diverses archives à Tarbes, j'ai modifié dans la forme ci-jointe la petite note sur les deux Saints du nom de Misselin ou Missolin.

Je me suis efforcé de n'y apporter que des faits historiquement connus. C'est ainsi que je ne parle pas du lieu de naissance du premier saint que Tarbes et Arcizac se disputent.

La confusion qui s'est établie entre les deux Saints me porte à croire que vous ne pourrez faire autrement que de les reconnaître l'un et l'autre comme patrons de la paroisse Cadeilhan-Trachère.

J'ai modifié la formule de l'inscription sur marbre et je propose maintenant le texte ci-joint.

Veillez croire, Monsieur le curé, à mes sentiments respectueusement dévoués.

Tommy-Martin.

Le prix d'une telle plaque serait d'après Canton, marbrier du cimetière de la Sède à Tarbes, d'environ 2 000 francs :

- 1) environ 250 lettres à 4 fr = 1 000
- 2) plaque de marbre de 1 500 à 1 000  
2 000



... jusqu'à la Révolution. Sa fête avait lieu le 24 mai. (1944)

En 1943, sur la pieuse initiative du Directeur (1) de l'Usine Electrique de Saint-Lary — usine construite en réalité sur le territoire de Cadeilhan — il fut apposé une plaque de marbre au-dessus de la porte d'entrée de l'église de Trachère rappelant la naissance dans ce village de saint Misselin, soldat puis prêtre tué en célébrant le Saint Sacrifice.

(1) M. Tommy-Martin.



La plaque est toujours visible au-dessus de la porte d'entrée de l'église St Blaise de Cadeilhan-Truchère.

St Lary.

Lundi 4 septembre 1944

Ma chère Colette,

Je ne t'avais pas plutôt envoyé ma lettre, avant-hier, que j'ai reçu la tienne du 27 août, qui m'a remplie de joie. Ta description de Lectoure libérée nous a bien amusés. Mais je vois que tu es comme moi écœurée de ces manifestations révolutionnaires qui se mêlent à notre libération et d'entendre calomnier et vilipender notre pauvre Maréchal qui ne fut qu'une victime de plus des Allemands.

Mais, comme toi aussi, je garde ma confiance et je suis bien sûre que si Dieu a résolu de sauver la France, il ne la laissera pas à la merci des communistes. Il y a encore trop de bons et vrais français pour que la France ne redevienne pas un grand et noble pays dont nous soyons fiers, et dirigée par des hommes (ou plutôt par un homme !) de bon sens. Mais avant d'arriver à cela, il y aura encore bien des luttes et des revers.

Enfin le premier acte et le principal est à peu près terminé : il n'y aura bientôt plus un seul Allemand en France (en dehors des prisonniers) et nous voilà au moins délivrés de ces punaises qui nous pompaient le sang ; de ces sauterelles qui nous affamaient ... la vie et l'activité vont pouvoir reprendre ; et les trains circuler sans crainte d'être déraillés. Et finie la hantise des bombardements !

Et j'entrevois que les communications avec l'Afrique du Nord vont reprendre aussi ! Déjà j'ai entendu parler d'un avion postal qui partirait demain de Toulouse pour l'Afrique du Nord. Tu imagines avec quel empressement j'ai aussitôt expédié une missive à mes enfants. Et avec quel espoir j'attends maintenant de leurs nouvelles ! Bientôt ce sera nous qu'on embarquera !!

Oui nous n'avons pas prié en vain. Profite donc aussi de ce courrier par avion. Tu ferais une joie folle à Henriette ou à Marie-Rose en leur écrivant. Ajoute seulement à l'adresse :

Par Avion- via Toulouse, il n'y a pas de surtaxe, du moins jusqu'à présent. L'avion est la solution idéale aussi en France pour le courrier tant que les chemins de fer ne sont pas rétablis. Et nous avons déjà envoyé plusieurs lettres à Paris, par avion via Toulouse, également. J'attends aussi avec impatience des nouvelles en retour !

Une chose qui m'a émue aussi est de savoir qu'à Toulouse on attendait les troupes françaises d'Afrique. Qui sait ? Si Abel ou Laurent s'y trouvaient ? Tu te vois recevant la visite d'Abel à Sarrau ? Tu n'aurais plus qu'à faire signe à Mazane !

Quant à nous, ils ignorent que nous sommes si près. Mais tu aurais vite fait, je pense, de nous les expédier. Je suis prête en tous cas à bondir à Toulouse si j'apprends qu'un de leurs régiments y vient. Mais nous ignorons tout d'eux ! Et je ne peux que faire mille conjectures à leur sujet ... et les attendre ! Enfin, les nouvelles vont commencer à circuler maintenant et nous saurons peut-être bientôt quelque chose.

Je vois d'ici ton magnifique drapeau flottant sur le faite de Sarrau et visible de tout le pays à 10 lieues à la ronde ! Quelle bonne idée tu as eue en réalisant aussi le vœu si cher au Sacré-Cœur ; ce qui attirera certainement des bénédictions, en premier lieu sur ta famille.

Comme je m'associe aux prières de tes enfants pour que cette famille continue de s'accroître. Je considère que rien n'est impossible à l'heure actuelle. Et je vais prier avec tes enfants pour que Dieu t'obtienne cela.

Vendredi, quand tu chemineras vers Esclaux où tu comptes une fois de plus prier la Sainte Vierge à mes intentions, je ferai avec Jean un autre pèlerinage, à Notre-Dame de « Méyabat » ; un sanctuaire situé sur une route de montagne, à 5 km environ de Saint Lary (la même distance qu' Esclaux de Sarrau). Toutes les populations des alentours y courent le jour de la Nativité et mes prières seront pour toi ce jour-là. Mais par la pensée je cheminerai aussi avec vous vers Esclaux.

Je lis en ce moment un livre très intéressant sur l'histoire d'un autre sanctuaire de la Sainte Vierge qui semble avoir eu depuis plusieurs siècles un prestige très étendu et fut une source de prodiges multiples ; illustre par les grands de la terre , princes et rois, comme par les plus humbles, ce sanctuaire de Notre-Dame de Garaison est dans votre département, à quelques kilomètres de Castelnau-Magnoac. On note, dans ses archives, qu'un certain seigneur, vicomte de Foutrailles, gouverneur de Lectoure en 1618, vint y abjurer le protestantisme et se convertir à la suite de sa femme et de sa fille. Ce sanctuaire abrite en outre un collège renommé et il semble aussi contenir de très intéressants souvenirs au point de vue architectural et artistique. Mais la révolution de 89 l'a naturellement en partie dévasté.

Je suis aussi plongée dans l'histoire de Charlotte Corday dont le pays natal s'appelait aussi le Mesnil (Mesnil-Imbert) et qui fut élevée à l'abbaye aux Dames de Caen où elle faillit se faire religieuse. Si elle avait vécu maintenant, elle aurait vibré !

Mais il est temps que j'aie porté ma lettre à la poste. Je t'embrasse de tout cœur, ma chère Colette, ainsi que les enfants, Clotilde et son petit trio.

Meilleures amitiés à Louis et meilleurs souvenirs à tes beaux-parents.

Charlotte.



## Fiançailles de Paul Jeannin-Naltet.



Louis et Laure Jeannin-Naltet.

### *Carte de Marie-Rose Penet à sa mère Charlotte Tommy-Martin.*

Zriba par Zaghuan,  
Tunis.

Judi 7 septembre 1944

Ma chère maman,

Après ta lettre du 5 juillet, nous avons hâte maintenant de recevoir des nouvelles directes de France. Je regrette bien que vous n'avez rien reçu pendant de longs mois ; mais tout va aller vite maintenant. Je suis à Radès depuis le début d'août, et je repars après-demain pour Zriba. Les enfants vont très bien. Olivier et la Poussinette font tordre leurs jeunes oncles. Le ravitaillement est encore assez difficile, mais grâce aux inépuisables provisions laissées par Abel, Henriette arrive à contenter tout le monde.

Dernière lettre d'Abel du 9 août, très content de son sort. De Laurent, c'est plus lointain, mais un de ses camarades a écrit qu'il était toujours avec lui, je pense qu'on aura une lettre bientôt. Il sera peut-être passé non loin de Bonne-Maman.

J'espère que tu ne vas plus tarder à revenir. Quelle joie ce sera de se retrouver tous ! Tu auras de la peine à reconnaître Vincent en particulier. Dominique et Francette sont très grands, mais un peu trop maigres. Ils auraient besoin d'une cure de beurre et de biftecks saignants.

Mon pauvre beau-frère Charles <sup>26</sup> ne nous reverra que lorsqu'il aura 40 ans. Tous les autres vont très bien. Je t'embrasse ainsi que papa bien affectueusement.

Marie-Rose.

---

<sup>26</sup> Charles Penet, engagé dans la LVF en Tunisie, fut arrêté et condamné à 20 ans de prison.

St Lary.

Dimanche 10 septembre 1944

Ma chère Colette,

Maintenant qu'il y a un avion postal Toulouse-Paris et un autre avion postal Toulouse-Afrique du Nord, je n'arrête plus d'écrire et je n'ai pas encore trouvé le temps de répondre à ta dernière longue lettre qui m'a fait pourtant bien plaisir. À part que j'ai été tout à fait déçue de la fin navrante et tragique de Claire-Belle <sup>27</sup> et de son pauvre et sympathique papa Jean.

Je comptais consacrer mon après-midi dominical à t'écrire et je comptais écrire aussi à Louis, envers qui j'ai tout de même du remords de n'avoir pas encore écrit, pour le remercier plus directement que par ton entremise et par celle de Jean, de sa bonne hospitalité, et surtout pour lui dire mon regret de ne l'avoir pas revu à mon départ ... mais des visites m'ont retenue jusqu'à ce soir ; et j'attends maintenant trois demoiselles à dîner : l'assistante sociale et deux de ses acolytes qui viennent entreprendre ici des cours ménagers. Bref je suis obligée de t'écrire en courant, voulant profiter d'une auto qui part demain à l'aube pour Toulouse, pour lui confier ma lettre.

J'espère que le beau drapeau, confectionné par tes soins, claque toujours aussi fièrement sur le faite de Sarrau et que tu n'as pas eu besoin de grimper sur le toit ou sur une échelle encore pour réparer ses déchirures. J'entends d'ici la grosse voix véhémement de Philippe protestant : « la patrie d'abord ! ». Tu dois être fière de voir de tels sentiments de patriotisme et d'enthousiasme chez tes enfants. Et je me représente aussi leur ronde aérienne autour du drapeau.

J'attends maintenant le récit détaillé du nouveau pèlerinage à Esclaux que j'ai suivi de loin par la pensée, tout en cheminant de mon côté vers Notre-Dame de Méyabat, avec Jean. Mais je dois avouer que ce pèlerinage que je comptais bien faire à pied, en partant au petit jour (ce à quoi Jean ne se résignait qu'à moitié), nous l'avons fait ... l'aller du moins ... en auto ! Jean ayant tenu à profiter d'une voiture qui devait porter du matériel dans un village un peu au-delà du sanctuaire, but de notre pèlerinage.

J'avais honte de dépasser sur la route les pieux pèlerins, marchant et montant dans le beau et froid matin ... mais nous les déchargions au moins de leurs paquets. Car tous ces braves gens emportaient aussi leur pique-nique, comptant passer leur journée entière sur le lieu du pèlerinage, où, après la messe de communion à 8h 1/2, avait lieu une grand-messe à 11h et les Vêpres l'après-midi. C'était bien joli et bien touchant cette petite chapelle, pleine de pèlerins (surtout de pèlerines !) dans ce beau décor de montagnes.

Après la messe de communion, c'est alors que nous fîmes notre marche à pied (et je ne regrettais plus d'avoir fait les premiers kilomètres en auto !) dans un chemin de montagne magnifique, montant à travers une forêt au-dessus de gorges sauvages où grondait un torrent, notre but étant d'aller visiter le lieu de futurs travaux de la Société Électrique. Nous marchâmes ainsi pendant trois bonnes heures, aller et retour, revenant trop tard pour la deuxième messe que nous avions escomptée, mais trouvant cependant la chapelle pleine encore de pieux adorateurs devant le Saint Sacrement exposé.

Après nous y être joints quelques instants, il ne nous restait plus qu'à déployer notre pique-nique, ce que nous fîmes au bord d'une petite source dont l'eau claire et transparente allait se jeter dans le torrent voisin. Puis nous revînmes à pied, attendant maintenant plein de confiance que la Sainte Vierge exauce enfin tous les pauvres suppliants de la terre qui l'invoquent avec tant d'insistance pour obtenir la paix. J'attendais pour ce jour-là la capitulation de l'Allemagne ! Mais non ! Il nous faut encore patienter.

Mais j'espère enfin maintenant des nouvelles de mes enfants, en réponse à toutes mes lettres par avion. Mais c'est surtout d'Abel et de Laurent que j'en voudrais. Mais je dois te dire que les intentions de mon pèlerinage étaient surtout pour toi. Dès la semaine précédente, j'avais entrepris une neuvaine et je t'assure que j'ai bien supplié la Sainte Vierge d'exaucer tes vœux et ceux de tes enfants.

Avant de clore ma lettre, je veux te demander si tu es toujours amateur de haricots ? Et de quelle quantité ? Ils sont à 35 fr. le kilo. Je pourrais t'en envoyer ... ou t'en apporter la quantité que tu voudras. Je dis « t'apporter » car, si vous vouliez bien encore de notre visite, Louis et toi, et si notre départ en Tunisie tardait encore, Jean a tellement regretté de ne pas vous voir davantage, nous pourrions peut-être profiter encore d'un voyage de camion pour venir repasser deux ou trois jours à Sarrau.

Réponds-moi donc à ces sujets. Voilà mes invitées et je n'ai que le temps de t'embrasser bien vite.

Charlotte.

---

<sup>27</sup> Livre que Charlotte lisait à ses neveux Boutan et dont elle souhaitait connaître la fin.

St Lary.

Mardi 12 septembre 1944

Ma chère Colette,

J'ai la joie de recevoir ce matin au courrier, outre ta bonne lettre du 7, une lettre de ma belle-sœur de Chalon, me transmettant un message d'Abel ! et de Marie-Rose, tous deux réunis à Zriba le 30 avril. C'est vieux de plusieurs mois déjà, mais j'ai été toute émue de revoir l'écriture d'Abel ... le reverrai-je enfin bientôt ?

La lettre de ma belle-sœur datée du 11 août, me raconte enfin ce fameux jour de fiançailles. Je ne te l'envoie

pas, car tu ne pourrais pas la lire : autant déchiffrer des hiéroglyphes égyptiens, mais avec l'habitude j'ai pu la traduire.

La famille J.N, y compris Miriam (*Courbe*), avait commencé par se rendre deux jours d'avance à Lyon, par l'entremise de camions, petit train, tramway etc. Paul et ses parents étaient logés chez les Brézun où ils dînèrent tous dès leur arrivée à 8h1/2 du soir (ils étaient partis de Chalon à 14h), le jumeau Jacques et Miriam logeaient chez une amie des Brézun ; les autres chez des parents ou amis.

Et alors ma belle-sœur me parle de Mme Brézun, cette « maîtresse de maison incomparable » ... « Cette famille est vraiment charmante et très sympa-

thique, et nous sommes ravis de notre future belle-fille ».

Dimanche matin, messe de fiançailles par un dominicain qui a fait une allocution tout à fait bien. Dès 6h du matin, Mme Brézun et Guiguite travaillaient à confectionner « d'excellents gâteaux » pour le goûter de l'après-midi.

À 11h00 bombardement de la Croix-Rouge ce qui troubla un peu la fête. Puis le grand déjeuner de famille. Puis goûter. « Buffet abondant ». Suzanne Lamothe y était avec sa fille Solange. Lundi, les Jeannin-Naltet emmenaient les Brézun au restaurant et repartaient seulement le mardi.

Et ma belle-sœur attendait de nouveau à Jeamproyes Paul et Guiguite et peut-être aussi Mme Brézun. Peut-être avez-vous reçu de votre côté d'autres échos.

Nous n'avons toujours aucune nouvelle récente de Paris, mais peut-être cette lettre de Germaine reçue il y a quelques jours t'intéressera-t-elle ?

Je t'écrivais hier pour te dire que nous songions Jean et moi, pour calmer un peu notre impatience de repartir en Tunisie, et surtout pour que Jean puisse revoir tous ceux qu'il n'a pu voir à son trop rapide passage, refaire un petit voyage à Sarrau, si Louis et toi voulez bien nous y recevoir deux ou trois jours ; entre un vendredi et un lundi ou mardi, par exemple. Outre que les trains circulent maintenant, nous pourrions encore profiter d'un camion. Mais comme les courriers sont toujours très lents, nous n'aurons peut-être pas le temps de vous avertir. Ce serait vers la fin de la semaine prochaine probablement ou la suivante ... si nous ne sommes pas repartis vers une autre direction. Tu imagines quelle joie j'aurai à vous revoir tous, et à te trouver « engraisée ! ». Je suis heureuse de savoir ton pied guéri, mais navrée encore de tes nouvelles mésaventures à bicyclette, sous la pluie, dans la boue etc. et navrée aussi de savoir le blondinet malade. Clotilde ne devrait pas lâcher ses enfants dans ces conditions.

Et pour toi, si dévouée, quelle fatigue supplémentaire et quelle responsabilité. Les temps sont encore trop incertains. Dis-moi combien de kilos de haricots tu désires. Si nous n'allions pas vous voir, nous te les ferions parvenir au moins jusqu'à Fleurance. Chez qui faudrait-il les laisser ? Tu peux en demander une quantité illimitée. Je te rappelle seulement le prix : 35 fr. le kilo.

À bientôt donc peut-être, ma chère Colette et merci encore de ta lettre qui m'a fait tant de plaisir. Je t'embrasse bien fort.

Charlotte.

*Carte d'Abel TM à sa sœur Henriette.*

Le 13 septembre 1944

Ma chère Henriette,

Après un mois assez chargé, je retrouve le temps de t'écrire. Je suis toujours en excellente santé et j'espère revoir bientôt les Jeannin-Naltet. Le grand tourisme continue ! Nous recevons un accueil inoubliable ! Jamais je n'ai trouvé la France aussi belle. Je n'ai pas encore de nouvelles de Laurent ni de papa et maman mais je les reverrai sûrement bientôt. Je t'embrasse bien fort. Ton frère qui t'aime.

Abel.

*Carte d'Abel TM à sa mère Charlotte TM.*

Le 13 septembre 1944

Ma chère maman,

J'espère enfin te revoir bientôt mais je regrette vraiment que tu ne sois plus à Chalon. En passant à Tunis en mai, j'ai retrouvé tout le monde en excellente santé. Je n'ai malheureusement pu faire qu'un bref séjour à la maison. Depuis mon départ d'Italie je n'ai plus eu de nouvelles d'Henriette dont la dernière lettre est du 10 août. Francis a été reçu à son bac de Math.élem. Quant à Laurent que je n'ai pas revu, il doit être à Paris. L'accueil que nous recevons partout est inoubliable. Je t'embrasse bien fort ainsi que papa et toute la famille des environs.

Ton fils qui t'aime beaucoup.

Abel.

*Carte d'Henriette Tommy-Martin à ses parents Jean et Charlotte TM.*

*PAR AVION*

*Prix de Vente : 2 fr 80*

Radès.

Le 15 septembre 1944

Mon cher Papa, ma chère Maman,

Les nouvelles que nous recevons de vous nous font bien plaisir. En attendant de pouvoir envoyer par avion une lettre plus détaillée avec des photos, je vous envoie cette carte pour vous donner les adresses de Laurent et Abel à qui vous pouvez écrire directement :

Caporal L. Tommy Martin m<sup>le</sup> 2772 S.I. 84. 256 B.P.M. 6

Lieutenant A. Tommy Martin Aux Armées S.P. 70. 888

Nous allons tous bien. Francis est inscrit en Math.Spé, mais doit passer le conseil de révision en octobre. Il est à Zriba avec Dominique qui vient de réussir l'examen de passage en 5<sup>ème</sup>. Charlot et Vincent qui ont échoué à Radès, malgré un excellent travail avec les Berchet durant les vacances, vont se présenter la semaine prochaine au lycée. J'espère qu'ils auront plus de chance.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Votre fille qui vous aime beaucoup et vous attend avec impatience.

Henriette.



*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.*

St Lary.

Samedi 16 septembre 1944

Ma chère Colette,

Les lettres arrivent maintenant avec une rapidité foudroyante ! Je viens de recevoir la tienne du 14, nous apportant ta réponse et celle de Louis que je n'escomptais que pour la semaine prochaine, au sujet de notre prochain voyage à Sarrau. Merci à Louis de son aimable lettre, et à tous d'eux de vouloir bien nous recevoir encore. Mais ce qui m'inquiète, c'est que tu semblais nous attendre déjà ... pour le lendemain ! alors que je n'ai jamais laissé entendre une si prompte arrivée. Je te parlais au plus tôt de la semaine prochaine. Et tu vas donc faire comme Clotilde attendant son mari : nous attendre tous les jours et à toute heure du jour. Vous êtes aussi piquées l'une que l'autre !

Mais je suis tout attendrie de ta joie et de cet empressement à m'attendre. Moi aussi je brûle d'impatience d'aller te retrouver et je serais déjà partie si Jean n'avait des affaires qui le retiennent tous ces jours-ci. Et puis j'ai besoin de changer d'idée. Le temps ne m'a jamais paru si long, dans l'attente de nouvelles qui n'arrivent pas, de la fin de la guerre qui ne se déclenche pas, et tout et tout ...

Oui, ce voyage à Sarrau me sera bienfaisant en tous points. Je n'arrive pas à réaliser qu'il y a plus d'un mois que j'en suis partie, et que des événements d'une importance capitale se sont produits depuis. Car il me semble qu'il y a huit jours à peine que j'étais là-bas.

Tu ne me réponds pas au sujet des haricots. Combien de kilos en veux-tu ? Je vois que tu as le temps de me répondre de toutes façons puisque les lettres ne mettent plus que deux jours pour faire le trajet Lectoure-Saint Lary. Car nous ne pourrons de toutes façons partir avant samedi prochain et peut-être même seulement la semaine d'après, Jean étant pris jusque-là. Je te ré-écrirai donc sûrement aussi d'ici là.

En attendant je me plonge dans la lecture passionnante de « L'Homme cet inconnu » et aussi dans un charmant et palpitant roman de Florence Barclay « L'amour au bout du fil » qui te plairait aussi sûrement.

Hier j'ai passé une partie de l'après-midi au dispensaire, où j'ai vu défiler une trentaine de poupons venus pour la consultation du vendredi. Il y en avait qui me rappelaient tout à fait la petite Marie Letourmy. Qu'il me tarde aussi d'avoir des nouvelles d'Hélène ! Heureusement que j'ai tes lettres, les seules que je reçoive en ce moment.

À bientôt donc ma chère Colette ; mais ne m'attends pas demain, pas avant la fin de la semaine au plus tôt. Je suis tout ennuyée de la déception que tu as déjà éprouvée. Mais dis-toi que si j'étais venue, je serais déjà repartie. Je t'embrasse bien fort.

Ta vieille marraine.

Charlotte.

St Lary.

Le 18 septembre 1944

Ma chère maman,

Je profite d'un courrier rapide qui part pour Paris et je t'envoie bien vite de nos nouvelles. De toi nous ne savons plus rien, depuis l'heureuse arrivée de Cécile et Marie-Jeanne, et nous pensons que le calme est maintenant complètement revenu dans votre région. Il nous tarde bien d'avoir de tes nouvelles et des nouvelles des Parisiens, depuis les journées historiques de la Libération ! Auront-ils vu Abel défiler avec l'armée du Tchad qui est entrée à Paris? Nous savons rien de nos fils : Abel... Laurent... Ce dernier doit être en France ...mais où ? Rien d'Hélène non plus depuis le 3 août. De Radès je t'ai communiqué la lettre reçue fin juillet disant que tous allaient bien et qu'Abel était revenu parmi eux. Mais cela remonte au mois de mai !

Je t'ai déjà raconté mon séjour à Sarrau au début d'août. Je songe à y retourner, avec Jean cette fois, pour deux ou trois jours. Louis et Colette nous attendent.

Ici le pays est toujours aussi beau, la vie facile et agréable, mais je ronge de plus en plus mon frein dans l'attente du départ. Nos beaux projets de voyage à travers les Pyrénées s'en sont tenus à une promenade d'essai, car nous espérons maintenant avoir bientôt des moyens directs et rapides pour regagner la Tunisie.

Colette est maintenant à peu près ma seule correspondante ; les autres lettres que nous recevons encore, de loin en loin, remontent au début d'août. J'ai eu aussi par ma belle-sœur Laure des nouvelles de la journée des fiançailles Paul-Guiguite à Lyon, le 6 août sous le bombardement ; ce qui ne semblait pas avoir trop troublé le programme de la fête. Les Jeannin-Naltet étaient arrivés deux jours d'avance, par camion. Louis et Laure logeant chez les Brézun, avec Paul. Les autres chez des amis. Il y avait eu une messe de fiançailles avec allocution par un dominicain. Puis grand déjeuner, puis lunch (où se trouvaient Suzanne Lamothe et Solange).

Ma belle-sœur paraît ravie de sa future belle-fille qui les a tous conquis et trouve la famille Brézun tout à fait charmante. Miriam ( sans doute bloquée à Chalon avec ses sœurs) était aussi de la fête, mais sans son fiancé, malheureusement !

Je pense que tu as peut-être vu arriver au Mesnil maintenant quelques membres de la famille. Écris-moi vite, et toujours à St Lary. Il me faut clore rapidement ma lettre, mais je pense toujours bien à toi, à vous tous, et vous embrasse tous de tout cœur.

Charlotte.

*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.*

St Lary.

Mardi 19 septembre 1944

Ma chère Colette,

Tu imagines en effet notre joie et notre soulagement en recevant cette lettre de Marielle et la tienne arrivée en même temps, nous donnant enfin des nouvelles du fils pour lequel je me faisais les plus noirs soucis, de ce Laurent que je m'imaginai partout, sauf à Paris ! Enfin, si ce n'était pas Abel, c'était tout de même un des deux qui s'y trouvait, et j'en suis bien heureuse.

Heureuse de le savoir en vie d'abord (tout au moins il y a trois semaines), heureuse de penser qu'il semblait avoir bon moral, qu'il a revu la famille et qu'il sait enfin où nous sommes. Du coup je m'attends à le voir apparaître un de ces quatre matins et c'est tout juste si je vais oser maintenant m'absenter de Saint Lary, aller à Sarrau et en revenir bien vite.

Inutile de te dire que j'aurais voulu sur lui plus de détails, comme pour Abel dans la lettre de Marie-Rose. Béatrice en parle tout à fait incidemment, à la fin de sa lettre, comme d'un événement déjà vieux dont on a déjà parlé. Et j'imagine en effet que des lettres ont dû nous être écrites, par lui pour commencer, nous parlant de lui ... mais quand les recevrons-nous ? Je déplore que personne n'ait songé, chez les Jean Rivière, à profiter de cet avion exceptionnel pour nous écrire et nous donner quelques nouvelles détaillées ... mais sans doute, à ce moment-là, le passage de Laurent était déjà loin et croyait-on que nous en avions déjà les nouvelles. Enfin le peu qu'en dit cette brave Pépée a suffi à ressusciter ma foi et à me remplir de confiance et de joie. Et du même coup, elle nous donnait des nouvelles d'Hélène, ce qui m'a fait bien plaisir aussi.

J'essaie maintenant de m'imaginer où peut être le régiment de Laurent. Sur la frontière allemande, peut-être ? Et alors, de plus en plus j'attends la capitulation, car à ce moment-là seulement je respirerai.

Enfin, comme tu le dis, ces nouvelles ont été une réponse à nos ardentes prières adressées à la Sainte Vierge, et c'est aussi dans la semaine qui a suivi la Nativité que j'ai reçu un message d'Abel. Il était vieux, il est vrai, du 30 avril. Mais c'est peut-être un avertissement qu'Abel est encore en Tunisie, qu'il y est resté ! depuis cette époque-là.

Enfin bientôt, j'espère, nous serons fixés et nous les reverrons tous, oui, j'ai confiance. Mais c'est bien toi certainement qui me vaudra tant de grâces. Et je ne t'ai pas remerciée, dans ma dernière lettre, de ce que tu avais fait dire une messe à nos intentions à Jean et moi. J'en étais tout émue. Tu es tellement bonne, vraiment. Merci ! Merci !

Et maintenant, très bientôt, nous allons nous revoir, peut-être samedi. C'est encore incertain, nous ne serons fixés que vendredi et ne pourrons vous le confirmer ; mais c'est dans les choses possibles que vous nous voyiez arriver samedi en camion pour déjeuner. Mais ce sera un séjour très rapide. Jean voulant être rentré ici le mardi, voudrait repartir de Sarrau dès le lundi, en supposant un retour par le train ; mais j'espère qu'une combinaison nous permettra de ne repartir que le mardi matin. Ce ne sera que deux jours, mais ce sera quand même bien appréciable. Il ne faut pas oublier que Jean est tenu à ses jours de travail et ne devrait même s'absenter que le samedi et le dimanche.

Si vous ne nous voyez pas samedi 23 septembre, ne te désespère pas, c'est que le voyage sera remis à la semaine suivante. Je prends bonne note de la commande de haricots pour toi et pour Clotilde. Avec le camion, rien ne sera plus facile.

À bientôt donc, ma chère Colette. Je m'en réjouis autant que toi. Transmets à Louis mon bon souvenir. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants, sans oublier Clotilde.

Charlotte.



Vendredi 15 septembre

Pendant que la compagnie continue sur Beaune, je pars en jeep vers Chalon-sur-Saône. Passage à La Loyère en piteux état et occupée par le Génie. Arrivée à Chalon. Tante Laure très émue. Je retrouve tout le monde en bonne santé. Oncle Louis toujours jeune. François et sa femme, etc. Myriam, charmante jeune fiancée comme tout le monde. Bonnes nouvelles de Papa et Maman et du reste de la famille.

Je rejoins la compagnie le soir à Serrigny, 7 km au nord de Beaune, en emportant de nombreuses bouteilles de vin offertes par les JN.

Mardi 19 septembre

Départ pour Gouhenans. Vu les Guibert. Coucher à Gouhenans.

### *Visite d'Abel à Chalon chez sa marraine Laure JN.*

Le meilleur souvenir d'Élise Guipont, cuisinière hors pair des JN, fut lorsque le lieutenant Abel Tommy-Martin arriva à Chalon en septembre 1944 avec sa section de tirailleurs sénégalais du Régiment de Marche du Tchad. Il vint dîner, quai Michelet, accompagné de son ordonnance africain qui fut installé à la cuisine avec Élise et Claude, son mari. Ce vaillant combattant avait surmonté de durs combats depuis Kouffra et Bir-Hakeim mais ne résista pas au Mercurey et aux petits plats d'Élise. Il fut couché, dans le hall, sur cinq chaises et Abel conduisit la jeep pour rentrer au cantonnement !

### *Visite d'Abel à Gouhenans racontée par sa tante Louise Guibert.*

Après avoir été délivrés le 16 septembre des Allemands par les Américains, nous avons vu arriver les Français, infanterie coloniale avec des noirs. Quelle joie de voir arriver comme premier officier français, Abel ! que nous n'avions pas vu depuis cinq ans. Il avait beaucoup enforci et respirait la santé.

Il nous a raconté ses campagnes d'Afrique et d'Italie, disant que l'attaque du Mont Cassin, tentée deux fois par les Américains, avait été réussie par les Français. Cette attaque restera un des grands faits de l'Histoire, avec 800 canons tirant ensemble. La secousse était si violente que personne ne pouvait rester debout. Il nous a parlé de cette guerre d'Italie, disant : « Il ne reste plus un village, tous ont été complètement rasés ».

Comme nous lui demandions de quel côté il pensait se diriger, il nous a répondu : « Nous allons sans doute partir sur Belfort, car chaque fois qu'il y a un coup dur à donner, messieurs les Américains s'inclinent pour laisser passer les Français devant eux ».

Nous espérions avoir Abel à dîner, mais lorsque je l'ai rencontré sur la place de l'église après l'affreux drame du château (un petit garçon venait d'être tué par une grenade), il m'a dit qu'il avait reçu l'ordre du départ. Cet ordre a dû être retiré ensuite puisqu'il a couché à Gouhenans.

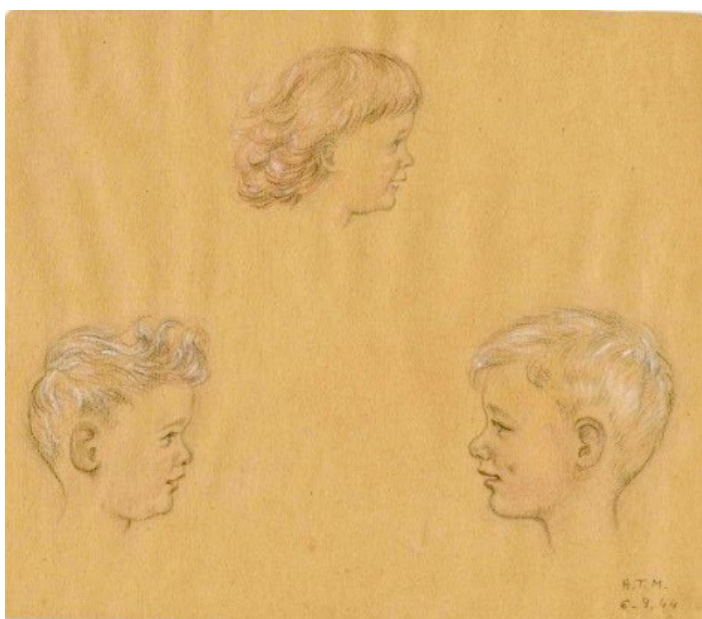
Deux jours après M. Jeanperrin, officier qui connaissait Abel, vint me prévenir que celui-ci a été blessé sérieusement au ventre, mais que ses jours ne sont pas en danger.

Craignant qu'on l'évacue rapidement, dès le lendemain matin à 9h nous partons dans l'auto de Gérard pour aller le voir à Villersexel. On nous laisse entrer avec un peu de difficultés, à cause de l'heure matinale ; nous traversons plusieurs salles de blessés et nous pénétrons dans une petite chambre où il était avec un autre officier. On finissait de le raser, il avait le teint frais et nous a fait très bonne impression. Il m'a dit : « On m'a heureusement opéré très vite et j'ai échappé à la mort en me jetant dans un trou ». Puis : « Pouvez-vous me prêter des livres ? ».

Le 30, Gérard lui portait Rébecca et Via mala. On le mettait dans l'ambulance en partance et Gérard m'a dit : de tous ceux qu'on embarquait, c'est lui qui semblait le moins mal en point. Une infirmière anglaise et un médecin nous ont aussi rassurés sur lui.



Les "orphelins" : Tunisie 1944. Charles avec Olivier Penet dans les bras. Dominique, Henriette, Vincent, Francis. Devant, France et Daniel Penet.



Daniel, Olivier et Marie-Françoise par Henriette TM - 1944.

## Chronique de la Villa de Sion.

Septembre 1944

Lettre d'Henriette TM à sa mère Charlotte TM.

Villa de Sion. 15 septembre 1944

Ma chère Maman,

J'ai reçu ce matin ta lettre du 17 août, terminée le 3 septembre. Tous ces détails que tu me donnes sur chacun les font vivre devant mes yeux et il me semble que vous n'êtes pas si loin.

A mon tour je vais te tracer un tableau détaillé de notre vie ici quoique l'envoi de lettres ne soit pas encore autorisé. Mais les améliorations ne vont pas tarder.

La **Villa de Sion** est toujours la même, blanche au milieu d'un jardin desséché, et aussi accueillante que jadis. Le petit salon qui a vu passer successivement Italiens, Allemands, Anglais, sans parler des amis de passage, est actuellement le nid du ménage Repiquet. Monsieur Repiquet ayant été mobilisé à la Goulette revient tous les soirs, ils prennent leurs repas à la maison, mais je passe de bons moments avec madame Repiquet qui a eu la gentillesse cet été de faire travailler Dominique et France.

La salle d'étude est depuis peu de temps promue au titre d'atelier par moi. Depuis ton départ, j'avais abandonné le dessin, mais Marie-Rose m'ayant harcelée pendant son séjour ici pour que je fasse le portrait de ses enfants, j'ai fini au dernier moment par faire leurs petits profils aux 3 crayons sur la même feuille. Ils étaient si réussis que cela m'a donné envie de continuer ; j'ai classé mes affaires de dessin, me suis installée dans cette pièce et travaille un peu tous les jours. Aux murs sont accrochés quelques fusains et des dessins de toi représentant le Mesnil ou les Petites Dalles.

Le salon est le temple de Vincent qui le fait retentir toute la journée de gammes, d'exercices de déchiffrement. Son ardeur ne connaît pas de refroidissement. C'est là que le soir après le dîner nous disons la prière en commun devant le Sacré-Cœur. Chaque soir à tour de rôle, un des enfants choisit l'intention d'un « Ave ». Votre retour et le sort d'Abel et Laurent en sont souvent le sujet.

La grande salle est toujours une pièce à changements de décor, on y remet ou enlève la table de ping-pong, suivant qu'on a des balles ou non. Pour l'instant elle n'y est pas. Tout cet hiver elle a servi de chambre à **Pierre Penet**, mon pensionnaire, qui était venu suivre les classes à Radès avec les garçons, et s'entendait avec eux comme un frère. Il a suivi la 3<sup>ème</sup> avec Vincent. C'est un garçon bricoleur, silencieux, extrêmement complaisant, il se hasarde timidement au piano à l'école de Vincent, mais souffre malheureusement de crises de paludisme fréquentes. Comme tous les garçons, mais à un degré superlatif, il est possédé par le démon de la récupération.

Pendant les vacances elle a servi de salle de jeu aux petits Penet qui, aidés de France, y mettaient un fouillis effroyable, mais de temps en temps les garçons font de grands rangements, entre autres dans la bibliothèque.

La salle à manger est la même qu'autrefois et la table toujours entourée d'une bande plus ou moins nombreuse et bruyante. L'une ou l'autre fille Penet fait souvent irruption à l'heure du repas avec un pain sous le bras. Quand les petits sont là, c'est un concert de braillements jusqu'à ce qu'ils aient la bouche pleine. Olivier en particulier est un vrai Gargantua et nous fait mourir de rire quand, après avoir avalé en silence 3 ou 4 assiettes de riz, (Doudou ne mangerait pas la moitié d'une), il tend une 5<sup>ème</sup> fois son assiette l'air tout confus lui-même de son appétit. Le choix du menu est tous les matins un casse-tête. Le pain est réduit à la portion congrue. Après 250 gr c'est 200 gr depuis quelques jours, provisoirement paraît-il, et l'on ne trouve sur le marché strictement que tomates, poivrons, courges et aubergines, tous légumes peu nourrissants. Heureusement qu'Abel nous a laissé riz, farine, pois cassés, pâtes, sucre, thé et café en abondance ainsi que quelques boîtes de conserve. Cela nous sauve. On vend aussi la viande 3 jours par semaine et le 4<sup>ème</sup> jour les abatis - en ce moment pour le ramadan il y a du mouton tous les jours - mais elle est si chère (120 f le Kg) qu'on n'en fait pas des débauches.

**Jeanne** règne à la cuisine, présentant tour à tour un visage souriant ou lugubre, en ce moment elle a une rage de dents, cela ne l'empêche pas d'abattre de l'ouvrage. Depuis plusieurs mois c'est elle qui fait la lessive. Sa fille a eu il y a 2 mois un 3<sup>ème</sup> enfant, un petit Jeannot qui pousse très bien et qui a détrôné les deux autres dans le cœur de sa grand-mère.

La lingerie voit passer et rester du linge de plus en plus transparent, lambeaux de chemises, draps fendus ; la bonne Madame Rouzini vient de temps en temps mettre des fonds aux caleçons et faire un drap dans 2 ou 3, cependant les garçons, toujours grâce aux dépouilles d'Abel, ont quelques shorts et chemises à se mettre sur le dos.

Montons l'escalier et passons rapidement devant le cabinet de toilette où les ablutions vigoureuses et répétées de Vincent inondent le carrelage, voici la chambre de Vincent dans un ordre parfait tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de l'armoire. Au milieu sa table de travail où sont soigneusement posés cahiers et livres, le matin il fait lui-même son ménage et secoue ses tapis au balcon.

La petite cellule de **Dominique** n'offre pas un si beau spectacle. Dominique le rêveur avait relégué en vrac sur une planche inaccessible les objets nécessaires et prosaïques de la vie quotidienne : chemises, culottes etc...mais sur celle du bas il avait artistiquement arrangé une véritable exposition de douilles et objets de récupération variés.

A côté est la chambre de **Francis et Charlot**. La cheminée s'orne du dernier cuirassé sorti des chantiers de Charlot, dans les tiroirs l'arsenal de photographie de Francis qui tire les photos en jaune que vous avez dû recevoir de temps en temps.

L'ex-chambre d'amis était devenue la chambre de **Laurent**. C'est là qu'Abel s'est installé quand il est venu en permission, arrangeant la chambre à son goût. Depuis le début septembre c'est là que logent Madame Coquil et sa petite fille de 3 ans, femme et fille d'un camarade d'Abel. Elle n'avait pu partir à temps du Cameroun où elle est restée 6 ans, pour rejoindre son mari en Afrique du Nord. Je lui ai offert l'hospitalité à la maison car elle s'est trouvée bien dépaycée en arrivant. Elle espère dès que ce sera possible retrouver en France son mari et sa famille.

La salle de bain ne sert plus à son ancienne destination car la baignoire est devenue le réservoir d'eau, celle-ci étant coupée tous les jours vers 11h du matin pour ne rouvrir que le lendemain matin à 6 heures. J'ai entassé dans les armoires les affaires des absents et ce qui ne sert pas dans les autres pièces.

Dans ta chambre aussi j'avais accumulé les meubles inutilisés dans la maison : fauteuils, lits d'enfants etc...à un moment cela faisait penser à une salle de « vendus » mais j'ai déblayé pour le séjour de Marie-Rose et ses enfants. Francette couche dans le lit de Papa, et répand autour d'elle son désordre ; à un moment elle élevait dans cette chambre 200 vers à soie, maintenant elle traverse une crise de mysticisme et a transformé le bureau de Papa en autel. Naturellement c'est toujours « derrière le rideau » que l'on continue de venir chercher indifféremment thé, allumettes, savon, etc...

Ma chambre n'a pas changé et je ne me lasse pas de contempler la belle vue du djebel Ressay au bout de la plaine. C'est une des rares choses que je regretterai en quittant la Tunisie.

Au second Charlot a installé ses pénates dans l'ancienne petite chambre de bonne : re-douilles, casques etc... C'est là qu'il travaille en sifflant tout le jour quand il n'est pas à l'atelier qui sert aussi de garage à bicyclettes. Celles-ci, qui nous ont servi dans bien des balades, sont à bout de course et c'est rare d'en trouver une sur 4 qui marche.

Le **jardin** est dans un état lamentable : plus de jardinier depuis le 1<sup>er</sup> mai. Les orangers sont à moitié morts de sécheresse, la vigne n'a rien donné, les géraniums qui au printemps faisaient au jardin une parure ravissante sont desséchés. Mais depuis un mois et demi, sous l'impulsion d'Hubert, Charlot et Vincent se sont mis à l'œuvre, piochant, ratisant, arrosant, le résultat ne s'est pas fait attendre, nous avons déjà mangé des radis et des blettes et les carottes ont déjà 30 cm de haut. Ils étendent chaque jour le terrain cultivé qui fait une tâche d'un vert éclatant et rafraîchissant sur le reste, mais ils ne s'éloignent pas du bassin ovale qui leur fournit l'eau. Nos poules qui n'avaient cessé de fournir des œufs jusqu'en juin dernier se sont arrêtées pile et n'en donnent plus un. J'espère qu'elles recommenceront dès que le jardin reverdira, car n'ayant rien à leur donner à manger, elles sont lâchées dans le jardin et se sauvent même sur la route.

Les lapins ne sont pas très bien réussis cette année comme partout ailleurs, presque tous les petits sont morts, mais Madame Penet m'en a donnés plusieurs pour renouveler la race et j'espère en octobre repartir d'un meilleur pied. Le chien d'Hassen est toujours le fidèle gardien du poulailler et Hassen et sa famille dans leur maison attendent avec impatience comme tout le monde d'ailleurs le retour de Papa. Hier soir en l'honneur du ramadan nous sommes allés prendre le café chez lui.

Me voici déjà au bout de ma deuxième feuille. Il faudra que je vous écrive une autre lettre pour vous donner des nouvelles sur chacun de vos enfants maintenant que je vous ai décrit le cadre où ils vivent et vous attendent. Je vous quitte pour pas bien longtemps car ma plus grande joie en ce moment est de vous écrire, je vous embrasse bien fort. Votre fille qui vous aime beaucoup.

Henriette.

Villa de Sion 16 septembre 1944

Ma chère Maman,

Je viens continuer mon bavardage avec toi et te parler un peu de chacun des enfants. Que je te redise tout d'abord la joie que m'a causé ta lettre reçue hier, surtout les bonnes nouvelles que tu me donnes d'Hélène. A la bonne heure, elle ne chôme pas. Si cela pouvait se réaliser, qu'elle vienne mettre au monde son n° 3 en Tunisie. A quel moment l'attend-elle ? Ce serait trop drôle de voir les réactions de ces 5 petits ensemble. Je vois d'ici que les deux commères s'entendront très bien et que le bon Doudou adoptera tout de suite son petit cousin François, lui faisant des gentillesse et le protégeant contre les dangers qui remplissent le monde, car Daniel sait déjà très bien dominer sa peur pour voler à la défense d'un plus faible. Un jour il s'est élancé contre un veau, qui devait lui paraître un monstre et s'avancait paisiblement vers le jeune Titi [*Yves de Forges*] braillant au milieu de la cour [*à Zriba*], en lui criant d'une voix étranglée par la frayeur des injures et le menaçant d'un caillou. C'était attendrissant. Par contre l'autre jour le pauvre Olivier qui poussait la petite voiture de sa sœur au milieu de l'avenue Massicaut, a lâchement abandonné son équipage au milieu de la route et est venu se réfugier dans mes jupes parce qu'une voiture arrivait au fond de l'horizon.

**Marie-Rose** est venue passer un mois et demi avec eux cet été et l'on n'en finirait plus de décrire leurs faits et gestes. Ils n'ont jamais été aussi mignons. **Doudou** [*Daniel*] est grand et pas très gros mais sa figure et son sourire sont toujours les mêmes. Il a un cœur d'or mais est très timide. Ce dernier défaut n'étouffe pas **Olivier** qui dans la rue interpelle les gens avec jovialité. Il est aussi très franc. Quand on demande qui a fait une sottise, il répond en vous regardant bien en face : « *Olier* ». Je ne me lasse pas d'admirer mon filleul. Doudou et lui aiment beaucoup faire marcher le phonographe. Je voudrais que tu les voies s'affairer autour, on n'a pas besoin de les aider.

**Françoise** est une petite péronnelle, vive comme un oiseau, poussant des petits cris, excitée, ne riant jamais tant que lorsqu'elle fait enrager quelqu'un. Elle a déjà la passion des poupées, les serrant sur son cœur et les embrassant. Elle a beaucoup de cheveux, longs et bouclés au bout, châains, des yeux tout ronds, clairs comme de l'eau et un teint d'une fraîcheur exquise. Le petit trio est vraiment charmant et Marie-Rose n'en est pas peu fière.

Elle voudrait bien elle aussi connaître ceux d'Hélène. Elle va très bien en ce moment et comme elle n'attend, ni ne nourrit un enfant, elle joue au jeune ménage avec Hubert, se débrouillant avec beaucoup plus de désinvolture dans sa maison. Elle n'a pourtant personne pour l'aider. Après avoir essayé une petite bonne stupide elle y a renoncé et se contente du prisonnier de la ferme qui fait la vaisselle et un peu de ménage le matin. Hubert n'a pas été mobilisé, il a toujours à faire quoiqu'il n'y ait cette année ni moisson, ni vendange.

Il faut que je parle d'**Abel** maintenant car tu dois être assoiffée de détails à son sujet. Il a donc participé aux campagnes de Koufra et du Fezzan où il s'est fort bien comporté d'après ce que m'ont dit plusieurs officiers. Chaque fois d'ailleurs que j'ai entendu parler de lui par un tiers c'était toujours pour en dire du bien. Il a reçu la croix de guerre. Depuis mai 43 nous avons correspondu, à intervalles assez espacés il est vrai car il circulait beaucoup dans toute l'A.E.F. Puis son bataillon est remonté en camion à travers le Sahara en 1 mois et demi environ jusqu'à Batna, étant parti de Bouar. Le 21 avril au matin nous entendons un klaxon, nous nous précipitons et voyons un grand camion jaune surmonté de 4 ou 5 têtes noires aux sourires éblouissants. Abel en sort, court vers le jardin et nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre tout émus de nous retrouver après si longtemps. Il était vêtu de drap de laine et emmitouflé dans un chèche, il paraît qu'ils avaient eu très froid en traversant le Hoggar. Je ne l'ai pas trouvé très changé, sauf qu'il a pas mal engraisé et que ses cheveux se sont éclaircis. Il parle d'une voix brève et rapide, par petites phrases saccadées.

Les premières fois que nous nous sommes vus nous ne nous sentions pas complètement à l'aise à cause de tout ce que nous pensions et n'osions pas exprimer et aussi parce qu'au moment de l'Armistice nous n'étions pas du même bord.

Mais après cela pendant les quelques jours de permission qu'il a passés à Radès, nous étions bien adaptés les uns aux autres, il avait retrouvé sa place au milieu de la bande et s'était bien égayé, parlant plus facilement, se remettant au piano, etc. Le premier jour il est juste resté déjeuner et a fait débarrer par ses noirs une montagne de caisses et de sacs de provisions. Les braves enfants géants qui n'avaient jamais vu d'escalier butaient chaque fois dans le perron, c'était roulant. Abel a pu avoir Marie-Rose au téléphone juste avant de repartir pour Bir-Bou-Rekba, leur



*Photo prise par Abel.*

but. Il a aussi pu passer un dimanche avec elle à Zriba, la seule fois qu'il l'ait vue.

Nous l'avons revu ensuite au défilé du 7 mai dont son bataillon formait la plus belle partie. Nous étions au bord du trottoir si bien qu'il nous a très bien vus. Le lendemain soir il est venu dîner et coucher à la maison avec un de ses camarades, Cabrières, dont il parlait déjà en 39. C'est un petit grillon méridional à lunettes, simple et jovial, vraiment sympathique et avec qui on se sent tout de suite en famille.

Abel n'ayant toujours pas sa permission et se trouvant alors à Hammamet, les Quintard ont eu la gentillesse de m'offrir l'hospitalité pour que je puisse profiter de la présence d'Abel. Tu imagines que j'ai accepté avec empressement et la veille de l'Ascension je débarquais de la micheline sur le quai de la gare où Abel et Marie-Elisabeth Quintard, dite Mia, s'étaient retrouvés en m'attendant. Je ne connaissais pas la propriété des Quintard qui est ravissante, la petite chambre dans laquelle je couchais ressemblait à une cellule monacale dont la fenêtre grillagée ouvrait sur la verdure du jardin. Abel et moi prenions tantôt nos repas chez les Quintard qui sont vraiment, mère et fille, les meilleures femmes de la terre, tantôt dans un petit restaurant où les officiers prenaient leurs repas. Il faisait un temps exquis, nous avons pris quelques bains, un soir nous sommes allés en bas du camp militaire où nous étions invités à dîner par Cabrières avec un autre officier. Le dîner était plantureux et fort bien préparé par les boys qui sont vraiment amusants et sympathiques.

Nous avons regardé des photos de leur voyage à travers le Sahara et joué au bridge. Une autre fois avec les mêmes nous sommes allés en camion à Nabeul. Sur la plage nous avons assisté à l'ensablement d'un gros camion. Après que ces messieurs se soient ironiquement délectés de ce spectacle pendant une demi-heure, ils ont volé au secours de l'enlisé avec leur boy armé de pelles et de tôles, et forts de leur longue expérience ils ont présidé au dépannage du camion qui a exactement duré une heure. En y assistant j'évoquais ce qu'avait dû être leur voyage avec cette manœuvre combien de fois répétée, certains jours ils ne faisaient que 6 ou 7 kms.

Abel ayant obtenu sa permission nous sommes retournés ensemble à Radès où nous sommes arrivés le mardi avant la Pentecôte. Nous avons trouvé un arabe pour porter les valises, car le soir où je débarquais à Hammamet j'avais confié tout naturellement ma valise à Abel, ne me doutant pas que je lui imposais là une corvée inhabituelle puisque là-bas ils ont toujours des noirs à leur service, et il était arrivé rompu chez les Quintard. A Radès où il devait avoir un mois de permission, j'ai commencé à lui redonner quelques petites leçons de civilité puérile et honnête car après 5 ans chez les sauvages et surtout uniquement entre hommes il avait perdu les habitudes de la civilisation. Je lui donnais des conseils sur la manière de se tenir à table, il se montrait un élève docile et plein de bonne volonté. C'était très drôle. Il avait horreur aussi que je l'emmène « en visite ». Mais une fois qu'il était assis dans le salon de madame Giroud et qu'il avait commencé de raconter ses campagnes, il était à l'aise. Il a été ravi aussi d'entendre Madame Lescuyer jouer du piano. C'est vraiment dommage qu'il ait été rappelé au bout de 6 jours car il commençait à s'épanouir et à jouir davantage de la vie de famille.

Le veille de la Pentecôte il a ramené à la maison deux camarades retrouvés à Tunis, l'un de son bataillon, l'autre évadé de France, frère d'un de ses anciens à St Cyr avec qui il avait fait de la montagne, très sympathiques tous les deux, **Sabine [Penet]** se trouvant à la maison nous avons passé une charmante soirée. Le lendemain l'un deux a rejoint sa compagnie et Cabrières a débarqué comme un vieil ami de la maison. A 9 heures du matin j'offrais à ces messieurs des œufs sur le plat, du fromage, pain confitures, fruits (je serais bien en peine aujourd'hui de faire de même) c'est l'habitude de la colonie : café de bonne heure, casse-croûte consistant à 9 heures, repas à midi et 6

heures. Après le dîner Abel prenait toujours du café noir, car il est toujours sujet aux insomnies et il n'y a que cela qui le fasse un peu dormir, si étonnant que cela paraisse.

Cette journée qui avait débuté si joyeusement, après la messe, bain à la plage, se finit plus tristement. Pendant que nous étions à la plage un aspirant passait à la maison pour dire que toutes les permissions étaient supprimées et qu'il repasserait le soir en camion chercher Abel et les autres. Abel était bien triste de nous quitter si vite. J'avais senti que, malgré que je l'aie prévenu, votre absence de la maison lui avait fait de la peine, et qu'il avait souffert de ce vide en se retrouvant à Radès, plutôt que lorsqu'il l'avait appris. Il a pu revenir déjeuner le lendemain en apportant encore quelques affaires, puis ils se sont embarqués rapidement.

J'ai reçu d'abord de ses nouvelles des environs de Naples où il se trouvait très bien, puis une dernière lettre du 9 août me racontant qu'il avait vu Rome qui l'avait enthousiasmé et qu'il était allé à l'audience du Pape. Depuis il a dû débarquer en France et tu auras je l'espère l'occasion de le voir. Je t'ai envoyé dans une carte son secteur postal pour que tu puisses lui écrire : S.P. 70.888. Peut-être d'ici quelques temps aura-t-il une permission qui lui permettra de vous retrouver, ou au contraire ce sera vous qui pourrez vous rapprocher de lui. De toutes façons ne manquez pas de le revoir avant de revenir ici. Nous avons attendu 2 ans, nous attendrons bien un peu plus s'il le faut mais il me semble que tu n'aurais pas une vraie joie à nous retrouver si tu n'avais pas pu voir Abel. Laurent aura peut-être plus facilement revu des gens de la famille s'il a traversé comme je crois la Normandie et Paris. Je vous reparlerai des autres enfants dans une autre lettre car je ne veux pas surcharger celle-ci, elle arrivera mieux.

Je te quitte ma chère Maman en t'embrassant de tout mon cœur ainsi que Papa, dis à tante Colette et Hélène de nous écrire, cela nous fera tant plaisir. Je n'ai pas vu l'écriture d'Hélène depuis novembre 42. Franchement elle aurait pu se fouler un peu plus.

A bientôt.

Henriette.



Villa de Sion 17 septembre 1944

Ma chère tante Colette,

Je sais par Maman que vous allez bien à Sarrau et même qu'elle a pu aller te voir en camion, mais quelle joie ce serait pour moi d'avoir des nouvelles directes. Aussi je m'adresse à toi aujourd'hui en te demandant simplement de communiquer ensuite cette lettre à Maman, que tous les détails sur nous intéressent. Je lui ai déjà écrit deux longues lettres mais après un si long silence forcé il y a une foule de choses à raconter ; Maman m'a appris la mort du père de Mazane. Sans le connaître cela m'a fait de la peine, j'en avais si souvent entendu parler et je garde le souvenir de cette bonne journée que nous avons passée ensemble dans sa famille si sympathique. Tous mes souvenirs de France retrouvent en ce moment une vivacité extraordinaire, mêlés aux beaux projets d'avenir. Si nous pouvons retourner en France l'an prochain j'espère bien te revoir et refaire avec toi le pèlerinage d'Esclaux que Maman me dit avoir fait. Ici notre pensée ne quitte pas tous ceux qui sont en France, particulièrement Abel et Laurent.

**Abel** a pu passer 6 jours au milieu de nous, fin mai, 5 ans exactement après son départ. Si je ne lui avais pas envoyé peu de temps auparavant une photo de nous je crois qu'il n'aurait pas reconnu ses frères et sœurs, surtout les 3 derniers. Il était ahuri surtout de les retrouver plus grands que lui sauf Dominique naturellement. Charlot est à peu près de sa taille, quant à Vincent il le dépasse d'une bonne tête. Il a retrouvé avec plaisir le piano, ses doigts étaient un peu rouillés depuis 5 ans mais au bout de quelques jours il esquissait avec assez d'aisance une valse de Chopin. Son départ a été bien brutal. Jusqu'au 9 août il m'a envoyé de bonnes nouvelles et j'attends avec impatience maintenant celles de son entrée en France.

**Laurent** qui avait réussi sa philo en juin 43, à défaut des math-Spé a été mobilisé en octobre. Il a commencé par faire son instruction dans l'infanterie à Souk-el-Arba, puis Aïn-Draham. Affecté au génie à Alger, puis au Maroc, il a fait partie de la Division Leclerc. Il nous a envoyé des lettres enchantées d'Ecosse, il parlait l'anglais couramment et les gens le recevaient à bras ouverts. Il était caporal après avoir été reçu 2<sup>nd</sup> sur un peloton de 200. De lui aussi les dernières nouvelles datent du 9 août.

**Francis**, ton filleul a été reçu en juin dernier à ses Math.Élem et est inscrit au lycée de Tunis en Math Spé, mais il doit passer en octobre le conseil de révision. En attendant il s'est payé de bonnes petites vacances. Nous avons commencé début juillet par faire un petit camp à Hammamet, chez les Quintard, avec la famille Penet, y compris le jeune ménage Hubert qui avait abandonné pour l'occasion ses 3 enfants aux grands-parents pour se retrouver ensemble pour la première fois depuis leur mariage. Nous avons passé 10 jours charmants et plein de gaieté en compagnie aussi du brave Henry Gérin venu en permission pour quelques jours, plein de simplicité et de bonne humeur. Ses dernières nouvelles datent de Corse d'où il pensait partir pour l'Amérique, mais rien de moins sûr.

Pour en revenir à Francis, il a continué son été par un camp de P.M. au Kef, beaucoup moins distrayant mais il s'est classé 2<sup>nd</sup> au concours de tir. Reprenant alors les festoyances il est allé passer 15 jours dans le Cap Bon dans la sympathique famille Cattoir, cousins des Ponçon de Radès, où 4 charmantes jeunes filles s'empressaient autour de lui, également empressé à leur égard. Il est cependant revenu de ce lieu enchanteur et, après quelques jours à la maison, est reparti pour Zriba où il doit chasser avec Pierre Penet. Il aime toujours pianoter.

**Charlot** qui avait fait sa seconde l'année dernière au collège de Radès a échoué à l'examen de passage, de même Vincent qui avait fait sa 3<sup>ème</sup> ; comme je ne tiens pas à ce qu'ils redoublent je les fais se présenter mercredi prochain à l'examen d'entrée au lycée, s'ils ne réussissent pas encore je les mettrai aux Maristes. Ils ont fait beaucoup de progrès cet été en travaillant le latin et l'anglais avec M. et Mme Berchet, des amis de Radès, et ils s'intéressent à leur travail, ce serait dommage de leur faire perdre une année, surtout avec cette guerre qui mobilise les garçons à 18 ans, ils risqueraient de partir sans avoir fini leurs études. Vincent a aussi pris des leçons de math avec Mlle Eliane Blancheton, je ne sais si ce nom dira quelque chose à Maman. Tous les deux se sont attaqués avec ardeur au jardin depuis près de deux mois. Celui-ci était abandonné depuis le 1<sup>er</sup> mai, et dans un état lamentable. Les orangers et mandariniers sont à moitié morts et l'eau nous est mesurée. Mais Vincent transporte sans se lasser des arrosoirs et des seaux d'eau pour arroser les rares arbres qui portent quelques fruits. Ils ont travaillé la terre, le plus près possible des bassins, fait des semis et en quelques jours on a vu ce petit coin se couvrir d'une verdure éclatante. Ils repiquent choux, blettes, poireaux, fenouils, nous avons déjà mangé des radis et un petit plat de verdure. On les voit toute la journée arroser et arracher les mauvaises herbes. Je n'ai jamais eu besoin de les encourager.

Charlot continue de faire des petites maquettes de bateaux, ajoutant chaque fois quelques perfectionnements. C'est toujours lui le plus complaisant de la bande et il a gardé son esprit méticuleux et précis.

**Vincent** au contraire est toujours bouillonnant et plein de fougue, mais sa physionomie s'éclaire rarement d'un sourire ou alors au contraire ce sont des fous-rires qu'il n'arrive pas à contenir. Il est plus mûr d'esprit que Charlot. Il fait avec frénésie tout ce qu'il fait, que ce soit le ménage de sa chambre ou ses gammes au piano. A un moment il étudiait plusieurs heures par jour. En ce moment il s'est ralenti pour préparer son examen et jardiner, mais il a fait de grands progrès quoique manquant encore de mesure et de finesse dans son jeu. Son professeur est Madame Giroud.

**Dominique** a toujours son petit museau pointu. Il a beaucoup grandi et est un peu pâlot quoique plein de vivacité et de gaieté. Lui aussi a travaillé cet été avec les Berchet pour entrer en 5<sup>ème</sup>. Il continuera donc d'aller en classe à Radès. Lui aussi est en ce moment à Zriba avec Francis. Je lui avais déjà fait faire une cure d'un mois là-bas au début de l'été avec France, ils avaient ainsi du lait à volonté. Il a aussi fait un camp scout de 15 jours dans la belle propriété de M'raïssa, dont il est revenu enchanté. Il sait très bien amuser les enfants et ses neveux adorent leur cher « mimique ».

**Francette** va entrer en 7<sup>e</sup>. Elle est rêveuse, sentimentale et douée d'une imagination débordante. Un soir avec sa chère amie Nicole Rousselon elle a organisé une petite séance dont tous les numéros étaient de leur composition : airs, paroles, mise en scène. Elles s'étaient affublées de déguisements aux couleurs éclatantes, leurs danses étaient pleines de grâce, et paroles et chansons étaient vraiment pas mal ; Olivier et Doudou faisaient les figurants et si leurs gestes ne correspondaient pas au plan prévu, Francette improvisait sur le champ des paroles plus adéquates. Elle a aussi été prise d'une grande ardeur religieuse à la lecture de la vie de la petite Anne de Guigné. Elle voulait devenir sainte. Ce n'était plus que prières, sacrifices, lectures pieuses et elle raconte maintenant qu'elle a failli devenir sainte. En ce moment elle joue à la poupée avec la petite Bichon, fille d'un camarade d'Abel dont la femme est à la maison. Ton grand poupon, donné à Hélène, fait maintenant ses délices, quoique tombé dans un état de décrépitude lamentable. L'autre jour elle a imaginé pour recouvrir le crâne chauve d'une de ses poupées, d'y coudre les petits rouleaux de cheveux que Marie-Rose enlève de son peigne. Je m'en suis aperçue hier avec horreur. Elle raffole des chiffons, des déguisements et pour discipliner un peu cela je lui fait coudre un jupon pour elle. Elle ne s'en tire pas trop mal, mais sa patience est vite à bout.

J'espère que tu me parleras en détails aussi de tes enfants et de tous les amis de là-bas.

Je vois souvent Mimi Renoux toujours avec ses parents, son mari Albert Dupas, un gars de ch'Nord, étant en Italie. Ils font un contraste amusant, elle brune méridionale, lui encore plus blond que moi et aussi calme et froid qu'elle est impétueuse. La voici mère d'un magnifique garçon Hubert, beau comme un enfant Jésus, toujours souriant, un modèle mais qui épuise sa pauvre mère. C'est aussi le cas pour Marie-Thérèse Huet qui a 2 beaux enfants, un garçon de l'âge d'Olivier Penet et une petite fille de 6 mois, son frère Jean vient d'avoir un fils. Toutes les amies de ma génération sont maintenant mariées et mères de famille. Ce qui m'amuse le plus ce sont toutes ces fiançailles dans la famille, de cousins et cousines que j'avais quittés enfant. Les dernières de Paul J.N. avec Guiguite Brezun sont les plus inattendues. Le brave Jacques ne va pas tarder j'espère à suivre l'exemple de son jumeau.

Ici a eu lieu le 8 août un mariage qui intéressera vivement Maman. C'est celui de **Magui Penet** avec Charles de Forges, le jumeau de son beau-frère. Cela s'est vite décidé, ils se sont fiancés le 1<sup>er</sup> juillet. C'est un très beau garçon, elle paraît très heureuse et elle est capable de modeler son mari qui est en adoration devant elle. Sa sœur **Sabine** qui a mon âge s'est engagée comme infirmière et est maintenant en France. Je t'assure que je l'enviais de partir et si je n'avais pas été retenue à la maison avec quelle joie aurais-je fait comme elle. Par contre, le pauvre Charles [Penet] se trouve dans une situation bien pénible.

Quant à la modeste signataire de ces lignes elle se sent vieillir terriblement. Ce qu'il y a de bon c'est que la brave Jeanne s'applique toutes les corvées et qu'il ne me reste pas grand-chose à faire, mais j'ai besoin de retrouver un peu d'indépendance. Maman manque bien aussi à Francette qui déverse sur moi sa tendresse refoulée.

Je te quitte ma chère tante Colette après avoir passé un bon moment avec toi, je t'assure. Présente mon plus affectueux souvenir à oncle Louis. Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que ton blond quatuor. Ta nièce qui t'aime beaucoup.

Henriette.

*Carte d'Henriette TM à sa mère Charlotte TM*

PAR AVION

Prix de vente : 2 fr 80

Villa ND de Sion,

Maxula-Radès, Tunisie.

Le 22 septembre

Ma chère maman,

J'avais envoyé trois énormes lettres pleines de détail et de photos, dont une à tante Colette, et il paraît que seules les cartes sont encore admises. Cela me fait enrager. Enfin prenons patience.

Francette a reçu ta lettre du 9 et j'ai envoyé à Zriba ta carte du 11 pour Dominique. Les fiançailles de Paul m'ont bien amusée. Quant à Hélène, elle est ahurissante. J'espère comme toi que c'est elle qui viendra en Tunisie pour cet heureux événement. Je te renvoie les S.P des garçons pour que tu correspondes directement avec eux si c'est possible.

Caporal L . Tommy Martin m<sup>le</sup> 2772. S.I. 84. 256 B.P.M. 6

Lieutenant A . Tommy Martin S.P. 82. 346.

J'ai eu ce matin indirectement de bonnes nouvelles de lui du 2 septembre. Je souhaite que vous les revoyiez tous les deux avant de nous rejoindre. J'espère ne plus tarder à recevoir une réponse aux cartes et messages que j'envoie depuis le début de septembre.

À bientôt ma chère maman, je t'embrasse bien fort.

Ta fille.

Henriette.

Francis doit passer le conseil de révision en octobre.

## Un agenda bien rempli.

Antoine Delattre dit Tonio. 1925 - tué en Indochine février 1952.

*Lettre d'Antoine Delattre à sa tante et marraine Colette Boutan.*

Paris.

Le 4 octobre 1944

Ma chère marraine,



Tonio - 1944.

J'ai été très content de recevoir ce matin votre lettre du 4 août que j'ai lue avec intérêt. Je suis bien content que tante Charlotte ait pu passer quelques jours à Sarrau qui ont dû vous paraître bien agréables ; pendant longtemps j'ai bien regretté aussi de ne pouvoir me rendre à votre bonne invitation et espérons que l'année prochaine nous aurons plus de chance ; déjà j'ai vu sur le journal d'aujourd'hui que les lignes Paris-Toulouse et Paris-Lyon sont réouvertes au public : il y a du progrès et les événements eux aussi se déroulent bien, nous pouvons, je crois, espérer la fin prochaine des hostilités. Je suis heureux de voir que vous avez passé un bon été à Sarrau et j'espère que vous êtes tous en bonne santé et plein de courage pour attaquer une nouvelle année scolaire. Comment va l'oncle Louis ? J'espère que vous avez pu un peu vous reposer et vous requinquer pendant cet été.

En regardant mon calendrier je m'aperçois que la dernière lettre que je vous ai écrite date du 18 juillet ! Que d'événements depuis ce temps ! C'est fou : j'ai tellement de choses à dire et à raconter que je ne sais pas comment m'y prendre ; je vais tâcher de suivre l'ordre chronologique.

Le lendemain du jour où je vous ai écrit ma dernière lettre je suis allé, pour me consoler de ma déception de ce voyage manqué, à Bagneux à une journée jéciste<sup>28</sup> de caractère spirituel ; après la messe de communion

nous avons eu différents cercles d'étude sur l'apostolat, la discipline, l'organisation et la marche du mouvement etc. le tout était coupé de jeux et de récréations ; la journée s'est achevée par une affiliation de 13 nouveaux jécistes : c'était très édifiant et en même temps très sympathique.

Le dimanche suivant j'ai entrepris la construction, depuis abandonnée mais que je compte bien reprendre un jour, de la maquette du croiseur français « Émile Bertin » : c'est un travail très long et très délicat mais passionnant ; je recommande cette occupation à Bernard et à Philippe lorsqu'ils seront un peu plus grands si le bricolage les intéresse. Je décidais aussi à ce moment de préparer ma philo pour octobre et je suis allé voir dans ce but le professeur de philo du collège qui m'a donné des devoirs à faire à raison d'un par semaine.

Le 29 juillet je gagnais Paris pour le préventorium de Lagny-le-Sec<sup>29</sup>. Maman m'y a accompagné et nous avons fait connaissance avec les Bricout, gens charmants, cousins du fiancé de Miriam : c'est un jeune ménage avec trois enfants ; le père, sorti de l'école d'agriculture de Fribourg, est directeur du silo de la coopérative agricole de la

<sup>28</sup> Jeunesse étudiante chrétienne, JEC, est un mouvement de jeunesse et d'éducation populaire. Ses membres sont appelés « jécistes ».

<sup>29</sup> Tonio était atteint d'ostéomyélite.





PRÉVENTORIUM du CHATEAU de LAGNY-le-SEC (Oise)

région ; grâce à lui maman a pu rapporter à Paris 10 kg de pommes de terre (chose bien précieuse à cette heure) ; ils furent très gentils pour moi et tous les dimanches j'allais passer l'après-midi chez eux ainsi que le 15 août.

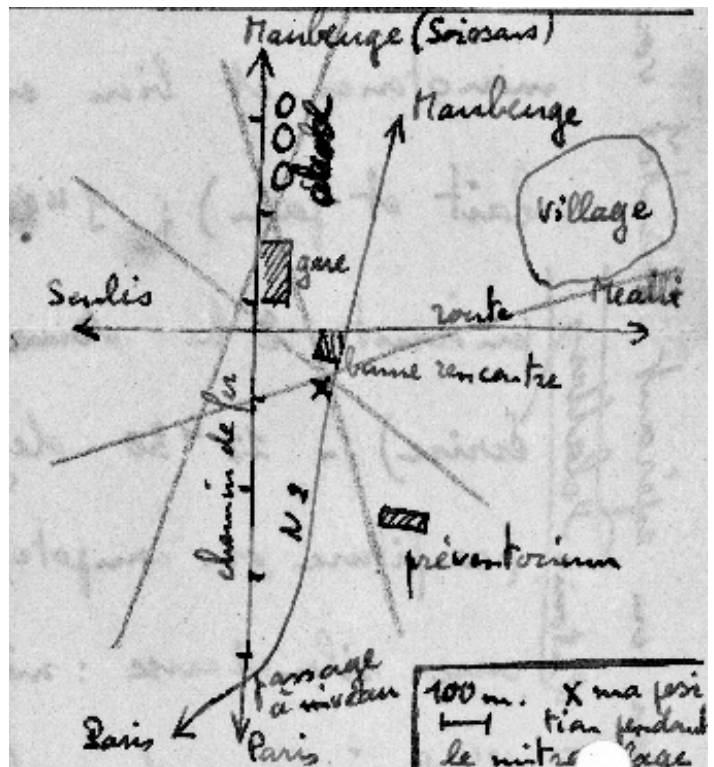
La nourriture était bonne et abondante dans cette maison mais le milieu (ouvrier) était très matérialiste et plutôt rouge. Sur 80 convalescents j'en ai compté huit à la messe du 15 août et deux ou trois le dimanche (en me comptant) : j'en étais dégoûté.

Les journées étaient monotones et bien ennuyeuses.

- Lever à 7h30 ;
- 8h petit déjeuner (café au lait et pain) ;
- 9h à 11h cure : cela consistait à rester allongé pendant 2h sur une chaise longue dehors (on pouvait lire, parler ou écrire).
- 11h30 déjeuner (soupe ou entrée, viandes, légumes, dessert (confitures ou compote), infusion, comme boisson un bol de lait).
- 2h à 4h cure silencieuse : même chose que le matin mais défense absolue de lire, d'écrire ou de parler ; il fallait ne rien faire : c'était mortel.
- 4h à 6h temps libre,
- 6h dîner (même menu qu'à midi)
- et 9h coucher.

Le dimanche (et le 15 août) il n'y avait pas de cures ; le matin j'allais à la messe et l'après-midi chez les Bricout.

Les grandes distractions étaient :



- 1) à 12h30 l'arrivée du courrier : mais quelle déception quand il n'y en avait pas !
- 2) les mitraillages fréquents de la route et de la gare qui se trouvaient tout près du préventorium. Le spectacle était magnifique : on voyait les avions piquer et descendre à frôler les toits ; il y avait régulièrement des blessés qui venaient se faire soigner au préventorium. Quelquefois des véhicules brûlaient sur la route. On voyait les Allemands fuir à la vitesse V (comme nous disions en Math Élem) avec tous les véhicules qu'ils pouvaient trouver : c'était la retraite dans tout son désastre.

Mon séjour se terminait le 18 et depuis le 15 il n'y avait plus de trains. Je décidais donc de rentrer en camion avec un nègre (pensionnaire également du préventorium). Nous sommes donc allés attendre un camion à l'hôtel de la « Bonne rencontre » (cf le plan) après le déjeuner ; à 1h30 25 chasseurs américains ont mitraillé et attaqué à la bombe pendant trois quarts d'heure la gare et la voie ferrée où étaient bloqués 11 trains militaires allemands, les réservoirs d'alcool de betteraves qui se trouvaient à proximité et le carrefour de deux routes Paris-Soissons-Maubeuge et Meaux-Senlis.

Je me suis couché à plat ventre avec mon nègre dans le potager de l'hôtel, au milieu des choux (les propriétaires de l'hôtel n'ont pas voulu ouvrir la porte) ; je n'étais pas fier : sur la voie ferrée un train et un hangar de paille brûlaient, les réservoirs d'alcool étaient en flammes, sur la route où les camions allemands se suivaient à se toucher la mitraille faisait rage ; je voyais les chasseurs piquer droit sur nous en crachant de toutes leurs mitrailleuses ; au bout de 40 minutes je décidais avec le nègre de regagner le préventorium par le fossé de la route en laissant là nos bagages ; à peine avions-nous atteint notre but en nous faufilant dans les fossés et les taillis que les Américains satisfaits de leur travail s'en allaient ; nous sommes alors allés rechercher nos bagages ; nous avons été miraculeusement protégés. (J'ai représenté au crayon les axes dans lesquels piquaient les avions).

Après le dîner nous sommes allés de nouveau sur la route, mais près du passage à niveau où à 7h30 un autocar de la Croix-Rouge a bien voulu nous prendre. Sur tout le parcours ce n'était que ruines fumantes et camions carbonisés dans les fossés ; les avions rodaient toujours en l'air : je n'étais pas rassuré. Au Bourget c'était le comble de la désolation : terrain d'aviation labouré de bombes, hangars démolis, maisons éventrées. À 8h notre charitable camion nous déposait boulevard de la Chapelle, à 8h30 j'étais à la maison.

Je rentrais à temps ; le lendemain 19, les F.F.I s'emparaient de la mairie du X<sup>ème</sup> et se soulevaient contre les Allemands ; pendant huit jours ce fut de terribles combats de rues, avec des barricades de sacs de sable, entravant la vie au point que je dus coucher plusieurs nuits chez les Jean Rivière car j'étais rentré au collège pour préparer plus sérieusement mon bac de philo. Au milieu de cette effervescence je pus malgré tout récupérer mon vélo enfin réparé depuis son dernier accident.

Le mercredi 23 août, Dédé revenait à pied du front où il avait été comme secouriste, ayant vu les alliés. Enfin le jeudi 24 à 10h du soir l'armée Leclerc arrivait à l'hôtel de ville : feux d'artifice dans la nuit, pavoisement, illuminations, vin d'honneur etc. l'atmosphère était enthousiasmante, les cloches des églises sonnaient à la volée.

Le lendemain, après des batailles de chars place de la Concorde, place de l'Etoile, place de la République, la garnison allemande capitulait. J'étais à l'Arc de Triomphe avec maman et les Jean Rivière et nous avons vu se dérouler la bataille et nous avons pu aller saluer les vainqueurs ; nous avons pu aussi constater le manque de tenue et de dignité de la population qui injuriait et réclamait à grands cris la mort immédiate des officiers allemands prisonniers et blessés qui défilaient, encadrés de soldats français.

Le lendemain 27 nous vîmes Laurent TM, rencontré la veille par les Rivière et qui était venu déjeuner chez eux ; cela nous fit bien plaisir de le voir et le soir il dîna chez les Courbe. Il nous fit faire à Claude et moi une bonne petite promenade dans sa « jeep ».

Le 29 il y eut aux Champs Élysées un grand défilé de troupes américaines.

Le 1<sup>er</sup> septembre, avec Claude, je suis allé voir Laurent au bois de Boulogne, à son cantonnement et nous avons passé toute l'après-midi avec lui.

Les semaines suivantes j'ai dîné de temps en temps chez les Maurice Wallon, où Henry et André se sont engagés dans l'armée Leclerc : j'en ferais bien autant mais je suis inscrit en préparation Navale et c'est plus sage de faire cela. Figurez-vous que maintenant que je suis flottard, je fume la pipe ou plutôt un « brûle-gueule » : cela me donne un petit air loup-de-mer.

Le 10 septembre j'ai fait avec maman 1h1/2 de queue pour voir 45 minutes d'actualités au Gaumont-Palace : nous avons vu les préparatifs en Angleterre et le débarquement en Normandie, le voyage de De Gaulle aux États-



Unis, et la libération de Paris par les F.F.I, pendant que tante Jacquot <sup>30</sup>allait avec Marthe passer deux jours au Mesnil, faisant le voyage dans une auto du général Koenig, avec chauffeur anglais et officier d'ordonnance ; elle nous rapporta du beurre, des fromages et de la crème, ainsi que Marie-Jeanne revenant du Mesnil à vélo avec oncle Jean qui était allé y faire un tour.

Le vendredi 23 à 5h, je suis allé rejoindre à Bagneux le camp de militants jécistes auquel j'ai participé jusqu'à la fin (lundi 25 à 12h) : ce fut très bien ; jeux, feu de camp, cercles d'études, concours entre équipes, instructions de l'aumônier, veillée de prières : cela avait tous les avantages de la retraite fermée sans en avoir les inconvénients.

Le mardi 26 je suis parti à vélo pour le Mesnil ; j'ai fait la route seul sous des batracés ; je suis arrivé fourbu, crotté, trempé à 8h à la maison alors que personne ne m'attendait ; je retrouvais à la maison-mère Bonne-Maman, les Bouts, Claude, Dédé et Pépée.

Le lendemain nous allions à Villers : j'ai visité les ruines de Pont l'Evêque et le Mur de l'Atlantique, qui défie complètement cette jolie côte normande. Au retour nous avons trouvé un camarade de Claude, Jean-Paul Rodier, qui venait passer quelques jours au Mesnil ; je vous assure que tous les quatre (Claude, Dédé, Jean-Paul et moi) nous nous en sommes payés.

Le 28 c'était l'anniversaire de Marie-Jeanne : grand déjeuner avec les petites amies mesniloises de Marie-Jeanne ; jeux de société jusqu'au dîner.

Le 29 j'allais avec les trois autres à Lisieux, champ de décombres où subsistent quelques maisons et des baraques hâtivement reconstruites ; le carmel et la basilique sont intacts, la cathédrale est réparable et Saint Jacques anéanti.

Le dimanche après-midi, nous, les garçons, avons offert aux Chesnaies à 16h30, une ribouldingue aux deux filles (Marie-Jeanne et Pépée) . Au menu :

- Saucisson et rillettes (en tout 1 kg), avec tartines de beurre à volonté,
- Côtelettes de veau (2 kg),
- Fromages (1 Pont l'évêque et un camembert),
- Gâteaux secs (1 kg),
- Crème fouettée (1 litre),
- Galette feuilletée (pour 12 personnes),
- Et fruits,
- Le tout arrosé de cidre bouché et parsemé de cigarettes anglaises achetées à Lisieux. Il n'en est rien resté et après cela, à 7h1/2, nous avons dîné. Ce fut formidable !

Lundi après-midi, après de multiples courses dans tout le Mesnil, je suis reparti à vélo avec Pépée et Dédé pour Paris. Nous avons couché en cours de route à Conches chez tante Marie Van den Vaero qui nous a donné toutes ses provisions à manger. Le lendemain nous sommes repartis à 9h du matin après avoir fait réparer mon vélo avarié ; nous avons déjeuné dans un restaurant à Septeuil et nous arrivions le soir pour dîner avenue de Villiers. Là, nous apprenons que Gilles part le lendemain pour Casablanca, étant nommé officier du Duquesne stationné dans ce port : il est évidemment ravi et doit faire le voyage en avion, faisant escale à Alger pour le dîner.

Nous apprenons aussi par tante Louise Guibert qu'Abel, vu à Chalon par Miriam, a été blessé en Alsace et hospitalisé à Villersexel : il est très bien soigné et a une mine et un moral épatant (Gérard Guibert l'a vu). Hervé Thilaye est à Bordeaux comme sous-lieutenant provisoire.

Ici le ravitaillement s'améliore tout doucement et l'électricité revient petit à petit : nous l'avons 3/4 d'heure à midi et la nuit de 7h du soir à 7h du matin ; les transports reprennent aussi et la population est assez calme ; de temps en temps il y a un « V<sub>1</sub> » ou « V<sub>2</sub> » qui fait une arrivée bruyante : c'est assez désagréable car on peut le recevoir sur la tête et cette perspective ne m'enchantait pas beaucoup.

---

<sup>30</sup> Jacqueline Rivière était une amie intime de Marthe Koenig, belle-sœur du Général. D'où son voyage dans une voiture du Général, avec chauffeur anglais et officier d'ordonnance 15 jours après la libération de Paris



Mariage Odile Giard et Paul Mottet,  
le 28 septembre 1944.

J'attends la rentrée scolaire pour préparer Navale à Saint Louis et je me prépare à passer aussi mon bac de philo dont la date n'est pas encore fixée. Maman va bien et désirerait beaucoup aller au Mesnil pour se reposer un peu et voir Bonne-Maman.

Je vous embrasse tous de tout cœur en espérant bientôt vous revoir et, en attendant, recevoir de vos nouvelles.

Votre filleul,

Antoine Delattre.

P.S : figurez-vous que j'apprends l'anglais avec Maman et qu'en allant au Mesnil j'ai pu parler un peu à un officier anglais en anglais et lui expliquer où j'allais et d'où je venais ; il m'a raconté qu'il avait débarqué sur une plage entre l'embouchure de l'Orne et celle de la Vire, et qu'il en avait assez de la guerre depuis cinq ans qu'il était mobilisé. J'étais très fier de ma première conversation !

J'ai vu aussi, il y a une dizaine de jours à Paris, Paul Giard qui nous a donné de très bonnes nouvelles de toute sa famille ; la libération s'est bien passée à Lille et les jumeaux devaient même aller à Londres en avion. Le mariage d'Odile a eu lieu, ce qui fut l'occasion d'un formidable festin et d'un bal qui se prolongea jusqu'à minuit.

## Enfin des nouvelles des enfants.

*Le 26 septembre, Abel TM est blessé mortellement par deux balles de mitrailleuse lors de l'attaque d'Andornay.*

*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.*

St Lary.

Mercredi 27 septembre 1944

Ma chère Colette,

J'étais tout étonnée, ce matin, de ne pas me réveiller à Sarrau et je pensais tout aussitôt à toi, t'activant déjà à tes multiples travaux, tandis que je me prélassais dans mon lit (c'est seulement cette nuit-ci que l'heure a été changée ici). Je me sens encore tout imprégnée de la bonne et bienfaisante atmosphère que j'ai respirée près de toi, et de vous tous durant ces quelques jours, et mes yeux reviennent sans cesse, par la pensée, se reposer sur les vastes horizons de Sarrau.

Merci à toi et à Louis de m'avoir encore une fois accueillie et de nous avoir procuré à Jean et moi ces quelques heures de détente qui nous ont fait tant de bien.

Après t'avoir laissée hier, sur le quai de la gare de Lectoure, notre voyage s'est poursuivi sans histoire, comme au temps d'avant-guerre. Tu as vu le train : il était aux trois quarts vide. J'ai jeté un dernier regard sur la cathédrale de Lectoure, si admirable, et vers midi nous arrivions à Auch où notre brave Carrère nous attendait avec l'auto. Nous allâmes aussitôt déjeuner, comme la fois précédente, à l'auberge du « Cheval Blanc », puis nous filâmes sans nous attarder dans la direction des Pyrénées.

Un peu avant Lannemezan, nous obliquâmes sur la gauche et par quelques lacets montants nous atteignîmes Montléon-Magnoac pour visiter l'église, limitée par l'ancien rempart de la petite ville, et qui contient des boiseries et statues de bois peint, remarquables, provenant de Notre-Dame de Garaison ; y compris même la Vierge miraculeuse de l'ancien lieu de pèlerinage. Notre brave Carrère admirait autant que nous ces œuvres d'art et ces pieux vestiges du passé.

Après cela, nous continuâmes jusqu'à Garaison pour y visiter le lieu même du pèlerinage, ainsi que le collège attendant. L'ancienne église a malheureusement été repeinturlurée au siècle du mauvais goût et il n'en reste vraiment d'intéressant, outre quelques statues de bois, qu'un vestibule voûté précédant l'église, et sur les parois duquel sont peints des médaillons, sorte d'ex-voto, représentant les personnages venus là en pèlerinage avec leurs maladies ou leurs infirmités, dont ils ont obtenu la guérison. C'est naïf, touchant, et drôle comme tout.

Il y a aussi une fontaine miraculeuse et inutile de te dire que j'ai prié la Vierge de Garaison spécialement à tes intentions. Le collège est très bien. Outre les études secondaires, on y enseigne aussi l'agriculture et j'ai pensé à Bertrand qui n'y serait peut-être pas mal. Le milieu, dans l'ensemble, doit être assez modeste, mais bien élevé. Le jeune abbé qui nous faisait visiter portait la croix scoute. Il était lui-même ancien élève.

Ils sont là toute une bande de séminaristes qui sont en même temps professeurs. Le collège lui-même est très bien construit, avec des salles claires, ensoleillées, et cela paraît très propre. Et l'espace autour ne manque pas.

En remontant vers Saint Lary, nous avons encore visité plusieurs églises au passage. On y voit partout de très beaux bois sculptés ; et vers 4 h 1/2 nous étions de retour chez nous, où mon premier mouvement fut de regarder s'il était arrivé des lettres en notre absence ... il n'y en avait pas une ! même pas la tienne ! Heureusement que le courrier du jour était encore attendu ; et un quart d'heure après, on m'apportait ta lettre, la seule, que j'accueillis avec la même joie que si je ne t'avais pas vue depuis huit jours, et que j'ai lue avec un vif intérêt, admirant le petit dessin si mouvementé dont elle était agrémentée.

Je te renvoie la lettre de Dédé que tu désires sans doute conserver, quoiqu'elle ne dit pas grand-chose en effet. Mais surtout pas assez de détails, car ce qu'il dit est intéressant. Il est intéressant de savoir que lui et Pépée<sup>31</sup> sont maintenant au Mesnil avec Marie-Jeanne. Ce retour à bicyclettes a dû les amuser beaucoup tous les trois, et voilà de nouveau de l'animation autour de maman.

---

<sup>31</sup> Dédé et Pépée : André et Béatrice Rivière, neveux de Charlotte et Colette

Il me tarde de voir revenir de Paris M. Lebel qui m'apportera j'espère des nouvelles de la famille. Je ne manquerai pas de te les envoyer. Ta dernière lettre ayant mis cinq jours à me parvenir, je t'adresse celle-ci à Lectoure où, de toutes façon, tu vas tous les samedis. Tu pourras ensuite la communiquer à Clotilde à qui je pense bien aussi.

Je vous embrasse toutes les deux de tout cœur ainsi que les enfants. Mon affectueux et reconnaissant souvenir à Louis à qui Jean écrit de son côté.

Charlotte.

*Lettre de Louis Jeannin-Naltet à son beau-frère Jean TM.*

Chalon-sur-Saône.

Le 28 septembre 1944

Mon cher Jean,

J'ai reçu ce matin le 28 septembre ta lettre du 25 août qui m'envoyait tes vœux de fête; je te remercie d'avoir pensé à moi. Ce fut pour nous une journée assez mouvementée.

Le matin, j'avais assisté aux obsèques de mon ami et ancien Vice-Président de la Chambre de commerce, Monsieur Nugues. Le soir, au moment où le personnel quittait la Maison, la gare de triage a été mitraillée et des incendies s'étant produits ont fait exploser des wagons qui contenaient des explosifs. La déflagration fut si forte que toutes les Maisons en bordure de la gare de triage ont été à peu près anéanties et que les vitres de nos fenêtres ont été brisées dans la mesure de 50%. Mais tout ceci n'a pas duré longtemps et nous avons pu à la fin du dîner fêter la Saint Louis autant que le permettaient les événements.

J'ai tapé une circulaire dont tu as dû recevoir copie, pour résumer les événements qui s'étaient passés dans le courant du mois d'août. C'est le 15 septembre que nous avons eu la visite d'Abel. Sa brigade n'a pas traversé Chalon. Elle était venue dans la région d'Autun et lui-même, qui avait été logé la veille à Nolay et qui devait repartir coucher dans les environs de Beaune, avait fait un crochet pour venir nous voir.

Nous l'avons trouvé en bonne santé et au point de vue du caractère, il m'a semblé absolument identique à la dernière fois que je l'ai vu. Sa nomination au grade de capitaine ne doit pas tarder maintenant. Il a dû profiter d'un moment de répit pour t'écrire et te donner son adresse. Je te la confirme :

Lieutenant Tommy-Martin

Bataillon de marche n°4 de la deuxième Brigade de la 1<sup>ère</sup> division française libre

S.P. 82-347

Paul nous annonce aujourd'hui que son mariage est fixé en principe au 30 octobre, jour de la célébration des noces d'or des grands-parents de sa fiancée. Je souhaite qu'à cette date il y ait quelques facilités de transport de Chalon à Lyon. En ce qui concerne les relations entre Chalon et Paris, nous ne savons rien de précis. A Chalon la poste accepte les lettres pour Paris, mais en fait aucune lettre venant de la capitale n'a été distribuée à Chalon depuis le début du mois.

La famille Courbe a pu envoyer de ses nouvelles à ses enfants par une lettre qui a été mise à la poste à Lyon. Leur quartier est l'un de ceux qui ont le plus subi la bataille. Ils sont restés quelque temps dans leur cave sans avoir aucun préjudice. Les 3 filles sont toujours ici et il me paraît difficile qu'elles repartent en ce moment car il n'existe officiellement aucune liaison par chemin de fer.

Tu as dû apprendre la mort de Pierre Fay<sup>32</sup> arrivée à Saint Gervais. Raymond est passé à Chalon le vendredi 22 pour aller voir sa mère. Il voyageait grâce à une voiture qu'il partageait avec d'autres personnes allant à Megève, mais il avait dû passer la nuit précédente dans la voiture, n'ayant pas trouvé d'abri dans les localités qu'il traversait. C'est à cause de cette situation que l'on n'envisage pas le retour des jeunes Courbe à Paris avant quelque temps.

---

<sup>32</sup> Pierre Fay est l'époux de Cécile Hallopeau, une cousine germaine de Laure JN et de Jean TM. Raymond Fay est son fils.

Les Nouveau <sup>33</sup> ont regagné Paris mais nous ne savons pas exactement comment leur voyage s'est passé. Partis de Chalon le mercredi 20 à 16 heures, ils ont dû coucher à Chagny, car, arrivés à cette gare, ils ont appris qu'il n'y avait pas de liaison entre Dijon et Paris. Ils ont alors bifurqué sur Autun où ils ont couché le jeudi 21 et d'où ils sont repartis le vendredi 22 à 9 heures par un train qui devait, en principe, les amener à Paris dans la matinée du samedi 23.

Toutes les tentatives que j'ai faites pour me renseigner officiellement sur l'horaire dudit train ont complètement échoué.

*Lettre terminée par Laure JN.*

Reçu ce matin 29 une lettre de Suz. Nouveau <sup>34</sup> déposée par un automobiliste. Le train d'Autun les a laissés à Auxerre où ils ont couché le vendredi 22. Le train pour Paris ne prenait qu'une douzaine de personnes par jour et (ce sont des ordres de mission) ils ont dû prendre un camion qui les a amenés à Paris samedi soir.

Notre maison est absolument intacte, notre appartement aussi. On ne s'est pas battu très près de chez nous : le plus près bd des Batignolles entre Villiers et Rome <sup>35</sup>.

Ce matin, lettre aussi de Pierre et de Marie (TM). Ils ont eu une lettre de Marie Jacques (TM) mais du 11 août, avant les combats de Nancy. Elle disait que Jacques (fils de Marie Jacques TM) était très préoccupé, mais ne disait pas ce qu'il faisait.

Monseigneur Piguet <sup>36</sup> et Mme Jean Michelin ont été emmenés en Allemagne lors de l'évacuation de Clermont.

*Lettre de Laurent TM à son père Jean TM.*

Samedi 30 septembre 1944

[...] J'ai passé en tout plus de trois mois en Angleterre, ayant ainsi l'occasion de perfectionner la connaissance que j'avais de la langue de ce pays. J'ai aussi pu voir ce qu'était un pays en guerre, quelque chose qu'on n'imagine pas en France : les enfants, filles et garçons, à l'usine dès l'âge de 14 ans, voire de 13 ans. Les jeunes gens de 15 ans suivant assidûment l'entraînement prémilitaire des « Cadets ». Mais tout cet effort s'accomplit dans une largeur d'idées admirable ; le travail quotidien fini, la population oublie ses fatigues en allant au cinéma ou au bal ; on danse tous les soirs au « Townhall » de chaque petite ville anglaise. Malgré la mobilisation totale de la main d'œuvre, l'Anglais a su conserver la façade en maintenant les cités dans un état de propreté et d'ordre inconnus dans les provinces françaises. Le téléphone à tous les coins de rue, dans la moindre bourgade de campagne, les sociétés de taxis dans les villes, la voiture de louage dans chaque hameau, les réseaux de « bus » avec les célèbres impériales, les innombrables policemen coiffés du casque traditionnel : tout cela donne l'impression de la nation civilisée par excellence. Le chaleureux accueil reçu par les troupes française en Grande-Bretagne nous a été d'autant plus sensible, eu égard à l'opinion qu'on se faisait du soldat britannique d'après sa conduite en Afrique du Nord. Je crois que je n'oublierai pas de sitôt ma période militaire en Angleterre.[...]

---

<sup>33</sup> Suzanne Nouveau est une nièce de Laure JN et de Jean TM, fille de leur sœur Hélène Weiller.

<sup>34</sup> Suz. Nouveau : il s'agit de Suzanne Nouveau.

<sup>35</sup> Les Jeannin-Naltet possédaient un appartement 95 bd Malesherbes à Paris.

<sup>36</sup> Monseigneur Piguet, évêque de Clermont, est le seul évêque français à avoir été déporté. Au camp de Dachau, il ordonna prêtre le séminariste allemand Karl Leisner le 17 décembre 1944. Karl Leisner sera béatifié par le pape Jean-Paul II.

*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.*

St Lary.

Samedi 30 septembre 1944

Ma chère Colette,

Depuis deux jours, je vis dans l'émotion des nouvelles reçues, qui de Radès, qui de Chalon (indirectement), qui de Paris ... me parlant d'Abel, de Laurent, d'Hélène, et de tous ceux restés à Radès ; et je m'empresse de te transmettre toutes ces nouvelles.

D'abord, une carte de Marie-Rose, datée du 7 septembre, me disant qu'elle termine avec ses enfants un séjour d'un mois à Radès où ils se nourrissent à peu près « grâce aux provisions laissées par Abel ». Le ravitaillement est encore dur là-bas. Dominique et France très grandis auraient besoin, dit-elle, de tartines de beurre et de biftecks saignants. Les pauvrets ! Comme il me tarde d'être auprès d'eux ! « Olivier et la Poussinette font tordre leurs jeunes oncles ». Cette petite Françoise doit être mignonne comme tout.

Elle me parle aussi d'un de ses jeunes beaux-frères, contemporain de Laurent, condamné à 20 ans de travaux forcés ! Un garçon tout ce qu'il y a de bien et sympathique ! Il devait être S.O.L. ... Mais j'espère qu'il y aura des amnisties .

Tu imagines l'émotion que j'ai eue à recevoir ces nouvelles datant seulement d'un peu plus de 15 jours ! Le lendemain, M. Lebel, ingénieur, revenant de Paris, nous apportait les lettres tant attendues, de Marguerite et Henry Lebel (j'espérais que d'autres de la famille en auraient profité aussi ...). Et ces lettres et cartes, que je vais d'ailleurs te communiquer, nous donnaient enfin des nouvelles détaillées, et pas encore assez à mon goût, de Laurent ... et d'Abel ! Oui, pendant que Laurent était à Paris, Abel se dirigeait sur Chalon où le 15 septembre il a vu les Jeannin Naltet et Miriam (toujours chez les Lagandré avec ses sœurs). Mais je n'ai pas encore eu de nouvelles directes.

Abel à Chalon, Laurent à Paris ; le contraire de ce que je m'étais imaginé ! mais enfin, ils y étaient ... et nous seuls n'y étions pas !! Je suis tout de même bien heureuse qu'ils aient vu la famille qui leur aura parlé de nous.

À l'instant je reçois une lettre de ma belle-sœur Laure, me racontant la visite d'Abel escorté d'un Sénégalais ; leur surprise et leur joie. Il n'a pas changé me dit-elle , « nous l'avons revu tel qu'il nous avait quittés ». Cela me fait plaisir ! Il a pu passer la journée avec eux et voir aussi les Courbe et les Lagandré.

Mais maintenant les voilà, Abel et Laurent, sur la ligne du front et tu imagines l'angoisse qui m'étreint. Le souci que je me faisais jusqu'ici n'était rien à côté ! Enfin j'essaie d'imiter ta foi. Et puisque le Bon Dieu les a protégés jusqu'ici, il les protégera jusqu'au bout.

Je reçois aussi à l'instant une lettre de maman, mais du 6 août. Elle ne dit donc rien de nouveau, me remerciant de la lettre de Marie-Rose je lui avais communiquée. Cette pauvre maman ! Il n'est pas impossible qu'elle reparte bientôt en Tunisie avec nous si, comme on nous le laisse espérer, nous pouvons repartir en bateau.

Au milieu de toutes ces émotions causées par l'arrivée de ces nouvelles multiples et diverses, il m'a fallu recevoir M. Pagesi, le grand patron venu de Paris en avion (jusqu'à Toulouse) et escorté de deux autres ingénieurs dont ce M. Lebel ; les recevoir à coucher, manger etc. du coup j'ai joliment apprécié tes œufs qui m'ont permis de faire, entre autres choses, une omelette aux cèpes qui était joliment bonne. C'est par ce M. Pagesi que nous espérons obtenir l'accélération des démarches pour notre rapatriement ; et si avant 15 jours il n'y a pas de départ possible pour nous par Toulouse ou Marseille, nous partirons à Paris tous les deux, avec l'espoir d'un embarquement à Cherbourg où, paraît-il, il part chaque semaine un bateau pour l'Algérie. C'est là que nous chercherions à emmener maman.

Mais je suis maintenant partagée entre des désirs contradictoires : revoir Abel et Laurent ... et revoir les autres ! Comment concilier tout cela ? C'est encore à tes prières que j'ai recours.

D'un autre côté, si Abel est avec ses noirs, on ne les maintiendra pas sur le front en hiver ... puisque hélas ! il faut parler de l'hiver et j'espère qu'il pourra alors avoir une permission. Tu verras qu'il a la croix de guerre ! Revoir Laurent paraît plus difficile. Ah ! Qu'il me tarde de les revoir ! Tu verras aussi sur la lettre de Marguerite qu'Odile Giard a fini par se marier le 28 septembre ; et que Pascal était bel et bien parti pour Stolberg.

Ma belle-sœur me reparle de Guiguite qui, venue de Lyon avec Paul à Chalon le lendemain des fiançailles, n'y est repartie qu'un mois après, en faisant un arrêt à Bourg où Paul l'a présentée aux employés de la Maison de commerce ; « le mois qu'elle a passé auprès de nous, nous l'a fait apprécier de plus en plus » écrit ma belle-sœur. On parle du mariage pour le 30 octobre. Les fiancés ont trouvé un appartement à Bourg, dans une maison neuve : deux



chambres, salle à manger, salon, cuisine, cabinet de toilette, garage. Il paraît qu'il y a eu beaucoup de dégâts à Chalon, mais les Jeannin Naltet n'ont eu que leurs vitres cassées. Les ponts et la gare ont été détruits.

Il paraît que Francis a été reçu à son bachot. Marguerite me transmet aussi une lettre d'Hélène du 1<sup>er</sup> septembre. Elle était toujours à Nantes avec son mari et tous allaient bien, mais ils étaient aussi sans nouvelles de nous. Je te transmets toujours la lettre de Marguerite ; celle d'Henry à qui Jean répond aujourd'hui suivra. Elle fait un récit palpitant de la délivrance de Paris. Je te réécris bientôt. En attendant je vous embrasse tous.

Charlotte.

*Message de la Croix Rouge, d'Henriette TM à sa mère Charlotte TM.*

Aufrechenung, bitte nur bei den Postämtern in Paris, England, Canada, Indien, Japan, die Postämter

COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX ROUGE  
GENÈVE

8 frs

2 X 44

**Demander - Anfragesteller - Enquirer**

Nom - Name: Tommy Martin  
 Prénom - Christian name: Henriette  
 Rue - Street - Strasse: 1, rue N. O. de la ville  
 Localité - Locality - Ortschaft: Marakeh Radès  
 Département - Country - Provinz: TUNISIE  
 Pays - Country - Land:

MESSAGE A TRANSMETTRE - MITTEILUNG - MESSAGE

*Maman, j'ai eu une bonne lettre de Laurent du 1<sup>er</sup> septembre. Il a retrouvé Rivière, Courbe, Delattre, Guibert etc. dans d'excellentes conditions et avait passé de bons moments. Abel allait bien le 2 septembre. Charlotte entre en 1<sup>ère</sup> au lycée Carnot, Vincent se présente aux Maristes pour la 2<sup>de</sup>, Dominique entre en 5<sup>ème</sup> à Radès et France en 7<sup>ème</sup>. Nous allons tous bien et t'embrassons de tout cœur.*

Date - Datum: 2 Octobre - de tout pour Henriette

**Destinataire - Empfänger - Addressee**

Nom - Name: Tommy Martin  
 Prénom - Christian name: Charlotte  
 Rue - Street - Strasse: Vieille Hydra Elongue  
 Localité - Locality - Ortschaft: Saint Lary  
 Province - Country - Provinz: Haute Pyrénées  
 Pays - Country - Land: FRANCE

Bitte sehr deutlich schreiben. Prends l'écriture très lisible. Please write very clearly.

Radès, 2 octobre 1944

Ma chère Maman,

Nous avons eu une bonne lettre de Laurent du 1<sup>er</sup> septembre. Il a retrouvé Rivière, Courbe, Delattre, Guibert etc. dans d'excellentes conditions et avait passé de bons moments. Abel allait bien le 2 septembre. Charlotte entre en 1<sup>ère</sup> au lycée Carnot, Vincent se présente aux Maristes pour la 2<sup>de</sup>, Dominique entre en 5<sup>ème</sup> à Radès et France en 7<sup>ème</sup>. Nous allons tous bien et t'embrassons de tout cœur.

Henriette.

*Lettre de Monsieur Paul Audileit à Monsieur Tommy Martin, directeur à Saint Lary S E F E.*

Carcès.

Le 28 septembre 1944

Cher Monsieur,

Nous avons été coupés par l'armée de débarquement (et avec quelle joie !) le 18 août. Pas beaucoup de casse heureusement. A partir de cette date plus de courrier. J'ai reçu le courrier arriéré seulement ces jours-ci. Depuis quelques jours on peut communiquer par cartes, avec quelques départements de la vallée du Rhône, mais comme nous recevons des lettres sous enveloppes provenant d'autres départements, je tente malgré tout de vous écrire.

J'ai en mains les rapports jusqu'au 8 septembre et me rends compte des difficultés sans nombre et de toutes sortes qui doivent entraver le travail journalier. Je compte aller vous visiter dès que les trains marcheront et j'ai chargé mon frère à Marseille de me tenir au courant car ici on est en plein bled, sans renseignements que ceux des arrivées de farine par camions. En attendant je revois les calculs du projet de Bern dont S A E m'a envoyé quelques études et notamment la cheminée d'équilibre.

Au sujet de la lettre S A E 89 B 101 du 31 juillet relative au dégrèvement du Riou Majou : si S A E garantit la bonne tenue du tuyau de béton malgré les éventualités que nous avons signalées, je n'insiste plus pour la virole métallique que j'aurais préférée, mais il faudrait qu'elle donne une assurance plus positive que l'affirmation atténuée du paragraphe 1 point a.

En ce qui regarde le projet de chasse au fond de la prise, il me semble acceptable pourvu qu'on puisse coincer la vanne sous les matériaux solides éventuellement accumulés.

Au sujet de la lettre Neyret, la considération qu'avec le nouveau projet l'auvent gênerait le déblayage des gros blocs arrêtés par la grille mérite examen. Je crois qu'on pourrait essayer de se passer de grille quitte à disposer les choses pour qu'on puisse en placer une le cas échéant.

Mon meilleur souvenir pour tous nos collaborateurs autour de vous et à bientôt j'espère.

Paul Audileit.



*Lettre de Monsieur Paul Audileit à Jean Tommy Martin.*

Carcès.

Le 2 octobre 1944

Cher Monsieur Tommy Martin,

J'ai reçu hier la note de Rousselle au sujet des téléphériques de Bern. Aucune observation spéciale pour le câble Parzan <sup>37</sup> et pour le câble de la tirette 9.

Quant au blondin de la conduite forcée, il y a beaucoup à dire. Non seulement je suis de l'avis de Mr Monziès sur le point de ne pas utiliser le blondin <sup>38</sup> pour les travaux de l'usine, mais je vais plus loin et je pense qu'il ne faut pas utiliser le même engin pour le montage de la conduite forcée et pour les besoins du Génie civil.

La première raison est qu'il convient d'éviter des interférences et des discussions stériles, et nocives, entre usagers, comme nous en avons eu l'exemple à Maison Blanche. On pourrait difficilement les éviter.

La deuxième est que le double genre de services implique un treuil compliqué, permettant d'obtenir une gamme de vitesses très faibles pour le montage des viroles et une gamme de vitesses rapides pour le génie civil.

---

<sup>37</sup> <http://tchorski.morkitu.org/15/parzan-01.htm> : très belles images sur le patrimoine industriel des mines de Parzan.

<sup>38</sup> Un blondin est un téléphérique muni d'un système de levage commandé depuis une des gares.

Troisième raison, il ne convient pas de faire une grosse dépense de matériel pour un engin qui doit être normalement fourni par le constructeur de la Conduite, à moins que nous ne prenions le montage à notre charge (mais alors, quelle responsabilité !).

A notre avis nous devons laisser le constructeur se servir de l'engin qu'il voudra sous sa propre responsabilité et qui sera celui dont se servent habituellement ses monteurs auxquels, en dehors des raisons précédentes, il ne convient pas d'imposer un engin qu'ils ne manœuvrent pas de routine.

Le service de la cheminée d'équilibre serait fait par un chemin de niveau entre la cheminée et la tête de la tirette F9, ce serait d'ailleurs une raison de plus pour que la station de départ de cette tirette soit à Médiabat. Pour l'infrastructure de la conduite forcée on descendrait les matériaux par un simple fil porteur de campagne pour lequel il n'est pas nécessaire de consulter Monziès. La question mérite donc un examen approfondi.

Mon frère s'est renseigné avant-hier à la gare de Marseille. Il ne part encore qu'un train (ouvrier) par jour reliant Marseille et Miramas. La SNCF n'a pas encore organisé de services de voyageurs à cause du manque de locomotives et de la destruction des ouvrages d'art.

Bien à vous, cordialement

Paul Audileit.

*Lettre de Laurent TM à sa mère Charlotte TM.*

Caporal-chef Tommy-Martin. 2772,  
S.I.84256 - B.P.M. 6 – US Army.

Le 3 octobre 1944 (postée le 12/10)

Ma chère Maman,

Voilà déjà trois jours que je voulais t'écrire, lorsque j'ai écrit à Papa ; mais je m'en suis trouvé empêché par les circonstances ; et ce n'est qu'aujourd'hui que je peux prendre le temps pour t'envoyer cette lettre que tu as dû attendre avec impatience. Les lettres qu'Henriette t'a déjà envoyées ont dû te mettre à peu près au courant de ce qui s'était passé depuis le jour où tu t'es embarquée sans pouvoir rejoindre le foyer familial.<sup>39</sup>

Je me rappelle t'avoir accompagnée au paquebot, alors que je sortais de mon examen d'entrée en Spéciales Préparatoires au lycée Carnot. Depuis ce temps il s'est passé bien des choses et si avant de retourner à Radès tu as l'occasion de me revoir, tu me trouveras sans doute bien changé.

Je reprends ma lettre après plusieurs jours d'interruption forcée, durant lesquels j'ai eu bien peur de ne pouvoir jamais achever cette lettre. Mais ne crois surtout pas que ma vie ne soit jamais pendue qu'à un fil ; les émotions que les Allemands nous ménagent ne sont pas trop fréquentes.

Je suis ici dans une contrée où le climat est fort désagréable, froid, venteux, humide ; les villages sont mal-propres, la population a le caractère maussade. Vite, que nous redescendions vers des régions meilleures où le soleil et le vin nous réchaufferont le cœur.

J'ai reçu, il y a quelques jours, une très gentille lettre de Monique et Anne-Marie Arguillères, me disant qu'elles avaient mangé un beau gâteau à bougies à l'occasion de mon anniversaire (*20 ans le 20 septembre 1944*) ; j'avais souvent l'occasion de recevoir leur visite, du temps de mon séjour au bois de Boulogne.

Le temps m'oblige à finir ; surtout ne t'inquiète pas pour moi, Maman ; il est inutile de te faire plus de souci que je ne m'en fais moi-même.

Je t'embrasse bien fort. Ton fils affectionné.

L. Tommy-Martin.

---

<sup>39</sup> Octobre 1942. Départ de Charlotte pour la France.



*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.*

St Lary.

Mercredi 4 octobre 1944

Ma chère Colette,

Voilà plus d'une semaine que je t'ai quittée, te laissant sur le quai de la gare de Lectoure, et il me tarde d'avoir de tes nouvelles ; de savoir si ta dent a bien été remise en place, si ta bicyclette n'a pas fait des siennes au retour, si les 6 kg de viande de la glacière étaient encore mangeables, si ton raisiné a été réussi et abondant etc. et comment se sont passés ces derniers jours à Sarrau, et la rentrée des classes des enfants ...



Colette et Charlotte - Sarrau 1944.

Tu as dû avoir fort à faire, aussi je me m'étonne pas si tu n'as pas le temps de m'écrire au lieu que moi je n'ai à peu près que cela à faire. Ma dernière lettre, en te communiquant la lettre de Marguerite, te donnait les dernières nouvelles reçues d'Abel, de Laurent, de Marie-Rose ... Depuis nous avons eu une nouvelle occasion d'envoyer des lettres à Paris, et nous en attendons de nouveau en retour. Les Jean Rivière à qui nous avons écrit, devraient bien en profiter pour faire passer leur « Journal de guerre ». En attendant je te transmets aujourd'hui ce

compte-rendu d'Henry Lebel, sur ces fameuses journées de Paris, et tu verras que c'est passionnant. Je n'ai malheureusement jamais reçu la lettre du 26 août à laquelle Marguerite fait allusion et où elle me donnait certainement, sur Laurent, plus de détails que dans sa lettre que je t'ai transmise.

Voilà maintenant ce dernier et Abel, tous les deux (3<sup>ème</sup> et 7<sup>ème</sup> armée américaines auxquelles ils sont incorporés, si tu écoutes la radio ) dans les combats qui se déroulent autour de Metz et de Belfort. Tu comprends quelles sont mes angoisses ! Et combien plus que jamais je prie et compte sur tes prières et celles de tes quatre innocents. Nous avons l'espoir qu'Abel et ses nègres seront retirés d'ici un mois de la bataille à cause du froid. Ils reviendraient au repos dans le Midi, et Abel aurait peut-être à ce moment-là la permission de 30 jours qu'il devait prendre à Radès et qu'il n'a pas prise à cause de son départ précipité. Ce serait alors magnifique si nous, revenus à Radès, nous l'y voyions revenir lui aussi en permission ! Quant à Laurent, il ne faut pas compter le revoir de sitôt malheureusement ... mais pourvu que nous les revoyions un jour ... c'est l'essentiel.

Je te disais dans ma dernière lettre que nous pensions aller bientôt à Paris, dans l'intention d'activer notre rapatriement. Nos places étaient même retenues pour le 13 octobre, à Toulouse. Or depuis, nous avons acquis la quasi-certitude de pouvoir repartir directement en avion de Toulouse (Toulouse-Alger). Aussi tu juges de ma joie et de ma hâte à monter dans l'avion ! oui, malgré l'appréhension que m'inspire cet engin. Et dans 15 jours, peut-être, nous prendrons notre vol. Et avant trois semaines nous pourrions être à Radès. Mais pour y croire encore, j'attends d'y être et je vis encore dans le fol espoir de voir, avant, arriver ici Abel ou Laurent, en permission. Il y a bien le fils d'un employé de l'usine qui appartient à la même armée qu'Abel, qui, venu en mission de Marseille à Toulouse, est venu voir ses parents. Nous comptons aller samedi prochain déjeuner chez Germaine Rabut, à Castagnède.

Le courrier m'apportera peut-être aujourd'hui de tes nouvelles. En attendant je t'embrasse de tout mon cœur.

Charlotte.

*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.*

St Lary.

Jeudi 5 octobre 1944

Ma chère Colette,

Je ne m'étonne pas que tu ne reçoives pas mes lettres qui sont en train de s'accumuler dans ta boîte de Lectoure où tu m'avais dit devoir rentrer à la fin de la semaine où je t'ai quittée.

Mais je vois que de toutes façons elles ont mis bien du temps, car tu aurais dû au moins trouver la première lors de ta visite du samedi à Lectoure. Enfin, j'espère que, depuis, Louis y sera revenu et t'aura renvoyé ton courrier.

Je me dépêche maintenant bien vite de te réécrire à Sarrau où tu me dis devoir rester jusqu'au 13, car je viens enfin de recevoir tes nouvelles que j'attendais aussi avec impatience et les photos, que j'avais complètement oubliées, et qui m'ont fait joliment plaisir. Celle où nous sommes toutes les deux en particulier est très bien, mais j'y suis flattée! « Elle est jeune votre sœur ! », telle a été la réflexion de ma brave Jeanne à qui je montrais la photo. Et tu n'y as pas du tout l'air d'une grosse femme affolée ! Et la petite silhouette de Philippe conduisant son char à bœufs très amusante, comme toutes les autres d'ailleurs. Je suis contente aussi que tu aies pensé à m'envoyer celle du Francinet qui est très mignon et bien ressemblant, sur son baby-joie ! Quels bons souvenirs que tout cela.

Je vois que tu as été, comme je le supposais, bien occupée après mon départ par tes confectons de raisiné et conserves de raisin et cela me fait regretter de n'avoir pas été là pour t'aider, vu l'entraînement que je commençais à acquérir dans les épluchages. Mais je supposais maintenant tous les enfants rentrés en classe (ici, ce fut le 2 octobre) et je vois qu'ils prolongent au contraire joyeusement leurs vacances. Je m'en réjouis pour vous tous. Mais le pauvre abbé Tournier doit avoir, en effet, bien du souci pour réorganiser son collège sans ses professeurs.

Les Français feraient vraiment mieux d'aller tous se battre contre les Allemands, que d'employer leur activité dans des querelles intestines, des arrestations entre Français et des menées communiste ! Quand donc l'union se fera-t-elle ? J'ai été bien attristée d'apprendre la mort de cette brave Augustine qui a fait, si longtemps, partie de la famille. Maman en aura certainement de la peine aussi. Elle n'était pas vieille ! Elle avait aussi porté Abel dans ses bras, dans le temps, et lavé ses couches. Il n'y a pas encore si longtemps que je l'ai vue à Paris et elle s'intéressait toujours à mes enfants. Elle mérite bien qu'on prie pour elle, la brave !

Ces deux dernières lettres d'Henriette et de Marie Gérin m'ont bien intéressée, et je t'en remercie. De mon côté, je t'ai envoyé les lettres plus récentes de Marguerite et Henry, donnant des nouvelles de Laurent et aussi d'Abel. Depuis je n'ai reçu aucune autre lettre que la tienne. Je trouve vraiment inhumain et cruel que les combattants ne puissent envoyer de leurs nouvelles et cette restriction bien inutile. Et depuis la carte de Marie-Rose, arrivée par miracle, je n'ai plus rien reçu non plus de ce côté.

Mais je t'ai dit que nous avons maintenant l'espoir de repartir bientôt par avion, pour la Tunisie ; en nous embarquant à Toulouse même. Si ce départ avait eu lieu seulement il y a un an, ma joie eut été complète. À présent je vais laisser derrière moi deux des enfants que j'avais espéré retrouver là-bas, sans les avoir revus, et les sachant exposés à toutes les horreurs de la guerre ; d'une guerre impitoyable et interminable. Et cela est pire que tout !! Enfin, il faut toujours porter une croix !

L'hiver a fait brusquement son apparition ici ; et les sommets et toutes les pentes qui entourent Saint Lary sont sortis hier des nuages avec leur parure de neige. Aujourd'hui, sous le soleil, c'est ravissant à voir. Les proches forêts en sont toutes recouvertes aussi. Le pays en est transformé.

Vendredi

Nous pensions aller demain déjeuner chez Germaine Rabut à Castagnède, mais elle se trouve justement absente, faisant une saison à Ax-les-Thermes. Je regretterai de ne pas la revoir avant notre départ... si nous partons ! Je pense que nous allons être fixés sur notre sort au début de la semaine prochaine.

À bientôt encore de tes nouvelles, ma chère Colette. Je t'embrasse bien fort ainsi que tes enfants et Clotilde et les trois petits. Mes meilleures amitiés à Louis. Jean a été très touché de ton souvenir à son égard et heureux que « La femme inconnue » vous ai fait plaisir à tous deux.

Rebaisers.

Charlotte.

## Une avalanche de lettres.

*Message de la Croix Rouge, d'Henriette TM à sa mère Charlotte TM.*

Villa N.D de Sion,  
Maxula-Radès,  
Tunisie.

Le 6 octobre 1944

Chers parents,

Bonnes nouvelles de Laurent du 24 septembre. Il a revu toute la famille en bonne santé ainsi que les Mesniois. Le Manoir est debout. Nouvelles indirectes d'Abel du 7 septembre, passé par Lyon. Je m'apprête à aller voir Marie-Rose. Charlot est en 1<sup>ère</sup> au lycée, Vincent en 2<sup>nde</sup> aux Maristes, Dominique en 5<sup>ème</sup> à Radès. Baisers.

*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.*

St Lary.

Dimanche 8 octobre 1944

Ma chère Colette,

Les nouvelles succèdent aux nouvelles et j'y crois voir la réponse à notre pèlerinage du 8 septembre où je demandais à la Sainte Vierge de recevoir des nouvelles de tous mes enfants. Après une lettre d'Hélène (datée du 9 août, il est vrai) reçue hier en même temps que la fameuse lettre de Marguerite du 29 août (que je te communique), voilà que ce matin un brave homme inconnu, un Espagnol, m'apporte deux lettres : une de Marie Rose, une d'Henriette, venues par-delà les monts, à une adresse que nous leur avons indiquée en Espagne. Ces deux lettres datées du 21 et du 27 août et répondant à une mienne lettre du 5 juillet, nous ont causé une joie indicible. Elles donnaient enfin quelques détails sur les enfants ... et petits-enfants. Tu verras que le gros Olivier rappelle décidément en tous points son contemporain : Michel-Henri.

Les lettres avaient passé par 36 censures et étaient barbouillées de traits multicolores, et c'est bien de la chance qu'elles soient parvenues jusqu'ici. Je n'hésite pas à te les envoyer, sachant tout l'intérêt que toi et tes enfants portez à mes enfants ; mais renvoie-les moi par retour du courrier, car nous ne sommes sans doute plus que pour très peu de jours ici. (Finalement je ne t'en envoie que la copie.)

La lettre d'Hélène, datée du 7 et du 9 août indique qu'ils étaient encore là-bas dans l'attente des Américains. Mais les Allemands déguerpissaient et comme il y avait, non loin de l'avenue Camus, un parc où ils avaient rassemblé leurs munitions et qu'on s'attendait à ce qu'ils les fassent sauter, Hélène et les petits avaient dû aller se réfugier durant 24 heures chez des amis. Mais rien ne sauta, les Allemands ayant préféré tout emmener.

Nous devons aller samedi voir Germaine Rabut, mais cela n'a pu se faire. Elle venait justement de partir pour une saison à Ax-les-Thermes.

Je lis en ce moment « Le journal d'Élisabeth Leseur » que je trouve admirable et qui me fait penser à toi. Tu l'as certainement lu, autrement je m'efforcerais de le trouver pour te l'envoyer. Vous me semblez deux âmes sœurs. Elle a un de ses neveux, Pierre Leseur, qui est à la direction de Peñarroya à Paris. Nous devons déjeuner chez lui au printemps dernier, mais me trouvant retenue au Mesnil auprès de maman, Jean y avait déjeuné seul ; et Jean avait songé à une de ses filles pour Abel !

N'as-tu pas constaté la disparition d'une petite paire de ciseaux, depuis mon passage à Sarrau ? La mienne s'étant dédoublée, je suppose que le double est à toi ! Auquel cas je te la renverrai.

Le monsieur à qui nous avons confié dernièrement des lettres pour Paris, ne rentrera que demain soir à Saint-Gaudens. J'espère donc t'envoyer des nouvelles mercredi. Je t'adresse encore ma lettre à Sarrau où je vous souhaite à tous bonne fin de séjour et meilleur temps qu'ici où la pluie a succédé à la neige. Continue de m'écrire car notre départ est encore très incertain. Je pense que nous serons fixés à la fin de cette semaine.

J'espère que le Francinet va mieux. Bertrand et Marielle vont-ils rentrer en classe à Lectoure ?



Je t'enverrai une prochaine lettre rue Guilhem Bertrand. Je pense toujours beaucoup à vous tous et vous embrasse, grands et petits, de tout mon cœur.

Charlotte.

Mes meilleures amitiés à Louis et mon bon souvenir à M. et Mme Boutan. Tu verras dans la lettre de Marguerite que « Les hauteurs de Blangy » furent libérées le même jour que Paris. Marie-Rose y fait aussi allusion, mais je n'ai jamais entendu ce nom à la T.S.F.

*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.*

St Lary.

Lundi 9 octobre 1944

Ma chère Colette,

Je suis encore toute émue et bouleversée car je viens d'apprendre à l'instant qu'Abel a été blessé. Et en même temps je suis soulagée, puisque cela ne semble pas trop grave et que cela va peut-être enfin nous permettre de le revoir. Ce sont deux cartes : une de Marguerite Lebel du 4 octobre (elle l'avait su par Germaine Thillaye) et une de Louise Guibert du 29 septembre qui nous annoncent cette nouvelle. Louise Guibert, qui est chez Gérard, est allée le voir à l'hôpital de Villersexel où il était soigné et opéré d'une blessure au ventre. Elle dit qu'il a bonne mine et qu'on doit le transporter à Besançon ou Vesoul. Comme il me tarde de savoir, car je volerais pour le voir ! quitte à retarder mon retour en Tunisie.

Enfin, tu juges de mon émotion. Et je t'en fais part tout de suite ; cela me soulage ! Et en même temps nous recevions, figure-toi, une longue lettre de Laurent ! Mon Dieu ! Protégez-le, lui aussi ! Une longue lettre adressée à son papa où il lui dit qu'il va m'écrire à Lectoure. Si tu reçois cette lettre, ouvre-la. Il parle avec enthousiasme de son séjour en Angleterre et des Anglais etc. quand on connaît Laurent, cela fait bien rire ! Il s'étend beaucoup moins sur sa campagne en Normandie, intentionnellement à cause de la censure, et nous dit sa déception de ne nous avoir pas vu à Paris, mais l'accueil délirant de la capitale où il a vu Lebel, Courbe, Rivière, Delattre, Jacqueline etc. et a dîné chez Henri Guibert.

« Après cette bonne détente, écrit-il, nous avons repris la campagne. Cette fois-ci nous avons commencé à voir ce que c'était que la guerre ; plus d'un camarade l'a appris à ses dépens ; mais pour le moment, tout va bien ; nous jouissons de quelques jours de repos après un temps d'effort soutenu ». Ils ont dû voir de durs combats ! Enfin les nouvelles arrivent maintenant de partout : car nous avons aussi des lettres de Jean et Hélène, du 27 septembre (par un messager). Ils ne vont sans doute plus rester longtemps à Nantes ; et enfin, le même courrier m'apportait ta bonne lettre du 5 octobre si pleine d'émotion et de chers souvenirs, et le petit mot de Clotilde qui m'a aussi beaucoup touchée. Je suis bien heureuse de savoir que le Francinet va mieux. Je m'en faisais du tourment.

J'ai aussitôt écrit à Abel et je lui ai dit combien nous avons parlé de lui avec toi, et combien tu désirais aussi le revoir. Quand serons-nous enfin tous réunis ? Pourvu, mon Dieu, que son état ne s'aggrave pas ! Laurent est bien exposé lui aussi ; mais la Sainte Vierge le protégera, comme elle a protégé Abel qui aurait pu être tué. Oui, finalement, je remercie le bon Dieu de cette blessure qui va le mettre à l'abri pour quelque temps. Je vois que ton brave Bernard a une vraie âme de soldat. Il fera une carrière militaire ! Embrasse bien tous ces petits pour moi et Clotilde que je remercie de son petit mot si affectueux et le triolet. Mon meilleur souvenir à Louis. Et pour toi mille baisers.

Charlotte.

*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.*

St Lary.

Jeudi 12 octobre 1944

Ma chère Colette,

Il me semble qu'il y a des siècles que je ne t'ai pas écrit et que je n'ai pas reçu de tes nouvelles. Je pense que cette fois ma lettre te trouvera à Lecture. Rien de nouveau d'Abel dont j'attends anxieusement des nouvelles. Quant à Laurent, je n'ose plus écouter les communiqués, j'en suis malade !

Mais figure-toi que je reçois des avalanches de lettres et de cartes de Tunisie ! Tous les enfants, et en particulier Marie-Rose dont je n'ai pas eu moins de 7 cartes en deux jours (je parle de Marie-Rose seule) et la dernière datée du 2 octobre ! Je renonce à te les recopier. Elles me sont si précieuses et je les relis si souvent, que je n'ose pas m'en démunir, mais je te citerai quelques passages.

D'abord Marie-Rose : elle me parle naturellement de la joie que lui ont causé nos premières nouvelles, et en particulier une lettre accompagnée d'une photo d'Hélène et de sa petite Marie, qui lui est parvenue en six jours. Des nouvelles des uns, des autres, de là-bas, du séjour que Francis et Dominique ont fait chez elle, Francis se promenant et chassant avec le jeune Pierre Penet. De ses enfants enfin, elle me parle beaucoup : « tu ne reconnaîtrais pas Dou-dou (Daniel) qui a beaucoup grandi. Il est très gentil avec Olivier qu'il prend sous sa protection de façon touchante ». Ailleurs, en parlant du même : « il est plein de zèle ces jours-ci pour s'occuper de sa sœur. Il la promène, lui met son chapeau, ses sandales, la console au moindre chagrin et hier, il a tenu absolument à la faire manger lui-même. Quant à Olivier (17 kg) il s'était endormi comme un gros chat avant le déjeuner et ne s'est réveillé qu'à plus de 2h en me réclamant à manger. Les enfants se régalaient de nouilles délicieuses qu'on fait ici ... » Ils font aussi leur pain.

Autre tableau : « C'était jour de marché au village et j'ai expédié avec Hubert les trois petits, ravis de se promener. Leur père est très fier de les exhiber, surtout sa fille qui est la plus excitée de trois quand il s'agit d'aller se promener. » De la « Poussinette » elle me dit encore qu'elle lui rappelle Marielle et qu'à la plage de Radès, c'était la plus enragée pour se baigner : « Quand on la retirait de l'eau, elle y retournait comme un crabe, à toute allure ». On dit d'elle, tour à tour : « elle est vive comme un rat » ou « vive comme un oiseau ». Elle doit être bien mignonne. Mais la pauvre, en dernière heure était bien malade à la suite d'un empoisonnement. Elle avait avalé toute une tranche de crayon de couleur ! Et il me tarde d'en avoir d'autres nouvelles. Elle avait diarrhée sur diarrhée après avoir eu des vomissements. On n'est jamais tranquille !

Henriette de son côté me parle surtout de la rentrée des classes des enfants, de leurs études, de leur jardinage. Elle venait de faire inscrire Francis en Math.Spé au lycée de Tunis. Celui-ci, quoiqu'ayant passé le conseil de révision, n'est donc pas encore appelé. Quel soulagement !

Vincent et Dominique m'écrivent aussi, les braves, des lettres touchantes. Dominique m'annonce fièrement qu'il a été reçu à son examen de passage en cinquième, tout en ajoutant que « la directrice a été très difficile » ! Il me parle aussi de son camp scout et de son séjour à Zriba où il a engraisé de 2 kg ... qu'il a reperdu après, le pauvre. Lui et France sont « grands et maigres » me dit Henriette. Je vais tâcher de leur apporter du beurre !

Vincent me parle d'un « camp » qu'ils ont fait à Hammamet avec Henriette, les Penet et ... Henri Gérin tout réjoui de cette permission en famille et entre jeunesse. Je me suis empressée de transmettre ces bonnes nouvelles à la brave Marie (Gérin) qui justement venait de m'écrire pour me demander si j'avais des nouvelles de son fils.

Enfin France m'écrit aussi une carte qui m'a toute attendrie. Juges-en : « une fois, j'avais lu le conte d'Andersen, il y avait des histoires très tristes ; après l'avoir lu je me suis mise à pleurer parce que je voulais vous voir » pauvre Francette. Cela la dépeint tout à fait. Mais tu imagines si je suis plus que jamais impatiente d'aller revoir tous ces enfants.

Et pourtant je crois que nous allons renoncer à un départ qui eut été si facile, de Toulouse, pour tâcher d'aller revoir Abel.

Vendredi

J'ai dû recevoir depuis hier des tas de personnalités de la Société et n'ai pas eu le temps de terminer ma lettre que je reprends, après avoir reçu encore trois cartes de mes enfants, dont une de ton brave filleul (*Francis*) qui dit t'avoir écrit, et d'Henriette qui t'a aussi expédié une lettre. Quelle joie de recevoir toutes ces nouvelles !

Nous avons reçu aussi des lettres d'Hélène et Jean : dont une qui m'a été renvoyée de Lectoure où cette brave Hélène me croyait encore. Ces lettres sont arrivées par l'intermédiaire d'un messenger. Hélène me dit qu'elle jouit du calme revenu à Nantes, après la hantise des bombardements. Mais avant de partir, les Allemands ont fait sauter tout ce qu'ils ont pu. Jean envisage sa désignation prochaine pour l'Afrique et nous envisageons le séjour d'Hélène et des enfants à Radès cet hiver.

J'espère recevoir demain des nouvelles de Paris que je te communiquerai. Continue de m'écrire ici. Je te préviendrai dès que nos projets se préciseront. Je t'embrasse bien fort ma chère Colette. J'embrasse aussi les enfants. Mon meilleur souvenir à Louis, à Mme Massenet, à Jeanne Boucheron.

Ta vieille marraine.

Charlotte.

P.S. je reçois ta lettre du 9 qui me fait un immense plaisir. Je t'évoque maintenant à Lectoure où vous couchez ce soir. Je partage bien le deuil de la pauvre Boucheron sur tout ce qui lui restait de cher sur cette terre. Je parlerai à Germaine Rabut du commandant Marcellin.

*Lettre d'Abel TM à sa sœur Henriette.*

Tommy-Martin.  
Hôpital complémentaire,  
École des Jeunes filles,  
Lons le Saulnier (Jura).

Mercredi 11 octobre 1944

Ma chère Henriette,

Je t'écris du fond de mon lit à l'hôpital de Besançon où je suis déjà depuis plus de 10 jours. Les Jeannin-Naltet ont dû te l'écrire. J'ai été blessé au ventre le 26 septembre aux environs de Villersexel, à quelques kilomètres des Salines que dirige Gérard Guibert.

J'ai eu l'impression d'un gros poids sur le ventre, mais pas spécialement douloureux. Après avoir virevolté sur moi-même, je me suis retrouvé près d'un trou creusé par les Allemands. Les balles continuaient de siffler de toutes les directions et n'étant absolument pas protégé je m'attendais à recevoir une nouvelle rafale. La mitrailleuse allemande qui m'avait blessé était dans une maison à moins de 100 m de moi. Nos chars se sont heureusement mis à tirer et j'ai pu me glisser dans le trou où je me trouvais parfaitement à l'abri. Je ne pouvais plus remuer la jambe droite. J'ai réussi à me déshabiller et à mettre mon pansement sur la blessure qui ne saignait d'ailleurs que très peu et j'ai attendu. L'attaque ayant réussi, les brancardiers ont pu venir me chercher une demi-heure après et j'ai aussitôt été embarqué dans une ambulance. Une heure après j'étais opéré.

Une balle entrée au milieu du ventre, après avoir labouré l'intestin, était allée se réfugier dans la hanche droite. J'ai été évacué quelques jours plus tard sur Besançon et c'est là que l'on m'a extrait la balle de la hanche, balle qui s'était d'ailleurs divisée en plusieurs parties pendant le passage dans le ventre.

Je termine ma lettre à Lons-le-Saunier où je viens d'être évacué. Mes plaies vont aussi bien que possible ; mais ce sera quand même très long, plusieurs mois avant que je reprenne une vie normale.

Le 15 septembre, avant d'être engagé, j'avais pu passer à Chalon où j'ai vu tous les Jeannin qui allaient très bien. Il y avait également là Myriam Courbe et Bernadette. J'étais ravi de les revoir.

Deux jours avant d'être blessé j'ai vu Gérard Guibert, sa femme et ses enfants et tante Louise qui attendait une occasion pour repartir à Paris.

Tu dois savoir que Paul J.N se marie le 30 avec Guiguite Brézin.

J'espère que maman pourra venir des Pyrénées me voir ici, mais les moyens de transport ne sont pas encore tous bien organisés.

Je t'embrasse de tout cœur. Ton frère qui t'aime.

Abel.

*Lettre d'Abel TM à sa tante et marraine Laure Jeannin-Naltet*

Tommy-Martin.  
Hôpital complémentaire  
École des Jeunes filles.  
Lons le Saulnier (Jura).

Le 13 octobre 1944

Ma chère tante Laure,

Je viens d'être évacué sur Lons-le-Saulnier. Mes plaies vont bien mais il me faudra plusieurs mois avant de redevenir normal. C'est bien long.

Je te remercie des colis que tu m'as envoyés ; ils m'ont fait grand plaisir. J'espère que maman pourra venir me voir ici, mais les moyens de transport ne doivent pas encore être très pratiques.

Je regretterai bien de ne pouvoir assister au mariage de Paul, mais j'ai beau n'avoir aucun membre touché, je suis complètement immobilisé. Je t'embrasse de tout cœur. Ton filleul affectionné.

Abel.

*Lettre d'Abel TM à sa tante Guiguite Lebel*

Tommy-Martin,  
Hôpital complémentaire,  
École des Jeunes filles,  
Lons le Saulnier (Jura).

Dimanche 15 octobre 1944

Ma chère tante Guiguite,

Après être passé pendant quatre ans à travers les balles et les accidents, j'ai fini par me faire « moucher » aux environs de Villersexel : une balle dans le ventre qui a perforé plusieurs fois l'intestin et qui s'est arrêtée dans la hanche. J'ai eu la chance immense de pouvoir être évacué très rapidement et opéré 3h après avoir été blessé. C'est ce qui m'a sauvé. On m'a évacué successivement sur Besançon puis Lons-le-Saulnier. Je suis très bien, mais je suis complètement immobilisé et il faudra plusieurs mois avant que je redevienne normal. Ça me fait rager !

Deux jours avant d'être blessé j'avais vu tante Louise Guibert, Gérard, sa femme et ses enfants et une semaine avant tous les Jeannin Naltet, ainsi que Myriam Courbe que je ne reconnaissais pas. D'ailleurs en passant à Tunis au mois de mai j'ai eu la joie de retrouver toute la maisonnée en excellente santé. Vincent, grand géant d'1m 80 est impressionnant.

Henriette fait une maîtresse de maison remarquable et garde le calme des grandes circonstances. J'ai passé deux mois en Italie, sans d'ailleurs participer à aucun combat, me contentant de faire du tourisme entre Naples et Rome, ce qui après tout n'est pas désagréable. J'aurai fait pendant cette guerre quelques milliers de kilomètres.

J'espère que maman va pouvoir venir me voir maintenant que les moyens de transport se réorganisent. Les Jeannin-Naltet ont dû la prévenir aussitôt que j'ai été blessé (le 26 septembre), mais je n'ai encore eu aucune relation directe avec elle. J'espère qu'elle pourra repartir à Tunis rapidement.

Et toi que deviens-tu ainsi qu'oncle Henry ? J'espère que vous n'avez pas souffert des bombardements et que votre maison de Granville aura résisté aux assauts. Je serais heureux que tu puisses donner de mes nouvelles à toute la famille de Paris ; je ne me sens pas encore le courage d'écrire beaucoup de lettres. Et dire qu'en débarquant en France au mois d'août, je me sentais en pleine forme malgré mon long séjour sous le soleil africain. Je n'avais pratiquement jamais été malade et je ne suis même pas impaludé.

Excuse le décousu de ma lettre, mais je n'ai pas encore trouvé mon équilibre normal. Je serais également heureux d'avoir des nouvelles de Laurent qui a dû passer à Paris avec la 2<sup>e</sup> D.B du général Leclerc.

Je t'embrasse de tout cœur ainsi qu'oncle Henry et toute la famille de Paris.

Ton neveu affectionné.

Abel Tommy-Martin.

*Lettre d'Abel TM à sa mère Charlotte TM.*

Tommy-Martin,  
Hôpital complémentaire,  
École des Jeunes filles,  
Lons le Saulnier (Jura).

Lundi 16 octobre 1944

Ma chère Maman,

Je t'attends avec impatience. Après avoir débarqué en France au mois d'août en pleine forme, j'enrage de me trouver maintenant cloué au fond d'un lit. J'en ai paraît-il pour plusieurs mois. Malgré tout j'ai eu la chance de m'en tirer, ayant été opéré quelques heures seulement après avoir été blessé : j'avais l'intestin perforé en plusieurs endroits.

J'ai bien regretté en passant à Chalon-sur-Saône le 15 septembre de ne pas t'y retrouver avec papa. Henriette m'avait écrit, quand j'étais en Italie, que tu étais partie dans les Pyrénées, mais je ne savais pas exactement où ; ce sont les Jeannin qui m'ont donné l'adresse exacte.

J'espère qu'aussitôt que les communications se rétabliront tu pourras repartir à Tunis avec papa.

On m'a proposé hier de m'évacuer sur l'Afrique du Nord, mais tant qu'à faire de traîner d'hôpital en hôpital, je préfère rester en France ce qui me donnera peut-être un jour l'occasion de revoir toute la famille et de rejoindre mon unité plus facilement ; mais pour l'instant je suis complètement immobilisé.

En espérant te revoir bientôt je t'embrasse bien fort ainsi que papa.

Ton fils qui t'aime beaucoup.

Abel.

*Lettre d'Abel TM à sa tante et marraine Laure Jeannin-Naltet.*

Lieutenant Tommy-Martin,  
Hôpital Mixte,  
Mâcon (Seine et Loire).

Mardi 17 octobre 1944

Ma chère tante Laure,

On vient de m'évacuer sur l'hôpital de Mâcon. Mes plaies vont beaucoup mieux, mais j'ai encore besoin d'une intervention chirurgicale. J'espère qu'on me la fera ici. As-tu reçu des nouvelles de Maman ? Pour ma part je n'ai encore rien reçu. Étant maintenant sur une grande ligne, elle pourra peut-être plus facilement venir me voir.

Je t'embrasse de tout cœur. Ton filleul affectionné.

Abel.

*Lettre d'Henriette TM à sa mère Charlotte TM.*

Radès.

Le 14 octobre 1944

Ma chère maman,

Nous venons d'apprendre que vous étiez à Paris Papa et toi et que vous ne tarderiez plus à nous rejoindre. Nous avons aussi été bien émus en apprenant que le pauvre Abel avait été blessé ; heureusement qu'une lettre de tante Marguerite-Jean du 3 octobre nous a un peu rassurés. Pourvu que tu puisses le voir ! Il sera si heureux qu'il guérira bien plus vite. Peut-être même le ramèneras-tu en convalescence ici ? Mais ce serait trop beau, à moins que tu ne restes un peu plus longtemps en France pour être avec lui. Mais je préfère la première solution. Voilà deux ans que tu es partie et Francette se languit sans sa maman.

Toutes les nouvelles que me donne tante Marguerite nous ont bien intéressés. Bravo pour Pascal (*Giard*) et Paul (*JN*)! Nous nous réjouissons avec tous les jeunes fiancés et mariés de la famille. Mais parlons plutôt de ce qui se passe ici.

Je viens de passer quelques jours à Zriba. J'étais partie très vite car Marie-Rose semblait inquiète pour Françoise qui avait une forte diarrhée, mais quand je suis arrivée elle allait déjà beaucoup mieux. Comme cela t'amuserait de la connaître. Elle a d'abondants cheveux châtain très clair, longs et bouclés, de grands yeux bleus comme du cristal, un teint d'une fraîcheur exquise, elle est la moitié de ses frères mais bien plus délurée. Les deux bons gros ne parlent pas trop mal maintenant, ils aiment beaucoup faire des farces et pouffent de rire parce qu'ils croient qu'on ne s'en aperçoit pas. Marie-Rose va très bien et a une allure de jeune fille.

Nous avons su que Laurent allait bien le 24 septembre, mais vous avez peut-être eu des nouvelles plus récentes.

Francis a passé son conseil de révision avant-hier. Il a été reconnu bon pour le service et a choisi pour arme l'artillerie. Il ne sera pas mobilisé tout de suite et a commencé sa classe de Mathématiques supérieures.

Charlot est entré en Première au lycée Carnot et Vincent en Seconde aux Maristes parce qu'il avait été collé au lycée.

Dominique est en Cinquième à Radès et France en Septième.

Ils vont très bien et sont bien complaisants, en particulier Charlot et Vincent qui ont cultivé le jardin avec acharnement. J'ai passé aussi quelques jours chez Magui qui s'appelle maintenant Mme Richet de Forges. Elle se trouvait fort bien installée au camp de Bir bou Rekba dans un agréable petite villa et très heureuse. Elle est mariée depuis le 8 août et se demande si sa belle-famille est prévenue. J'étais chez elle avec Jeannette Penet, nous avons passé quatre jours charmants, allant à pied à Hammamet au ravitaillement. Nous évoquions alors le souvenir d'un



sympathique petit camp fait au début de juillet chez les Quintard dans la compagnie du non moins sympathique Henri Gérin, dont la simplicité et la bonne humeur ont fait la conquête des jeunes Penet. Il avait eu une petite permission et après quelques départs manqués, il doit être en Amérique.

Les Renoux aimerait bien voir rentrer Ginette. Mimi a un beau petit garçon.

Nous avons bien regretté que Gilles ne fasse pas un petit crochet par Radès, cela nous aurait vraiment fait plaisir de le revoir.

Pendant que j'y pense, pourrais-tu rapporter, si cela se trouve en France : brosses à dents, laine à tricoter, tissus, tubes de couleurs d'aquarelles, rouleaux de photos etc. je crois que tu seras ahurie par le coût de la vie ici et le peu de choses que l'on trouve sur le marché. Le contact avec la France ne ferait pas de mal aux commerçants d'ici.

Je te quitte ma chère maman en t'embrassant bien fort

Henriette.

*Lettre de Jean TM au Lieutenant-colonel Commandant le camp de Ger.*

Saint-Lary.

Le 14 octobre 1944

Monsieur le Colonel,

Ayant appris que parmi les 42 prisonniers de guerre, détachés à nos chantiers de Maison-Blanche et dont le nombre pourrait être augmenté, il y a une vingtaine de catholiques.

J'ai l'honneur de vous proposer la désignation d'un aumônier catholique.

Monsieur l'abbé Léon Depierris, curé de Vignec, est déjà aumônier de Secteur des Œuvres du doyenné de Vieille-Aure. Il paraît donc indiqué pour remplir cet emploi, et ayant été présenté il accepterait volontiers.

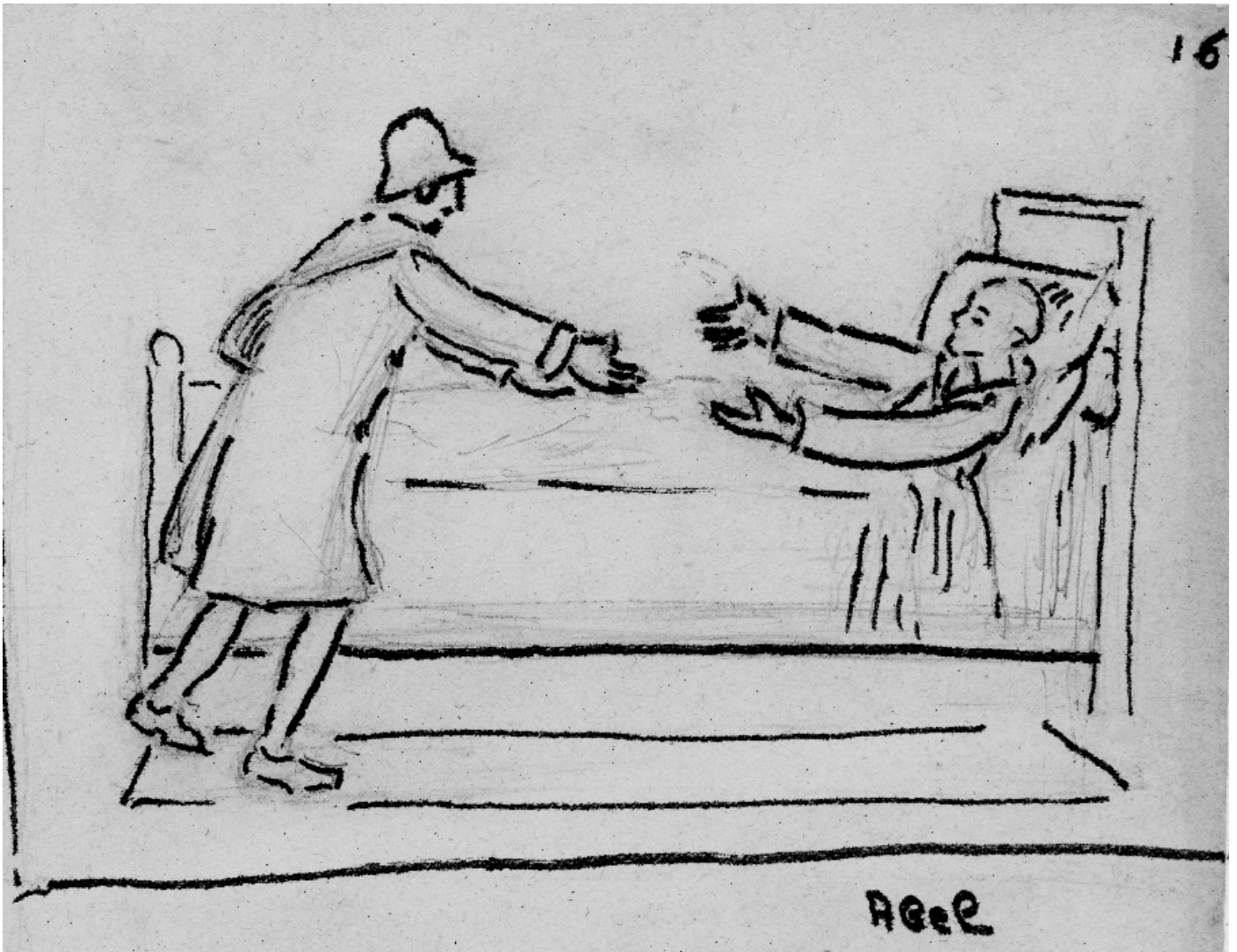
Espérant que vous voudrez bien accréditer Monsieur l'abbé Depierris comme aumônier des prisonniers de guerre des chantiers de Maison-Blanche, je vous prie de croire, mon colonel, à mes sentiments très distingués.

Monsieur Tommy Martin.

Directeur de l'Usine Hydro-Électrique de Saint-Lary.



## Revoir Abel.



*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.*

St Lary.

Le dimanche 15 octobre 1944

Ma chère Colette,

Le sort en est jeté. Nous quittons Saint Lary cette semaine, non pas encore pour nous envoler vers la Tunisie (ce qui n'est, j'espère, que partie remise à 15 jours) mais pour aller à Chalon-sur-Saône d'où nous comptons gagner Besançon où, suppose-t-on (ce n'est même pas une certitude !) Abel se trouve soigné. Grâce au courant de haute fréquence, nous avons pu envoyer des messages téléphoniques à Chalon et à Besançon (aux cousines Guerrin) pour prévenir de notre arrivée. Ainsi Abel nous attend, et ce doit déjà être une joie pour lui.

Nous partirons donc jeudi pour aller coucher à Toulouse, chez les Thénoz ; et de là, nous prendrons le train pour Lyon, puis pour Chalon où les Jeannin-Naltet sauront, j'espère, quelque chose sur Abel. Et là, nous aviserons de la manière de nous rendre auprès de lui. Nous n'avons reçu aucune autre nouvelle depuis celles du début, envoyées par Louise Guibert et je me tracasse. Pourvu que cela n'aille pas plus mal ! Il me tarde d'être auprès d'Abel.

Nous comptons ensuite revenir à Toulouse, où nous espérons nous embarquer vers le 3 novembre, en repassant par Lyon pour assister au mariage Paul-Guiguite. Ce qui serait merveilleux, c'est qu'Abel puisse avoir congé de convalescence ; qu'il vienne prendre l'avion à Toulouse en passant d'abord te voir ... mais ... ne faisons pas de trop beaux projets.

Je vais donc quitter, avec l'espoir d'y revenir avec mes enfants, ce doux pays de St Lary qui se pare en ce moment de tons rouge et or, se détachant sur le vert sombre des sapins. C'est ravissant ! Nous avons fait hier, Jean et moi, une dernière promenade dans ces jolis chemins de montagne. Nous aurons finalement vécu ici près de cinq

mois et je ne m'en arrache pas sans quelque regret, malgré mon désir et ma hâte de regagner la Tunisie. Et surtout je vais m'éloigner de toi dont le voisinage m'aura tenu compagnie durant ces 5 mois, même lorsque je n'étais pas auprès de toi. Je pense recevoir encore de tes nouvelles avant de partir.

En tous cas, écris-moi maintenant à Chalon, car je ne crois pas que tu aies le temps de m'écrire à Toulouse, sinon pour notre retour vers le 1<sup>er</sup> ou 2 novembre. Je te communique les lettres de Marguerite et Henriette, arrivées de Paris il y a deux jours. J'ai aussi un mot de Marguerite-Jean qui nous dit que Gilles est parti pour Alger.

Il ne me reste que la place de t'embrasser de tout cœur.

Charlotte.

*Lettre de Charlotte TM à sa mère Geneviève Rivière.*

St Lary,

Le 16 octobre 1944

Ma chère maman,

Colette, avec qui je corresponds à peu près tous les deux jours, vient de me transmettre ta lettre du 18 août racontant l'affreux bombardement au Mesnil dont tu ne t'es aperçue qu'après coup ! On se demande qui ils pouvaient viser dans ce coin perdu. Enfin tu dois être au calme maintenant et tu as été bien entourée cet été.

Tu as su qu'Abel avait été blessé ? Je viens de recevoir un mot de Germaine Guerrin qui me rassure sur son sort. Elle va le voir tous les jours (car il est soigné à Besançon). Il a eu trois balles dans le ventre et des éclats dans la cuisse. Il en a donc pour quelque temps (ce qui pour moi est un soulagement !) et nous allons partir pour le voir.

Nous quittons St Lary jeudi 19 nous dirigeant d'abord sur Chalon via Toulouse-Lyon. Et là nous aviserons pour aller au-delà. Il me tarde d'être auprès de lui. Ensuite nous reviendrons à Toulouse où nous espérons nous embarquer en avion au début de novembre.

Je reçois quantité de cartes de mes enfants. Ils vont tous bien. La dernière est du 8 octobre. Ils reprenaient leurs classes. Il n'est pas encore question de mobilisation pour Francis. Nouvelles des Letourmy du 1<sup>er</sup> octobre. Jean est désigné pour l'Afrique. Nous voudrions qu'Hélène vienne à Radès. Vous pourriez partir ensemble. Il faudra organiser cela par l'entremise de l'Office tunisien. J'espère que nous nous retrouverons bientôt à Radès.

Je pense toujours bien à toi, évoquant notre séjour de l'automne dernier et t'embrasse ainsi que Cécile et Marie-Jeanne. Amitiés à Maurice.

Charlotte.

*Message de la Croix Rouge, d'Henriette TM à sa mère Charlotte TM.*

Villa N.D de Sion.

Maxula-Radès.

Tunisie.

Le 17 octobre 1944

Ma chère Maman,

J'ai reçu ce matin ta carte du 6 octobre qui m'a fait grand plaisir, reçu il y a quelques jours une lettre de tante Marguerite-Jean du 3 nous disant qu'Abel est blessé au ventre sans gravité. J'espère qu'il pourra venir en convalescence ici pour Noël. Ne tarde pas à nous rejoindre. Je regrette que vous ne receviez pas les nombreuses nouvelles que nous vous envoyons. Je vous embrasse très affectueusement.

Henriette.

*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.*

St Lary.

Le mardi 17 octobre 1944

Ma chère Colette,

Merci de ta dernière lettre écrite encore de Sarrau et qui m'a comme toujours remplie d'aise. La lettre de maman que tu y joignais, quoique ancienne, était vraiment palpitante d'intérêt. Pauvre Mesnil ! Pourquoi donc le visait-on ? Ou fallait-il plutôt que les lanceurs de bombes aient eu un coup de trop pour commettre une pareille erreur ! Ou bien que les bombes se soient déclenchées par accident ? Bref, le mal inexorable s'est accompli et je frémis en pensant que les tombes du cimetière auraient pu projeter leurs morts aux alentours, si elles avaient été atteintes. Mais le pire encore eut été qu'elles fassent de nouveaux morts et grâce à Dieu, il ne semble pas y en avoir eu dans la population. J'espère que la pauvre petite Fouché s'en est sortie ; mais c'est miracle qu'elle n'ait pas été tuée sur le coup.

Ce que je trouve de plus admirable, c'est que maman ne se soit rendue compte du bombardement qu'après coup, alors que je me l'imaginai rétrospectivement terrée dans quelque trou, sous l'avalanche de bombes, et terrorisée. Elle aura vraiment passé à travers la bataille avec le plus grand calme.

Mais que je te dise tout de suite que j'ai reçu hier des nouvelles d'Abel, et de bonnes nouvelles ; par la brave Germaine Guerrin qui, de Besançon (où il est donc finalement évacué) m'écrit le 5 octobre, me disant qu'aussitôt prévenue par Abel lui-même de sa présence dans cette ville, elle avait été le voir et y retournait tous les jours, lui trouvant bonne mine. Il ne se nourrissait encore que d'eau sucrée et de lait. Mais il en a, paraît-il, pour quelque temps ! Il a été blessé de plusieurs balles dans le ventre le 25 septembre et a pu, fort heureusement, être opéré 2 h après. Il a subi une deuxième opération à Besançon, ayant aussi des éclats dans la cuisse. Enfin, le voilà à l'abri pour quelque temps ; pourvu qu'il n'y ait pas de complications !

Tu me demandes comment Louise Guibert en avait été prévenue. Elle se trouvait chez Gérard, à Gouhenans, près de Villersexel et Abel était passé les voir très peu de jours avant. Quand il a été blessé, c'est son capitaine qui est venu prévenir Louise, laquelle nous a écrit aussitôt. C'est bien heureux que partout où il passe, Abel trouve des cousins ou des cousines. La Providence est bonne !

J'attends maintenant de plus en plus anxieusement des nouvelles de Laurent. On a dû se battre dur de son côté. D'autre part je continue de recevoir des flots de cartes de Radès et surtout de Zriba. C'est Marie-Rose qui m'écrit le plus ; et ses dernières cartes me rassurent sur sa petite Françoise qui s'était empoisonnée et dont elle paraissait bien tourmentée. Cela va mieux heureusement ! Henriette me disait t'avoir envoyé une lettre, mais je crois que les lettres ne passent plus.

Nous espérons donc, comme je te l'ai dit, nous embarquer à Toulouse vers le 3 ou 4 novembre. Cela nous permettra, au retour de Besançon, de nous arrêter à Lyon pour assister au mariage Paul/Guiguite. Si tu pouvais y venir aussi avec Louis ! Il y a un train direct, sans changement, Toulouse-Lyon. Nos places y sont retenues pour vendredi soir, car c'est décidément vendredi que nous quittons St Lary. Nous pourrions aller en auto jusqu'à Toulouse et nous déjeuner chez les Thénos, 73 avenue d'Italie.

La montagne est plus jolie que jamais en ce moment, toute revêtue « de pourpre et d'or », avec la neige sur les sommets et le soleil illuminant tout cela. J'ai fait hier matin, seule, une dernière grande promenade par des chemins ravissants, en louant Dieu des beautés de la nature.

Oh ! oui, si nous pouvions nous retrouver à Lyon, ce serait merveilleux ! Après tant d'années de réclusion, vous pouvez bien vous offrir cela ! Je vis donc dans cet espoir. Au revoir et à bientôt donc, peut-être, ma chère Colette. Écris-moi à Chalon, 34 quai Michelet.

Je t'embrasse bien fort ainsi que tes quatre, et en particulier Roseline et Olivier qui ont si gentiment mis leur nom au bas de ta lettre. Mon meilleur souvenir à Louis et à la brave Clotilde. Transmets lui mes nouvelles. J'espère que le Francinet continue d'aller mieux.

Charlotte.

*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.*

Toulouse,  
73 avenue d'Italie.

Le vendredi 20 octobre 1944

Ma chère Colette,

Je ne veux pas m'éloigner de ce pays sans venir te faire mes adieux, ou plutôt te dire « au revoir », car j'espère bien que nous nous retrouverons le 30 octobre, au mariage Paul et Guiguite. Nous voici donc à notre première étape sur la route de Besançon et nous nous apprêtons à déjeuner chez les Thénos, ayant quitté St Lary en auto ce matin vers 9h. La vallée d'Aure resplendissait sous le soleil et je n'ai pas quitté, sans émotion, ce pays où nous étions entourés de beaucoup de sympathies. Je rêve d'y revenir l'été prochain avec mes enfants.

Juste avant de partir, j'ai reçu cette lettre de maman, relativement récente, que je te communique (on ne m'a nullement communiqué les photos de Laurent dont elle parle). Il y a juste un an je me trouvais au Mesnil, avec elle, et la saison y était délicieuse. Qui pouvait croire à ce moment-là que la tourmente s'y abattrait, y sèmerait la dévastation ?

Nous espérons que cette pauvre maman pourra venir nous rejoindre bientôt à Radès. Des convois reprennent et nous avons même été avisés qu'en tant que prioritaires, nous pourrions nous embarquer à Sète pour Alger dès la fin d'octobre. Ainsi, tu vois, nous aurions pu être partis de huit jours ! Mais nous accourons d'abord vers Abel auprès de qui nous passerons au moins trois ou quatre jours. Nous ne pouvons non plus, pour lui, abandonner le reste de la bande. Aussi faisons-nous des démarches pour repartir dès le début de novembre, soit par le bateau de Sète, soit par un avion direct pour Tunis. Et Lyon se trouvant sur notre route, nous nous y arrêterons pour assister au mariage.

Pour en revenir à maman, nous espérons donc qu'elle pourra revenir en Tunisie (ce sera sans doute notre dernier hiver là-bas) et qu'elle y viendra, accompagnée d'Hélène et de ses enfants ; car tu sais que Jean Letourmy va repartir en Afrique, pour s'y réembarquer sans doute, et tout naturellement Hélène reviendra à la maison pendant l'absence de son mari. Le bébé 3 naîtrait à Radès. Ce serait magnifique !

Serions-nous enfin tous réunis là-bas pour Noël, si Laurent y venait en permission, et Abel en convalescence ? Alors, je ne regretterais pas tout ce que j'ai souffert ! En attendant tu peux être certaine que je vais engager Abel à aller te voir, dès qu'il aura son congé de convalescence, avant d'atteindre la Tunisie.

Avant de quitter St Lary, j'ai écrit à Germaine Rabut et je l'ai chargée d'avertir Olivier de la mort du commandant Marcellin, en lui rappelant tout ce qu'Olivier avait été pour lui. J'irai certainement à Carthage voir la famille Margueron. Tâche de m'écrire soit à Chalon, soit à Lyon.

Et à bientôt j'espère. Je t'embrasse bien fort.

Charlotte.

*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.*

Macon.

Le jeudi 26 octobre 1944

Ma chère Colette,

Depuis ma dernière carte envoyée de Lyon, j'ai donc eu la grosse émotion de revoir Abel ! Tu imagines ce que cela a pu être. J'ai d'abord cru défaillir dans le vaste escalier de l'hôpital militaire qui nous conduisait aux salles des blessés, tant mon cœur battait. Enfin nous l'avons retrouvé et bien toujours le même, sa figure n'a pas changé. Nous étions aussi émus l'un que l'autre, en nous revoyant. Non, il n'a pas changé.

Le régime auquel il est astreint depuis un mois lui a fait perdre les kilos qu'il avait de trop, et il n'a pas la mine défaits d'un blessé qui porte au ventre d'horribles cicatrices. Car on a dû le lui ouvrir entièrement pour réparer les dégâts causés dans l'intestin. Et on doit le réopérer ce matin pour parachever la première opération faite à Villersexel. On a dû lui extraire aussi des éclats de balle dans le haut de la cuisse. Enfin, il est bien handicapé.

Mais cela ne l'empêche nullement de causer et même de manger. Il ne souffre pas. Je vais matin et soir m'installer à son chevet, et nous n'avons pas fini de passer en revue toute la famille et tous les événements ... Que de choses depuis cinq ans !

-- Je reprends ma lettre au chevet d'Abel qui a donc été réopéré ce matin. Il partage sa chambre avec deux autres officiers dont un très sympathique. Il est assez à plat. On l'a trituré pendant 2h, sans l'endormir. Il souffre aussi. Nous avons donc aujourd'hui cessé les bavardages et je t'écris pendant qu'il somnole un peu. Le voilà de nouveau pour plusieurs jours à la diète complète ; et il lui faut compter encore un bon mois avant de pouvoir être évacué en Afrique du Nord. Il ne sera pas en état d'aller te voir à Sarrau avant longtemps. Et alors ? Quand nos projets se réaliseront-ils? Je m'en remets une fois de plus à ton inépuisable Foi !

Jean va et vient entre ici et Chalon, tantôt par train ou par camion et nous irons ensemble samedi à Lyon pour le mariage. Nous coucherons chez Suzanne Lamothe. Je regretterai joliment de ne pas t'y voir. Je reviendrai ensuite m'installer auprès d'Abel, jusqu'au moment du grand départ qui ne peut plus tarder. Nous attendons d'en savoir la date exacte, ainsi que le mode de transport : bateau ? ou avion ? Tu peux, je crois, dès à présent m'écrire à Radès. Au cas où je n'y serais pas encore, Henriette recevra ta lettre. Je suis sûre qu'il en est arrivé à St Lary depuis mon départ, mais je désespère de les voir me suivre !

Quand te reverrai-je, ma chère Colette ? Je vis en tous cas avec le souvenir des bons moments passés près de toi. Nous en parlerons souvent à Radès. Je t'embrasse bien fort, ma chère Colette, ainsi que les enfants. Meilleures amitiés à Louis.

Charlotte.

*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.*

Macon.

Samedi 28 octobre 1944

Ma chère Colette,

Je t'avais à peine envoyé ma lettre que j'ai reçu la tienne qui me revenait de Chalon, et que j'ai lue à Abel, avec celle de Laurent que j'ai été bien émue de lire. Tu as vu qu'il écrivait « j'ai bien cru que je ne pourrais jamais achever ma lettre ... ». C'est dire qu'il doit en voir de dures ! Et si je ne mettais pas toute ma confiance dans le bon Dieu et la Sainte Vierge pour qu'ils le protègent, je ne vivrais pas. Et je compte aussi sur tes prières et celles de tes enfants.

Enfin, je n'ai plus à trembler pour Abel, mais j'ai encore bien du souci à le voir dans l'état où il est. Je t'assure qu'il n'a plus rien du petit « râblé, rondouillard, au double menton » que te décrit Miriam. Je l'avais retrouvé avec son visage normal, inchangé ; mais depuis qu'il a été réopéré, il a encore fondu de moitié ; et j'ai devant moi (car je t'écris à son chevet) un visage exsangue, aux yeux creux et cernés, aux joues rentrées, à la mâchoire anguleuse. Cette deuxième opération du ventre était nécessaire pour remettre en place une partie de l'intestin qu'on avait dû laisser à l'extérieur pendant quelque temps. Mais après ce triturage qui a duré 2h (sans être endormi) le malheureux souffre cruellement de coliques internes après avoir souffert de la blessure de l'opération, et il n'avale à grand-peine que quelques gouttes de liquide (tisane ou bouillon de légumes) de sorte qu'il est de plus en plus faible.

En le voyant dans cet état, je n'ai pas eu le courage de l'abandonner, et j'ai laissé ce matin Jean partir seul pour Lyon où il assistera sans moi au mariage. Hier, nous avons vu passer le camion transportant toute la tribu Jean-nin-Naltet, y compris les domestiques, et les Lagandré. Ma belle-sœur avait tenu à s'arrêter pour voir Abel.

Nous serons donc, l'une et l'autre, privées d'assister à ce mariage, mais ... on n'en est plus à une privation près! Pour Abel, que j'ai tant aspiré à revoir, depuis cinq ans, le sacrifice me semble léger. Je lui dois bien cela. Et ce sont encore des instants trop rares que je passe auprès de lui. J'espère qu'il ira mieux demain : mais c'est bien pénible de le voir souffrir sans pouvoir rien pour le soulager . Il était d'abord dans une salle, entre deux autres blessés. Il est maintenant seul et bien tranquille dans une chambre où je viens dès le matin m'installer près de lui, et où je reviens vers 3h l'après-midi, jusqu'à 7h.



Je regrette bien de n'avoir pas reçu ta dernière lettre adressée à St Lary, et de ne pouvoir te fournir à nouveau quelques kilos de haricots ! Il a dû arriver aussi des tas de nouvelles lettres de mes enfants.

Je viens de voir affiché dans l'église où je vais chaque matin à la messe, que dorénavant on pouvait, avant de communier, boire un liquide non alcoolisé si l'on était séparé d'au moins 3 km de l'église ou si l'on communiait après 10h. J'ai pensé à toi et à tes messes du Castéra, et je pense que l'avis a paru aussi à Lectoure.

Je te laisse, ma chère Colette, pour rentrer dans mon hôtel, toute seule, laissant Abel qui paraît moins souffrir ce soir.

Je t'embrasse bien fort.

Ta marraine.



Germaine Delattre dans son appartement rue de Paradis à Paris.

*Lettre de Germaine Delattre à sa sœur Charlotte TM.*

Rue de Paradis, Paris.

Dimanche soir 29 octobre 1944

Ma chère Charlotte,

Peut-être faut-il m'y prendre dès maintenant pour te souhaiter ta fête, le temps que cette lettre chemine à travers des barrages de F.F.I. ou autres, et te rejoigne à Chalon ou à Macon, pour ne pas dire Radès ? et je pense qu'une partie de tes vœux se trouve comblée, puisqu'enfin, enfin, tu as pu revoir Abel. Abel ! Tu imagines avec quelle émotion nous avons appris sa blessure ... si près de septembre 14 ... est-il possible que cet « Abelito che'hi d'amour »



soit déjà un guerrier blessé ! et nous étions suspendus à ses nouvelles, aux lettres de ta belle-sœur, aux impressions de Louise Guibert retrouvée jeudi dernier à un « thé de la libération » chez la conseillère Corpet (inculpée d'espionnage ( ! ) par les F.F.I. alors qu'elle se rendait tout honnêtement de Paris à Frontenay, jetée brutalement en prison, et condamnée à « 12 balles dans la peau »).

Aujourd'hui encore c'est avec intérêt que j'entendais parler de ton pauvre éventré, par une lettre de Jacquot Brézun à Dédé, qui, en l'absence de ses parents, venait passer son dimanche avec nous, lequel Jacquot racontait qu'il se trouvait dans le bataillon d'Abel, y étant arrivé le surlendemain de ses blessures, et à l'endroit même où il avait reçu cette fameuse décharge, mais, par bonheur, des soins immédiats lui avaient sauvé la vie.

De pouvoir jouir un peu de ce fils doit tempérer ton impatience de rejoindre tous les autres !... dont nous avons eu de récentes nouvelles par une carte de Marie-Rose, et je n'en revenais pas de savoir ce bon Charlot déjà en 2<sup>nde</sup> ! mais de Laurent nous ne savons trop rien... Tonio lui a écrit il y a trois semaines et attend toujours une réponse.

Nous aurions bien aimé vous voir un peu à Paris avant votre départ pour l'autre continent, mais je suis tellement contente de te savoir auprès d'Abel... que c'est encore mieux comme cela.

Nous venons, Tonio et moi, suivis de Dédé, de déjeuner au Plateau avec Jacqueline, celle-ci revenait tout juste du Mesnil, où elle a pu encore se rendre très confortablement, de « porte à porte » par voiture particulière, amie des Koenig ; après une semaine en compagnie de Maman, des Bouts et de l'opulent ravitaillement normand, elle est revenue de même, mais sans pouvoir malheureusement répandre sur ses sœurs l'abondance mesniloise ; la voiture était trop petite, trop chargée pour ses pneus usés, et puis « le contrôle économique » prétend vous empêcher de passer avec plus d'un kilo de beurre par personne ! Pour compenser, elle nous a régalez d'un rôti de veau succulent rapporté de là-bas.

Voici Toni lancé maintenant dans sa préparation à Navale, sans beaucoup de chance toutefois de réussir, car il est déjà « limite » et ne pourra affronter le concours que cette année... si bien que Sainte-Geneviève n'a pas voulu de ce candidat hasardeux, mais Saint-Louis a bien voulu l'accepter, et il retrouve là le cher professeur du plus cher encore Jean Letourmy.

La correspondance avec Marg<sup>tt</sup> t'aura appris sans doute notre réunion, jeudi dernier, chez la conseillère Corpet, dont je te parle du reste au début de cette lettre, et où nous retrouvions, retour des Amériques, Evelyne Rabut sous l'uniforme d'officier américain ; il y avait aussi Aline Rabut, qui, à l'exemple d'Hélène, attend bébé 3 pour le mois de mars.

Miriam, sitôt son retour de Chalon, a disparu dans le Nord, volant vers le bien-aimé, et nous l'attendons ces jours-ci ; Henriette se plonge activement dans les préparatifs du mariage, redoutant que tout cela ne soit à la hauteur des noces Brézun-Jeannin-Naltet !... dont les Jean Rivière nous rapporteront tous les échos.

En fait de mariage, Mme Leferrer, vue dernièrement, m'apprenait celui de sa fille Simone, pour le 2 décembre; elle me disait aussi son Jean-Marie engagé dans l'armée Leclerc, après ses prouesses F.F.istes dans l'Hérault.

Je t'envoie la meilleure des photos prises par Tonio de son cousin Laurent. Lui et Claude ont été tellement subjugués par sa moustache « formidable », qu'ils ont sur-le-champ voulu en avoir une semblable ; mais après le piètre résultat de six semaines d'attente sans se raser, Tonio s'étant entendu dire par son oncle Jean Rivière que c'était bien peu marin, s'est résigné à nettoyer sa face hirsute.

Au revoir ma chère Charlotte, donne-nous force détails sur l'état d'Abel et sa vie au cours des cinq dernières années. Tonio et moi vous embrassons tous deux de tout cœur, affectueuses pensées pour Jean.

Germaine.



Mariage de Paul Jeannin-Naltet et Marguerite Brézun dite Guiguite, le 30 octobre 1944.  
Notre-Dame de l'Assomption, Lyon.



## La mort d'Abel.



*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Marguerite Lebel.*

Macon.

30 octobre 1944

Ma chère Marguerite,

J'ai éprouvé le même plaisir qu'Abel à voir arriver ta lettre à lui adressée et seule lettre familiale qui nous soit parvenue directement à Mâcon, apportée par le vagemestre de l'hôpital sur la table du malade (elle était passée par Lons-le-Saunier).

Voici déjà quelques jours [*que je suis ici*] et j'ai vécu, depuis, des heures bien angoissées. Le pauvre Abel ne pourrait plus t'écrire aujourd'hui : « je vais très bien » ! J'ai cru hier qu'il allait me passer dans les bras ! Comme je te l'ai déjà dit, on lui a refait ici une opération assez longue qui consistait à refermer le ventre, lequel gardait encore une ouverture ou une sorte d'anus artificiel par où s'écoulait l'intestin. Or il souffrait sans arrêt depuis cette opération, tout en étant soumis au régime de diète la plus sévère et s'affaiblissait.

On mettait ça sur le compte des « gaz » relatifs à toute opération abdominale et on ne semblait pas s'inquiéter. Mais quand Jean partit samedi pour Lyon en vue d'assister au mariage, je retirai les affaires que j'avais déjà mises dans la valise et je restai ici. Le soir Abel allait de moins en moins bien. Le chirurgien fut enfin alerté, et hier matin, tout faible qu'il était, on le réopérait.

Je m'absentai, juste le temps de déjeuner (sans appétit) et je revins pour retrouver un pauvre corps glacé, mourant, exsangue, enveloppé dans une couverture et déposé provisoirement sur un lit d'une salle pleine de malades, tandis qu'on lui préparait une chambre.

Quand il reprit ses sens, sa pauvre voix, dans un souffle, ne faisait que répéter : « Maman ... embrasse-moi » et je le réconfortais de mon mieux, me félicitant, ô combien, de n'être pas partie. Enfin il fut réinstallé dans une chambre et je m'y suis fait installer un lit aussi pour ne plus le quitter. On dut lui faire piqûres sur piqûres pour lui remonter le cœur et inutile de te dire que je ne dormis pas de la nuit. Mais il la passa cependant, assez calme et ce matin il est mieux ; ou plutôt moins mal.

Si tu voyais son pauvre visage creusé, avec les yeux au fond des orbites, le nez cerné, la mâchoire anguleuse. Il n'a plus rien du petit homme replet et grassouillet que décrivait Miriam. Son état est encore bien précaire ; et il s'en remettra, je l'espère bien. Mais il reviendra de loin !

Tout cela m'a fait oublier les préoccupations de notre retour en Tunisie qui, en principe, devrait se faire par avion ou par bateau, dans les premiers jours de novembre. Je ne voudrais quitter Abel qu'une fois pleinement rassurée sur son sort. Et je voudrais aussi, si possible, revoir Laurent dont la dernière lettre datée au début du 3 octobre, se terminait quelques jours plus tard ; il disait : « j'ai bien cru ne jamais achever cette lettre » ! Les sujets d'angoisse ne me manquent pas comme tu vois.

C'est par toi que j'ai eu les dernières nouvelles d'Hélène et si tu pouvais lui communiquer cette lettre, soit par la Marine, soit par tout autre moyen. J'ai cherché en vain à communiquer avec elle, ayant confié ma dernière lettre à M. Brezun.

J'ai été heureuse d'apprendre que votre maison de Granville avait été épargnée. Les P. doivent se féliciter d'avoir retiré leurs meubles de leur maison à temps. Le malheur est moins grand. Tout en t'écrivant au chevet d'Abel, j'évoque les fastes du mariage qui se déroule en ce moment. J'aurais été heureuse de revoir Jean et Marguerite et la brave Pépée et d'assister au couronnement de notre œuvre commune. J'en aurai, j'espère, de longs récits et photos. Merci de ta carte envoyée à Chalon que Jean m'a apportée. Écris-moi encore là. Je t'embrasse de tout cœur ainsi qu'Henry.

Charlotte.

### ***Mort de Laurent TM le 1<sup>er</sup> novembre 1944.***

*Lettre d'Henry Lebel à son neveu Abel TM.*

88 avenue Mozart,  
Paris XVI<sup>e</sup>.

Le 1<sup>er</sup> novembre 1944

Mon cher Abel,

Tu devines notre émotion quand nous avons reconnu ton écriture sur ta lettre du 15 octobre ! J'ai toujours sur mon bureau la dernière lettre que j'ai reçue de toi. Elle date du 30 juillet 1939 et venait par avion de Fort Archambault. Je l'avais laissée là pour te répondre... et elle attend toujours. Que d'événements depuis cette époque ! Que d'angoisses quand nous restions sans nouvelles des uns et des autres ! Que de joie quand nous apprenions enfin que les êtres qui nous sont chers avaient échappé aux dangers ! Tu as été le sujet de nos dernières inquiétudes. Nous te savions blessé : gravement blessé ; et les détails qui nous parvenaient peu à peu étaient souvent contradictoires. Ta lettre, enfin, est venue nous rassurer quelque peu. Une carte de ta maman arrivée de Mâcon quelques jours après nous a de plus permis de connaître l'évolution probable de ta blessure. Et voici que tout s'arrange. Tu échappes de justesse à la mort. Tes parents qui auraient pu être repartis en Tunisie quelques jours plus tôt, réussissent à te voir. Et il est question que ta convalescence se passe en Tunisie ! Que peut-on demander de plus ?

Tu enrages de te voir blessé au moment où ton unité était engagée. Je te comprends, mais ne t'en fais pas ; sauf événement imprévu, la guerre n'est pas finie, il y en a encore pour de longs mois et tu as le temps de venir reprendre ta place au combat. Et puis il y aura ensuite l'occupation, à moins que les corps coloniaux n'aillent prendre part à la campagne d'Indochine. Est-ce que cette colonie n'était pas dans ton programme après le Tchad ? Mais tu ne pensais pas alors que tu serais obligé de la reconquérir.

Et voilà que Gilles Rivière, qui a fait l'École Supérieure d'Électricité après le licenciement du Borda, vient d'être affecté au Duquesne et de partir pour Casablanca. Je ne serais pas surpris que cette affectation et celle de bon nombre de ses camarades ne soit faite en vue d'une campagne d'Orient.

Tu as su que, mobilisé au 26 août 1939, j'ai rejoint l'Alsace avec le 28<sup>e</sup> d'artillerie près de la frontière suisse ; secteur particulièrement calme où le régiment est resté jusqu'en mai 40, ce qui a contribué à donner aux hommes et aux jeunes officiers une bien fausse idée de la guerre et a amené pour une part les désastres de 40. Atteint par la limite d'âge de mon grade à la fin de novembre 39, j'ai repris ma place à Saint-Gobain où je devais être, là aussi, deux ans plus tard atteint par la limite d'âge et mis à la retraite. Quel vieillard je fais, avec toutes ces limites d'âge !

Tout en restant ingénieur-conseil à Saint-Gobain, j'ai pris la direction d'une École de chauffage industriel avec laquelle j'étais en relation depuis 20 ans. Elle a l'avantage d'être à deux pas de chez moi et de s'occuper d'une technique qui était, à Saint-Gobain, ma spécialité. En même temps que la direction, j'assure l'enseignement par des cours nombreux. De sorte que je suis, malgré ma retraite, plus occupé que jamais. Et je m'en félicite, car pendant les pénibles années que nous venons de vivre sous l'occupation allemande, il était important de n'avoir pas le temps de penser à nos misères.



Enfin tout cela est fini. Les F.F.I de Paris et la Division Leclerc nous ont libérés ! Nous avons connu des heures magnifiques, émouvantes au possible ; faites de dangers courus (on mitraillait dans tous les coins) et de la joie de sentir les Allemands acculés chaque jour un peu plus au repli ou à la reddition. Nous vivions dans la fièvre puis dans l'enthousiasme quand la division Leclerc fit son entrée dans Paris, précisément par la porte de Saint-Cloud, ce qui l'amena à défiler sous nos fenêtres.

Et nous cherchions à chaque voiture le geste de reconnaissance d'Abel, de Laurent, peut-être de Francis que nous croyions déjà mobilisé ! Mais c'est seulement le lendemain matin que le bataillon du génie auquel est affecté Laurent, passa sous nos fenêtres où, hélas ! nous n'étions pas à ce moment. Mais un arrêt de la colonne un peu plus loin lui permit de remettre son adresse à une dame qui nous apporta le mot incontinent. Et nous voilà à la recherche de Laurent autour de l'Étoile où toute la division été groupée. Les Jean Rivière que nous avions alertés, furent plus heureux que nous et mirent la main dessus, et le lendemain nous nous retrouvions tous chez eux.

Tu vois d'ici le feu croisé des multiples questions que tous nous lui posions et que lui nous posait. Ce brave Laurent, dans sa tenue américaine, nous est apparu comme un guerrier déjà aguerri, à la fois calme et précis, selon son habitude. Crois-tu qu'il a une moustache noire déjà assez forte ! ce qui change sa physionomie. Sa santé et son moral sont très bons ; il est très fier de son matériel, ce qui n'a rien de surprenant, car tous ces blindés américains sont vraiment impressionnants. Il conserve notamment un excellent souvenir de son séjour en Angleterre, dans le Yorkshire, et trouve les petites anglaises très gentilles !

Et voilà maintenant la vie qui reprend peu à peu, non sans mal car tout est à refaire et à remettre en route. Nous partons de zéro, mais chaque semaine amène sa petite amélioration. Ce qui nous manque le plus pour le moment, c'est la possibilité de se chauffer. Je voudrais que tu me voies, une chaufferette électrique sous les pieds, emmitouflé dans une couverture et un vêtement de laine, avec un béret sur la tête; mais tout cela n'empêche pas d'avoir les mains gelées et mon écriture s'en ressent. Enfin nous pouvons lire ce qui nous plaît, dire ce que nous pensons, sans toujours nous demander si nous ne serons pas emprisonnés le lendemain. Et nous trouvons tout cela très bien.

Que ne viens-tu nous dire un petit bonjour avant de partir pour la Tunisie, tu retrouverais l'appartement tel que tu l'as quitté ! Ta photo en Saint-cyrien trône toujours dans le bureau, ton buste dans la salle à manger et le xxx t'attend. Il y a bien quelques carreaux cassés par les F.F.I. qui un jour ont pris notre maison pour cible, de sorte que ta tante, elle aussi, a eu son baptême du feu, mais tout cela ne sont que des détails.

Te rappelles-tu le temps où aux Petites Dalles, je te donnais des leçons d'anglais avec Noël Rabut (as-tu su qu'il avait été emprisonné par les Allemands et emmené en Allemagne ?). Peut-être ont-elles servi à quelque chose dans tes rapports avec nos alliés ? Pour continuer, j'ai donné pendant deux ans des leçons de chimie à Tonio et cette année, c'est au tour de Claude Courbe. Le premier vient d'entrer au lycée Saint-Louis dans le cours de flotte et paraît enchanté de la réception bahutée qu'il y a reçue. Quant au second, il fait ses math.élem. à Massillon. Dédé Rivière qui paraissait orienté vers les sciences, les lâche brusquement pour préparer les Hautes Études.

As-tu su que deux fois, en mai 42 et mars 43, je suis retourné à Aix-en-Provence où je faisais des cours à une session de l'école de chauffage industriel que nous avons montée pour la zone libre. Saint-Cyr y était replié, précisément dans ta caserne, je crois, et tous les dimanches je voyais l'hôtel où j'étais (Nègre-Coste) envahi par tes jeunes camarades. Et je pensais à notre dernier séjour là-bas en mars-avril 39. Bientôt six ans que nous ne t'avons vu !

Tu demandes des nouvelles de notre maison de famille. Nous sommes parmi les heureux. Aux dernières nouvelles elle est quasi intacte. Pour le moment un couvent de sœurs s'y est réfugié. Votre manoir malheureusement est, lui, pas mal abîmé, mais tout est réparable et, avec son allant habituel, ton père fait déjà de beaux projets de remise en état.

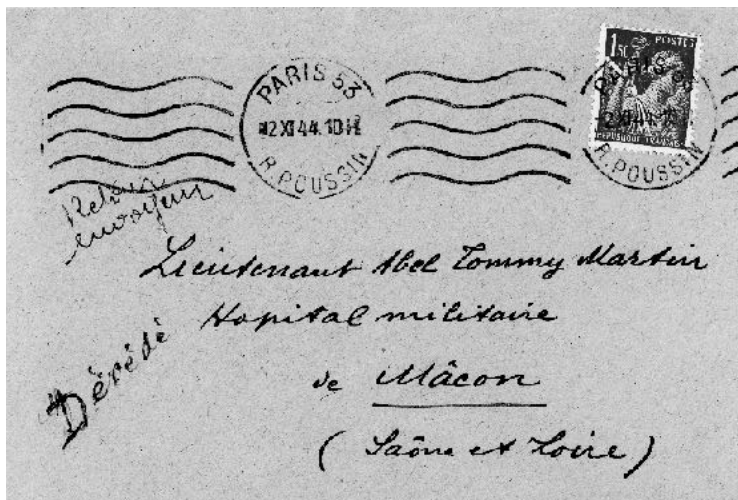
Le Mesnil lui aussi a eu son gros bombardement. La maison de famille, qui était à ce moment-là bourrée d'Allemands, était visée mais c'est la ferme de Cécile à côté qui a pris ; une cinquantaine de bombes y sont tombées, sans qu'il y ait heureusement d'accident de personne mais le terrain est incultivable pour plusieurs années. Réfugiés dans la maison de Germaine, ta grand-mère, les Bouts et les Jaspar (Marie-Joseph Giard) ont eu chaud, mais sans plus.

À propos de bombardements, ta pauvre école à Saint-Cyr est bien malade. Placée entre deux gares de triage et un camp d'aviation, la ville de Saint-Cyr a été maintes fois atteinte et bien rares sont les maisons debout. Laurent t'a-t-il dit qu'il s'était assez sérieusement battu au bois d'Arcy ?



Comme tout cela doit te paraître loin après la vie que tu as menée depuis cinq ans. Nous te suivions ou plutôt nous t'imaginions dans tous les combats d'Afrique dont nous parlait les communiqués de Londres : Koufra, le Fezzan, la traversée du Sahara par Leclerc etc. et puis la Tunisie ! Abel tel un chevalier venant délivrer sa famille ! Il fallait bien que notre imagination s'occupe à défaut de nouvelles ! Nous étions fiers de te voir participer à ces combats glorieux et inquiets des dangers que tu courais.

La guerre hélas ! n'est pas finie, mais déjà la France se réorganise. Ce n'est pas commode avec les divisions qui s'étaient créées dans tout le pays. Enfin jusqu'ici de Gaulle paraît manœuvrer assez habilement. Souhaitons-lui de réussir pleinement à faire l'union de tous les Français, le reste sera facile. Mais sa tâche n'est pas commode. Je relis depuis quelque temps l'Histoire du Consulat de Thiers. Il y a entre cette époque et la nôtre des analogies xxx. Tout s'y trouve et je rencontre parfois sous la plume de Thiers des phrases que j'aurais pu lire le matin dans nos journaux. Cette période du Consulat a peut-être été une des plus heureuses que la France ait connue. Espérons que de Gaulle réussira aussi bien que Bonaparte à remettre la machine en route et à la faire tourner rond. Voilà, mon cher Abel, un bien long bavardage mais qui serait encore bien allongé si tu étais ici. Ta tante se préoccupe beaucoup de savoir si tu as reçu au moins l'une des deux lettres qu'elle t'a envoyées depuis ta blessure, l'une dès le début à ton secteur postal, l'autre à Lons-le-Saunier. Malgré l'adresse incertaine, j'espère que celle-ci te parviendra et te trouvera en bonne voie vers la convalescence.



Ta tante et moi nous nous réunissons pour t'embrasser bien affectueusement.

Henry Lebel.

*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.*

Macon.

Le 2 novembre 1944

Ma chère Colette,

J'avais espéré pouvoir t'écrire pour te raconter le mariage de Paul et Guiguite à Lyon ; mais, au lieu de cela, c'est plutôt le récit d'un douloureux calvaire que j'aurais à te faire !

Je t'ai déjà dit mon émotion en retrouvant Abel... un Abel tout semblable à celui que j'avais quitté, il y a cinq ans et cinq mois. Trois jours plus tard, il était sur la table d'opération, pour parachever la première opération faite à Villersexel, et qui était chose nécessaire. Il était ici dans les mains du meilleur chirurgien de la région. Malgré cela, il se trouva deux jours après dans un état tel que je n'osais pas le laisser, souffrant et déprimé comme il était, et je renonçai à suivre Jean à Lyon, Jean et toute la tribu Jeannin-Naltet, qui était passée ici en camion et s'était arrêtée pour voir Abel ( ma belle-sœur et Francine seules à cause de sa fatigue ).

Et ce fut pendant ces jours où les festivités du mariage se déroulaient que je vécus les pires angoisses. L'opération n'ayant pas amené ce que l'on souhaitait, il fallut réopérer Abel dans un état de faiblesse très grand. Et quand je me retrouvai près de lui, au sortir de cette opération, ce fut pour essayer de réchauffer et de reconforter un pauvre corps mourant, glacé, exsangue, dont la voix répétait dans un souffle :

« Maman ... embrasse-moi »

J'ai cru qu'il allait passer, dans mes bras... Et la nuit suivante je me faisais mettre une couchette dans sa chambre, pour ne plus le quitter. Et depuis, il semblait aller mieux, j'étais pleine d'espoir. Mais la nuit dernière fut atroce! Le pauvre garçon souffrait le martyre. Et aujourd'hui, il est à bout de forces. Alors, Colette, j'ai l'impression maintenant qu'Abel s'en va... qu'Abel va nous quitter. Tu imagines combien c'est affreux !! Je croyais, depuis deux ans,

avoir franchi un long calvaire, mais je ne suis pas encore au bout ! Colette ! Que n'es-tu pas là pour m'aider et soutenir mon courage !

Et pourtant, Abel est toujours là ; je lui parle. Et tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Mais il me semble que seul un miracle le sauvera.

Je n'ai le courage d'écrire à personne, sauf à toi. J'ai pourtant écrit à Marie-Rose et à Henriette pour leur dire que l'état d'Abel était grave. Et mon retour là-bas est encore partie remise. Je n'y pense plus d'ailleurs. Je suis toute à Abel, remerciant la Providence de m'avoir ramenée près de lui pour pouvoir l'entourer, le réconforter, le soigner ... Jean est heureusement auprès de moi aussi, et nous sommes deux pour circuler le soir, dans cette lugubre ville de Mâcon aux rues non éclairées, et où la pluie ne cesse de tomber (je sors de l'hôpital pour mes repas). Nous sommes deux surtout pour affronter l'épreuve. Mais... Dieu est bon et puissant... Espérons encore !

C'est sur ce mot d'espoir que je veux te quitter, ma chère Colette, en t'embrassant bien fort. Ta pauvre marraine.

Charlotte.

*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Marguerite Lebel.*

Macon.

Le 5 novembre 1944

Ma chère Marguerite,

Abel était un peu ton fils d'adoption, notre « fils indivis », comme nous l'appelions. Je n'arrive pas encore à réaliser qu'il nous a quittés, pour toujours ! Après avoir pendant cinq ans attendu son retour, je ne l'aurai revu que pour le voir mourir.

Mais c'est bien là aussi ma grande consolation : avoir été là, près de lui, pendant ces derniers jours ; avoir pu l'entourer, le réconforter, le soigner ; ne l'avoir pas quitté la nuit plus que le jour, avoir possédé tous ses derniers instants et avoir pu adoucir sa fin.

La veille de sa mort, je lui avais dit : « demain, c'est ma fête. Ce qui me ferait grand plaisir, c'est que nous puissions communier ensemble ce jour-là. » Il avait tout de suite approuvé. Et c'est ainsi qu'hier matin, ensemble, dans sa chambre, nous avons communié. Il était donc prêt. Dans l'après-midi il recevait deux lettres d'Hélène et d'Henriette, ainsi qu'une carte de Marie-Rose, comme un dernier message qui lui arrivait de la famille juste avant sa mort. Je lui en fis la lecture qu'il écouta avec attention, et il regarda lui-même les petites photos, celle de tous les enfants réunis à Radès avec les Penet, celle d'Hélène avec ses deux petits. Laurent seul manquait à l'appel. Nous avons cherché en vain à le prévenir par télégramme. Autrement il aurait pu venir.

Hier soir, Abel était très faible et son teint était devenu cireux. Il n'avait plus la force de parler. Vers 7h il demanda comme chaque soir la piqûre de dolosal destinée à le faire dormir et il s'assoupit aussitôt, avec une respiration très oppressée. On sentait cependant par moments qu'il n'avait pas complètement perdu conscience, car il me serrait la main très fort ; et quand, me penchant sur lui, vers 9h, je lui dis « Abel, embrasse-moi », il m'embrassa encore. Une heure après, il expirait...

Et maintenant il est là, déjà couché dans le cercueil recouvert d'un drapeau tricolore, avec une garde de deux soldats, et que l'on va emporter tout à l'heure vers Chalon sur un camion des FFI. Il m'aurait semblé le perdre une deuxième fois que de le laisser dans cette sinistre ville de Mâcon où nous n'avons pas un ami. Les Jeannin-Naltet nous viennent en aide une fois de plus et lui donneront place dans le caveau où est déjà Marie-Madeleine. Ainsi il ne sera pas seul.

Pauvre Abélito ! Il avait encore ses cheveux tout bouclés comme lorsqu'il était tout petit et son beau front, ses jolis traits ... il n'avait pas changé ...

Chalon, le 6 novembre

Je termine ma lettre après la dernière cérémonie faite dans la petite église de campagne, près de la Loyère, où huit soldats l'ont encadré et l'ont porté jusqu'au caveau où il repose maintenant près de sa cousine Marie-Madeleine. Les Jeannin-Naltet, comme les Lagandré, nous entourent de beaucoup de réconfort. J'évoque ici le dernier passage Abel, le 15 septembre. Il était alors si plein de vie !! Il nous a été impossible d'envoyer un

télégramme à Laurent. Mais nous espérons quand même qu'il pourra venir nous voir ici avant notre départ. Tu imagines avec quelle hâte je voudrais maintenant revoir les autres et retrouver auprès d'eux les derniers souvenirs du passage Abel à Radès. Je t'embrasse bien fort ma chère Marguerite ainsi qu'Henry.

*Lettre de Jean Tommy-Martin à sa belle-sœur et son beau-frère Lebel* <sup>40</sup>.

34 quai Michelet.  
Chalon sur Saône.

Le lundi 6 novembre 1944

Mon cher Henry, ma chère Marguerite,

Vous étiez pour Abel comme un second père et une seconde mère, aussi je veux vous donner quelques détails sur sa triste fin. Et d'abord le 23 octobre nous l'avions encore vu avec une véritable apparence de santé. C'était à l'hôpital de Mâcon. Pendant plus de deux heures il nous raconta avec enthousiasme ses campagnes sahariennes et en particulier la prise de Koufra. Vraiment l'Afrique n'avait pas déçu ses espérances. Il avait pleine confiance dans sa prochaine guérison, bien qu'il nous ait montré les plaies épouvantables de son ventre, avec une partie des entrailles à l'extérieur.

Son cas se compliqua lorsqu'on chercha à le recoudre. Pendant que Charlotte restait auprès de lui, j'assistais à Lyon comme témoin au mariage du jumeau Paul avec Guiguite Brezun. Très beau mariage, très belle réunion familiale. Le lendemain je trouvais à Mâcon une situation très grave. Le chirurgien, très estimé de tous, m'avoua que le cas d'Abel devenait pour lui incompréhensible. Il ne s'expliquait pas une hémorragie intestinale... qui fut suivie d'autres, et peu à peu Abel fut s'affaiblissant de plus en plus, sans aucun espoir de salut. On lui avait extrait à Besançon (?) deux éclats d'une balle de mitrailleuse qui, entrée près du nombril, avait éclaté sur le fémur droit. Il semble qu'on avait laissé un troisième éclat, jugé peu dangereux. En tout on lui a fait 6 opérations au ventre, dont 4 graves.

Abel était admirable de patience. Il s'est éteint le samedi 4 novembre à 22 heures assez doucement dans les bras de Charlotte.

Il avait communié le matin même, puis peu à peu avait commencé à divaguer par intervalles *très rares* <sup>41</sup>. Il ne parlait dans son délire que de ses camarades et de ses soldats. C'est seulement le dernier ou les deux derniers jours qu'il a eu l'angoisse de la mort et pas nettement **qu'il s'est inquiété de se sentir si faible, mais on lui a toujours laissé bon espoir afin qu'il ne connut pas l'angoisse de la mort** <sup>42</sup>.

Les Jeannin-Naltet nous ont offert pour lui une place dans le caveau à Fragnes-la-Loyère près de notre nièce Marie-Madeleine. Nous allons l'y déposer ce soir même après un court office religieux à Chalon.

Ses cantines ne l'ont pas suivi dans ses étapes d'hôpital en hôpital (Villersexel, Besançon, Lons-le-Saunier, Mâcon) mais j'ai recueilli tout son petit équipement que je partagerai entre ses frères.



La tombe d'Abel TM au cimetière de Fragnes.

<sup>40</sup> Marguerite est un des huit sœurs Rivière, son mari Henry Lebel est un camarade de promotion de Jean TM.

<sup>41</sup> Ajout de Charlotte TM.

<sup>42</sup> Rature et ajout de Charlotte TM.

Il m'avait demandé de lui procurer une médaille coloniale, ce que je n'ai pu trouver à Lyon. Je vous serais très reconnaissant si vous pouviez m'aider à la trouver aujourd'hui et à la conserver en souvenir de lui. Cela ne doit exister qu'à Paris, près de la Légion d'Honneur, chez Arthus Bertrand, ou maison équivalente. Cette décoration comporte un ruban bleu clair et blanc et Abel avait mérité trois agrafes KOUFRA – FEZZAN – A.F.L. (c'est-à-dire Afrique française libre). Je ne cherche pas encore à me procurer une Croix de guerre, parce que je suppose qu'il aura une deuxième citation après sa blessure ayant causé sa mort.

Nous revenons de l'enterrement. Service religieux à Chalon et un autre à Fragnes. La présence des jeunes F. F. I. en armes et le grand drapeau tricolore sur la bière donnait aux cérémonies le caractère militaire qui convenait. La tombe des J.N est dans un cimetière rustique qui nous plaît. Si nous avions dû laisser Abel à Mâcon, nous aurions eu l'impression de le perdre une seconde fois.

Si grande que soit notre douleur de la perte de notre fils aîné, c'est une consolation pour nous de l'avoir revu, après cinq ans et cinq mois, en pleine vie pendant quelques heures et qu'il soit mort entre son père et sa mère et non pas au milieu d'inconnus. Le matin même de sa mort il recevait des lettres et des photos d'Hélène et d'Henriette et une carte de Marie-Rose.

La mort d'Abel est une perte grave pour ses frères et sœurs, trop jeunes encore pour l'apprécier. En notre absence il avait compris son rôle de chef de famille. Il avait aidé très généreusement ses cadets et je ne sais pas encore tout ce qu'il a fait. Du Cameroun très bien approvisionné il avait apporté à la Villa de Sion un ravitaillement considérable, sucre, café, riz, lait en poudre par caisse, du fil, du tissu... des provisions inépuisables grâce auxquelles nos enfants n'ont manqué de rien cet été. Il a donné 1000 francs à Francis pour son succès au baccalauréat de Math-Élem. En quittant la Tunisie il confiait 15 000 francs à Henriette : « je ne savais pas quoi faire de mon argent ».

Je rassemble grâce à quelques-uns de ses camarades un grand nombre de mots et d'anecdotes que je mettrai en ordre en souvenir de lui et pour la formation de ses cinq frères.

Il nous a fait un récit passionnant de la prise de Koufra que notre jeune cousin Jean Lagandré, qui était avec nous, m'a promis de mettre par écrit. Il fut chef de poste à ATI pendant un an. On y abattait 50 à 60 bovins par jour pour fabriquer de la viande séchée en conserves : « Je ne mangeais que du filet » ; « J'avais des chevaux splendides ».

Il a gagné sa croix de guerre à étoile vermeille dans une attaque heureuse au Fezzan. Quel exemple pour ses jeunes frères ! Il était très aimé de ses noirs. Ahmed son ordonnance qui l'accompagnait lors de son passage à Chalon chez ma sœur Laure le 15 septembre disait : « moi aimer beaucoup, beaucoup mon chef, et comme il est bon pour moi, je suis bon pour lui et je lui fais beaucoup de travail ». Vous pensez si les domestiques de Laure ont bien traité le noir, autant que ma sœur son filleul. Abel m'a dit qu'il n'avait jamais vu sa tante si expansive.

Quand il est tombé, l'attaque a continué à progresser et ses noirs ont massacré les quatre Allemands qui servaient la mitrailleuse qui l'a tué. Faible consolation !

Nous restons ici quelque temps. Je me sens fatigué et vieilli par les émotions. Charlotte est admirable de résistance. Malheureusement nous n'avons rien de Laurent depuis un mois et la guerre continue... On prévoit notre rapatriement début décembre. Je vous embrasse de tout cœur tous les deux.

Votre frère dévoué.

Tommy-Martin.

# Affliction familiale.



Le Lieutenant-Colonel Honoraire Jean TOMMY MARTIN, Chevalier de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre, et Madame Jean TOMMY MARTIN, Médaille d'or de la Famille Française;

Monsieur Lieutenant TOMMY MARTIN, Caporal-Chef du Génie à la Division Lesclapart; Messieurs Francis, Charles, Vincent et Dominique TOMMY MARTIN; Monsieur Hubert PENNET *évacué*, Madame Hubert PENE, et leurs enfants, Daniel, Olivier et Françoise; l'Enseigne de Vaisseau Jean-LETOURMY, Madame Jean-LETOURMY et leurs enfants, François et Marie; Mesdemoiselles Henriette et France TOMMY MARTIN.

Madame Charles RIVIERE, Médaille d'or de la Famille Française;

Le Commandant TOMMY MARTIN, Officier de la Légion d'honneur, Croix de Guerre, Madame TOMMY MARTIN et leur fils; Madame Jacques TOMMY MARTIN et son fils; Monsieur et Madame Philippe TOMMY MARTIN, Médaille de la Famille Française, et leurs enfants; Monsieur JEANNIN-NALLET, Chevalier de la Légion d'honneur, Madame JEANNIN-NALLET, Médaille de la Famille Française, leurs enfants et petits-enfants; Madame René WEILLER, ses enfants et petits-enfants; Madame Marcel WALLON et ses enfants; Mademoiselle Simone WALLON;

Monsieur Jean RIVIERE, Officier de la Légion d'honneur, Madame Jean RIVIERE, Médaille de la Famille Française et leurs enfants; Madame René GIARD, Médaille d'or de la Famille Française, ses enfants et petits-enfants; Monsieur Henry LEBEL, Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de Guerre, et Madame Henry LEBEL; Monsieur François COURBE, Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de Guerre; Madame François COURBE, Médaille de la Famille Française et leur enfants; Madame Albert DELATTRE et son fils; Monsieur et Madame Maurice BOUTS et leur fille; Mademoiselle Jacqueline RIVIERE; Monsieur et Madame Louis ROUTAN et leurs enfants;

Madame Etienne WALLON, Médaille de la Famille Française, ses enfants et petits-enfants;

Les familles ALBERT MARTIN, CARON, HALLOPEAU, GUERRIN, MERCIER, WALLON, GUIBERT, PETIT, DELTOMBÉ, RABUT, MARTIN, VIGOUROUX, GOSSET, IMBART de la TOUR, LAUCHEZ, PUISEUX et toute la parenté

Ont la douleur de vous faire part de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de leur fils, frère, beau frère, oncle, petit-fils, neveu, petit-neveu et cousin

## Abel-Jean-Marie TOMMY MARTIN

LIEUTENANT D'INFANTRIE COLONIALE  
Croix de Guerre (étoile d'or)  
Médaille Coloniale (Koufra, Fezzan, A. F. L.)  
MORT POUR LA FRANCE

blessé grièvement à l'attaque d'Andornay (Haute-Saône) le 26 Septembre 1944, mort pieusement des suites de sa blessure, à l'hôpital militaire de Mascos, le 4 Novembre, à l'âge de 30 ans.

*Prriez pour Lui !*

34, Quai Michelet, Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire),  
Villa Notre-Dame de Sion, Mazula-Kalés (Tunis).

L'inhumation a eu lieu dans un caveau de famille, à Fragnac-La Loyère (Saône-et-Loire)

CHALON-SUR-SAÔNE. — IMP. DE "COURRIER"

*Lettre de Germaine Delattre à sa sœur Charlotte TM.*

Paris.

Lundi 6 novembre 1944

Ma chère Charlotte,

Je suis tellement bouleversée depuis hier soir où, revenant de chez les Simon à Versailles, j'ai été saisie par cette épouvantable nouvelle... et je ne cesse, en mon for intérieur, de m'entretenir avec toi, de me sentir enfoncée dans un gouffre de détresse, de revoir Abel, l'enfant chéri, auquel on passait toutes les faiblesses... parce qu'il était irrésistible... de le revoir, donc, à tous les âges... et je ne peux encore accepter son départ définitif de parmi nous... Tu souffrais tant de son absence, tu l'avais tant attendu !... tu le retrouvais enfin, enfin... et nous en étions tellement soulagés... et c'était pour gravir ce nouveau calvaire, le voir torturé de souffrance... et puis s'en aller.

Je suis effrayée par la violence de cette épreuve. Ton Abel tenait une telle place dans la famille, dans nos cœurs, les circonstances de sa naissance qui le faisaient plus que d'autres l'enfant de la maison... les séparations continues qui nous le laissaient, qu'il fut à Stanislas, à Marcq ou à Saint-Louis à Saint-Cyr.

Il passait de petit frère de Colette avec laquelle il allait chez Mme Cazaux, à grand frère de Tonio dont il apaisait les explosions par sa douceur. Le bébé exquis aux yeux de chérubin conservait toujours un tel charme... même ses défauts, que tu lui reprochais parfois, étaient une grâce de plus ; il était « dépensier »... mais précisément son âme ne collait pas aux biens de la terre ; il était « insouciant »... mais les choses valent-elles qu'on s'en occupe tellement ? Et puis dans la carrière si noble qu'il avait embrassée, il grandissait toujours à nos yeux.

Depuis la guerre, son prestige ne faisait que croître ; il était pour moi l'incarnation de la vraie France, de la France qui n'avait pas connu la débâcle de mai 40, de celle qui restait au-dessus des divisions Pétain-de Gaulle, de celle qui se montrait toujours héroïque. Son retour, nous y aspirions tellement ! Lorsque nous étions au mois d'août si contents de retrouver Laurent, je n'avais pu me défendre de penser : « si ç'avait été Abel, la fête eût été plus grande ! » et j'enviais Miriam de l'avoir vu à Chalon, m'indignant de ce qu'elle ne nous parle pas de lui davantage.

Et pour ta fête, oui pour ta fête, alors que je te le croyais si bien rendu, c'est Dieu qui jalousement l'emporta parmi les anges ... ayant achevé de le purifier par ces longues semaines de souffrance pour le faire entrer plus vite dans la gloire ... te l'ayant laissé un tout petit peu, pour que tu ne sois pas comme les mères dont les fils sont prisonniers, déportés, et qui meurent là-bas.

Comme je voudrais te revoir maintenant ! C'est mercredi dernier, au soir de la Toussaint, que Jacqueline m'a apporté ta lettre qui m'avait fait un plaisir tout particulier parce qu'enfin tu étais auprès de lui et tu nous en parlais, et Tonio et moi avons remis au dimanche suivant de lui écrire. Je t'envoie même la lettre de Tonio, elle était écrite, tu la liras à sa place quand même.

Cher Abel...il me semble qu'il t'a dit « encore un peu de temps et vous ne me reverrez plus... encore un peu de temps et vous me reverrez... » et on voudrait que ce soit vite, parce que rien ne console et que la terre de plus en plus n'a qu'un goût de cendres et de larmes.

Au milieu de mes pleurs, je t'embrasse bien bien tendrement, disant aussi à Jean toute ma vive affection.

Germaine.

*Lettre d'Henriette TM à sa mère Charlotte TM.*

Villa de Sion,  
Maxula Radès.

Lundi 6 novembre 1944

Ma chère Maman,

Après une semaine entière sans courrier de France, j'ai reçu ce matin tes deux cartes des 24 et 30 octobre ainsi que celle de papa du 30 également. Par quelles angoisses tu as dû passer, ma pauvre maman, au cours de ces deux opérations successives infligées à Abel et comme il a dû souffrir. J'ai été tout attristée par ces nouvelles auxquelles je ne m'attendais pas, car d'après tes dernières cartes du 20 octobre, et une lettre d'Abel lui-même du 11 octobre, je croyais qu'il allait beaucoup mieux et qu'on n'aurait plus besoin de l'opérer. J'ai hâte de savoir que toutes ces interventions sont finies et que notre pauvre blessé s'achemine vers la guérison. S'il pouvait, comme tu le dis dans ta première carte, être évacué en Tunisie et que nous soyons tous réunis à Noël, comme ce serait beau !

Ma pensée ne vous quitte pas depuis ce matin et je prie de tout mon cœur, d'ailleurs c'est sans cesse que nous pensons à vous et la semaine dernière, tandis que vous passiez de si mauvais moments, il n'en était pas de même ici où vos dernières cartes avaient laissé espérer un retour imminent ; et voilà que le 3 novembre au matin, on nous annonce un avion de Toulouse pour l'après-midi. Cela correspondait tout à fait à ce que vous nous aviez dit. Aussitôt chacun s'est mis à l'ouvrage pour qu'en arrivant vous trouviez une maison pimpante pour vous accueillir. Tu imagines l'agitation de Jeanne, Chedlia était venue laver les vitres et la femme d'Hassen le par-terre, j'avais fait vos lits, on avait aussi fait appel à Mme Mathieu pour astiquer la moitié de la maison pendant que Jeanne faisait l'autre.



Moi-même j'étais partie aussitôt après le déjeuner à Air France me renseigner davantage, et à l'occasion vous cueillir à la descente du car, cependant qu'à Radès le ban et l'arrière-ban des amis attendaient un coup de téléphone pour se porter à vos devants et vous faire ovation. Quand je suis rentrée le soir, le cœur gros de déception, j'ai rencontré en route les Giraud qui avaient dû aller à tous les trains voir si vous arriviez... et la maison reluisante de propreté et toute égayée de bouquets de fleurs que Jeanne était allée quêter pendant mon absence...

À vrai dire au fond du cœur je n'y croyais pas trop à cette arrivée ; et maintenant je me dis que vous n'allez pas être là de sitôt, car les rapatriements ont encore l'air bien problématiques et puis tu vas rester près d'Abel jusqu'à ce qu'il soit bien hors d'affaire. C'est vraiment providentiel que tu aies pu te trouver près de lui et que votre retour ait toujours été retardé, car ce pauvre Abel doit avoir encore plus besoin de toi que nous, qui continuons d'aller très bien.

J'ai reçu il y a quelques jours une lettre de Laurent du 19 octobre, la plus récente. Il était alors au repos pour quelques jours et semblait jouir d'un moral excellent. Il me souhaite bon courage pour ma troisième année de maîtresse de maison ! Je voudrais bien qu'il se trompe, mais j'offre de bon cœur au Ciel l'épreuve de cette attente prolongée, si les maigres mérites que j'accumule au jour le jour, en remplissant de plus ou moins bonne humeur les charges de mère de famille, peuvent retomber en protection divine sur mes frères ; mais c'est surtout toi qui dois souffrir de cette séparation et de cette dispersion de tes enfants, mais ce ne sera plus bien long maintenant et l'espérance d'être bientôt tous réunis éclaire les longs jours d'attente.

Maintenant que nous avons fait la répétition générale, vous n'avez plus qu'à arriver ; mais j'espère que vous nous préviendrez tout de même afin que j'aie le temps de faire signe à Marie-Rose qui doit attendre d'un jour à l'autre, la pauvre, l'annonce de votre retour, et que nous allions tous en chœur vous attendre au débarquement du train ou du bateau. Jeanne serait très déçue aussi si elle n'avait pas le temps de préparer sinon un festin digne de celui du mariage Jeannin-Naltet, du moins quelque chose qui sorte du poivron frit, des aubergines à la tomate ou de la tomate au poivron.

Avant de te rendre les rênes du gouvernement, je te laisserai quelques jours de repos pour t'initier avec ménagement aux problèmes d'une maîtresse de maison tunisienne. Tu vas être ahurie par le prix de la vie d'abord et ensuite des difficultés du ravitaillement : absence de lait et d'œufs (les légumes se seront peut-être décidés à pousser d'ici là), rationnement du pain, de la viande, du sucre ( 200gr ce mois-ci ). Mais rassure-toi, quoique la composition du menu quotidien soit chaque matin un supplice, nous arrivons toujours à manger à notre faim par je ne sais quel miracle et j'ai moi-même trouvé moyen d'envoyer des couffins de ravitaillement à Marie-Rose !!!! qui criait famine dans son bled dont l'aridité ne suffit plus à les nourrir, ainsi qu'aux Renoux à Tunis, Mimi s'épuisant à nourrir un magnifique garçon.

Les provisions apportées par Abel tirent à leur fin ces jours-ci, mais j'espère que la Providence nous en enverra d'autres à point comme elle l'a toujours fait. Nous avons en ce moment à la maison la femme d'un camarade d'Abel, Mme Coquil, et sa fille arrivées il y a deux mois du Cameroun ici, comme deux hirondelles tombées du nid. Elles seront peut-être encore là quand vous arriverez car les rapatriements vers la France sont encore à l'état idéal.

Je te quitte ma chère maman pour écrire à Abel et t'embrasse très affectueusement. Ta fille qui t'aime beaucoup.

Henriette.

*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.*

Chalon.

Le 8 novembre 1944

Ma chère Colette,

Un télégramme t'aura déjà appris la mort d'Abel ! Cette chose affreuse que ma dernière lettre te faisait sentir ; cette chose affreuse est arrivée ! Et je ne la réalise pas encore pleinement.

C'est le jour de ma fête qu'il est mort. Et ce fut une bénédiction, car c'est ce qui lui a valu de mourir prêt, en état de grâce. Je ne voulais pas lui parler de la mort, et d'ailleurs je m'accrochais encore à des alternatives d'espoir ; aussi, je choisis le prétexte de ma fête, et la veille je lui dis :

« Demain c'est ma fête ; ce qui me ferait bien plaisir, c'est que nous puissions communier ensemble ce jour-là. » Il avait acquiescé tout de suite.

Et c'est ainsi que ce samedi 4 novembre (qui était aussi le jour de la Sainte Vierge), de bonne heure, le matin, l'aumônier vint nous donner la communion dans sa chambre (où je couchais déjà depuis plusieurs nuits). Il devait mourir le soir, à 10h. Dans la journée il se sentit plus fatigué que d'habitude : il avait eu plusieurs hémorragies intestinales ; mais il eut quand même encore la force de s'intéresser aux trois lettres de ses sœurs, arrivées providentiellement dans l'après-midi, et de regarder les petites photos qu'elles enfermaient : un groupe de tous les enfants à Râdès et une photo d'Hélène et de ses enfants.

Il s'assoupit de bonne heure le soir, mais avec une respiration oppressée. J'étais tout près de lui ; il me tenait la main et je remarquais même comme il la serrait fort, tout en semblant dormir. Il n'avait pas entièrement perdu conscience, car me penchant sur lui à un moment, je lui dis :

« Abel, embrasse-moi » et il m'embrassa aussitôt. Une heure après il expirait.

Et voilà tout ce que nous avons eu de lui, après ces cinq années d'absence : 13 jours ! mais c'était l'essentiel. Être là pour l'entourer, le soigner, l'aider à souffrir (car il a bien souffert certains jours) et le préparer à mourir en lui évitant toutefois les angoisses de la mort. J'en remercie le bon Dieu.

Quand je pense que j'aurais pu ne pas le revoir, et qu'il eut été seul alors à souffrir, dans sa chambre d'hôpital ! C'eut été affreux !! Je t'ai dit qu'il m'avait interrogé avec intérêt sur tous les membres de la famille, passant chacun en revue. C'est te dire que nous avons parlé de toi, qu'il aimait beaucoup, et de tous tes enfants. Et quand il était trop mal sur son lit de douleurs où il pouvait à peine se remuer, je lui disais combien tu avais toi-même souffert, un vrai martyr, et je l'encourageais par ton exemple. Il a subi tous ses soins douloureux avec une patience admirable.

Nous avons pu, grâce aux Jeannin-Naltet, inépuisablement bons, lui assurer une sépulture dans le caveau de famille, près de Marie-Madeleine, dans le petit cimetière de campagne, tout près de la Loyère où il avait si souvent passé de bons moments. L'abandonner à Mâcon eut été pour nous un déchirement de plus. Nous avons pu le ramener avec nous (après que les honneurs militaires lui eurent été rendus) sur un camion des F.F.I. Et ce sont des soldats qui l'ont entouré ici, et qui l'ont porté jusqu'à sa dernière demeure.

Il y eut une cérémonie à Chalon même (son cercueil recouvert d'un drapeau tricolore avait été déposé la veille au soir au pied d'un autel de la Sainte Vierge dont les bras tendus semblaient l'accueillir) et une autre, simple et touchante dans la petite église de Fragnes, près de laquelle il repose maintenant.

Il me tarde plus que jamais d'aller retrouver les autres ! Mais nous voudrions auparavant revoir Laurent dont le sort nous inquiète. Qu'Abel le protège !

Abel ... nous aurions eu encore tant de choses à nous dire ! mais il était si fatigué qu'il parlait peu. Il m'avait écouté en souriant quand je lui parlais de Mazanne. Prions bien pour lui, ma chère Colette, et pour que le bon Dieu épargne Laurent. Je t'embrasse bien fort.

Ta pauvre marraine.

Charlotte.

*Rédaction de France TM (1948, en classe de 6<sup>ème</sup>) sur la mort d'Abel.*

C'était en 1944. Papa et maman étaient bloqués en France.

Il était environ 7h du soir. Nous étions tous rassemblés autour de la lampe. Henriette, ma sœur, était assise sur le divan et cousait tranquillement ; Francis révisait des leçons de chimie ; Charles et Vincent lisaient des livres passionnants et Dominique et moi jouions aux Dames.

Une atmosphère de tranquillité régnait dans la pièce où un bon feu aux flammes dansantes nous réchauffait. Dehors la tempête faisait rage, la pluie battait les vitres et le vent sifflait entre les branches nues.

Un pas vif sur le gravier, il passe sous la fenêtre et s'éloigne de l'autre côté de la maison.

-Parions que c'est le facteur ! criai-je tout à coup en jetant un pion sur le damier.

-Oui ! Mais pour venir si tard ! Vraiment ! répondit Dominique.

Le coup de sonnette que l'on attendait retentit. On entendit les pas précipités de Jeanne, la bonne. La porte s'ouvrit laissant entrer dans la maison un courant d'air glacial. De lourds pas résonnèrent sur les carreaux.

-Bonjour, facteur, dit Jeanne, qu'apportez-vous à cette heure ?

On ne put entendre du salon qu'un vague murmure à voix basse, puis la porte claqua et les pas s'éloignèrent. Les rideaux du salon s'ouvrirent apparaissant une Jeanne pâle, les yeux rouges de larmes et tenant entre ses doigts tremblants un télégramme.

-De mauvaises nouvelles, Mademoiselle, dit-elle en tendant le télégramme à ma sœur.

Elle n'en dit pas plus et se sauva dans la cuisine. Francis claqua son livre et ne bougea plus ; Vincent tortillait le coin de sa page et Charles, mal à l'aise, s'était levé et s'approchant d'Henriette qui, livide, tenait le télégramme dans ses mains sans être capable de faire un geste :

-Ouvre-le donc ! Voyons ! On ne sait même pas ce qu'il y a dedans.

Lentement Henriette déplaça le papier, elle lut tout haut, avec effort, les quelques mots qu'il contenait ; deux grosses larmes roulaient sur ses joues. Ce petit bout de papier annonçait la mort du frère aîné.

-Je ne peux pas le croire ! dit-elle en sanglotant.

Je pris le papier, le lus et le relus vingt fois au moins. Mes yeux durent flamboyer, je le tenais dans mes mains crispées et m'écriais :

-C'est pas vrai ! C'est pas vrai ! Ils se sont trompés !

Mais je me laissai tomber dans un fauteuil et me disant avec désespoir :

- Et pourtant...

Je n'avais que neuf ans, mais je comprenais et une grande tristesse m'envahit, et tout mon corps se mit à trembler et je restais les yeux perdus dans le vide. Francis prit son mouchoir, se moucha bruyamment et se frotta les yeux avec énergie en marchant de long en large dans la pièce et en agitant dans sa poche quelques objets inconnus.

Les trois autres avaient quitté le salon. Le feu sembla alors plus terne, les ombres dansantes sur le mur paraissaient plus noires. Dehors le vent sifflait avec plus de rage. La soirée continua, morne et triste. Chacun reprit ses occupations et Henriette dit en soupirant :

-Vivement que Papa et Maman reviennent. C'est trop pour moi de supporter tout ça.

*Lettre d'Henriette TM à ses parents.*

Villa de Sion,  
Maxula Radès.

10 novembre 1944

Mon cher Papa, ma chère Maman,

Ma pensée ne vous quitte pas, je suis tout près de vous par le cœur dans cette terrible épreuve. C'est à vous que je pense depuis hier soir quand j'ai appris l'incroyable nouvelle, car je n'arrive pas à réaliser que c'est vrai. Notre cher Abel est toujours vivant dans mon esprit, tel qu'il est passé au mois de mai, plus grave et mûri qu'avant son départ, mais tout de suite épanoui et déridé en évoquant les bons moments d'autrefois, se remettant au piano, arrangeant sa chambre.

La brutale nouvelle n'a pas encore détruit cet espoir que je cultivais depuis quelques semaines, de le voir revenir avec vous en convalescence, de le soigner, de le distraire. Il avait été si gentil avec moi un jour où j'avais été fatiguée à Hammamet, et je me promettais de lui rendre ses attentions délicates. Je bénis le Ciel pour ces quelques jours qu'il a passés au milieu de nous, ç'aurait été trop cruel qu'il meure sans que nous l'ayons revu. Il n'était pas destiné à rester au milieu de nous depuis son enfance ; il était pour moi le grand frère lointain mais dont je n'appréciais que davantage les rares moments de présence et pour qui j'avais une profonde prédilection. Et puis après une opération encore plus longue et plus pénible, comme une longue préparation à la séparation totale, la Providence a permis que nous le voyions une dernière fois avant de nous l'enlever.

Si cruel qu'aient dû être pour vous ces quelques jours passés près d'Abel, je suis sûre que pour rien au monde vous n'auriez donné ces moments de souffrance car vous étiez ensemble enfin, après tant d'années d'angoisse. Et pour Abel quelle joie ce devait être de se sentir entouré par vous, d'avoir près de lui ta présence continuelle, ma chère maman, tes soins, ta tendresse, alors que tant d'autres n'ont pas eu cette douceur de voir, à leurs derniers instants, le visage de leur mère, un petit mot, un sourire d'elle qui doivent être un soulagement dans les pires souffrances.

Je ne regrette rien de ces deux longues années sans toi, parce qu'elles ont permis cette dernière réunion et Abel, après des années qui n'ont pas toujours été faciles ni gaies, aura eu la fin la plus heureuse qui soit. Par moments, j'envie cette paix dans laquelle il repose maintenant ; et vous-même devez être déchirés entre ce désir d'être déjà débarrassé de tout ce matériel qui vous retient en bas et vous empêche de jouir de sa chère présence, qui dès maintenant, heureuse, pacifiée, vous attend près de Michel et de Françoise, et cette terre où vos autres enfants vous attendent aussi et ont besoin de vous.

Quelle solitude vous devez sentir, quel vide que rien ne pourra combler ! Je voudrais au moins que vous sentiez combien je comprends votre immense douleur, comme je voudrais vous réchauffer par mon affection, comme j'attends avec impatience votre retour pour vous entourer. Je sais bien qu'aucune parole ne peut alléger votre peine. Vous ne trouverez qu'en vous-même l'acceptation aimante de la volonté de Dieu et l'espérance d'une réunion merveilleuse, là où rien ne pourra plus troubler votre bonheur, qui adoucissent un peu l'amertume, la souffrance intolérable de maintenant. Tout ce que je peux vous dire, c'est que je vous aime, que je souffre avec vous, que je prie de toutes mes forces pour que ce fardeau ne soit pas trop lourd pour vous.

Il est bon de penser que son âme si croyante, si délicate, vit toujours et nous accompagne, comme nous accompagnent celles de Bon-Papa, de René, d'Etienne <sup>43</sup>, qu'il est allé rejoindre ; je sens leur présence autour de moi et il me semble que je peux me confier à eux, tellement mieux qu'avec nos pauvres mots humains .

Je vais aller ce soir près de Marie-Rose, à deux ce sera moins dur. Tous nos amis de Radès ont été très bons, ils pensent tous à vous et m'ont chargé de vous dire combien ils partagent votre peine. J'espère que nous pourrons nous réunir dimanche matin dans la grande salle, où un prêtre ami viendrait dire la messe à l'intention d'Abel. Vous serez présents au milieu de nous.

Je ne vous dis plus au revoir pour longtemps, bientôt vous serez là et nous revivrons ensemble les moments passés avec Abel, vous dans la tristesse de la fin, nous dans la joyeuse insouciance des quelques jours de permission. Vous trouverez bien des souvenirs de lui ici et je ne toucherai pas à ses affaires jusqu'à ce que vous arriviez. Je vous embrasse très tendrement. Votre fille qui vous aime.

Henriette.

---

<sup>43</sup> Bon-Papa Rivière, mort en 1939. René et Etienne Giard, cousins germains d'Henriette, tués en mai 1940.

*Lettre de Marguerite Lebel à sa mère Geneviève Rivière.*

Paris.

Le 10 novembre 1944

Ma chère maman,

Comme nous, tu auras été bouleversée en apprenant la mort d'Abel. Et depuis la fatale dépêche, aucune nouvelle de cette pauvre Charlotte ne nous est parvenue. J'aurais tant voulu être auprès d'elle pour partager son calvaire et l'aider un peu à supporter toutes ces heures si douloureuses, après tant d'espoir et tous les projets de convalescence en Tunisie, qu'elle m'écrivait si peu de jours avant ! C'est vraiment bien dur et pour ma part j'ai tant de chagrin que je ne puis penser qu'à cela. Plus tard, du moins, ce sera un adoucissement pour Charlotte que la pensée de ces derniers jours passés complètement avec lui. Abel aura eu aussi cette dernière joie !

J'espère que Jean aura pu passer plusieurs bons jours au Mesnil. Cela t'aura réconfortée au moment de cette si triste nouvelle.

S'il y avait une autre petite place dans l'auto qui le ramènera, il devrait bien t'emmener aussi avec lui et ainsi tu assisterais au mariage de Miriam et reverrais un peu toute la famille. On a tant besoin de se resserrer dans l'épreuve ! En attendant n'as-tu pas froid ? Et te couvres-tu suffisamment dans ton lit ? Ici on commence sérieusement l'hiver. N'hésite pas à amonceler couvertures et boules.

J'ai bien reçu ta longue lettre du 5 novembre, qui m'a fait grand plaisir comme toujours. J'ai revu aussi Marie Lanel à son retour de l'est où elle a trouvé sa belle-sœur si courageuse que c'est celle-ci qui a dû la consoler, cette brave Marie !

Tu devrais bien m'envoyer la lettre de Colette à Cécile, car je n'ai rien vu de semblable ici et ses récits sont si amusants. Je t'embrasse de tout cœur, ma chère maman, en pensant bien à toi dans ce petit coin qui a vu naître Abel à l'autre guerre. Bonnes amitiés aux Bouts.

Ta fille Marguerite.

*Lettre de Colette Boutan à sa sœur Charlotte TM.*

Lectoure.

Samedi 11 novembre 1944

Ma pauvre marraine,

auprès de qui je voudrais tant pouvoir être, je ne pense qu'à toi du matin jusqu'au soir et je ne peux pas m'empêcher de revenir te dire ma peine et mon affection dans cette épreuve atroce. Je reviens d'une cérémonie autour du monument aux morts (nous sommes le 11 novembre) suivie d'une très belle messe pour les morts de la guerre et j'y ai pleuré tout le temps. Cet appel de tous ceux tombés au champ d'honneur ... cette sonnerie aux morts ... cette Marseillaise ... la messe, tout ça pour moi c'était pour Abel et j'étais bien émue. Un des chants de la messe disait de belles paroles : « Mon Dieu, si vous ne pouvez empêcher la souffrance, apprenez-nous au moins à souffrir » ... et ces paroles je les répétais pour toi au bon Dieu... oh oui, certes dans ta douleur inguérissable tu dois tout de même être réconfortée par cette pensée que pour Abel cela a été une telle joie, d'abord de te revoir avant de te quitter pour toujours et une telle douceur de mourir entre tes bras. Avec son Dieu et son pays, il n'a pas eu d'autre amour que toi et tu auras été là près de lui, jusqu'au dernier moment... alors qu'il aurait pu mourir bien loin, seul, en Afrique ou en Italie.

Et je pense à cela sans cesse depuis quatre jours où mon cœur est tout gonflé de tristesse avec toi. Si le bon Dieu a permis que tu restes ces deux longues années en France loin de tous les autres, c'était pour cela... pour qu'Abel à son retour en France te retrouve et que tu sois là pour l'aider à franchir le terrible passage ; alors de cette grâce il faut encore le remercier et je suis sûre que tu l'as fait. Je pense aussi quel coup terrible cela a dû être pour son père de revenir des brillantes et joyeuses journées de Lyon où il ne se doutait pas de l'état désespéré de son fils, pour le retrouver presque mourant. Oh oui, remercie le Ciel aussi d'avoir été là tous les deux ensemble pour affronter l'épreuve.

Je reçois ici des témoignages de sympathie touchants, tout le monde a été ému par cette mort et ses circonstances, car tout le monde sympathisait déjà à l'épreuve de ta si longue séparation d'avec tes enfants.

Une des visites qui m'a le plus touchée fut celle de la bonne mère Saint-Joseph, la supérieure de la pension, qui est venue tout spontanément m'apporter le témoignage de sa sympathie et l'assurance des prières de toute la communauté pour toi ; elle se souvenait de ta visite cet été et était vraiment émue ; c'est une vraie française et elle a beaucoup de cœur.

Les enfants ont eu vraiment beaucoup de peine aussi et ce brave Olivier, en sortant de la messe jeudi matin, m'a toute suite dit : « J'ai beaucoup prié pour tante Charlotte et j'ai offert ma communion pour elle » ( les 3 autres aussi l'ont fait ) et bien figure-toi, il s'est à moitié foulé le pied en le tordant dans son sabot, il allait commencer à pleurer et puis il s'est bien vite retenu en me disant : « Je l'offre au bon Dieu pour qu'il console tante Charlotte ». Tous les jours il me parle de toi et d'Abel.

Aujourd'hui j'ai reçu une lettre de Marguerite, et cela m'a fait du bien ; cela me faisait si mal de me sentir loin, seule pour pleurer ; elle l'a su le même jour que moi et me dit toute sa peine ... je pensais bien que pour elle ce serait un grand chagrin aussi. Elle était pour Abel une seconde maman. Et elle me dit aussi comme elle souffre comme moi de ne pouvoir accourir près de toi. Tu n'auras pas eu tes sœurs réellement, mais je suis sûre que tu auras senti quand même tous leurs cœurs et toute leur peine à côté de toi, tant nous souffrons toutes ensemble des mêmes choses.

Marguerite-Jean est donc arrivée avant hier soir pour venir chercher Bertrand et Marielle (jubilant tu peux le croire) et je pensais qu'elle t'avait vue peut-être, qu'elle m'apporterait quelques tristes détails sur la fin. Or c'est moi qui lui ai appris la mort d'Abel. Elle en a été tout émue, comme aussi Clotilde qui a beaucoup de cœur et que j'ai été voir hier à Sarrau.

J'espérais que tu pourrais repartir bien vite pour Radès, retrouver auprès des autres un peu de baume apaisant, et Marguerite-Jean me dit que tu ne pourras sûrement pas repartir avant la fin du mois, alors je t'adresse encore cette lettre à Chalon, avec celles des enfants. Si tu en as le courage, écris-moi et parle-moi d'Abel, dis-moi s'il n'a pas trop souffert à la fin... si cela n'a pas été trop dur pour lui de partir... Je voudrais que tu me dises aussi que Laurent a pu avoir, à cause de la mort de son frère, peut-être une petite permission et venir t'embrasser. Marguerite (Lebel) me dit que je te reverrai peut-être avant ton départ pour la Tunisie... serait-il possible que tu puisses repasser par Lectoure avant de repartir ? Je serais si contente de pouvoir t'embrasser, parler avec toi d'Abel et de toutes ces choses douloureuses. Germaine m'a envoyé cette photo de Laurent prise par Tonio... au cas où tu ne l'aurais pas par hasard, je te l'envoie. Anne-Marie Marcellin, qui est venue avant-hier à Lectoure voir ses filles, a été toute émue aussi par la mort d'Abel, et elle compatit je t'assure en connaissance de cause... elle m'a bien chargée de te le dire. Je désirais tant te faire faire sa connaissance ; elle est douce et bonne comme toi, vous vous seriez entendues.

Avec tout mon cœur je t'embrasse, ma pauvre et si chère marraine, et Jean aussi. Ta filleule qui t'aime de tout son cœur et voudrait savoir te consoler un peu.

Colette.



*Lettre de Marguerite Rivière à sa belle-sœur Charlotte TM.*

Lectoure.

Samedi 11 novembre 1944

Ma chère Charlotte,

Ce n'est qu'en arrivant à Lectoure que j'ai appris que le plus grand sacrifice vous avait été demandé et que votre cher enfant avait succombé dans vos bras. Quelles paroles de consolation trouverai-je pour une douleur pareille à la vôtre ? Mais c'est une mère qui vient pleurer avec vous. Votre Abel était et est tant aimé de nous tous, c'était un peu l'enfant gâté de toute la famille. Un si joli enfant gâté, que ses années de campagne avaient dû transformer en un bel et viril officier. Je pense à votre joie à Jean et vous de le revoir, de lui entendre raconter ses années d'homme passées loin de vous mais si pleines d'actions d'éclat, et quelle cruauté de le voir ensuite tant souffrir avant de vous être enlevé.

Jean mon mari avait été tout heureux de le revoir et tout en demeurant inquiets, nous étions pleins d'espoir dans sa jeunesse et sa vitalité. Combien je regrette de n'avoir pas su la nouvelle avant de quitter Lyon, je serais venue pleurer avec vous, vous dire combien votre chagrin est notre chagrin, et que notre pensée ne vous quitte pas.

Et cependant vous êtes une mère riche, riche de vos deux petits anges déjà au ciel et de ce grand fils qui est allé les rejoindre, donnant sa vie pour son pays. C'est le plus beau sort pour un officier de France, mais la peine de ses parents n'en est pas moins bien lourde à porter.

Je prie avec vous le bon Dieu qu'il vous soutienne.

Je vous embrasse, Jean et vous, bien émue et avec tout mon cœur.

Votre sœur Marguerite.

# Affliction familiale et condoléances.

*Lettre d'Henriette TM à sa mère Charlotte TM.*

Le 17 novembre 1944

Ma chère maman,

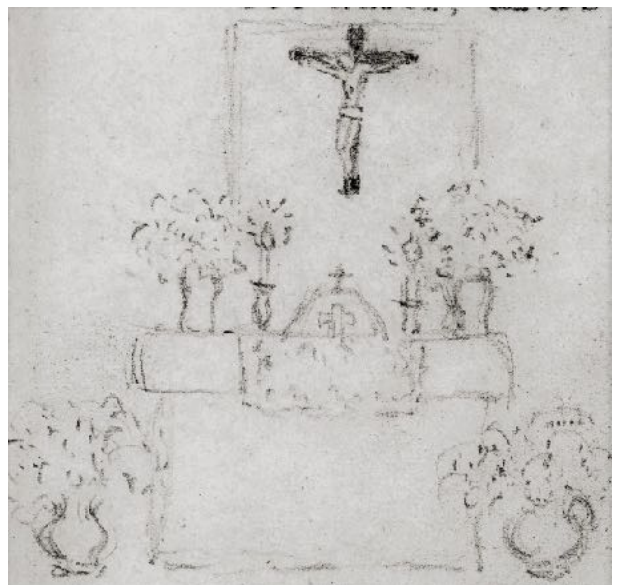
Je reçois à l'instant ta carte du 3 novembre. Comme j'aurais voulu être près de vous deux pour vous entourer un peu dans ces moments affreux. Tu as pourtant l'air bien courageuse, mais Abel était encore vivant et jusqu'au dernier instant on espère un miracle. J'imagine trop bien ce qu'a pu être ton chagrin, le vide qui doit te faire tant souffrir, car je sais toute la tendresse que tu avais pour Abel, ton aîné, si affectueux pour toi, et que vous souffriez autant l'un que l'autre des longues séparations qui ont été le lot de son existence ...

Voilà huit jours maintenant que j'ai reçu le télégramme qui m'annonçait sa mort et depuis, rien, pas un détail. Par moments, je ne veux pas croire que c'est vrai. Tous les jours je guette impatientement le courrier, espérant quelque chose qui me parlera encore d'Abel, de ses derniers instants ; je sais combien ce sera douloureux, mais je préfère cela au silence qui fait croire que j'ai rêvé et je pourrais au moins me rapprocher de vous par la pensée dans ces terribles moments. Tous nos amis ici prennent bien part à notre chagrin et je reçois tous les jours une montagne de lettres que je conserve précieusement pour vous les montrer. Vous serez touchés comme moi de voir combien vous êtes aimés ici. Et pourtant je me dis qu'ici personne ne connaissait vraiment Abel, et c'est pénible de ne pouvoir faire revivre son souvenir au milieu de gens qui l'ont connu et aimé ; au moins pour toi, j'espère que tu auras pu retrouver quelques membres de la famille, tante Guiguite en particulier qui aimait Abel comme un fils. Ne trouves-tu pas que la plus douce consolation est de pouvoir parler de lui avec quelqu'un qui vous comprend ?

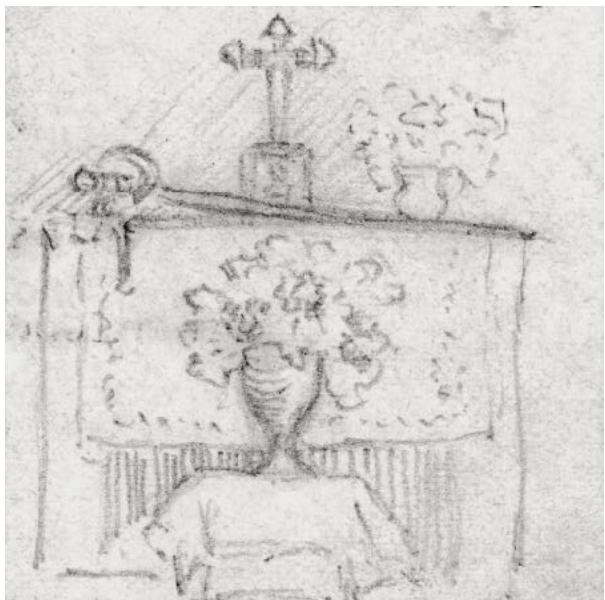
Je suis allée à Zriba vendredi soir pour prévenir Marie-Rose, j'avais seulement dit au téléphone que j'écrirais. Hubert est venu me chercher en auto avec Doudou. Il ne savait rien et Marie-Rose ne s'en doutait même pas, j'avais espéré qu'elle aurait reçu un télégramme et que ce ne serait pas à moi de lui apporter ce chagrin. Elle m'attendait chez elle tout heureuse de me voir. Sa première pensée, en apprenant la mort d'Abel, a été pour toi. Heureusement que nous avons les trois petits pour nous distraire et j'ai hâte que tu arrives pour les voir. Ils sont si mignons, si drôles, racontant des histoires, absorbant tant votre attention qu'on oublie son chagrin. Je me dis que, lorsque tu tiendras la petite Françoise dans tes bras, son petit corps menu et potelé, qu'elle t'embrassera avec sa minuscule petite bouche, que tu verras ses grands yeux bleus, son air tour à tour câlin et farceur, tu reprendras goût à la vie. Ces trois enfants sont de vrais rayons de soleil, et Olivier mérite chaque jour davantage le surnom de « trop bon ». J'ai un faible pour mon filleul qui est d'ailleurs un enfant ravissant, rappelant un peu Francis au même âge. Et Marie-Rose t'a peut-être déjà dit qu'elle attendait le quatrième pour le mois de mai. Les fruits que tu as portés donnent à leur tour d'autres fruits et il faut plaindre les mères qui perdent un fils et n'ont pas de renouveau de bonheur en voyant grandir et s'éveiller autour d'elle ces petites frimousses qui leur promettent encore tant de joie.

Samedi matin j'ai ramené Marie-Rose à Radès, et dimanche nous avons eu la messe dans la grande salle pour Abel. C'était un prêtre ami des Lambert qui l'a dite, et seuls nos amis y ont assisté. On avait une impression de paix et de complicité, j'ai bien pensé à vous tout le temps. Nous avons très bien arrangé la grande salle : devant la porte du dehors j'avais poussé la console recouverte d'une nappe blanche et d'un napperon brodé ; par terre, de chaque côté, les deux gros vases de l'escalier remplis de verdure. Sur la console même, qui servait d'autel, les deux vases bleus de la salle à manger pleins de chrysanthèmes magnifiques donnés par Mme Berthe ; ils se détachaient sur un drap blanc qui servait de fond et cachait la porte ; en haut était suspendu le Christ de la chambre de Papa.

Sur la cheminée, j'avais mis la photo d'Abel en Saint-Cy-



Christ de la chambre de Papa.



rien avec des géraniums rouges et son sabre. Derrière la photo était une croix formée par un poignard qu'il avait rapporté et, devant la cheminée, j'avais mis sa coupe de ski avec des fleurs, voici d'ailleurs des petits croquis. J'espère que cela t'aurait plu ainsi. C'était sur cet autel, alors à droite de la porte, que nous faisons le mois de Marie quand Abel est venu en permission. La veille de son départ, il avait amené deux camarades en permission de deux jours et, tous ensemble, nous avons récité les litanies et chanté l'Ave Maria. Nous ne nous doutions pas que c'était la dernière fois que nous récitions la prière ensemble. Le lendemain, jour de Pentecôte, ils étaient tous rappelés précipitamment. Au moment de nous quitter, Abel était vraiment bouleversé, comme s'il pressentait qu'il ne nous reverrait plus. Francis et Charlot ont servi la messe, nous avons ensuite assisté à la messe paroissiale à l'église.

Mercredi matin, j'ai fait dire une messe pour Abel au Fourneau des Pauvres et il y avait beaucoup de monde, et je n'en finirais plus de te citer chaque personne ; pourtant, malgré ce que les défilés de condoléances peuvent avoir de pénible, j'ai senti que chacun était si sincère que je vais t'en dire quelques-uns, car c'est à vous que s'adressaient aussi leurs paroles.

Tous les ménages de la Société : Longin, Mainier, Lavigne, Louvier, Lerumeur, Dinant, Guiraud, Hâvre, Mme Chavene, Mme Laporte, les Le Clezio, Marie-Thérèse Ganide, Mme Crété mère, M. Maxime Crété, Mme Pagès, Mme Roux, les jeunes Crabières (cousines de Marie-Rose qui viennent parfois le dimanche à la maison), les Cattoir (cousines des Ponçon chez qui les garçons ont fait des séjours enchanteurs), Mme Watrin (cheftaine Serres), les Habis, le Commandant Mouriès qui m'a transmis les condoléances du Général Bergeron, un représentant de la « Tunisie Française » (ce journal a fait paraître une petite note sur Abel), Jeannette et Magui Penet, cette dernière était venue se mettre près de moi, je considère vraiment les Penet comme mes sœurs, Mme Huille (Madeleine Richard-Nicolas qui habite Radès, bien éprouvée par la mort de son mari l'hiver de l'occupation), M. de Bellefond, les Thibaudet, les Renoux qui ont été charmants pour moi, mes amis de la J.I.C., j'en oublie sûrement des tas.

Hier matin, messe à Radès, je ne te le cite pas tous les gens de Radès. C'est le père Gabel, ancien prêtre de Cité Lescure et actuellement aumônier de l'Action Catholique, qui a dit la messe à Tunis mercredi. Comme j'étais allé le voir vendredi après-midi avant d'aller à Zriba pour lui demander de dire cette messe, il a eu la gentillesse de me proposer spontanément de dire sa messe du lendemain, 11 novembre, à Bellevue, à l'intention d'Abel. Les prières ne lui auront pas manqué et je pense qu'après tant de jours de souffrances, son âme est montée tout droit au Ciel où, avec Françoise et Michel, il représente la famille et intercède pour nous près de Dieu et nous obtient les grâces dont nous avons besoin pour vivre selon la volonté de Dieu.

Les enfants vont tous bien et, depuis qu'il fait froid, ont repris la bonne mine que la chaleur de cet été et les maux de foie ou d'intestin leur avaient fait perdre. Francis vient de passer un examen de Préparation Militaire où il s'est très bien comporté, mais il n'est pas question pour lui encore de mobilisation. Charlot et Vincent n'ont plus le temps de s'occuper du jardin et j'aimerais que papa soit là pour organiser un meilleur rendement du jardin. Dominique continue de ne rien comprendre au latin et de collectionner des insectes bizarres ; quant à France, elle a une telle peur d'arriver en retard en classe qu'elle est déjà sortie de table depuis cinq minutes quand Charlot et Vincent reviennent du lycée. Elle a toujours des penchants pour la sainteté, je te transcris textuellement la dernière formule qu'elle a inscrite au tableau pour notre enseignement et notre sanctification :

« Donnez le bon exemple, mais ne faites pas de sermons, que tout le monde le fasse » !! Elle ne t'a pas oubliée depuis deux ans et soupire continuellement après ton retour, je ne suis malgré tout qu'une sœur et rien ne peut remplacer l'affection maternelle. Elle en a été bien sevrée la pauvre et te fera une fête à ton retour. On peut dire que c'est son obsession continue.

À bientôt j'espère, ma chère maman, je t'embrasse très affectueusement ainsi que Papa dont tout le monde attend le retour avec impatience.

Votre fille qui vous aime beaucoup et qui est près de vous dans votre tristesse.

Henriette.

## Lettre de Louise Baillot à Charlotte TM.

Raymond Baillot et Jean Tommy-Martin descendent de la famille Boquet.

Le Chesnay.

Le 21 novembre 1944



Christian Le Mintier.

Ma chère cousine,

J'ai appris avec une profonde tristesse la mort à l'ennemi de votre fils aîné, c'est un sacrifice bien douloureux que le ciel vous a demandé là, mais je suis persuadée que vous l'avez offert généreusement pour que la France mérite de renaître et de reprendre son rang et sa gloire d'autrefois ; avez-vous eu néanmoins la consolation de pouvoir venir le voir quand il était à l'hôpital ou étiez-vous en Tunisie ? Je serais contente si vous pouviez me donner des nouvelles de vous tous : il y a si longtemps que nous ne nous sommes pas vues !

Ici, nous avons eu nous aussi notre sacrifice à faire et dans des circonstances spécialement pénibles et douloureuses ; je ne me rappelle plus si vous avez connu mon frère Christian, l'officier de marine <sup>44</sup>, qui était à Bizerte quand nous étions à Tunis. Depuis la mort de notre flotte, il avait été versé dans le corps de pompiers de Marseille ; puis en mai dernier, il avait pris sa retraite et était revenu avec sa femme et ses enfants dans la propriété de famille, en Bretagne, avec le projet de s'adonner à l'agriculture.

Il a eu l'imprudence lui et sa femme, de se lier un peu trop avec une voisine de campagne qui, elle, faisait de la collaboration à outrance et dénonçait aux Allemands les points de chute, dans la forêt voisine, de parachutistes anglais. Ma famille n'en savait rien, mais dans un même coup de filet, des terroristes F.T.P. <sup>45</sup>sont venus arrêter cette personne, et à la Motte Basse mon frère, sa femme et ma sœur de Pétigny qui se trouvait avec eux ; 3 jours après, sans enquête ni jugement, ils ont exécuté tout le monde dans la forêt, et on a retrouvé les corps dans une fosse hâtivement creusée, qu'après enquête de gendarmerie ; ces assassinats ont fait du même coup 7 orphelins chez mon frère et ma belle-sœur, et 5 chez ma sœur : l'aîné a 16 ans et le dernier 16 mois. Vous voyez si la vie s'annonce dure pour tous ces pauvres enfants ! nous ne savons encore ce qu'ils vont devenir ; nous allons probablement, mes frères, sœurs et moi, nous les partager, mais nous attendons pour prendre des décisions le retour de mon frère aîné, bloqué à Casablanca ; il vient seulement d'apprendre la nouvelle et fait des pieds et des mains pour se faire rapatrier. Ce n'est pas facile, mais il annonce cependant son retour probablement pour la fin de ce mois.

Je vous dis mon affectueux souvenir, ma chère cousine, en même temps que l'assurance de mes meilleures prières pour votre disparu.

Je vous embrasse très affectueusement.

L. Baillot.

---

<sup>44</sup> Christian Le Mintier de la Motte Basse né le 1<sup>er</sup> juillet 1894 à Le Gouray (22). Jeune enseigne de vaisseau en août 1914, il s'illustre au point d'être fait chevalier de la légion d'honneur à 22 ans en 1921. Il est capitaine de frégate lors de la déclaration de guerre le 3 septembre 1939 et commande le contre-torpilleur *Lynx* qui s'échappe de Mers-el-Kébir sous le feu des canons anglais le 3 juillet 1940. Il prend ensuite le commandement de la 12<sup>ème</sup> division de torpilleurs à Bizerte, puis, en mai 1942, celui du Bataillon des Marins Pompiers de Marseille. Après le sabordage de la flotte le 27 novembre 1942, il est mis en congé d'armistice et quitte la Marine le 6 mars 1944 avec le grade de capitaine de vaisseau. Il se retire dans la propriété de famille au Gouray, et s'y trouve en compagnie de son épouse et de sa sœur Alberte, épouse de Pétigny de Saint-Romain, lorsqu'ils sont enlevés le 11 juillet 1944 au château de la Motte-Basse, puis exécutés le 26 juillet par des éléments "non-contrôlés" de la Résistance locale. À leur décès, les sept enfants du couple ont été déclarés "Pupilles de la Nation" et adoptés par Godefroy, frère de Christian. La mention « mort pour la France » a été décernée au capitaine de vaisseau Le Mintier de la Motte Basse et une rue de Vannes porte son nom (source : memorial-national-des-marins.fr).

<sup>45</sup> Francs-Tireurs et Partisans : maquis communistes.

*Carte de Marguerite de la Forest Divonne à Charlotte TM.*



Claude de la Forest Divonne.

Les Pensées,  
Lyons la forêt, Eure.

Le 25 novembre 1944

Madame,

J'ai appris avec émotion et tristesse votre grande épreuve et que nos fils <sup>46</sup>, qu'une si bonne amitié unissait, se sont retrouvés là-haut. Je vous exprime toute ma douloureuse sympathie et mes vœux pour vos autres combattants que leur glorieux aîné protégera.

M. de la Forest Divonne.

*Lettre du général d'armée J. de Lattre de Tassigny à Jean Tommy-Martin.*



P.C.

Le 5 décembre 1944

Mon Colonel,

La disparition du brillant officier qu'était le Lieutenant Abel Tommy Martin laisse chez tous ceux qui l'ont connu un immense regret et ils s'associent à votre grande douleur. Son sacrifice est la cruelle rançon des jours glorieux que nous vivons ; il est de ceux qui nous permettent de regarder aujourd'hui l'avenir en face.

Je m'incline devant votre peine et l'affliction des vôtres et je vous demande de croire à mes sentiments attristés de sympathie.

J. de Lattre.

---

<sup>46</sup> Claude de la Forest Divonne (1914/1943), officier au 1<sup>er</sup> régiment étranger de cavalerie, mort en service commandé à Cherchell (Algérie) le 13 décembre 1943. Promotion St Cyr 1935/1937, Abel étant de la promotion 1936/1938.

Chalon.

Samedi 18 novembre 1944

J'ai été bien émue par ta lettre, par ta carte, par tout ce que tu me dis d'Abel ! d'Abel ton petit frère que tu aimais tant aussi, que tout le monde aimait ! Je sens ton cœur tout près du mien et tout souffrant réellement avec moi, ton cœur si sensible, si bon et si près de Dieu. Tu ne peux savoir combien j'en suis touchée et comme tout ce que tu dis me fait du bien. Il me semble que tu es là, près de moi ... à l'instant je reçois encore ta bonne lettre du 11, avec les petites lettres si attendrissantes de Bernard, Philippe, Olivier et Roseline. Si je ne réponds pas à chacun, dis-leur bien que ce n'est pas faute de penser à eux, à chacun d'eux, que leur tante Charlotte les aime beaucoup et les remercie, que leurs gentilles lettres lui ont fait du bien. C'est si bon de sentir cette affection si spontanée, si vraie. Et leurs prières d'enfants sont sûrement les plus efficaces.

Ma chère Colette, oui, merci, merci ! Je voudrais pouvoir t'écrire longuement, m'entretenir avec toi du souvenir d'Abel ; mais je voudrais pouvoir répondre à tous les témoignages de sympathie que nous recevons, et je n'y arrive même pas. J'ai reçu aussi tes longues lettres revenues de Saint Lary et de Toulouse, avec l'intéressante missive de Tonio ; et les lettres que tu adressais à Henriette et à Francis, et que j'ai expédiées sous enveloppe à ces derniers, désespérant d'aller les retrouver avant quelques semaines encore ; il nous arrive aussi en arriéré de longues missives d'Henriette, nous parlant en détail de la vie à Radès et du passage d'Abel au mois de mai. Elle m'a écrit aussi cette pauvre Henriette, une lettre bien émue de la mort de son frère qui était son frère de prédilection et dont elle était aussi la sœur préférée.

Qu'il me tarde de revoir tous ces enfants et de retrouver auprès d'eux les souvenirs d'Abel encore vivant, encore plein de santé et d'enthousiasme ; et de me consacrer de nouveau à eux, mieux que je ne l'avais fait jusqu'ici. Mais cette hâte de retourner là-bas est mêlée du désir de revoir Laurent, du souci que je me fais à son sujet. Il faudra donc toujours être partagée ! Jean va partir demain à Paris pour tâcher d'éclaircir un peu et de hâter notre départ. Peut-être verra-t-il Hélène dont j'ai fini par recevoir de longues nouvelles détaillées et qui était en instance de quitter Nantes avec mari et enfants, pour aller s'installer à Paris, chez ses beaux-parents. Nous comptons bien la voir venir à Radès cet hiver. Peut-être même partira-t-elle avec nous ? Quelle joie ce serait de l'emmener !

J'ai été bien émue aussi par les quelques mots de Jeanne Boucheron joints à ta lettre. Remercie-la bien pour moi et remercie aussi ton beau-père qui nous a écrit une lettre si affectueuse. Remercie aussi la bonne mère Saint-Joseph et Mme Marcellin à qui je pense si souvent aussi. Son mari et Abel sont dans la même légion de héros qui ont donné leur vie à la France. Je voudrais bien faire sa connaissance. Peut-être l'été prochain, si comme nous l'espérons nous revenons nous installer, avec nos enfants cette fois, à Saint Lary dont Jean reste le directeur attitré. Nous reviendrons alors, si vous le voulez bien, Louis et toi, vous faire des petites visites ... Mais pour le moment il n'est plus question pour nous de repasser par Toulouse et encore moins Lectoure. Nous espérons gagner Sète ou Marseille par les voies les plus rapides, pour nous y embarquer.

Au revoir, ma chère Colette, et merci, merci encore ! Toute votre affection, toutes vos prières nous sont précieuses et Dieu nous aide certainement, grâce en particulier aux prières et aux sacrifices de ce bon petit Olivier. Embrasse bien pour moi tous tes enfants. Je voudrais pouvoir leur envoyer un souvenir d'Abel, à Bernard en particulier qui m'écrit de façon si touchante qu'il veut « suivre ses pas ». Il y a là dans les quelques affaires laissées par Abel, son calot d'officier qu'il a porté les derniers jours de sa vie militaire. Je vais le garder pour Bernard et tâcher de lui envoyer. Ce sera une relique du « héros » dont il me parle si gentiment et qui lui rappellera son grand cousin mort pour la France, en même temps qu'il sera un emblème de l'idéal qu'il poursuit. Merci encore à chacun, à Philippe, à Roseline, à Olivier, de leurs gentilles lettres, de leurs prières, de leurs sacrifices. Et je t'embrasse aussi ma chère Colette bien tendrement, en te chargeant de mon meilleur souvenir pour Louis. Ta pauvre marraine.

Charlotte.

Antoine Giard annonce la naissance de sa fille Marie dans la nuit du 10 au 11 novembre. Merci aussi de m'avoir envoyé cette photo de Laurent, si ressemblante, qui m'a fait bien plaisir.

Je suis désolée de ne plus pouvoir te fournir de haricots !

*Lettre de Marguerite Lebel à sa mère Geneviève Rivière.*

Paris.

Le 22 novembre 1944

Ma chère maman,

Ta lettre du 15 mai est arrivée hier seulement, les correspondances sont encore longues et on s'aperçoit du manque de trains. Merci de m'avoir communiqué la lettre de Jean, mais nous en avons reçu de notre côté aussi de Charlotte, et de savoir qu'en somme la fin avait été assez douce m'avait un peu apaisée ... mais je ne pense qu'à cela et je ne puis encore m'habituer à ce chagrin.

Il m'avait écrit le 15 octobre tellement confiant en sa guérison ! et puis toutes ces opérations affreuses qu'on aurait pu il me semble lui épargner. Enfin hier soir Jean Tommy Martin dînait avec nous, il a sûrement plus de courage que moi, disant « il a eu une belle vie, il a eu une belle mort » ; et sur la carte il nous faisait suivre toutes ses allées et venues dans le désert, la prise de Koufra, la campagne du Fezzan, qui ont été la glorieuse part d'Abel dans l'Afrique lumineuse durant ces quatre lamentables années où la France pataugeait dans le mensonge et les ténèbres.

Que n'a-t-il recueilli avec tant d'autres les manifestations d'enthousiasme et de reconnaissance que les Parisiens ont adressé d'une façon si émouvante à tous ceux-là qui ont contribué à libérer la France ?

Jean était venu à Paris seul pour quelques jours et pour y décider de leur retour en Tunisie. Il semble que celui-ci s'effectuera par avion dans les premiers jours de décembre et en partant du Bourget, ce qui impliquerait leur passage à Paris à la fin de ce mois. Jean compte se trouver au mariage de Miriam.

Quant à leurs projets d'avenir, j'ai compris que Jean reviendrait vers Pâques pour s'occuper de l'usine de St Lary, laissant Charlotte et les enfants là-bas jusqu'à l'été.

Je compte de mon côté faire retirer les photos d'Abel, mais pour celles en Saint-Cyrien il faudrait demander à Charlotte des renseignements, date, endroit etc.

Je t'embrasse ma chère maman de tout mon cœur, te chargeant de mon bon souvenir aux Bouts, et à bientôt j'espère ! Ta fille affectionnée.

Marguerite Lebel.



*Lettre de Francis Tommy-Martin à ses parents Jean et Charlotte TM.*

Radès.

Le 22 novembre 1944

Mon cher Papa,  
Ma chère Maman,

Nous avons reçu ce matin avec grand plaisir trois lettres de vous : deux de maman pour Henriette et une de papa pour moi, l'aller et retour du courrier d'Henriette ayant duré seulement 10 jours. Nous avons aussi reçu ces jours-ci une lettre de Laurent qui était alors au repos, mais seulement momentanément je crois. Il ne soupçonnait évidemment pas le terrible événement, mais ne parlait pas non plus de permission en perspective. Enfin j'espère que, quand cette lettre vous arrivera, il sera auprès de vous ou que au moins vous aurez pu le voir. Nous ne cessons pas en tous cas chaque soir de prier pour lui, ainsi que pour vous et pour Abel, au sujet de qui nous avons reçu depuis deux semaines des condoléances touchantes d'un grand nombre de gens (parfois inconnus), nous prouvant combien grand est leur attachement à la famille et à Abel (à remarquer parmi eux la « Tunisie Française » qui a fait un article très bien, où elle nous offrait ses condoléances sincères, et qui a envoyé un représentant à la messe dite pour Abel à Tunis.)

D'autre part je continue toujours à suivre mes cours de Mathématiques Spéciales préparatoires qui, bien que interrompues pendant une semaine par mon Brevet de Préparation Militaire, se poursuivent sans encombre (les livres achetés à Laurent me sont d'une grande utilité).

J'ai assez bien réussi mon examen de PM (12<sup>ème</sup>/130), ce qui fait que je suis « proposé » pour l'école d'aspirants de Cherchell lors de ma mobilisation qui, je l'espère, n'est pas immédiate. J'ai en même temps obtenu le permis de conduite militaire « poids lourds » en conduisant sur des gros camions italiens récupérés par l'armée. Je ne rêve plus que d'une chose : c'est de conduire une voiture de tourisme légère, ce que je n'ai encore jamais fait et qui me permettra d'obtenir je pense le permis pour « voiture légère ».

Depuis que je suis en Mathématiques Spéciales, je ne flâne plus guère durant la journée et c'est avec peine que je trouve le temps de vous écrire (cette semaine du moins). Ma seule distraction momentanée est encore le piano. Je m'amuse à improviser des « swings » sur des airs connus ; c'est loin d'être merveilleux mais je m'estime satisfait. Le classique est déjà loin et c'est tout juste si je pourrais jouer encore la valse de Brahms ou la sérénade d'Albénitz. Le temps est bien la chose qui me manque le plus, car sinon, comme je compte le faire par petits coups, j'écrirais à toute la famille de France, aux cousins, aux cousines, aux oncles, aux tantes etc. qui me sont d'autant plus attachés qu'il y a longtemps que je ne les ai vus. Je compte aussi écrire à Hélène ; ce qui est légitime puisque je ne lui ai pas écrit pour la remercier de ma nomination de parrain.

Je vous quitte mon cher papa, ma chère maman, j'avais déjà reçu la lettre dont papa m'a envoyé le double et c'est plutôt vous qui n'avez pas dû en recevoir la réponse lors de sa première émission. J'ai exécuté toutes les recommandations que papa y faisait.

Au revoir donc et à bientôt j'espère, votre fils qui vous aime beaucoup et qui vous embrasse bien fort.

Francis.

*Lettre de Georges Jeanperrin <sup>47</sup> à Jean TM.*

S.I. 82 347.

Le 23 novembre 1944

Monsieur,

C'est avec une peine profonde et sincère que j'apprends la perte de votre fils Abel, mon camarade depuis plusieurs années. Très lié avec lui au cours de mes études de St Cyr, nous avons été surtout des camarades de montagne dans les Alpes et les Vosges.

En Afrique, sans avoir repris contact, j'étais au courant de ses garnisons et de ses campagnes, je savais sa participation aux opérations de Kouffra et du Fezzan. C'est seulement cette année en Italie que j'avais eu le plaisir de le

---

<sup>47</sup> Georges Jeanperrin (1916-2003) est un camarade de promotion d'Abel.

revoir. Il était venu de là-bas avec un bataillon où servaient également le Capitaine Cabrières et le lieutenant Perxxx. Ceux-ci étaient avec lui depuis plusieurs années [...].

C'est à Avignon que votre fils avait rejoint mon unité, il avait participé avec nous à plusieurs opérations devant Belfort, très vite il avait fait l'admiration de ses hommes par son courage et ses connaissances. Il s'était fait aimer de tous par sa simplicité et sa bonne humeur. Pour ma part, je l'avais retrouvé tel que je l'avais connu, camarade loyal et ami sûr.

Sa blessure m'avait profondément ému [...] toutes ses affaires personnelles sont restées intactes et je n'attendais qu'une occasion pour lui faire parvenir. J'ai trouvé une personne qui passe par Macon dans une huitaine de jours et qui se chargera de vous remettre ses cantines [...]

... je vous présente, Monsieur, mes plus respectueuses et mes plus sincères condoléances pour la perte cruelle de votre fils.

Jeanperrin.

*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.*

Chalon.

Le 23 novembre 1944

Ma chère Colette,

Je ne t'écris que quelques lignes, ayant tant de lettres à qui répondre et si peu de courage pour le faire. Mais je veux te remercier tout de suite de m'avoir communiqué cette longue lettre d'Henriette, si intéressante, et ces photos. Je garde la lettre pour la montrer à Jean qui est actuellement à Paris et je te renvoie la photo, un peu différente, d'un autre groupe que j'ai reçu de mon côté. Cette pauvre Henriette, combien elle est admirable ! Et comme elle remplit bien et courageusement sa tâche ! Elle m'a écrit ces jours-ci des lettres émouvantes. Elle a eu tant de chagrin de la mort d'Abel ! Et elle décrit en particulier la touchante petite cérémonie d'une messe qu'elle avait fait dire, par un prêtre ami, dans la grande salle de la maison, et où assistaient nos intimes de Radès. Elle a fait dire une autre messe à Tunis au Fourneau des pauvres où étaient venus tous nos amis. Là aussi elle a été entourée de la sympathie la plus touchante et la plus sincère. Mais comme ils ont hâte de nous voir revenir ! Comme moi ! C'est affreux, cette séparation.

J'aurais tant besoin de les avoir auprès de moi, tous mes enfants !! Mais cette impitoyable guerre n'a pas fini de nous éprouver ! Il semble que ces projets de rapatriement ne soient encore qu'un leurre. Qu'on nous fait lanterner indéfiniment ! Et avec cela, sans nouvelles de Laurent depuis plus d'un mois ! Nous ne pouvons partir sans le revoir, sans être sûrs qu'il soit encore en vie... qu'il n'est pas blessé et en train de nous attendre aussi sur un lit d'hôpital. C'est véritablement torturant. !...

Jean est donc parti à Paris pour y passer la semaine, s'occuper justement de cette question de rapatriement. Je lui ai confié, non sans m'en être séparée avec émotion, le bonnet de police d'Abel, qu'il portait à la guerre et qui gardait encore l'odeur de ses cheveux ... Jean devait chercher à Paris une occasion pour te le faire parvenir. Comme je te l'ai écrit : c'est pour Bernard. Qu'il le conserve précieusement et pieusement.

Je reçois ce matin une lettre pleine de sympathie de Mme Duprat. Veux-tu te charger de la remercier pour moi, et lui dire combien j'en ai été touchée. Et merci encore, ma chère Colette, de toute ta bonté et ton affection si compréhensive. J'espère que tu as fini par recevoir ma lettre où je te parlais des derniers moments d'Abel. Je n'arrive pas encore à croire que je ne le reverrai plus. C'est trop affreux ! Je voudrais le savoir maintenant heureux... avoir la certitude. Ma Foi n'est qu'une espérance. Comme j'envie ceux qui la possèdent réellement ! Je t'embrasse bien fort, ma chère Colette. Ta marraine bien malheureuse.

Charlotte.

Bien sûr si je passais par Toulouse, je te ferais signe. Mais je ne crois pas. Je commence même à me demander si je retournerais jamais en Tunisie !!! Le jeune ménage Paul/Guiguite, dont le bonheur faisait vraiment plaisir à voir (Paul est un mari des plus tendres) est parti pour Paris, après une dizaine de jours passés ici. Il compte bien assister au mariage de Miriam le 2 décembre.

*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.*

Chalon.

Mardi 28 novembre 1944

Ma chère Colette,

Je te remercie de m'avoir communiqué ces deux cartes de Marie-Rose qui, malgré leur ancienneté, m'ont fait bien plaisir, traçant des petits tableaux bien vivants de la vie des enfants. As-tu remarqué la comparaison flatteuse que Marie-Rose faisait de ses enfants avec les tiens, comme la dernière expression du chic et de l'élégance. Avec leurs teints frais, leurs perruques blondes et leurs yeux bleus, l'ensemble « petits Boutan » devait être complet. J'ai d'ailleurs toujours trouvé que Daniel ressemblait à Bernard.

Je t'ai dit aussi tout l'intérêt et le plaisir que nous avons eus à lire la longue lettre d'Henriette à toi adressée, et qui complétait deux autres lettres datées des jours précédents que j'avais reçues presque en même temps.

Depuis j'ai reçu aussi d'autres nombreuses lettres et cartes d'Henriette et des enfants, tous bien émus de la mort d'Abel...

Ce qui me désole, c'est de voir que tu n'as pas encore (à la date du 18) reçu la lettre que je t'écrivais au lendemain de ces cruels jours. Et depuis, je t'ai écrit encore. J'espère que tu auras fini par recevoir mes lettres te disant et te redisant combien j'étais émue de ta compassion, de sentir ton cœur si près du mien.

Je ne voudrais pas te reparler de ma peine... mais par moments, elle est au-dessus de mes forces ! Dire qu'il y a quelques jours encore nous étions ensemble... je pouvais le voir, l'entendre, lui parler, être près de lui à tout instant, répondre à ses moindres désirs, évoquer avec lui des souvenirs... et maintenant c'est fini, fini, fini !... Je ne le reverrai plus ! Et chaque jour qui passe enferme davantage cette réalité dans ma chair... et je n'ai réellement aucun courage... c'est trop !

Enfin, je me dis déjà que quand je mourrai, ce sera moins dur pour moi. Abel ! C'était comme une partie de moi-même... et j'aurai alors le sentiment d'aller vers lui. Je le reverrai ! Oui, mon Dieu ! Faites que je le revoie ! Abel que j'aimais tant !...

Mardi 28 novembre 1944

Ta lettre du 20 que je reçois ce matin, ma chère Colette, me dit enfin que tu as reçu la mienne. Comme les courriers sont encore lents ! Nous correspondions si vite entre Saint Lary et Sarrau ! Merci, merci de toutes tes bonnes lettres qui me font du bien. Je reçois aussi presque chaque jour des lettres de mes enfants vers qui il me tarde d'accourir. Il me semble que c'est là, seulement, auprès d'eux, que je trouverai l'apaisement. Comme Francette me l'écrit, d'une façon touchante : « Console-toi d'Abel, tu as encore beaucoup d'enfants ». Oui, combien est plus à plaindre cette pauvre dame, belle-sœur d'Elisabeth Lagandré, dont le fils unique (né après 12 ans de mariage) vient d'être tué <sup>48</sup>...

Nous entrevoyons enfin ce retour, et nous partons décidément pour Paris vendredi 1<sup>er</sup> décembre, avec l'espoir de prendre l'avion le 6. Mais ce sera via Marseille, et non via Toulouse. Je n'aurai donc pas la joie de te revoir maintenant. Mais j'espère bien l'été prochain. Mon beau-frère et ma belle-sœur sont déjà partis pour Paris en vue du mariage (mon beau-frère ayant aussi d'autres affaires) et nous régnons en maîtres, Jean et moi, dans la grande maison. Dans le petit appartement du rez-de-chaussée, Francine attend d'un jour à l'autre son 2<sup>e</sup> bébé.

J'ai de bonnes nouvelles d'Hélène avec qui on peut enfin correspondre. Elle pense que son mari ne quittera pas Nantes avant la fin de décembre. Jean a confié à Mr Lebel, ingénieur de St Gaudens, qui se trouvait en même temps que lui à Paris, le bonnet de police d'Abel. Il te l'enverra par la poste. Que Bernard garde pieusement cette relique de son grand cousin Abel.

Écris-moi maintenant à Radès, ma chère Colette. Je serai peut-être arrivée déjà quand tu recevras ma lettre.

Je t'embrasse bien fort.

Charlotte.

Mon bon souvenir à Mme Massenet dont la sympathie me touche bien.

---

<sup>48</sup> Michel PIOT (1924-1944) fils de Me Robert PIOT, (1881-1977) commissaire aux comptes à Chalon, son épouse est Lucie Lagandré (1890-1976). *Précision donnée par René Jeannin-Naltet.*

# Annonce de la mort de Laurent.

« Ma femme et moi, atterrés par ce nouveau coup, ne trouvions plus de larmes pour pleurer un deuxième fils dans le même mois. » Jean TM.

SECRETARIAT D'ÉTAT  
A LA DÉFENSE.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE  
ÉTAT FRANÇAIS

N° 19.

SECRETARIAT GÉNÉRAL  
DES ANCIENS COMBATTANTS.

Paris, le 29 NOV 1944

SERVICE CENTRAL  
DE L'ÉTAT CIVIL, DES SUCCESSIONS  
ET DES  
SÉPULTURES MILITAIRES.

37, rue de Bellechasse,  
Paris (7<sup>e</sup>).

Dossier n°

Monsieur le Maire  
de Chalon-sur-Saône (5<sup>e</sup> et Loire)

Mort pour la France

J'ai l'honneur de vous faire connaître que je suis avisé du décès  
du Caporal Chef - MARTIN - Laurent - Henri du 13<sup>e</sup> Bat<sup>on</sup>  
du Génie - 4<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> - 2<sup>e</sup> Div<sup>on</sup> blindée - M<sup>le</sup> 2772  
décès survenu le 1<sup>er</sup> novembre 1944  
à Azyrailles (M. et M<sup>le</sup>)

Je vous serais très obligé de vouloir bien informer de ce décès,  
avec tous les ménagements désirables,  
Monsieur Martin Tommy (père)  
demeurant à Chalon-sur-Saône (5<sup>e</sup> et Loire) 34 quai Michelet  
et lui présenter mes condoléances emues.

Veuillez agréer, Monsieur le Maire l'expression de ma  
considération distinguée

Le Secrétaire Général  
des Anciens Combattants  
Le Lieutenant Général chef du Service  
Central de l'Etat Civil des Successions  
et des Sépultures Militaires

J. 36284-43. (38319)

Document à remettre à la famille.

Après l'enterrement d'Abel,  
Jean et Charlotte TM quittèrent Chalon pour rejoindre Paris.  
Là, Jean TM entreprit des démarches afin d'obtenir, avant leur retour en Tunisie, une permission pour Laurent  
qui n'avait pas revu ses parents depuis deux ans.

*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.*

Paris.

Le 2 décembre 1944

Ma chère Colette,

Je ne sais pas comment j'ai le courage de t'écrire : Laurent a été tué. C'est que je ne peux encore y croire ! Je suis à bout !

Vraiment Dieu nous accable, et je ne fais que gémir : c'est trop ! c'est trop ! c'est trop ! ... Jusqu'où donc ira notre calvaire ? Cette atroce nouvelle, c'est Jean lui-même qui l'a reçue hier par téléphone, brutalement. Et elle remonte au 1<sup>er</sup> novembre ! Laurent n'était déjà plus quand Abel nous a quittés. Ils se seront alors retrouvés ...

Je m'efforce d'avoir la foi, mais il y a des choses trop incompréhensibles. J'avais supporté avec calme et courage la mort d'Abel, peut-être parce que je l'avais accompagné jusqu'au seuil ? ... Cette fois, je suis démontée ; cela dépasse mes forces ! Laurent !... nous ne l'aurons même pas revu ! et nous n'avons encore aucun détail. Nous espérons seulement qu'il n'aura pas souffert, qu'il a été tué sur le coup, par une mine sans doute ? puisque le 29 octobre il écrivait encore à ses sœurs ... et il est mort le 1<sup>er</sup> novembre.

La dernière lettre que j'ai de lui remonte au début d'octobre, et elle était touchante. Il me disait : « Maman, ne te fais pas de soucis plus que moi je ne m'en fais ». Or depuis 1 mois je me rongerais.

Il était très affectueux et avait un cœur d'or, une nature droite, franche, enthousiaste ... Mon Dieu, ce sont les meilleurs que vous prenez !

On me parle ici de son passage au mois d'août, de sa gaieté, de son entrain, de sa belle mine ... il était alors si heureux ! Ce sont ses derniers souvenirs. Parles-en aussi à tes enfants. S'en souviennent-ils ?

Ma chère Colette, je t'écrirai plus longuement plus tard. Prie pour moi. Vous réunirez maintenant Abel et Laurent dans vos prières. Les souvenirs que tu évoques dans ta lettre d'Abel enfant, ton petit compagnon chez Mme Cazaux, m'ont attendrie. Merci ! Si tu pouvais rassembler tous ces souvenirs d'Abel et de Laurent, et les écrire quand tu auras le temps ... au fur et à mesure qu'ils te reviendront. On oublie tant de choses ... mais je me souviens de cette petite poésie : « c'est que je t'aime ...et toi ... ? ».

Le petit André Giard était un enfant prédestiné ... mais que d'épreuves ! que de souffrances ! Je te renvoie la photo des deux premiers communiants, sous l'œil sévère de François. Pauline nous a montré la série. Voilà cette dernière repartie pour Lille, après avoir été jusqu'au Mesnil avec Jean. Maman t'en parlera sans doute. Je t'embrasse, ma chère Colette, bien fort. Ecris-moi encore ici.

Ta sœur bien malheureuse.

Charlotte.

Le 21 décembre [1944]

Ma chère tante,

J'ai appris à peu près simultanément que Laurent était au bataillon du Génie de la Division, depuis plus d'un an, et qu'il avait été tué au cours des opérations de déminage de la bataille de Baccarat, les 31 octobre et 1er novembre derniers.

En l'absence de son Capitaine, Capitaine Durcos en permission, le lieutenant Roux m'a donné les quelques détails suivants.



Plaque d'identité que Laurent portait au poignet.

Laurent avait été chargé avec son groupe de déminer le passage à niveau Nord-Ouest d'Azerailles, vers Hablainville. Il avait enlevé le 31 octobre un assez grand nombre de Riegel mines, mines antichars d'un poids de 9 kg, dont 5 d'explosifs, et il procédait dans cette journée du 1er novembre à leur désamorçage.

Il était entouré de quelques jeunes de son groupe, auxquels il décomposait cette opération. Y a-t-il eu une maladresse de l'un d'entre eux ? Lui-même a-t-il forcé un peu l'allumeur, très sensible ? La mine a éclaté, tuant avec lui deux camarades, en blessant cinq. L'explosion a coïncidé par ailleurs avec le passage de plusieurs Messerschmitt qui mitraillaient la position

La cause de l'explosion est, vous le voyez, un peu obscure. Les blessés n'ont pas pu donner plus de détails. Laurent n'a pas souffert, et c'est une consolation, s'il peut y en avoir. Son corps, très déchiqueté, a été relevé et inhumé avec un service religieux le 3 novembre au cimetière de Chenevières. Une plaque de marbre a été posée sur sa tombe, il y a huit jours.

L'opération, très brillante, que la Division a menée sur Baccarat, en moins de 24 heures, a coûté à son débouché, dans des terrains fortement minés, la vie de plusieurs officiers et d'un certain nombre de sapeurs. Ils ont été à la base du succès obtenu, qui devait permettre, trois semaines plus tard, la libération de Strasbourg.

Maman m'apprend la mort d'Abel, dont beaucoup de camarades, ici à la Division, qui l'avaient connu au Tchad, me disaient l'amitié et l'estime dans laquelle tous le tenaient.

Dans cette double et si douloureuse épreuve, veuillez accepter, ma chère tante, l'expression de ma très profonde sympathie.

*Pas de signature.*



Tombe de Laurent TM à Chenevières.

Le 8 janvier 1945

« Depuis l'Afrique du Nord il avait toujours servi avec moi et j'avais pu apprécier sa grande valeur. Il fut toujours un exemple de courage, de bonne volonté et de bon moral pour ses hommes.

Dans la journée du 1<sup>er</sup> novembre il avait une mission de déminage à accomplir. Malgré l'extrême difficulté du travail et le feu violent de l'ennemi, votre frère remplit sa mission dont dépendait le succès des opérations. Sans ses connaissances techniques et sa grande bravoure, il lui aurait été impossible de la mener à bonne fin. Votre frère savait ce qu'on attendait de lui et il sut entraîner ses hommes en leur montrant l'exemple de son courage.

Sa mission était presque terminée quand l'explosion d'une mine tua votre pauvre frère. Il fut tué sur le coup, il n'a même pas eu le temps de s'apercevoir que la mort s'abattait sur lui. Son image me restera toujours gravée dans l'esprit et je le cite souvent comme exemple à ses jeunes camarades.

Il repose maintenant dans le petit cimetière de Chenevères en Lorraine (M et M)<sup>49</sup>. Une émouvante messe fut dite à son intention et les honneurs militaires lui furent rendus. La veille, il avait communié 5 [...] Laurent avait su se faire aimer de tous. C'était un bon camarade. J'ai pleuré sa mort comme pour celle d'un bon ami et d'un excellent collaborateur [...] C'est grâce à des hommes tels que Laurent que nous aurons la victoire. »

*Les Scouts de France.*

District de Tunis,  
2<sup>e</sup> Région.

Tunis, le 13 décembre 1944  
Rue Joseph Giroud

Monsieur,

Devant le nouveau malheur qui vient vous frapper vous et votre famille, je vous prie de bien vouloir recevoir les plus vives condoléances de la part du groupe scout de France de Mégrine-Côteaux, dont Laurent fut assistant en 1941-1942. Nous nous unissons de tout cœur avec vous et nous n'oublierons pas dans nos prières ce scout de France « rentré à la Maison du Père »

En vous assurant de toute ma sympathie, agréez, Monsieur, l'expression de mon entier dévouement scout.

Delmouly.

---

<sup>49</sup> Les restes de Laurent furent transférés au cimetière militaire de Montauville (30 km au nord de Nancy), tombe 194, carré 1939/1945.



*Du brigadier Eugène Garrigou-Grandchamp.*

SI 84.276 BP M 6.

Le 11 janvier 1945

Madame,

J'apprends à l'instant la terrible nouvelle : ma sœur m'écrivant de Tunis, m'apprenait que Laurent était tombé au champ d'honneur. Mon pauvre petit chef de Patrouille, mon camarade de route ! Croyez que malgré l'endurcissement d'une vie militaire j'ai pleuré, et puis j'ai prié.

J'ai prié de tout mon cœur pour vous et toute votre famille. Si l'on ne se sentait pas une confiance formidable dans la justice et la Bonté divine, on serait tenté quelquefois de se révolter. Dieu a repris Laurent dans son ciel, sans doute était-il le plus digne d'entre nous.

Je revis en pensée ces longues années scouttes que nous avons passées ensemble, au sein de cette chère Troisième Tunis, famille unie où chacun s'aimait comme des frères.

Croyez Madame que toutes mes prières de ces jours-ci seront pour mon cher petit Laurent et pour vous. Transmettez à Monsieur Tommy-Martin l'assurance de mon profond respect et l'assurance de mes prières.

Avec l'assurance de mon profond respect, je vous demande de croire Madame à mon entier dévouement.

E. Garrigou-Grandchamp <sup>50</sup>.

*De l'aumônier scout, le père Champenois <sup>51</sup>.*

S.P. 70. 161.

Le 7 mars 1945

Cher Monsieur,

Merci de tout cœur pour cette photo si ressemblante de Laurent. Vous ne sauriez croire le chagrin profond que j'ai ressenti en apprenant sa mort. J'aimais tant Laurent pour sa belle nature droite, son intelligence. Parmi mes scouts, il a été l'un de ceux que j'ai le plus connus et aimés. Je crois que depuis l'âge de 10 ans jusqu'au moment où nous avons été séparés par la guerre, Laurent est venu me voir chaque semaine pour se confesser. J'ai pu ainsi le suivre pas à pas dans sa vie. Je suis si heureux à la pensée que j'ai collaboré un peu avec vous pour l'aider à devenir le chic chrétien qu'il était.

« La veille il avait communié »... Cette simple phrase de la lettre de l'aspirant Grandpierre m'a été si douce. Laurent a toujours aimé tendrement Notre-Seigneur. Maintenant qu'il le contemple dans toute sa beauté et sa gloire, comme il doit apprécier toutes ces communions, depuis la première toute embaumée du parfum de votre famille, jusqu'à cette dernière communion la veille de sa mort ... Je suis certain que là-haut il prie pour nous et nous aide. Il me semble qu'il est souvent près de moi. J'aime lui parler, le prier. Comme je plains ceux qui n'ont pas la foi ! Le dogme de la communion des Saints est certainement un des plus consolants pour les perspectives immenses qu'il nous ouvre.

J'aurais voulu vous rendre visite à Radès pendant mon trop court séjour à Tunis. Je n'ai pu avoir une voiture le jour où j'avais un peu de temps libre, mais que vous êtes bon d'être venu rue d'Alger . Cela m'a profondément touché.

---

<sup>50</sup> Eugène Garrigou-Grandchamp (1923-1978). Engagé volontaire au 1<sup>er</sup> régiment de marche de spahis marocains le 15 mai 1943. A terminé sa carrière militaire comme Lieutenant-colonel.

<sup>51</sup> Le père Champenois est resté un ami fidèle de la famille. Il a assisté en 1956 à l'ordination de Dominique TM, frère de Laurent.



Le père Champenois et Laurent TM peu de temps avant la guerre.

Le fait que je vous parle surtout de Laurent ne vous fera pas penser surtout que je peux avoir oublié Abel. Je le connaissais évidemment beaucoup moins. Mais nous avons fait un camp dans les Alpes ensemble et cela m'avait suffi pour l'apprécier. Je les nomme tous les deux chaque jour à ma messe.

Veuillez transmettre mes hommages respectueux à Madame Tommy-Martin et agréer pour vous-même l'expression de mon affection fidèle et très respectueuse.

G. Champenois.

*Lettre de l'aumônier militaire de Laurent, le père Fon(u)gerousse.*

S.P. 84241 B.P 6.

Le 21 mars 1945

Monsieur,

Je me fais un devoir d'écrire quelques mots au père de celui qui fut pendant longtemps mon principal, et seul, enfant de chœur, ce dont il ne se cachait pas d'ailleurs comme vous me l'écriviez dans votre lettre du 16 février. Je le connaissais depuis fort longtemps.

Et c'est d'ailleurs ainsi que j'ai fait sa connaissance, en Algérie, avant l'embarquement pour l'Angleterre : comme je commençais une messe sous un olivier, sans servant, il s'est avancé en me disant :

« Voulez-vous que je vous serve la messe, mon Père ? »

Après la messe, j'ai été heureux d'apprendre que j'avais en lui un ancien scout, très fidèle aux principes moraux et religieux reçus à ce mouvement. Il est toujours resté depuis ce jour-là un grand ami.

J'ai été très longtemps avec lui, toute la Normandie, Paris et Lorraine. Il m'a servi la messe dans les vergers de Normandie et dans le Bois de Boulogne. Il était extrêmement estimé de ses chefs : il tranchait sur tout le monde, et surtout les Africains ! par son calme, sa discrétion ; il obtenait de ses hommes ce qu'il voulait sans élever la voix. Il avait la maturité de jugement d'un homme de trente ans, ne se plaignait jamais et faisait son devoir à la perfection sans la moindre vantardise. C'était vraiment un chef.

La dernière fois que je l'ai vu, c'était à l'église de Nomexy (Vosges) le dimanche avant sa mort : il venait se confesser et a communié. Depuis je ne me souviens plus de l'avoir vu jusqu'au soir où, arrivant à sa compagnie, on m'a appris la terrible nouvelle. Vous pensez si ça m'est allé droit au cœur, plus que pour n'importe quel autre. J'ai eu la funèbre consolation de le confier à cette terre lorraine qui lui a demandé son sang ; j'ai dit, devant son cercueil, cette messe qu'il ne me servirait plus... C'était à l'église et au cimetière de Chenevières (Meurthe et Moselle).

Son souvenir est resté vivant parmi nous ; on parle souvent de lui et personnellement sa disparition est de celles qui m'ont fait le plus de mal au cœur. C'est vous dire combien je prends part à votre douleur. Je ne cesserai de penser à lui en parlant des qualités du chef à ceux qui ont pris sa place.

I. Fongerousse, aumônier.

Son camarade Guy Moulin a hélas subi le même sort que votre fils, mais en Alsace. Rozazat par contre est un des rares survivants de la première heure.



A Chatel Nomexy, le père Fongerousse à gauche, aumônier de la 25<sup>e</sup> DB, 13<sup>e</sup> Génie.

*Lettre de Jean Marcillet-Jaubert <sup>52</sup>, ami de Laurent.*

Alger.

Le 22 août 1945

Madame,

Je viens de lire avec tant d'émotion votre lettre. Combien j'envie la sérénité avec laquelle vous parlez de Laurent.

« Bienheureux ceux qui ont vingt ans, un corps chaste, une âme bien trempée, une mère courageuse » m'écrivait-il lorsque j'étais au front. Il était de ceux-là comme vous êtes de ces mères. Votre attitude ajoute encore à la valeur de son sacrifice. Qu'il ait retenu de l'exemple familial la noblesse et l'élévation de sa pensée, cela ne fait pour moi aucun doute.

« J'aimerais, me dit-il le dernier jour où je le vis, c'était le 3 ou 4 août 1943, j'aimerais à me battre contre ceux que j'estime, et si je dois mourir, que cela serve à racheter nos ignominies ». N'est-ce pas là un trait propre à la plus belle tradition française ? C'était le temps où Laurent m'apprenait à connaître Thierry et Gobineau, le temps où je lui faisais lire Joseph de Maistre ou Maurras. Nous avons besoin, alors, pour prendre conscience de nous-mêmes, outre notre atavisme, de quelques maîtres spirituels. Nous sommes toujours restés fidèles à leurs enseignements, et si nos deux routes ont semblé diverger, croyez bien qu'il n'y a là qu'apparence. J'étais pour Laurent un ami assez intime pour oser dire que je sais quelle était sa pensée. Mais de cela, Madame, je préférerais vous entretenir si, un jour, il m'est donné de revenir à Tunis.

J'ai été très touché de la pensée que vous avez eue de m'envoyer quelques photos de Laurent. J'ai l'impression qu'il est encore près de nous. Hélas, Madame, j'ai appris en quelques mois la mort de mon grand-père, celle de Laurent, puis la fin de mon père, et, hier encore, celle d'un oncle maternel exécuté en France par des terroristes. Ainsi, à droite et à gauche, tombent ceux que nous aimons, et néanmoins devons-nous continuer à avancer. Encore faut-il nous guider sur leur exemple. Laurent fut pour moi un ami, le meilleur, il restera vivant en moi comme un modèle.

---

<sup>52</sup> Jean Marcillet-Jaubert (1924-1987) élève au lycée Carnot de Tunis avec Laurent. Fut interné à la prison militaire d'Alger en 1943, Matricule 6098, en raison de son engagement à la L.V.F. Relâché en 1948, il termina chercheur au C.N.R.S, spécialisé dans l'étude des inscriptions latines.

Vous me dites que Mademoiselle Tommy-Martin et Francis sont en France. J'aimerais à savoir quelles sont les études de Francis, et à quoi il se destine ; puis-je aussi vous demander le texte de la citation de Laurent ?

Pour moi, souffrant d'une affection cardiaque, consécutive à un interrogatoire moderne, j'ai été hospitalisé et mon état est bien meilleur. Ici, au moins, je puis travailler un peu, et préparer mes études futures de médecine.

Monsieur de Beaurepaire, qui a connu M.Tommy-Martin à l'État Major de Tunis, et qui actuellement interné se trouve à l'hôpital, me demande de le rappeler à votre souvenir.

J'aurais voulu, Madame, vous dire combien la bonté que vous avez bien voulu, dans les circonstances actuelles, me témoigner, m'a profondément ému. Maman aussi en a été très heureuse. Si vous saviez, lorsqu'elle vient me voir, comme nous parlons de Laurent ! La façon dont il tranchait par sa distinction sur tous nos camarades nord-africains, l'avait au plus haut point conquise.

Je vous remercie aussi d'avoir pensé à prier pour moi. Il est des jours où j'en ai bien besoin. Je vous prie d'assurer Monsieur Tommy-Martin de mon respect et de transmettre mes amitiés à vos enfants.

Je vous présente, Madame, l'assurance de mes hommages respectueux.

J. Marcillet.

*De Jean Tommy-Martin*

Chronique de la Villa de Sion

Dimanche 3 février 1946

[...] Nous avons enterré Abel à la Loyère, près de Chalon, dans la tombe de famille des Jeannin-Naltet. Revenus à Paris, ma femme et moi, nous avons obtenu une permission pour que Laurent pût venir nous embrasser avant notre départ pour la Tunisie. C'est alors que nous apprîmes que Laurent avait été tué le 1<sup>er</sup> novembre, à la fin d'une opération de déminage et de désamorçage de mines près de Baccarat.

La permission demandée pour Laurent Tommy Martin profita à son cousin Guy Tommy Martin, le fils d'un de mes frères, qui servait à la même Division Leclerc et qui devait être tué à son tour quelques semaines plus tard en Alsace, simple soldat et titulaire de la Croix de guerre avec palme, deux mois après son engagement. [...]

02/ M.C.

TELEGRAMME CHIFFRE A L'ARRIVEE

GOUVERNEUR MILITAIRE DE PARIS A 2<sup>e</sup> DIVISION BLINDEE

No: 338/ GMP/CAP.

Pour le General LERCLERC-

VOUS SERAIS-T'IL POSSIBLE D'ACCORDER UNE PERMISSION AU  
CAPORAL TOUTOMMY-MARTIN POUR QU'IL PUISSE VOIR SON PERE  
DEPORTE, DE RETOUR D'ALLEMAGNE, ET DEVANT RETOURNER EN  
TUNISIE.

*31 RMT*

*Quelle unité ?  
accorder une permission  
de 8 jours si le vient  
d'Angleterre sinon  
3 jours seulement*

*RB*

DESTINATAIRE:

1<sup>er</sup> Bureau

Signe : KOENIG.

Q.G. Le 6 Decembre 1944.  
Copie certifiée conforme  
Le Bureau du Chiffre:

*Koenig*



2eme DIVISION BLINDEE

E.M. 1er Bureau

No *H92211*

*31 RMT*

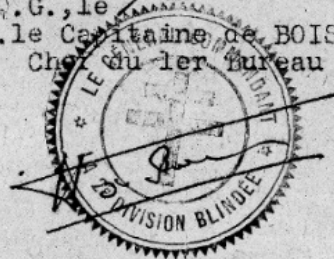
OBJET

*To du Général Gouverneur Militaire  
de Paris demandant une  
permission pour le Caporal  
TOUTOMMY-MARTIN*

TRANSMIS A : M. le Lt. Colonel Commandant  
*le 31 RMT*

*Il sera accordé à l'intéressé  
une permission de 8 jours si le vient  
d'Angleterre, 3 jours seulement.  
(décision du Général).*

Q.G., le *7* Decembre 1944  
P.O. le Capitaine de BOISSOUY  
Chef du 1er Bureau



# Affection familiale.

« *L'affection familiale est une chose précieuse dans les moments de grande détresse* » Charlotte TM.

*Lettre d'Henriette TM à sa tante Colette Boutan.*

Villa de Sion,  
Maxula-Radès,  
Tunisie.

Le 11 décembre 1944

Ma chère tante Colette,

Comme je suis en retard pour répondre à ta longue lettre du 6 novembre que j'ai lue et relue avec quelle émotion ! Marie-Rose aussi l'a lue avec moi quand je suis allée la voir trop rapidement comme toujours. La mort d'Abel était bien l'épreuve la plus cruelle qui puisse nous frapper ; pour papa et maman d'abord, maman dont j'imagine tellement bien la peine pour l'avoir vue se tourmenter pendant ces années d'absence et de manque de nouvelles ; son fils, elle l'aimait tant, il y avait une affinité spéciale entre elle et Abel, quel déchirement affreux elle doit ressentir ; et ces heures d'agonie au chevet d'Abel mourant, c'est par toi que je sais ce détail qui m'a bouleversée, de l'opération sans anesthésie, aussi atroce sûrement pour Maman que pour Abel, et qu'elle n'a pas eu le courage de nous dire pour ne pas laisser éclater sa peine devant nous.

Ses lettres respirent un courage merveilleux et mon affection pour elle se grandit de toute l'admiration que j'éprouve pour son acceptation si chrétienne de la plus grande épreuve qui puisse l'atteindre, sa volonté de ne pas se laisser anéantir par son chagrin, mais au contraire de grandir par lui et de vivre pour nous, pour que la vie des petits ne soit pas assombrie par son chagrin.

Pour nous aussi Abel était le préféré, ses jeunes frères de l'auront malheureusement pas assez connu, mais nous trois, ses sœurs, nous garderons un souvenir impérissable et toujours jeune de ce grand frère si charmant. J'ai eu la joie d'être la première à l'accueillir après ces cinq années où il avait été sevré de vie familiale et je me réjouissais tant de cette convalescence qui me permettrait de le choyer, de jouir de lui mieux et plus longtemps que pendant les brèves vacances d'autrefois où j'étais trop jeune encore pour l'apprécier complètement.

Il faudra maintenant nous montrer digne de lui et je me sens particulièrement visée par cette nécessité de nous dépasser pour remplacer les absents et les continuer, car je suis l'aînée de ceux qui resteront près de maman et celle qui a le mieux connu Abel. Comme elle sera heureuse de pouvoir s'épancher et de faire revivre Abel près de quelqu'un qui la comprend et je voudrais lui être un vrai réconfort, l'aider à reprendre goût à la vie au milieu de nous, à toutes les petites occupations que nous ferons ensemble.

Il me semble d'ailleurs que tout sera tellement agréable et facile à deux ! Si tu savais comme j'ai peu de goût à faire quoi que ce soit quand je suis seule ainsi devant des montagnes de raccommodage, ou de lettres à écrire ou de rangements à faire, je rêve tristement, et si la brave Jeanne n'abattait pas l'ouvrage de trois domestiques la maison serait bien mal tenue. Oh, comme je te comprends bien maintenant, ma pauvre tante Colette, et comme je t'admire, je pense souvent à toi, à ta vie austère et besogneuse, loin de la famille, et cela me donne du courage pour supporter la solitude ; quand on pense aux gens, ils sont un peu près de vous ! et particulièrement maintenant je comprends combien tu souffres de n'avoir personne à qui confier ta peine, car ici mes amis ont beau être vraiment gentils pour moi, ils ne connaissent pas Abel et je n'ai personne avec qui parler de lui, évoquer mille petits détails et souvenirs qui feraient pleurer mais qui font sentir la présence invisible des disparus, prolongeant un peu leur vie parmi nous.

Ne trouves-tu pas comme moi que la mort d'Abel a fait revivre le souvenir de Bon-papa, je le sens plus proche de moi, tous deux ont dû se retrouver avec plaisir et du haut du ciel veillent sur nous. J'envie leur bonheur et leur paix.

La mort du commandant Marcelin que j'avais apprise par maman m'a bien émue aussi. Je n'ai pas oublié la journée que nous avons passée ensemble à Gazaupouy, je compatissais au chagrin de Mme Marcellin et de ses enfants, que j'avais trouvés si sympathiques, au tien aussi ma chère tante Colette. Comment font ceux qui n'ont pas la foi en ce moment pour supporter toutes ces épreuves qui nous submergent ?

Tous ces temps-ci nous avons vécu dans l'attente de papa et maman pour être déçus de nouveau. Ce ne sera sans doute que pour la fin de cette semaine ... ou la suivante. Je m'estimerai heureuse s'ils sont là à Noël. Nous avons déjà préparé un retour triomphal le 4 novembre sans nous douter qu'au même moment Abel vivait ses dernières heures ; puis la semaine dernière, jeudi d'abord, j'étais retournée à Air France, pas d'avion ; le lendemain au moment où je m'apprêtais à repartir à Tunis, le courrier m'apprenait que le voyage était encore remis ! Cette fois la déception a été terrible et il me semblait que je ne pourrais plus patienter un jour de plus.

Pourtant les jours se traînent et j'essaie de ne pas trop espérer pour ne pas être déçue. Je sais bien que ce retour ne sera pas ce qu'il aurait dû être, tout imprégné de joie, mais malgré tout on éprouve plus encore le besoin d'être ensemble et, malgré tout, la tristesse de papa et maman sera moins lourde à porter au milieu de cette bande de jeunesse qui les distraira constamment de leurs pensées, surtout lorsque Marie-Rose sera là avec ses 3 amours débordant de vie et de gaieté, ils font un peu penser à tes enfants ; je suis complètement gâteuse d'adoration devant mes neveux : pour maman ce seront de vrais rayons de soleil et la naissance du quatrième au mois de mai la distraira bien.

Pour Marie-Rose aussi ce sera bien agréable d'avoir maman près d'elle en cette circonstance. C'est Hélène à qui je pense et qui va se trouver seule en France, car elle ne pourra pas suivre son Jean adoré et nous ne connaissons pas encore ses enfants.

J'aurais encore mille choses à te dire mais je t'écrirai une autre fois, je t'embrasse bien fort, ta nièce qui t'aime beaucoup.

Henriette.

### *Lettre de Colette Boutan à sa sœur Charlotte TM.*

Lecture.

Mercredi 13 décembre 1944

Ma pauvre Charlotte,

Comment essayer devant l'acharnement du malheur qui fonce en ce moment sur Jean et toi, de te dire des choses qui puissent te faire un peu de bien ! Madame Massenet <sup>53</sup> part ce soir pour Paris et je vais lui confier ces quelques lignes qui peut-être te parviendront avant la lettre que j'ai mise hier à la poste en même temps que mon télégramme. Je reviens de la messe, est-il besoin de te dire que je n'y ai prié que pour toi. Le bon Dieu seul peut aider à supporter sans flancher une telle somme de souffrances ... et nous qui ferions tout pour que tu n'aies pas tant à souffrir, nous ne pouvons offrir pour toi que nos pauvres prières ... tous les « je vous salue Marie » des enfants à la prière hier soir étaient, inutile de te le dire, spontanément pour toi ... Laurent, Abel ... et sur la proposition de Louis qui m'a touchée, je vais faire dire une neuvaine de messes pour vous tous.

Je crois qu'en des circonstances pareilles, les vivants plus encore que les morts ont besoin de prières. Ma pauvre marraine, que j'aime tant et à qui je ne peux épargner aucun genre de croix, je pleure et je souffre avec toi ... c'est tout ce que je peux te dire. Depuis 2 ans 1/2 j'avais offert pour toi tant de choses douloureuses et pénibles. J'espérais que le bon Dieu alors t'épargnerait de trop vives souffrances, mais Il a sur nous des desseins que nous ne pouvons comprendre.

Abel ! Laurent ! tous deux sont des âmes privilégiées, sois-en convaincue, qui ont rapidement conquis leur droit au bonheur sans fin ... mais en laissant sur la terre une pauvre maman crucifiée. Dis-toi aussi que tes propres souffrances certainement contribuent à leur mériter le bonheur présent, car ils sont heureux indubitablement, sois-en sûre au moins.

Et Francis, le petit chef de famille tous ces temps-ci à Radès, devait donc bien réellement le devenir ! Francis, un petit garçon au début de la guerre ... qui devient ton fils aîné. Oh ! Qu'il me tarde de plus en plus de vous savoir repartis là-bas Jean et toi, qu'auprès des autres au moins vous trouviez un peu d'apaisement. Il y en a qui après avoir perdu leur unique enfant n'ont plus que le vide autour d'eux. Et vois-tu, le Bon Dieu en te frappant une fois encore, a permis tout de même que la mort de Laurent, celui que tu ne devais plus revoir, tu l'aies apprise à Paris, au milieu de

---

<sup>53</sup> Mme Massenet, citée par Colette Boutan, était la mère de Freddy Massenet qui épousa Chantal Brezun (fille de René Brezun et de Gabrielle Boutan) mes grands parents. La résidence secondaire des Massenet se trouvait à Cardeilhac proche de Lecture. Précision donnée par René Jeannin-Naltet.



tous ceux qui justement l'ont revu le plus récemment et qui peuvent te parler de lui, te raconter tous les détails de son court et triomphal passage à Paris.

Il sera mort dans l'ardeur et l'enthousiasme de ses 20 ans. Il n'aura connu de la vie ni les laideurs, ni les tristesses, ni les déceptions ... Laurent ! Abel ! C'est toute leur enfance qui remplit actuellement mon souvenir et mon cœur, parce que c'est la période de leur vie où j'ai le plus vécu près d'eux.

Laurent ! Te souviens-tu, ce fut mon premier bébé, le premier dont tout petit je me suis occupée complètement à Carthagène. J'avais tant de plaisir chaque matin à lui donner son bain, avec mille précautions au début parce que j'avais peur de le lâcher dans la baignoire ... et puis pendant la maladie de Françoise, il était tout à fait à moi, je l'avais dans ma chambre, je lui faisais chauffer un biberon la nuit et c'est le premier petit enfant que j'ai bercé la nuit. J'étais en train de le faire, et il venait juste de s'endormir lorsque tu es venue m'apprendre la mort de Françoise ... Et tous les épithètes passionnés de la grosse Dolorès « Castima de Crijò ... aï, que perla americana ! » ... C'était un si beau bébé avec ses grands yeux mordorés, vifs et caressants à la fois ... oh ! Je n'en finirais pas sur Laurent, non plus de faire revivre des souvenirs lointains. Je t'en parlerai dans mes prochaines lettres.

La bonne Madame Massenet m'a déjà manifesté une émotion et une compassion qui m'a touchée et je suis sûre qu'Anne-Marie Marcellin sera très émue aussi. Je te racontais dans ma dernière lettre adressée à Radès déjà, mon expédition à Gazaupouy et comment nous avons parlé ensemble, en même temps que d'Henry, de toi, d'Abel. Anne-Marie qui sans te connaître a tant de sympathie pour toi, t'a écrit et en adressant sa lettre à Radès comme je le lui conseillais. Je suis obligée de m'arrêter pour partir à Sarrau dans un brouillard glacé. Clotilde va être bouleversée aussi. Elle a beaucoup de cœur et a vraiment l'esprit de famille.

Je t'embrasse de tout mon cœur désolé et Jean aussi.

Colette.

*Lettres de Francis TM (18 ans) à ses parents Jean et Charlotte TM.*

Radès.

Le 12 décembre 1944

Ma chère Maman, mon cher Papa,

Avec quelle douleur j'ai appris ce matin en rentrant de classe la mort de Laurent, alors que j'avais encore les larmes aux yeux chaque fois que je pensais à Abel.

La mort de Laurent m'est d'autant plus cruelle que nous nous entendions toujours très bien. Je suis sûr que c'est avec moi qu'il s'entendait le mieux. C'était mon aîné direct et c'était avec lui que j'ai mené la plus grande partie de ma vie jusqu'ici. Nos idées étaient toujours les mêmes et c'était toujours à moi qu'il confiait ses impressions ; c'était le frère qui m'était le plus attaché. Depuis que vous êtes partis, combien de soirs nous avons passés ensemble tous les deux à la T.S.F., écoutant la musique et causant ensemble. Les mêmes airs nous étaient chers, car comme moi il aimait follement la musique. Vraiment, lui et Abel étaient deux musiciens dans l'âme.

En mathématiques aussi nous nous entendions très bien ; c'était toujours à lui que je me confiais dans mes difficultés et que je demandais des explications. Nos carrières scolaires étaient bien parallèles à ce point de vue. Vraiment, sa mort me fait pleurer. Je n'arrive pas à réaliser que je n'ai plus « d'Aîné ».

Je vous quitte, mes chers parents, en vous souhaitant de soutenir le mieux possible ce nouveau malheur, et espérant vous revoir le plus tôt possible. Votre fils affligé qui vous embrasse bien fort.

Francis.

Excusez le soin, il est dû à mon trouble. Je n'y vois rien à travers mes larmes.

Le soir du même jour, 12 décembre 1944

Ma chère Maman, mon cher Papa,

Je profite de ce que j'ai le temps ce soir pour vous récrire, quand je pense surtout quelle doit être votre peine en simple comparaison de la mienne qui est bien grande. Puissiez-vous la supporter courageusement.

Les chrétiens doivent, dans ces conditions-là, montrer la supériorité qu'ils ont sur les autres dans la Foi. En Tunisie, je compte déjà plusieurs familles de mes camarades où les morts sont au nombre de deux. Nous ne sommes pas les seuls dans le malheur, la France entière souffre pour regagner sa grandeur et sa liberté, nous avons mérité d'être Français par ce sacrifice, continuons de l'être par notre courage. Je vous quitte en vous embrassant de tout cœur et espérant bientôt vous revoir.

Francis.

*Lettre de Colette Boutan à sa mère Geneviève Rivière.*

Lectoure.

Jeudi 14 décembre 1944

Ma chère maman,

Cette fois pour la malheureuse Charlotte il semble que la coupe déborde ... oh ! Lorsque hier j'ai reçu la lettre qu'elle avait eu le courage de m'écrire elle-même pour m'apprendre que Laurent aussi était tué, je ne pouvais pas le croire ... c'est trop quand même ! Depuis avant-hier j'en reste atterrée et je ne puis penser à autre chose en me répétant : ce n'est pas possible, ce n'est pas possible ... Laurent... que les sœurs ont vu traverser triomphalement Paris au mois d'août, rempli de gaieté et d'enthousiasme ... Laurent qui était encore un enfant au début de la guerre ... Laurent que sa mère avait quitté à Tunis en train de passer son bachot ... et qu'elle ne devait plus revoir ... oh ! la pauvre, pauvre Charlotte ! Comment le Bon Dieu peut-il continuer de l'éprouver ainsi alors qu'on la sentait déjà tellement brisée par la mort d'Abel. Comme il faut prier pour elle ... sous ce nouveau coup on sent sa Foi chanceler, cela dépasse ses forces. Quelle somme de souffrances est-il donc exigé pour que la France enfin soit rachetée et sauvée ?

Et moi je la croyais déjà revenue à Radès, Charlotte, lorsque cette nouvelle et déchirante lettre d'elle m'est parvenue. Elle devait avec Jean, en principe, repartir en avion le 6. Quel nouvel obstacle a surgi ? Il fallait sans doute qu'elle vide en France la coupe jusqu'à la lie, avant d'être réunie enfin à ses autres enfants. Et encore, le Bon Dieu a-t-il permis, en la frappant de nouveau, que ce soit au milieu de tout ceux qui les derniers ont vu Laurent qu'elle soit atteinte par cette affreuse nouvelle. Ils peuvent ainsi lui en parler et lui donner sur lui tous les détails dont son pauvre cœur meurtri doit être avide

Oh ! La pauvre Charlotte ... pouvait-elle supposer, lorsqu' Abel expirait entre ses bras, que déjà Laurent avait quitté la terre, puisque me dit-elle, il aurait été tué le 1er novembre, le jour où l'Église chante les admirables Béatitudes :

« Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu » et

« Bienheureux ceux qui pleurent car ils seront consolés ».

Mais comme il me tarde plus que jamais de savoir qu'elle peut enfin s'envoler vers Radès. Là seulement, entourée par tous ceux qui lui restent, elle trouvera, semble-t-il, un peu d'apaisement à tant de douleur. La sachant à Paris tu dois te ronger de la sentir si près et de ne pouvoir aller près d'elle . Peut-être aura-t-elle eu le courage de faire comme Pauline, toujours héroïque, et d'entreprendre le voyage du Mesnil.

Hier j'ai fait seulement celui de Sarrau en partant dans un brouillard glacé, mais lorsqu'il s'est décidé à se lever, ô miracle ce fut pour laisser place à un ciel tout bleu. Il semblait que ce n'était pas possible de contempler une merveille pareille après des mois de pluies et de tempêtes [...]

Je t'embrasse de tout mon cœur ma chère maman et Cécile aussi. Amitiés à Maurice.

Colette.

Paris.

Vendredi 15 décembre 1944

Ma chère Colette,

Je trouve ce soir, en rentrant, tes deux lettres du 12 et 13 qui me remplissent d'émotion et me font sentir une fois de plus combien ton cœur bat à l'unisson du mien et comme l'affection d'une sœur comme toi est une chose bonne et précieuse dans les moments de grande détresse ! Comme je suis touchée aussi de l'affection de tes enfants, de ton mari qui spontanément, me dis-tu, a demandé pour nous une neuvaine de messes. C'est grâce à vos prières certainement que nous arrivons à supporter les coups redoublés de l'épreuve sans être écrasés par le désespoir. Et pourtant c'est bien dur !

Je ne me résigne pas à la mort de Laurent. Abel avait accompli sa carrière de soldat et il me semblait que moi, j'avais rempli ma mission auprès de lui, jusqu'au bout ... J'avais accepté le sacrifice, si cruel pourtant. Mais Laurent a été arraché presque enfant à sa famille, à ses études, et alors que nous étions loin de lui ... pour continuer la dure guerre. C'était un pacifique, mais un garçon de devoir avant tout. Et sa consigne, il la faisait jusqu'au bout. Un garçon courageux, droit, honnête. Oui ! Il a rempli consciencieusement sa tâche. Pourquoi le bon Dieu ne m'a-t-il pas permis de le revoir ? C'est cela qui double ma peine. Et il avait tant de cœur. Pour moi, il se montrait toujours affectueux, attentionné. Je ne cesse d'évoquer tous ses souvenirs et j'ai le cœur déchiré. Si seulement je l'avais revu ! C'est vraiment atroce de se dire qu'on ne le verra plus !

Je voudrais posséder ta foi surnaturelle. Comme j'envie ceux qui sur la terre semblent déjà vivre dans la lumière du royaume des Cieux. Quelle force et quelle consolation ! Je n'en suis pas là et je trouve l'épreuve écrasante !

Dimanche

Je continue ma lettre interrompue il y a deux soirs par le dîner où j'ai eu le plaisir et l'émotion de retrouver ta chère Jeanne Boucheron. En la voyant il me semblait un peu te voir. Elle m'a d'ailleurs embrassée avec affection, en me disant : « Je vous embrasse comme Colette le ferait si elle était là ». Jacqueline était là aussi, qui maintenant doit être auprès de toi. Comme tu as dû être heureuse de la voir arriver. Je m'en suis réjouie vraiment pour toi. Et toute la maisonnée a dû lui faire fête. Tu avais été si déçue lors de son dernier voyage manqué. Vous allez pouvoir vous ratrapper.

Jacqueline t'aura dit que notre départ est maintenant enfin chose décidée. Plus rien ne nous retient, hélas ! et c'est le 20 que décidément nous prenons l'avion, pour arriver le 21 à Radès, après escale à Marseille. Les enfants nous attendent avec une impatience grandissante. La pauvre Henriette a été accablée par le coup de la mort de Laurent, elle aussi ... Enfin, nous allons être réunis pour Noël et Marie-Rose et ses enfants et Hubert seront là aussi. Le vide laissé par les autres ne sera jamais comblé, mais il faudra bien continuer la vie et ne pas l'assombrir pour nos enfants. En attendant ce départ, je vois beaucoup nos sœurs et en particulier Marguerite chez qui je vais presque tous les jours et où je ne cesse avec elle de m'entretenir d'Abel, de Laurent ; essayant de revoir aussi les lieux où Laurent a passé lors de son séjour à Paris et de recueillir tous les souvenirs : gestes, paroles, attitudes dont se souviennent ceux qui l'ont vu. Ainsi nous essayons de le faire revivre dans ces derniers jours dont nous n'avons rien eu. Jean a pu avoir des précisions sur sa mort. Il a été tué par une mine allemande, au cours de travaux de déminage ce qui nous fait espérer qu'il n'a pas souffert, et il est enterré à Chenevières, un petit village près de Baccarat. Nous espérons que Jean notre frère aura pu aller reconnaître sa tombe.

Je fais tirer de Laurent une petite photo d'amateur prise par Tonio lors de son passage à Paris en août, et je t'en enverrai un exemplaire. En attendant voici la photo d'Abel en Saint-cyrien. Je compte sur toi pour parler souvent de lui et de Laurent à tes enfants. Les souvenirs que tu évoques de Laurent bébé à Carthagène m'ont bien émue et je n'ai pu m'empêcher de rire à travers mes larmes au souvenir de « lestuna de hijo » et des « perla americana » de la grosse Dolorès. Je me souviens en tous cas avec émotion que lorsque j'étais venue t'apprendre la mort de Françoise, tu portais Laurent et tu me l'avais mis dans les bras... Les voilà réunis maintenant. Que Dieu m'en donne la certitude !

Je t'embrasse bien fort ma chère Colette. Bon Noël !

Charlotte.

*Lettre de Charlotte TM à sa mère Geneviève Rivière.*

Paris.

Le 18 décembre 1944

Ma chère maman,

J'ai été bien émue par ta lettre et par celle de Cécile et de Maurice qui nous sont parvenues ce matin, nous apportant le réconfort de votre affection. C'est, malgré tout, un adoucissement de sentir ainsi sa peine partagée. Et dans ces moments de grande détresse, on mesure toute la valeur de l'affection et de la tendresse de ceux qui vous restent.

Oui, j'ai de la peine à accepter ce nouveau coup. Nous en avons été accablés Jean et moi. Le sacrifice d'Abel a été adouci par notre présence, et j'avais le sentiment d'avoir rempli, auprès de lui, ma mission jusqu'au bout.

Laurent nous a été arraché, après deux ans d'absence, sans que nous l'ayons revu. C'est vraiment trop cruel ! Alors nous nous accrochons à tous les souvenirs laissés par lui auprès de ceux qui l'ont revu au mois d'août, et nous nous faisons raconter ses moindres faits et gestes, ses récits, ses moindres mots. Et tous nous disent quel beau moral il avait ; quelle sérénité, quelle gaieté était la sienne. Il ne redoutait pas la mort et il avait déclaré qu'il aimait mieux être tué que de rester mutilé. Il avait ajouté : « Il ne faut pas plaindre ceux qui sont tués à la guerre. C'est une belle mort. » Ainsi son sacrifice était fait d'avance, il était sûrement prêt.

C'était une âme si droite, si honnête. Il remplissait toujours son devoir avec tant de conscience, et comme l'écrit si justement Vincent : « Il avait comme Abel le goût du beau, de l'ordre », c'est bien vrai. Souhaitons qu'ils aient, tous deux, trouvé l'Ordre et la Beauté dans leur lumineux épanouissement auprès de Dieu. Laurent laisse un vide immense que ses frères et sœurs ressentent aussi cruellement. Ils nous écrivent tous des lettres touchantes et admirables. Il avait toujours vécu avec eux et il avait une grande personnalité.

Beaucoup d'amis le pleurent, là-bas en Tunisie. Oui, quel vide affreux nous allons trouver. Mais nos enfants nous seront certainement une grande aide. Ils semblent tous avoir grandi moralement et les petits-enfants de Marie-Rose que nous allons trouver aussi en arrivant, nous égayeront par leur présence.

Car nous partons enfin cette fois. Jean me dit même, à l'instant, que c'est demain matin, alors que nous pensions ne partir que mercredi. Nous partons par avion et, s'il n'y a pas d'accroc, nous serons donc pour Noël à Radès. En attendant ce départ, nous sommes très entourés ici et je vais surtout chez Marguerite où nous parlons beaucoup ensemble d'Abel et de Laurent.

Hélène est toujours à Nantes. La petite Marie commence à faire ses premiers pas, en donnant la main à son fréro, et tous vont bien.

Nous n'avons encore aucun détail sur les derniers jours de Laurent au front, mais nous savons qu'il a été tué par une mine allemande, dans un travail de déminage (donc sans souffrir, sans doute) et enterré au village de Chenevières près de Baccarat. Nous espérons que Jean notre frère aura pu y aller, au cours de son voyage dans l'est.

Je termine maintenant cette lettre en hâte, ayant beaucoup à faire pour ce départ. J'écrirai à Cécile de Radès. Je t'embrasse bien fort ma chère maman, ainsi que Cécile et Maurice que nous remercions encore de tout cœur.

Belle affection

Charlotte.

*Lettre d'Henriette Courbe à sa mère Geneviève Rivière*

Mardi 19 décembre 1944

Ma chère maman,

A l'Air France de la place Chateaudun ce matin à 7h00, nous avons été faire nos adieux au Tommy Martin bien émus de toucher enfin ce départ qu'ils attendaient depuis si longtemps mais qu'ils ne soupçonnaient pas doublé d'un tel chagrin après le sacrifice de leurs deux fils tombés sur le sol de France. Les touchantes lettres de leurs enfants ces jours-ci, qui les attendent avec tant de joie et d'impatience, n'étaient pas de trop pour ranimer leur courage.

Filant comme le vent, ils devaient être dès 12h je crois à Marseille, après escale à Lyon encore, et doivent demain matin reprendre un autre avion pour Tunis où la pauvre Henriette, venue déjà deux ou trois fois aux devants d'eux ne sera plus déçue cette fois je pense.

Mercredi

Ma lettre a été interrompue hier par l'apparition soudaine de Charlotte que je croyais à Marseille et qui, avec Jean, revenait toute pantoise du Bourget où leur avion n'avait pu partir à cause du brouillard. On les avait fait attendre là de 8h à 1h dans l'espoir que ça se lèverait (les sustentant d'heure en heure de café au lait et de brioches) pour y renoncer en définitive et remettre ce départ au lendemain.

Nous avons donc recommencé nos adieux ce matin et, le temps étant plus clair, j'espère cette fois pour eux qu'ils sont bien partis, la pauvre Charlotte, portant au bras la malheureuse vareuse transpercée d'Abel, ne croyant à son retour disait-elle que lorsqu'elle sera bien arrivée à Radès, ce voyage n'étant pas encore sans émotions ; une lettre Koenig devait encore les recommander à Marseille où là aussi il y a paraît-il plus de voyageurs que de places.

Ce retard leur a permis de revoir Jean qui est rentré cette nuit de Nancy mais n'a pu malheureusement rapporter rien de plus sur Laurent, Charlotte regrettant bien de n'emporter de lui aucun souvenir de guerre autre que les quelques photos que Claude et Tonio avaient prises de lui à son passage de la libération. *(de Paris)*

Claude projette d'aller faire un saut au Mesnil entre Noël et le jour de l'An si tu veux bien le recevoir ; il compte prendre le train mercredi 27 qui le fera arriver sans doute dans l'après-midi. Et j'écris directement à Mme Hébert, pour ne pas déranger Cécile, de nous faire 4 kg de beurre qu'il ira chercher le vendredi 29.[...]

Au revoir ma chère maman et bonne fête de Noël en votre petit comité. Je t'embrasse, ainsi que Cécile, de tout mon cœur. Ta fille affectionnée.

Henriette.

*Extrait d'une lettre de Pauline Giard à sa mère Geneviève Rivière.*

Lille.

Mardi 19 décembre 1944

Ma chère maman,

Voici pourtant plus d'une semaine que j'ai quitté le Mesnil où je reviens si souvent par la pensée et je ne t'ai pas encore dit tout le bonheur que j'ai eu de te revoir, si peu d'heures ! mais aussi depuis l'épreuve a frappé encore si durement la pauvre Charlotte et Jean. Je ne cesse d'y penser, vraiment cette guerre est trop affreuse.

À quatre ans d'intervalle, Abel et Laurent sont touchés comme René et Étienne, presque le même jour ! Et leurs parents ne les avaient pas revus depuis si longtemps ! Tous ces sacrifices sont bien une preuve de plus que la vraie vie n'est pas ici-bas et ceux que nous avons perdus sont heureux auprès du Bon Dieu, qui les a choisis pour sa gloire. Mais les séparations sont si dures !

Elles le sont déjà quand on se quitte après quelques trop courtes heures passées ensemble après une longue absence, mais j'ai été bien contente quand même de ce voyage impromptu jusqu'au Mesnil et Pont-l'Évêque. [...]

*Lettre de Marguerite Lebel à sa mère Geneviève Rivière.*

Paris.

Le 20 décembre 1944

Ma chère maman,

J'allais justement m'installer à t'écrire quand m'arrive ton dernier mot, celui du 15, je puis donc répondre à tout. Heureusement que j'ai eu l'occasion de voir Germaine (on ne peut plus téléphoner rue de Paradis, le téléphone d'Henriette est détraqué) car j'ai pu ainsi revendiquer quelques parcelles de son gros colis qu'elle ne soupçonnait pas du tout pour moi.

Ce colis est arrivé en deux jours, ce qui est merveilleux. Je te remercie donc d'avoir pensé à moi et j'ai touché :

- un livre de beurre	30 fr.
- 2 fromages à 15 fr.	30 fr.
- les rillettes	?
-	

Quant aux pantoufles je vais tâcher de t'en trouver, ce n'est pas facile paraît-il ... et je te les enverrai alors par la poste puisqu'on a droit à 500 g pour le Calvados (je ne crois pas que Germaine aille au Mesnil à Noël).

Voici donc ces pauvres Tommy Martin partis après encore une déconvenue puisque l'avion était avancé d'un jour et hier ils étaient fin prêts sur l'aérodrome du Bourget après beaucoup de tracas et d'émotions. Et voilà qu'un brouillard épais de plus en plus opaque empêcha tout départ ... et ils revinrent tout déconfits avenue de Villiers. Ils repartaient avant le jour ce matin, le temps était un peu moins bouché. Nous venons de téléphoner au Bourget et savons ainsi que l'avion est parti ! Nous avons hâte maintenant d'apprendre leur arrivée à bon port.

Jusqu'au dernier jour, Charlotte aura reçu des lettres touchantes de ses enfants de Radès. Elle venait les lire chez moi où nous regardions aussi toutes les photos qui pouvaient lui rappeler Abel et Laurent, et de parler d'eux ensemble lui était tout de même un léger réconfort. Elle s'est sentie si entourée dans cette double épreuve que cela lui a fait du bien m'a-t-elle dit, mais c'est encore son retour au milieu de ses enfants et petits-enfants et toutes les exigences de la vie journalière qui lui seront le plus salutaire et la rattacheront à la vie.

Dis à Cécile que Charlotte lui réserve une photo d'Abel en Saint-Cyrien, elle a pu en faire retirer, les clichés heureusement ayant été gardés. Et partagez-vous ces quatre que j'ai fait refaire aussi, les deux en uniforme je les avais prises à Aix-en-Provence en avril 39, et c'est ainsi que j'ai vu Abel pour la dernière fois ... Je t'embrasse ma chère maman de tout cœur, bonne fin d'année et vivement le printemps, et des trains, que nous puissions aller te voir.

Bonnes amitiés aux Bouts. Ta fille affectionnée.

Marguerite Lebel.





# Retrouvailles.



*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.*

Radès.

Le 28 décembre

Ma chère Colette,

C'est à toi que va ma première lettre datée de Radès. Car m'y voilà enfin ! Et j'en suis encore presque étourdie, vivant comme dans un rêve depuis 24 heures, et tellement heureuse d'avoir retrouvé mes enfants que ma peine me paraît moins lourde.

Ils m'ont accueillie avec tant de joie, d'empressement, de gentillesse, que j'ai été toute absorbée par leur accueil, par les mille choses que nous avons les uns et les autres à nous dire ; et si nous parlons ensemble d'Abel, de Laurent, c'était comme parlant d'absents qui ne nous avaient pas complètement quittés ...

Depuis 24 heures, je ne me lasse pas de les regarder, de les entendre, et de découvrir en eux des enfants nouveaux. Mais avant d'entreprendre le récit de mon voyage et de mon arrivée, je veux tout de suite te remercier de tes trois lettres, dont une à Jean, trouvées ici à mon arrivée, si affectueuses et si bonnes comme toujours, et la touchante lettre de Bernard. Merci, merci.

Comme tu vois, selon le vœu que tu exprimais, c'est de Radès que je te réponds.

Décidément je n'arrive pas à trouver trois minutes pour écrire et à m'arracher au bavardage et aux occupations qui m'absorbent toute depuis mon arrivée... Enfin donc, pour en revenir au point de départ, peut-être as-tu su déjà qu'il avait fallu pour que nous quittions Paris, revenir deux matins de suite à l'aérodrome, comme si jusqu'à la dernière minute le sort s'acharnait à mettre obstacle à notre départ. Enfin, le matin du 21 décembre, après encore 2 heures d'alternative devant un brouillard persistant, nous vîmes s'envoler l'avion de Dakar, puis celui de Damas, et enfin nous prenions place à notre tour (une dizaine de voyageurs à peine dont trois dames) dans l'avion qui devait nous emmener à Marseille.

J'étais très émue de ce premier voyage dans les airs. Enfin bientôt nous nous élancions à travers le brouillard pour émerger dans un ciel bleu au-dessus d'une mer de nuages qui ressemblait à une immense banquise. Et nous naviguâmes ainsi durant 2h1/2, admirant au passage la chaîne des Alpes émergeant au-dessus de cet océan arctique. La banquise s'ouvrit heureusement aux abords de Marseille et nous pûmes atterrir sans encombre. Ce voyage de 2h1/2 m'avait paru magique alors qu'il nous aurait fallu ramper durant 24 h si nous avions pris le train !

À Marseille, il nous semblait déjà être à moitié arrivés ! Mais il nous fut impossible d'obtenir la suite du voyage en avion. Heureusement un bateau partait le surlendemain pour Alger, mais il fallait aller s'embarquer à Toulon. Nous fûmes assurés d'une cabine grâce aux autorités qui nous patronnaient. Nous passâmes donc deux jours à Marseille où je parcourus, non sans y faire encore quelques emplettes, la foire aux santons.

Et le samedi matin 24 décembre, notre dévoué ami M. Macé, chez qui nous avons dîné la veille, nous emmena en auto avec nos innombrables colis de mains, jusqu'à Toulon (moins détruit qu'on ne l'a dit) où j'évoquais bien des souvenirs et où nous allâmes rejoindre notre navire, un vieux sabot, à travers un arsenal dévasté. Je n'ai pas le temps de m'étendre en détails sur cet embarquement et cette traversée qui fut assez bonne malgré un fort roulis au début. À nos innombrables colis de mains s'étaient ajoutés 2 gros pains achetés à Toulon pour augmenter la maigre ration de 250 g dévolue à nos enfants.

En m'éloignant des côtes de France, je songeais moins à ceux que j'allais rejoindre qu'à ceux que je laissais derrière moi ... et j'avais le cœur serré. Enfin pas un radieux matin, le matin de Noël, nous débarquions à Alger. Là, nouvelles formalités pour obtenir de prendre place dans le premier train pour Tunis qui partait le lendemain soir.

Nous avions 2 places retenues en 1ère et personne dans les couloirs. Voyage presque confortable donc, si ce n'était sa durée de 24 heures. À l'arrêt de la frontière où tout le monde se dégourdissait les jambes, nous découvrimmes Ginette Blanc et Nicole qu'elle ramenait avec elle, faisant partie de tout un convoi de rapatriés qui avait quitté Marseille le jour où nous arrivions, pour aller débarquer à Oran. Ils voyageaient donc depuis plus longtemps que nous ! J'étais toute heureuse et soulagée de voir Ginette que je croyais encore en France.

Enfin, à 8 heures du soir, ce 27 décembre, nous arrivions en gare de Tunis. Nous avions prévenu les enfants, et ils étaient tous là sur le quai (sauf Francette qui était restée à Radès avec les petits Penet). J'aperçus d'abord Marie-Rose et Henriette inchangées, puis un charmant jeune homme qui était Francis ... une haute et large silhouette que de loin j'avais pris pour Hubert Penet, et qui n'était autre que Vincent. Le bon Charlot n'avait guère changé et Dominique grandi, élargi, avec ses grands yeux dorés et rêveurs et son fin sourire, paraissait tout ému.

C'était un débordement général d'exclamations, de rires et de larmes, et d'embrassades et de bavardages. C'est à peine si nous nous aperçûmes que l'auto nous transportait (en partie, les autres en chemin de fer) jusqu'à Radès où nous attendaient avec de nouvelles démonstrations, Francette toute grandie et Jeanne, et le blond trio de petits Penet ... et toute la famille d'Assen ... mais j'abrège.

À 2 heures du matin, nous bavardions encore mes filles et moi. Et cela recommençait dès l'aurore. J'ai pris seulement le temps de lire tes lettres, mais il y a tout un courrier que, depuis deux jours, je n'ai pas encore lu. Je retrouve ici quantité de souvenirs laissés par Abel, et ceux de Laurent. Mais il faut décidément que ma lettre parte et je te quitte alors ma chère Colette, en te disant encore merci pour toutes tes lettres reçues à Paris et à Radès. Raconte-moi le séjour de Jacqueline à Lectoure. Je t'embrasse bien fort ainsi que les enfants, amitiés à Louis et Bonne année si c'est possible ! Merci pour toutes les images si bien choisies qui ont fait grand plaisir à mes enfants.

Radès.

Le 2 janvier 1945

Ma chère maman,

C'est enfin de Radès que je t'écris ! Et à la veille de ta fête. Je commence par t'envoyer mes meilleurs vœux, ayant bien pensé à toi tous ces temps-ci, et m'étant éloignée de toi avec le regret de ne t'avoir pas revue. Merci encore pour toutes tes dernières lettres et pour tes prières. J'ai senti combien tu avais réellement partagé nos cruelles souffrances morales. Et tu nous as suivis aussi certainement dans notre voyage de retour.

Les Parisiens ont dû te raconter déjà que nous avons, jusqu'à la dernière minute, vu surgir les obstacles comme si une fatalité s'opposait à notre départ. Nous dûmes, en effet, venir deux matins de suite à l'aérodrome, le brouillard ne permettant pas aux avions de décoller. Enfin le 20 décembre, à 11h du matin, nous nous envolons, traversant le brouillard, et survolant bientôt une mer de nuages dans un ciel bleu. Cela me faisait un effet magique.

Et en 2h1/2 de calme traversée, nous étions à Marseille, ville aussi grouillante et agitée que Paris est calme et désert. Les autos et camions militaires y circulent par milliers. Là, rien à faire pour poursuivre notre voyage en avion ; mais on nous réserva une cabine sur un bateau (un très modeste petit paquebot : le « Gouverneur Général Lépine ») qui partait le surlendemain de Toulon pour Alger. En réalité il ne devait partir que le 23 au soir. Nous passâmes donc trois nuits à Marseille, ce qui nous permit de revoir les Macé qui nous furent d'un grand secours ; M. Macé nous proposa en effet de nous conduire à Toulon en auto, ce qui simplifia bien notre départ et le transport de nos multiples colis de mains !

Nous revîmes donc ce Toulon qui me rappelait tant de souvenirs et qui semble avoir été moins détruit qu'on ne l'a dit, sauf l'arsenal entièrement dévasté et qu'il nous fallut traverser pour aller rejoindre le quai où était amarré notre bateau. Ce n'était plus des barman en veste blanche qui nous accueillèrent à la coupée ; le personnel était des plus simples et des plus réduits, et le confort ne régnait plus à la table, non plus que dans les cabines. Mais nous étions embarqués, c'était l'essentiel et je commençais enfin à croire que j'allais retrouver mes enfants.

Mais à ce moment-là, ma pensée tout émue se tournait surtout vers ceux que nous laissons derrière nous !... La traversée fut assez belle, et c'est le matin de Noël que nous débarquâmes à Alger, par un temps magnifique. Là, nouvelles formalités pour obtenir deux places dans le train du lendemain soir qui partait pour Tunis. Enfin, nous arrivions à notre dernière étape !

A la gare frontière de Ghardimaou, où il y eut un arrêt prolongé, nous découvrîmes dans le train Ginette Blanc (Renoux) avec sa nièce Nicole. Elles étaient parties de Marseille trois jours avant nous, et avaient débarqué à Oran. Moi qui la croyais encore en France, j'étais bien heureuse de la découvrir là ! Enfin, mercredi soir (27 décembre) nous arrivions en gare de Tunis où tous les enfants nous attendaient.

Tu imagines l'émotion, la joie, les rires, les larmes, les exclamations. Seule Marie-Rose et Henriette n'avaient pas changé. Mais les autres ! C'était une découverte pour moi. J'en parlerai avec plus de détails une autre fois, j'ai trop de lettres à écrire et pas une minute pour le faire. En effet, depuis le jour de notre retour où nous avons commencé par ne pas nous coucher avant 2 h du matin, je suis loin encore d'avoir épuisé tout ce qu'il y avait à voir, à découvrir, à entendre ; et la brave Jeanne qui m'accueillit avec tant d'empressement, tomba malade juste le lendemain, de sorte que Marie-Rose, Henriette et moi nous nous activons du matin au soir, entre la cuisine, le ménage, les lavages, repassage et tout l'entretien de la famille, sans parler des trois marmots qui nous courent dans les jambes. Je ne t'en ai pas encore parlé : c'est une réduction des petits Boutan, au point que j'appelle à tout moment Daniel « Bernard », et la Françoise, une vraie chipette qui ne sait dire que « non » à tout ce qu'on lui dit. Ils font un charmant trio. Et figure-toi que depuis une semaine que je suis là, ils n'ont pas pu (et moi pas plus qu'eux) mettre le nez au jardin, car il n'a littéralement pas arrêté de pleuvoir et même de neiger ! depuis mon arrivée. On avait tant souhaité de l'eau ! Maintenant il y en a de trop. Et au milieu de tout cela, les visites n'arrêtent pas d'affluer chaque jour, y compris des gens qui jusqu'ici n'étaient jamais venus me voir. De sorte qu'on ne sait plus où donner de la tête.

Toute la famille d'Assen s'est jetée dans mes bras à l'arrivée, naturellement. Les Giroux, les Renoux et toutes les dames de la « Société » me demandent de tes nouvelles. Je n'ai pu encore avoir le temps seulement d'ouvrir les cantines d'Abel. J'écrirai à Cécile la prochaine fois et tâcherai de lui écrire plus longuement.

Voilà encore une visite ! Les gens sont très aimables mais ils ne peuvent pas nous laisser tranquilles ! Je t'embrasse bien fort ainsi que Cécile et Maurice

Charlotte.

Radès.

Le 5 février 1945

Ma chère Colette,

[...] Je suis tellement désolée que tu aies pu croire que je te laissais sans nouvelles alors que, comme je te l'ai déjà dit, c'est à toi la première à qui j'ai écrit en arrivant ici, te faisant un récit détaillé de notre voyage et de notre retour auprès des enfants.

J'ai su que d'autres lettres, une que j'écrivais entre autres à Hélène avec les mêmes détails, n'étaient pas parvenues non plus. Il y avait eu à ce moment-là plusieurs accidents d'avions, et je dois avouer à ma honte qu'avant de penser aux malheureux passagers qui durent en être les victimes, je ne pensais qu'à déplorer la perte des courriers.

[...] Marie-Rose et ses enfants sont donc restés quelques jours avec nous à la maison ; c'était comme tu peux l'imaginer une réunion bruyante et animée, et je ne me lassais pas de découvrir à chaque moment quelque chose de nouveau chez mes enfants transformés, tous en bien je dois le dire à la grande louange d'Henriette qui s'était vraiment acquittée de ses responsabilités de mère de famille d'une façon admirable !

Et non seulement ils s'étaient développés au point de vue moral, intellectuel, artistique, religieux etc. mais ils ne manquaient de rien au point de vue matériel et je les trouvais tous bien habillés, bien chaussés, munis de bons tricotés. Henriette avait paré à tout. Il paraît qu'elle tricotait jusqu'à minuit, dans son lit, certains soirs !

Mais celle-ci, malgré ses soucis écrasants, n'était nullement « écrasée » et n'avait rien perdu de sa fraîcheur, de sa gaieté et de son humeur primesautière. Elle n'a pas été fâchée cependant d'abandonner ses soucis ménagers pour cultiver de nouveau le dessin. Elle se spécialise dans de ravissants petits portraits d'enfants qui lui rapportent déjà de jolies petites sommes.

[...] Je ne cesse en effet, malgré tout ce qui m'absorbe depuis mon retour, de vivre par la pensée avec Abel et Laurent. Tout ici me parle d'eux, Laurent ne nous avait jamais quittés ... Pour ses frères, cette mort est celle qui les a le plus touchés. Et Abel, qui n'a passé que quelques jours ici, au mois de mai, avait apporté du Tchad tant de provisions de toutes sortes que nous vivons encore dessus et qu'à tout moment on dit encore, et on dira encore longtemps, en buvant du thé, en mangeant du riz, en prenant du sucre, en usant son savon etc. etc. « c'est Abel qui l'a rapporté ».

Il y a des armoires et des cantines pleines de ses affaires, que je ne touche pas, comme s'il devait revenir. De temps en temps cependant je me plonge dans ses souvenirs, dans ses lettres, dans ses affaires [...]

Non, je n'arrive pas à croire que lui et Laurent, on ne les reverra plus ! ...

*Lettre de Laure Jeannin-Naltet à sa belle-sœur Charlotte TM.*

Chalon sur Saône.

Le 25 janvier 1945

Merci de votre lettre, ma chère Charlotte,

Je comprends parfaitement combien il vous est pénible d'écrire. J'ai eu tant de peine moi-même à m'y remettre depuis la mort d'Henri. Je comprends aussi que le courage que vous avez eu d'abord n'a pu résister à ce 2<sup>e</sup> coup.

J'ai cherché dans la deuxième valise que Suzanne n'avait pas défaits, pensant qu'il n'y avait que des vêtements, et j'y ai trouvé dans le carton indiqué les deux lettres de Laurent qui étaient sur le dessus. Je joins à ma lettre celle qui vous était adressée. J'ai enlevé les deux pelotes trop lourdes. J'en garde une pour ma prochaine lettre et je joins l'autre à la lettre adressée à Jean et que je vous fais suivre dans une deuxième enveloppe.

J'ai fait le triste inventaire de la cantine d'Abel et je vous en envoie la liste. Tout est en excellent état, excepté le chandail et les moufles, le tricot de laine blanche, qui étaient sales et que je fais laver. Si vous voulez que j'envoie le sucre et le riz à Hélène quand elle sera à Paris, vous me le direz.

Vous devez en effet trouver de bien grands changements dans vos enfants et petits-enfants. Leur affection sera votre soutien. Je souhaite qu'Hélène puisse être à Radès pour son accouchement. J'ai su par Yvonne Melou que Jean Letourmy restait dans la garde mobile et devait partir pour Alger. Il paraît que l'on a plus besoin en ce moment de gendarmes (ou gardes) que d'officiers de Marine.

Paul et Guiguite sont ici pour 2 jours, toujours heureux et épanouis. Ils partent demain pour Lyon où le ravitaillement est bien pénible. Mr Brezun et ses enfants en souffrent, surtout Odile très anémiée. François a repris sa vie : Blandine continue à être un modèle de sagesse. Hubert fait quelques pas seul et se régale d'oranges envoyées par sa marraine Anne-Marie Imbrecq qui était dernièrement à Paris. Suzanne a repris aussi sa vie, mais lentement car ses forces ne sont pas encore complètement revenues.

C'est Louis aujourd'hui qui est au lit avec une crise de vessie comme il en a tous les 3 ou 4 mois depuis juillet 42. Pris à temps il en a pour 96 heures. Demain ce sera fini.

La Loyère est maintenant occupée par 400 femmes allemandes ou collaborationnistes d'Alsace ! Notre pauvre parquet aura tout vu.

Nous avons eu bien froid ! Cette semaine, il y a dégel dans la journée et regel la nuit avec verglas le matin. Les rues sont un affreux mélange de boue, de neige, d'eau et de glace, sel à des endroits et la marche là-dedans est pénible.

Je vous embrasse tous de tout cœur.

Votre sœur,

Laure.

*Inventaire de la cantine militaire d'Abel, établi par Laure Jeannin-Naltet.*

1 paire de souliers brun bon état, avec formes  
1 paire de sandales  
1 veste drap d'uniforme kaki  
1 pantalon toile uniforme beige  
1 culotte toile  
1 paire de jambières à lacets toile beige brun  
1 chemise de laine kaki (neuve)  
1 chemise de toile kaki (neuve)  
2 grands tricots laine et coton kaki  
1 caleçon long coton kaki neuf  
2 caleçons courts toile côtes blancs  
2 caleçons courts toile kaki  
2 paires de chaussettes côtes kaki  
3 cravates toile kaki  
1 calot toile kaki neuf  
1 calot drap kaki neuf  
1 calot drap bleu usagé  
1 paire de gants peau blanche  
1 képi neuf  
1 chandail laine blanche sans manche  
1 paire de moufles laine blanche  
1 mouchoir blanc  
1 bracelet montre  
1 ceinturon cuir  
2 ceintures cuir  
1 ceinture tressée  
1 boîte boutons d'uniforme et écussons  
1 appareil photo  
2 jeux de cartes  
1 couteau avec gaine cuir  
1 boîte métal rouge pansements  
1 rouleau papier hygiénique  
1 carton long contenant :  
4 boîtes d'allumettes  
4 savonnettes  
4 paquets de cigarettes Camel  
1 boîte métal (camping) contenant pharmacie et pansements  
1 flacon permanganate  
16 paquets lames rasoir  
10 savons à barbe  
1 brosse à dents (neuve)  
1 petit carton contenant :  
1 cadenas, 1 trousseau de clés, 1 ampoule électrique  
4 petites ampoules pour lampe de poche  
1 chaîne de cou avec Christ  
4 chapelets de Rome  
6 flacons Berec ?  
1 gros manteau  
1 tournevis  
1 tuyau en caoutchouc  
1 sac de sucre de 4 kg 500  
1 sac de riz (plus lourd, environ 6 à 7 kg)  
4 livres :  
1 dictionnaire italien  
1 guide de Rome  
1 grammaire italienne  
Dakar  
1 serviette de cuir contenant :  
1 flûte  
papiers militaire  
stylo, crayons, gomme, craie  
1 grande règle plate  
1 porte billets  
10 liras italiennes  
1 portefeuille avec permis de conduire, lettres, photos du désert, etc.



Caisse pour cartouches de mitrailleuse italienne, réutilisée par Abel TM comme caisse de matériel sanitaire.





## Annexe 1 : Abel.

### Journal d'Abel Tommy-Martin de Mai à Novembre 1944.

*(établi pour la première partie par son frère Francis).*



Abel TM, promotion « Soldat inconnu" 1936-1938.

#### **Tchad**

Le 1<sup>er</sup> mars 1944, Abel Tommy-Martin perçoit une rame de camions Dodge et effectue en plusieurs semaines un périple de 7500 kilomètres qui va le mener avec ses tirailleurs jusqu'en Tunisie. Il stationne quelques semaines à Tunis où il revoit sa famille et retrouve des camarades de promotion.

#### **Tunisie** Avril-Mai-début juin 1944

Après une rapide et émouvante visite à la villa de Sion de Radès (21 avril) où il débarque de son camion Dodge plein de victuailles au son du klaxon et des cris de joie de ses soldats noirs, Abel Lieutenant d'Infanterie Coloniale séjourne avec son bataillon (B.M.12) près d'Hammamet.

Il aura le temps de faire un saut à motocyclette jusqu'à Zriba pour embrasser Marie-Rose et Hubert Penet et leurs enfants, spécialement son filleul Daniel qu'il ne connaissait pas encore.

Faute d'obtenir immédiatement une permission pour Radès, il sera rejoint début mai par Henriette à Hammamet, où elle passera quelques jours.

Le 7 mai : il défile à Tunis pour l'anniversaire de la libération (*de la Tunisie*).

Samedi 20 mai : Abel obtient enfin une permission, et il arrive le 22 mai à Radès. Il couche dans la grande chambre du premier étage qui était alors la chambre de Laurent, parti rejoindre la 2<sup>e</sup> DB de Leclerc en Angleterre, tandis que Papa et Maman sont retenus en France à St Lary dans les Pyrénées.

Bref séjour à la villa de Sion. Bain avec ses frères à la plage de Radès. Évocation rapide des événements survenus depuis tant d'années de séparation, mais surtout vie familiale de quelques jours après cinq ans de vie de brousse ou de désert souvent solitaire. Abel qui jouait si bien, n'avait pas touché un piano depuis son départ avant la guerre ! Aussi ses doigts sont-ils incapables de rejouer sur-le-champ ces airs de Chopin dont son oreille se souvient encore si bien.

Samedi 27 mai : ces quelques bons moments rendront d'autant plus douloureux le rappel anticipé et brutal dès le 27 mai, car le prochain débarquement en Normandie, puis en Provence, motive le regroupement des troupes ... Abel en larmes embrasse ses frères et sœurs, la fidèle Jeanne, le brave Hassen, pressentant mieux que tous qu'il ne les reverra peut-être plus sur cette terre, car il sait ce qu'est la guerre.

En fait le B.M.12 doit s'embarquer pour l'Italie où le général de Lattre est en train de regrouper la future première armée française avec les troupes du général Juin engagées là-bas depuis 1943.

6 juin 1944 (mardi) : jour J du débarquement en Normandie. Abel et son bataillon sont à Bizerte et embarquent le lendemain à 13 h sur le SS-Lee au quai des Silos.

Départ en convois, escortés de destroyers, à destination de la baie de Naples, où leur débarquement a dû s'opérer le jeudi 8 juin ou le vendredi 9 juin.

**Italie** 9 juin au 23 août 1944 :

Le B.M12 s'installe à Albanova au nord de Naples près de la mer où Abel prend souvent des bains en contemplant l'île d'Ischia, dont il apprécie par ailleurs les vins délicieux. Il fera du « tourisme » pendant deux mois, découvrant la campagne italienne. Après tant d'années vécues dans le désert et la chaleur, Abel redécouvre les richesses du climat tempéré.

Abel ne s'est pas battu en Italie. Basé près de Naples, il a mené une vie assez agréable. Il se baignait souvent et venait en voiture jusqu'à la plage après avoir escaladé les dunes en jeep. Il fit un pèlerinage au mont Cassino où avait eu lieu de terribles combats. Il vit les ruines du monastère et de bien des villages entièrement détruits. Il en parlait encore sur son lit d'hôpital.

Le 5 août, il est à Rome.

Le 7 août : Abel est de retour à Albanova, près de Naples, où il a eu la joie de retrouver son vieux camarade Jeanperrin avec lequel il faisait de la montagne avant-guerre.

15 août : début du débarquement en Provence. La première D.F.L. qui a été maintenue en réserve, s'apprête à s'embarquer au nord de Naples.

## Carnet de route d'Abel.

Lundi 21 août : Départ d'Albanova en camions à midi. Coucher à l'Area « Nevada » près de Pozzuoli (au nord de Naples)

Mardi 22 août : Pozzuoli à 8h. Embarquement : L.C.I.591. Stationnement dans le port.

Mercredi 23 août : Départ du convoi à 18h. 40 L.C.I. (Landing craft infantry). Nous passons au large d'Ischia.

Jeudi 24 août : En mer. Passage aux bouches de Bonifacio vers 17h. Poker le soir avec Civel et Despres. Léger tangage la nuit.

Vendredi 25 août : Débarquement à Beauvallon dans le golfe de St Tropez.

**France** 25 août- 4 novembre 1944

Nous partons à pied pour Cogolin. Coucher au bivouac « C ». J'aperçois Warnod du n° R.T.M.

Samedi 26 août: Journée tranquille sous les pins. Départ à 20h par les camions du train de la 1<sup>ère</sup> D.F.L. pour Hyères. Coucher à Hyères à la caserne des Fusiliers-marins.

Dimanche 27 août : Départ à 11h. passage à Aix en Provence, Salon , coucher à Château-Renard, à quelques kilomètres au sud d'Avignon.

Lundi 28 août : Je suis affecté au B.M.4 à la compagnie de Jeanperrin. Enfin débarrassé de Léon L. Coucher au bivouac.

Mardi 29 août : Départ à midi à pied. Passage à Avignon. Passage très rapide du Rhône dans des amphibies, engins vraiment remarquables, coucher à Andézon après une étape plutôt fatigante.

Mercredi 30 août : Départ pour Valliguières à 8h. Bivouac avant le village.

Jeudi 31 août : Départ de Valliguières en camion à 17h. Passage à Uzès. Alès. Arrivée à 22h à Chamborigaud. Accueil chaleureux tout le long de la route. Drapeaux, fleurs etc.

Vendredi 1<sup>er</sup> septembre 1944 : 30 ans - déjà !

Samedi 2 septembre : Bain dans le torrent (Le Luech). Rien de nouveau.

Dimanche 3 septembre : -

Lundi 4 septembre : Départ des B.M.5 et 11 pour Givors. Nous attendons le retour des camions.

5, 6, 7 septembre : Rien à signaler.

Vendredi 8 septembre : Départ à 10h. Passage à Genolhac-Villefort-Aubenas-Privas. Jolie route. Beaux paysages. Le Pouzin. Tournon. Givors. La nuit tombe quand nous arrivons près de Lyon que nous longeons à l'ouest. Passage à Villefranche et Macon. Arrêt à Flace (banlieue de Macon) vers 11h du soir. Froid. Nous avons fait plus de 350km.

Samedi 9 septembre : Journée à Flace. Promenade à Macon, plein d'une joyeuse animation. Je retrouve R.-Maumejean capitaine de l'état-major de de Lattre.

Dimanche 10 septembre : Départ rapide à 16h pour Autun où une colonne allemande vient d'arriver. Passage à Cluny- Montceau. Arrêt pour la nuit à 4km avant Autun.

Lundi 11 septembre : Autun. Nous relevons le bataillon de Légion qui, la veille, a complètement démoli la colonne allemande : 300 tués, 200 blessés, 3500 prisonniers. D'autres colonnes allemandes sont signalées.

Mardi 12 septembre : Autun. Attente. Mais rien ne se passe. Il ne reste plus dans la région que quelques allemands isolés qui se rendent les uns après les autres. Les gens chez qui nous sommes sont absolument charmants (Mr et Mme Duboz, ingénieur de Centrale). Excellente table, bons vins. Mme Duboz fait la cantinière près des tringales.

Mercredi 13 septembre : Autun. Goûter chez deux charmantes dames d'Autun. Mme Wilt et Mme Cros (Mme Wilt chez Mme Duvernoy, 54 avenue de la gare. Mme Cros chez Mme Malord, 44 avenue de la gare. Autun)

Jeudi 14 septembre : Départ à pied à 13h pour Nolay (32km). Il pleut à verse, nous sommes trempés. Je suis logé à Nolay chez une vieille dame fort alerte Mme Labruche-Carnot. Vieille maison confortable. Dîner avec les deux « jumeaux » chez la boulangère. *(Il ne s'agit pas des jumeaux J.N)*

Vendredi 15 septembre : Pendant que la compagnie continue sur Beaune, je pars en jeep vers Chalon-sur-Saône. Passage à La Loyère, en piteux état et occupé par le Génie. Arrivée à Chalon. Tante Laure très émue *(Abel est son*

*filieul*). Je retrouve tout le monde en bonne santé. Oncle Louis toujours jeune. François et sa femme, etc. Myriam, charmante jeune fiancée comme tout le monde. Bonnes nouvelles de Papa et Maman et du reste de la famille.

Je rejoins la compagnie le soir à Serrigny, 7 km au nord de Beaune.

Samedi 16 septembre : Nombreuses visites aux caves : Corton, Gevrey, Chambertin etc. ambiance remarquable.

Dimanche 17 septembre : il pleut à torrent. Je pars à midi avec le commandant et un officier par compagnie. Passage à Nuits, Dôle, Besançon, Baume-les-Dames. Nous couchons à Abbenans 10km sud de Villersexel. Le secteur est tenu par les Américains.

Lundi 18 septembre : Nous partons à Uzelle où le bataillon (BM4) doit nous rejoindre. Contre-ordre ... et c'est à Villersexel que nous aboutissons à 7h du soir. C'est vraiment crasseux. Nous couchons à Villersexel.

Mardi 19 septembre : Départ pour Gouhenans. Vu les Guibert. Coucher à Gouhenans.

Mercredi 20 septembre : Reconnaissance du Val de Gouhenans. Passage à La Vergenne.

Jeudi 21 septembre : Reconnaissance dans les bois de Faymont.

Vendredi 22 septembre : Flanc Garde du BM5 (Bataillon de marche n°5).

Samedi 23 septembre : Installation sous la pluie à La Vacheresse.

Dimanche 24 septembre : Nuit à Moffans.

Lundi 25 septembre : Attaque de Lyoffans. Nuit devant Andornay.

Mardi 26 septembre : Attaque d'Andornay. Blessé. Opération à Villersexel.

*Jeudi 30 septembre, évacuation sur Besançon. Le 11 octobre, évacuation sur l'hôpital de Lons-le-Saunier.*

*Mardi 17 octobre, évacuation sur l'hôpital mixte de Macon. Lundi 23 octobre, arrivée de ses parents.*

*Samedi 4 novembre à 22h, Abel s'éteint dans les bras de sa mère.*

*Il est enterré dans le caveau familial des Jeannin-Naltet à Fragnes, près de La Loyère.*



## Annexe 2 : Laurent.

**Parcours militaire de Laurent Tommy-Martin (1924-1944).**

*Établi par son frère Francis.*



« Pour Maman. La dernière photo de Laurent avant son départ en Septembre dernier. (1943)

Il est affreux avec sa moustache et n'a pas daigné sourire au photographe, un charmant Américain. Je dois avouer cependant que c'est assez ressemblant ». Henriette TM.

**Mercredi 13 octobre 1943 :**

Tunis. Départ de Tunis en train (« Chevaux en long 8 - Hommes 40 »), arrivée à Souk-el-Arba à une quarantaine de km de la frontière algérienne. Laurent fait partie de la 1<sup>ère</sup> Compagnie d'Instruction d'Infanterie.

**Octobre, novembre, décembre 1943 :**

*Lettre à sa sœur Marie-Rose Penet.*

Souk-el-Arba.

Le 4 novembre 1943

[...] « On a demandé les candidats aux pelotons de Cherchell et il se peut que je ne reste pas longtemps ici. En attendant, nous avons ici des journées bien remplies : hébertisme, exercices, théorie, marches. Nous sommes peut-être une centaine, mais je ne suis en rapport qu'avec les trente camarades de ma section. Ce sont de braves garçons en général ; la mentalité est très primaire, la moralité doit être considérée avec indulgence si l'on ne veut pas trop la réprover » [...].

*Lettre à son frère Francis, lui transmettant ses responsabilités de « chef de famille ».*

Souk-el-Arba.

Le 9 novembre 1943

[...] “En toute circonstance, si la franchise est une grande vertu, la politesse froide, la discrétion [...] ne nuisent pas. Enfin, j'espère que tout est pour le mieux à la maison, qu'il n'y a pas de querelles entre les garçons et que chacun s'applique à son instruction.

Maintenant que tu es le maître de maison, tâche de te montrer avenant envers les invités, veille au maintien de l'ordre à l'intérieur de la maison ; une belle pièce bien rangée fait toujours une impression d'accueil favorable aux étrangers ; c'est une marque de politesse envers eux et c'est un signe de courtoisie de la part des hôtes [...]

Ici, je continue à travailler avec application : la journée est en général assez pénible et l'ordinaire n'est pas toujours très abondant ... [...] Je fais mes classes à pied. Je suis bien vu de mes chefs (il m'est arrivé de remplacer le caporal dans la chambre ou à l'exercice) et je m'entends bien avec tous mes camarades à qui je ne manque pas de rendre tous les services d'usage, et qui en échange sont toujours bien braves avec moi “[...]”

*Lettre à sa sœur Marie-Rose Penet.*

Souk-el-Arba.

Le 15 décembre 1943

[...] “Tâche de m'envoyer un colis pour Noël, cela servira à me faire oublier que pour la première fois je ne serai pas au foyer familial pour poser ma chaussure devant la cheminée“ [...]

## **Lundi 20 décembre 1943 :**

Aïn-Draham. Laurent est muté à la 5<sup>e</sup> Compagnie d'Aïn Draham, plus près de la mer et de la frontière algérienne. Il suit un peloton d'élèves-caporaux dans lequel il est classé 2<sup>nd</sup> sur 150.

### *Lettre à son frère Francis.*

Aïn Draham.

Lundi 20 décembre 1943

[...] "Grâce au ciel, nous n'en avons plus pour longtemps à rester ici, car je suis sur-saturé de travail : fonctionnaire-caporal, élève-caporal, chargé de diriger les corvées d'armement ; depuis le réveil jusqu'au coucher, je suis en butte à de perpétuelles récriminations, je reçois des ordres incohérents, je harcèle ceux qui manquent d'ardeur au travail, je distribue le café et la soupe à toute ma section, je dirige les rassemblements, je réponds à l'appel ; enfin, il faut que je pense toujours à quelque chose[...]

[...] Avez-vous eu des nouvelles d'Abel ? Je présume qu'il ne va pas s'éterniser en Afrique Équatoriale ; le développement de la participation française aux opérations d'Italie va sans doute nécessiter le rassemblement de toutes les troupes disponibles ; je ne serais pas fâché si ma classe était engagée en ligne" [...]

## **Le 20 février 1944 :**

Alger. Laurent est affecté au Centre Organisateur du Génie n°35, à Hussein Dey près d'Alger, où il reste pendant un mois dans des conditions d'existence meilleures qu'en Tunisie. Il se porte alors volontaire pour la division Leclerc en cours de formation au camp de Skhirat près de Rabat.

## **Le 24 mars 1944 :**

Skhirat (Maroc) . Laurent arrive au Maroc. Il est incorporé dans la 2<sup>ème</sup> DB installée au bord de l'océan, au camp de Skhirat. Là se trouvent les anciens camarades de combat d'Abel TM, venus du Tchad à travers la Libye et la Tunisie. Laurent est nommé officiellement Caporal, mais il n'entre pas en fonction immédiatement, car il est nommé chauffeur d'engin chenillé (Halftrack) pour convoier le matériel de la 2<sup>ème</sup> DB dans un détachement précurseur partant pour l'Angleterre sous les ordres du capitaine Fonde (cf récit de ce dernier dans son livre « Les loups de Leclerc »).

## **Le 9 avril 1944 : Jour de Pâques.**

Casablanca. Le détachement précurseur s'installe sur le terrain des Roches noires près du port de Casablanca, tandis que le gros de la 2<sup>ème</sup> DB ne s'ébranlera qu'un mois plus tard pour s'embarquer à Mers-el-Kébir.

**Lundi 10 avril** : Préparatifs d'embarquement.

**Mardi 11 avril** : 11h, arrivée des détachements au quai d'embarquement où accostent 17 L.S.T (Landing Ship Tank). 15h30, tout le matériel est embarqué par les gueules grandes ouvertes des L.S.T qui appareillent aussitôt pour l'Angleterre.







Voyage assez pénible. Cap au nord. Alerte en Atlantique à la hauteur de La Rochelle, menace sous-marine. Intervention de l'escorte à la grenade anti-sous-marine.

**Dimanche 23 avril.**

Swansea. Arrivée et débarquement au port de Swansea dans le Pays de Galles. Visite de la ville.

**Mardi 25 avril.**

Départ par le train, engins compris. Les hommes sont dans des voitures confortables. Laurent est en 1<sup>ère</sup> classe !

Hessle (Hull). Installation au camp de Hessle près du port de Hull sur la mer du Nord, dans le Yorkshire.

**Le 31 mai 1944.**

Arrivée du reste de la 2<sup>ème</sup> DB au camp de Hull. Laurent réintègre la 13<sup>ème</sup> compagnie de Génie.

**Mi-Juillet 1944.**

Laurent est nommé caporal-chef.

**Fin Juillet.**

Départ pour le port de Southampton sur la Manche. Inspection finale.

**Dimanche 30 juillet.**

Embarquement pour la France.

**En France.**

**1<sup>er</sup> août 1944 :**

Débarquement au port artificiel de Utah Beach dans l'est du Cotentin. Arrêt de quelques jours au nord de Coutances.

**Début août à mi-août :**

Campagne de Normandie. Établissement d'un pont sur la Sarthe au nord du Mans (le 9/08). Bataille d'Alençon. Accrochage assez dur près d'Argentan vers le 17/08 : le Génie avancé participe au combat.

**Fin août :**

Libération de Paris.

**Le 8 septembre 1944 :**

Départ du Bois de Boulogne.

**Du 8 au 12 septembre :**

Troyes, Champigneulle, Ville-sur-Ilion.

**Le 13 septembre :**

Les blindés allemands se dirigent vers Ville-sur-Ilлон. Accrochage. Le soir mouvement de tiroir entre Damas et Ville-sur-Ilлон. Aucun ravitaillement dans la journée.

**Du 19 septembre au 21 :**

Vers la fin de la matinée, l'escouade du Caporal-chef Martin est envoyée au déminage de la sortie Est de Nomexy Chatel.

**Fin septembre et tout le mois d'octobre :**

Actions de la 3<sup>ème</sup> section <sup>54</sup> sous le feu allemand autour du pont de Flin, de la forêt de Mondon : minages, déminages, travaux d'organisation de terrain.

**1<sup>er</sup> novembre 1944 :**

La troisième section procède au déminage d'Azerailles. En fin d'après-midi explosion d'un Riegel mine. Tués : Caporal-chef Martin et Piétri. Plusieurs blessés.



Laurent TM au bois de Boulogne - Août 1944.

Le corps de Laurent fut inhumé avec un service religieux le 3 novembre au cimetière de Chenevières. Ses restes furent ensuite transférés au cimetière militaire de Montauville ( 30 km au nord de Nancy ), tombe 194, carré 1939/1945.

---

<sup>54</sup> La 3<sup>ème</sup> section était sous le commandement de l'aspirant Grandpierre, (cf correspondance début décembre, récit de la mort de Laurent) et comprenait trois escouades. Le caporal-chef Martin dirigeait la seconde.

## Annexe 3 : les défunts de la famille MPF.

Les défunts de la famille morts pour la France.



*Heureux, ceux qui sont morts, dans une juste guerre!*

*Heureux, les épis mûrs, et les blés, moissonnés!*

Péguy

## Laurent TOMMY-MARTIN

Caporal-Chef du Génie à la 2e Division Blindée  
Croix de Guerre  
Mort pour la France  
Le 1er novembre 1944, à l'âge de **20 ans**.

Jeune gradé d'une très haute valeur morale et technique. Chef d'escouade parfaitement calme et courageux, a participé à la Campagne de France, depuis le début. Exécuta sous le feu de très nombreux déminages. Fut tué le 1er novembre 1944 à Azerailles, par un riegelmine qu'il relevait.

Citation à l'ordre du Corps d'Armée  
13 Janvier 1945  
Leclerc



# Abel TOMMY-MARTIN

Lieutenant d'Infanterie coloniale  
Croix de guerre  
Médaille coloniale (Koufra, Fezzan, A.F.L.)  
Mort pour la France  
le 4 novembre 1944 à l'âge de **30 ans**.

A fait preuve, à la tête d'un détachement d'attaque, des plus belles qualités de bravoure et de sang-froid. A contrôlé la navigation d'une patrouille motorisée avec une précision qui ne s'est jamais démentie sous de nombreuses attaques aériennes.

Citation à l'ordre du Corps d'Armée  
Brazzaville, 25 juin 1942  
Leclerc

---

A l'attaque du village d'Andornay, le 26 septembre 1944 est tombé grièvement blessé alors qu'il entraînait ses hommes dans un combat de maison à maison. La veille avait enlevé avec brio la partie du village de Lyoffan qui avait été donnée comme objectif à sa section. Fait preuve au combat d'un sang-froid et d'une maîtrise de soi qui l'imposent à ses hommes. Son allant les entraîne dans les cas difficiles. Est mort des suites de ses blessures après plus d'un mois de souffrances.

Citation à l'ordre de l'Armée  
16 mars 1945  
de Gaulle  
Chevalier de la Légion d'honneur par décret du 25 avril 1946.



# Guy TOMMY-MARTIN

Mort pour la France  
le 28 janvier 1945 à l'âge de **21 ans**.

Citation à l'ordre de l'Armée  
Deuxième Division Blindée - E.M. 1er Bureau  
Attestation

Le général de Division Leclerc, commandant la deuxième Division Blindée, certifie avoir décerné au Soldat TOMMY-MARTIN, Guy, Pierre, du II/R.M.T. la croix de Guerre avec Palme, le 15 décembre 1944 à Erstein, pour le motif suivant :

«Soldat d'un courage exceptionnel : au cours d'une reconnaissance sur Nordhouse, le 28 novembre a traversé l'Ill, à la nage pour se rendre dans les lignes allemandes. A rapporté des renseignements sur les emplacements occupés par l'ennemi, fait quatre prisonniers et provoqué la reddition d'une trentaine d'Allemands, après avoir détruit une arme automatique à la grenade ».

QG le 16 décembre 1944  
Le Commandant de la 2e D.B.  
Leclerc

---

Citation à l'ordre de la Division

Soldat d'élite lors du combat de Grussenheim a infligé par ses armes des pertes sévères à l'ennemi, a trouvé la mort glorieuse en s'opposant à la progression de l'adversaire lors de la contre-attaque du 28 janvier 1945.

Médaille militaire délivrée à titre posthume par décret du 19 mars 1947 (n° 19292).



## Marcel WALLON (fils de Thérèse Tommy-Martin)

Mort pour la France  
Le 9 juin 1940 à l'âge de **29 ans**.

Journal Officiel du 1er février 1942, page 460  
Décret 5357 du 24 décembre 1941  
Portant nomination de la Légion d'honneur  
à titre posthume  
188e Régiment d'Artillerie  
M. WALLON Marcel Paul Abel, Lieutenant de réserve  
Commandant de section de réglage de 1er ordre

Le 17 mai 1940 a fait passer son camion sur une route constamment battue par les rafales d'armes automatiques de char, donnant à son personnel un bel exemple d'énergie et de sang-froid.

Le 21 mai a franchi la Somme au Crotoy avec sa section sous les balles et a rejoint son groupe. Envoyé en mission le 9 juin a été tué à Dreux au cours d'un bombardement par l'aviation ennemie, a été cité.





## René GIARD

Mort pour la France,  
Le 22 mai 1940 à l'âge de **33 ans**.

Lieutenant - 406e R.A.D.C.A. (Régiment d'Artillerie de Défense Contre les Aéronefs).

Légion d'Honneur,  
Croix de guerre.

### Citation

"Officier d'un grand courage et plein d'allant. A été mortellement blessé, le 22 mai 1940, à Lambres-Aires, alors que, tombé dans une embuscade il refusait de se rendre et se défendait à coups de revolver".



# Etienne GIARD

Mort pour la France  
Le 23 mai 1940 à l'âge de **23 ans.**

Soldat 54 RIF  
Pas de citation

Tué par une bombe de Stuka à Odomez.



# Antoine de LATTRE

Mort pour la France  
Le 10 février 1952 à l'âge de **26 ans**.

Lieutenant au 3ème Régiment de la Légion Étrangère  
Chevalier de la Légion d'Honneur  
Croix de guerre des T.O.E. avec palme

## Citation

« Jeune officier récemment arrivé en Indochine, qui s'est distingué par son fanatisme et son courage indomptable dès ses premiers combats. Le 30 janvier 1952, à Thanh-Lang, province de Thai-Binh (Nord-Vietnam) a entraîné les éléments de tête de la Compagnie lancée au secours d'une patrouille amie durement accrochée. Par son action personnelle, sa fougue, son enthousiasme, a galvanisé ses Légionnaires, les emmenant à l'assaut et forçant les rebelles à décrocher en abandonnant un de nos blessés emmené prisonnier.

Le 10 février 1952, sa Compagnie étant tombée dans une embuscade montée par un Bataillon rebelle à Khanh-My, s'est battu au corps à corps, abattant à bout portant plusieurs adversaires, faisant l'admiration de tous par son ardeur combative. A trouvé une mort glorieuse au moment où grâce à lui, une partie de la Compagnie réussissait à percer à travers les rangs adverses.

S'est montré digne jusqu'au sacrifice suprême des plus belles traditions de la Légion Étrangère. »

